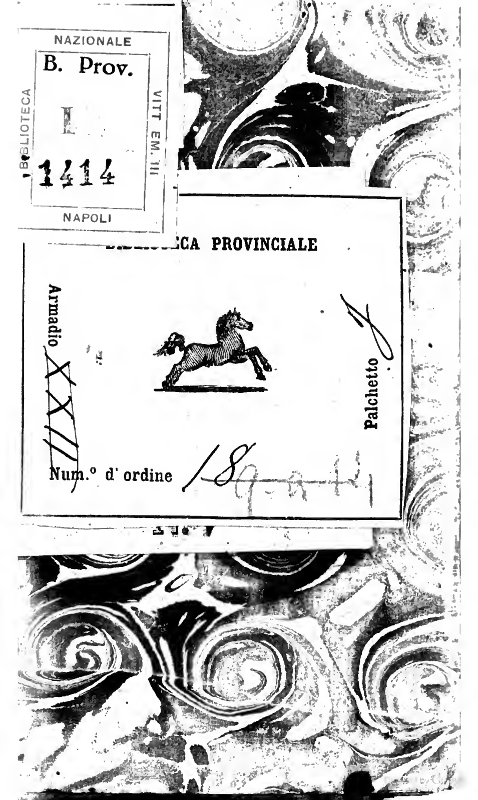
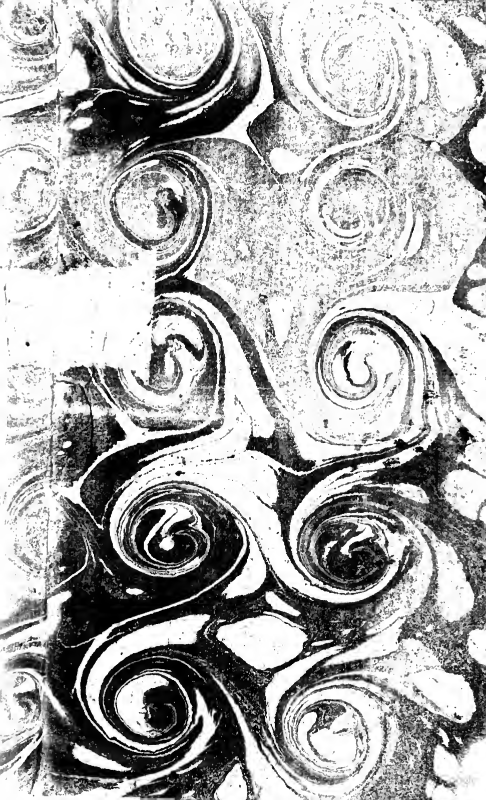




NAZIONALE
B. Prov.
I
1414
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI
CA PROVINCIALE
Armadio XXIII
Palchetto
Num.° d' ordine 18



HISTOIRE
ET
DESCRIPTION
GENERALE
DU JAPON.
TOME SECOND.



HISTOIRE
ET
DESCRIPTION
GENERALE
DU JAPON;

OU L'ON TROUVERA

TOUT CE QU'ON A PU APPRENDRE de la nature & des productions du Pays, du caractere & des Coûtumes des Habitans, du Gouvernement & du Commerce, des Révolutions arrivées dans l'Empire & dans la Religion; & l'examen de tous les Auteurs, qui ont écrit sur le même sujet,

AVEC LES FASTES CHRONOLOGIQUES, DE LA DECOUVERTE DU NOUVEAU MONDE.

Enrichie de Figures en taille-douce.

Par le Pere DE CHARLEVOIX, *de la Compagnie de* JESUS.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez
JULIEN-MICHEL GANDOUIN, Quai de Conti, aux trois Vertus.
JEAN-BAPTISTE LAMESLE, ruë vieille Boucleric, à la Minerve.
PIERRE-FRANCOIS GIFFART, ruë S. Jacques, à Sainte Thérese.
ROLLIN fils, Quai des Augustins, près de la ruë de Hurpois, à Saint Athanase.
NYON fils, ruë de Hurpois, à l'Occasion.

M. DCC. XXXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

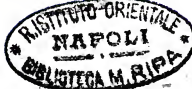
❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊

TABLE

DES SOMMAIRES *CONTENUS* dans le second Volume.

HISTOIRE DU JAPON.

LIVRE PREMIER.



LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIE'ME.

Fin de la Table des Sommaires.

HISTOIRE



SUITE CHRONOLOGIQUE DES DAIRYS,

Ou Empereurs Héréditaires du JAPON.

Depuis la fondation de cette Monarchie par SYN-MU, *l'an 660. avant J. C. jusqu'à la fin du siecle précédent.*

Avec celle des Empereurs CUBO-SAMAS.

I. DAIRY. SYN-MU.

Avant J. C. 660. — De Syn-Mu. 1.



CE Prince, dont le nom entier eſt SYN-MU TEN OO, fonda la Monarchie Japonnoiſe en la cinquante-huitiéme année du trente-cinquiéme Cycle des Chinois; la ſeiziéme du regne de

l'Empereur Tai Mwo, ou Hoci-vam, ainsi que prononcent les Chinois : six cent soixante ans avant la naissance de J. C. étant lui-même âgé de soixante & dix-huit ans (a). Son premier nom étoit Swa Fikono Mikotto ; il avoit trois freres aînez, qui régnerent avant lui ; mais comme ils vêcurent peu, & que leurs regnes furent obscurs, c'est à lui que les Japonnois attribuënt la fondation de leur Empire, & ils lui donnent le titre de Nin O, c'est-à-dire, *le plus grand de tous les hommes.* Ce Prince civilisa les Habitans du Japon, qui s'appelloit alors AKITSUSSIMA ; il introduisit parmi eux la Chronologie ; il partagea le tems en années, en mois, & en jours, sans marquer les semaines ; & s'il ne fut pas le premier Auteur des Loix, il les réforma, les fit observer ; & régla le systême du Gouvernement, tel à peu près qu'il a été depuis.

En la cinquantiéme année de son regne, trois cent quarante-six ans

(a) Ceci est conforme aux Tables Chronologiques de la Chine, que le P. Couplet a publiées.

après la mort de Xaca, le quatorziéme jour du neuviéme mois, le grand Philosophe Roosi nâquit à la Chine (*a*) dans la Province de Sokokf. Il avoit, dit-on, quatre-vingt-un ans, & sa tête grisonnoit déja, lorsqu'il nâquit; c'est ce qui le fit nommer Roosi, *vieux enfant*; car Roo veut dire *vieux*, & Si *enfant*. On croit que l'ame de Kassobosatz, Compagnon de Xaca, & le principal de ses Disciples, étoit passée dans son corps, & cependant sa Doctrine differe entierement de celle de cet ancien Législateur. En effet, Xaca enseignoit (*b*) l'immortalité des ames, la ré-

(*a*) Le P. Couplet n'en parle point, il dit seulement qu'en la cinquante-quatriéme année du trente-cinquiéme Cycle, qui commença 857. ans avant J. C. LAO-KIUN Auteur de la Secte Epicurienne, qui est nommée *la Secte des Immortels*; mais que ses Sectateurs dépraverent dans la suite, mourût dans la Province HU-QUAM, âgé de quatre-vingt ans. Ce Philosophe peut être le même que le Roosi des Japonnois.

(*b*) L'Auteur de ces Fastes ne connoissoit apparemment pas la doctrine intérieure de XACA, dont nous avons parlé dans le Livre Préliminaire. Chap. XII.

compenſe des bons dans l'autre vie, & la néceſſité de pratiquer la vertu en ce monde, ſi on veut être heureux en l'autre ; Rooſi au contraire, nioit abſolument ces véritez importantes, & ſoutenoit que notre bonheur conſiſte uniquement à joüir d'une vie longue & heureuſe. En conſéquence de ce principe, il eſſaya de trouver dans l'Alchymie une Médecine univerſelle, qui pût prolonger ſa vie, ſi elle ne pouvoit le rendre immortel; entrepriſe, que ſes Diſciples & ſes Sectateurs ont pourſuivie avec le même ſuccès, dont peuvent ſe vanter parmi les Européens ceux, qui cherchent la Pierre Philoſophale. Rooſi vêcut quatre-vingt-quatre ans.

Introduction des Idoles au Japon.

Vers le même tems (*a*) on vit pour la premiere fois des Idoles étrangeres au Japon, & elles furent

(*a*) Kœmpfer marque poſitivement cet événement l'an *660*. avant J. C. il doit y avoir de l'erreur dans le chiffre, puiſqu'il paroît joindre cette époque avec la naiſſance, ou la mort de ROOSI.

adorées à Khumano. Syn-Mu ayant régné soixante & dix-neuf ans, & assûré le Trône à sa postérité, qui l'occupe encore aujourd'hui, mourut âgé de cent cinquante-sept ans. Avec son regne commence l'Ere Japonnoise Nin O, ou de Syn-Mu. Au reste, comme cette suite Chronologique des Empereurs du Japon est prise de Kœmpfer, qui prétend l'avoir copiée sur l'original, je ne garantis pas tout ce que l'Auteur y avance, & qui pourroit être contraire à la Chronologie Chinoise du P. Couplet, laquelle paroît avoir été faite sur de meilleurs Mémoires.

II. DAIRY. SUI SEI.

Avant J. C. 580. — De Syn-Mu. 80.

Le Successeur de Syn-Mu fut son troisiéme fils ; ce Prince avoit cinquante & un an, lorsqu'il commença de régner.

Naissance de CONFUCIUS.

La trentiéme année de ce regne 399. ans après la mort de Xaca, & 551. ans avant Jesus-Christ, le quatriéme jour de l'onziéme mois,

le célebre Philosophe KOOSI, que les Chinois prononcent CONFUÇU, & que les Européens appellent CONFUCIUS, nâquit à la Chine (*a*). Les Auteurs Chinois rapportent qu'au tems de sa naissance on entendit un Concert de Musique dans le Ciel; que les Etoiles se rapprocherent de la terre; que deux Dragons gardoient l'enfant, tandis qu'on le lavoit; que la nature lui avoit marqué le front d'une petite éminence, comme à l'Empereur SIUN; enfin, qu'il avoit toutes les marques d'un futur SESIN, c'est-à-dire, d'un homme d'un esprit incomparable, & d'un profond sçavoir. Lorsqu'il fut parvenu à l'âge viril, il fut distingué par une taille (*b*) majestueuse, & un air noble. Ses Ouvrages, & surtout ceux, qui roulent sur la

(*a*) Selon le P. Couplet, Confucius nâquit dans la Province de Xamtum, la quarante-septiéme année du trente-sixiéme Cycle des Chinois, qui commença l'an 597. avant J. C. l'erreur n'est, après tout, que d'un an.

(*b*) L'Annaliste Japonnois dit que Confucius étoit haut de neuf Laks, & de six Suns, mais il n'explique point ces mesures.

morale, ne ſont pas inconnus en Europe : ſes Ecrits, où il déploye ſes plus belles connoiſſances pour l'avantage commun des hommes ; ſa vie vertueuſe & exemplaire, & le grand nombre de ſes Diſciples, qui n'étoient jamais moins de trois mille, lui attirerent tant de réputation parmi ſes compatriotes, & dans le Japon, qu'après ſa mort on éleva des Temples en ſon honneur, (*a*) où juſqu'aujourd'hui on lui rend un culte preſque divin ; il mourut en la ſoixante-quatorziéme année de ſon âge (*b*).

Sui Sei régna trente-trois ans, & en vêcut quatre-vingt-quatre. Son fils lui ſuccéda.

(*a*) Kœmpfer dit ailleurs, que les Moraliſtes du Japon, c'eſt-à-dire, les Sectateurs de Confucius, n'avoient point de Temples, & que les premiers Temples qu'on ait bâtis au Japon en l'honneur de ce Philoſophe, ſont l'Ouvrage d'un des derniers Empereurs Cubo-Samas.

(*b*) Kœmpfer dit *ſoixante & dix-ſept* ; c'eſt une erreur de calcul.

III. DAIRY.

Avant J.C. 548. ANNEI. De Syn-Mu. 113.

Ce Prince monta ſur le Trône à l'âge de vingt ans, la trente-deuxiéme année de ſon regne fut remarquable par la naiſſance de GANQUAI, homme ſçavant, & un des principaux Diſciples de Confucius; ce Philoſophe nâquit à la Chine dans la Province de Rokokf. On dit qu'à dix-huit ans il avoit les cheveux tout blancs, & paroiſſoit en tout un vieillard. Il ne vêcut que trente-deux ans; on lui a fait auſſi l'honneur de croire que l'ame de Kaſſoboſatz étoit paſſée dans ſon corps.

Annei régna trente-huit ans, & mourut dans ſa cinquante-huitiéme année. Son ſecond fils fut ſon Succeſſeur.

IV. DAIRY.

Avant J.C. 511. TOKU. De Syn-Mu. 151.

Cet Empereur étoit âgé de quarante-quatre ans, lorſqu'il ſuccéda à ſon pere. La quatriéme année de ſon regne il tranſporta ſa Cour à Keitz, où il mourut après un regne

de trente-cinq ans. Il eut auſſi pour Succeſſeur ſon ſecond fils.

Avant J. C. 476. **V. DAIRY. KOSIO.** De Syn-Mu. 186.

Ce Prince prit le Sceptre à l'âge de trente-trois ans. La cinquiéme année de ſon regne eſt marquée par une guerre, qui s'éleva entre les Provinces de Jetz & de Go ; c'eſt la premiere, dont les Annales Japonnoiſes faſſent mention. Koſio régna près de quatre-vingt-trois ans, & ſon ſecond fils régna après lui.

Avant J. C. 392. **VI. DAIRY. KOAN.** De Syn-Mu. 269.

Ce Prince monta ſur le Trône à l'âge de trente-ſix ans. Il tranſporta d'abord ſa Cour à Muro, dans la Province de Farima, & quelques années après à Khuroda. Sous ſon regne il parut une Comete à la Chine (a), & il y eut au Japon une

(a) Le P. Couplet marque deux Cometes à la Chine en la cinquante-trois & la cinquante-cinquiéme années du quarantiéme

éclipse, qui changea le jour en une nuit obscure. Ce regne fut de cent & un an. Le fils aîné de Koan lui succéda.

Avant J. C. 290. **VII. DAIRY. KOREI.** De Syn-Mu. 370.

Cet Empereur commença de régner à l'âge de cinquante-trois ans.

*Lac & Riviere d'*OÏTZ, *ou d'*OMI.

La sixiéme année de son regne un Lac & une Riviere parurent en une seule nuit dans la Province d'Omi, & près de la petite Ville d'Oïtz.

La trente-troisiéme année, le fameux Tyran Sinosikwo (*a*) nâquit à la Chine.

Premiere division du Japon en trente-six Provinces.

La quarante-sixiéme année l'Empire du Japon fut divisé en trente-six Provinces ; c'est la premiere di-

Cycle, qui commença 357. ans avant J. C. & en la cinquante-septiéme année du même Cycle, une éclypse totale du Soleil.

(*a*) Le P. Couplet ne parle point de cet Empereur, non plus que le P. Martini.

vision, dont il soit parlé dans l'Histoire. Korei régna soixante & seize ans, & laissa le Sceptre à son fils.

VIII. DAIRY. KOOSIN.

Avant J. C. 214. De Syn-Mu. 407.

Ce Prince fut couronné à l'âge de soixante ans, & alla tenir sa Cour à Karutz. Vers ce tems-là régnoit à la Chine Sinosikwo (a), Prince aussi fameux par ses profusions, & par sa magnificence, que redouté de ses sujets pour sa cruauté & sa tyrannie. Il monta sur le Trône de la Chine l'an 246. avant J. C. il envoya trois cent jeunes hommes avec autant de jeunes filles au Japon, sous la conduite d'un de ses Médecins, qui le lui avoit conseillé, sous prétexte de lui aller chercher des plantes, qui ne se trouvoient que dans une seule de ces Isles, & dont il prétendoit, disoit-il, composer un remede

(a) Le Pere Couplet dit que la trente-deuxiéme année du quarante-deuxiéme Cycle des Chinois, lequel commença l'an 237. avant J. C. Coozu, autrement appellé Lieu Pam, Fondateur de la cinquiéme Race, nommée Nan, commença de régner.

universel, pour empêcher l'Empereur de mourir. Cette troupe étant arrivée au Japon, s'y établit; le Médecin se fit Roi, & bâtit un Palais, qui fut appellé Kanjoku, c'est-à-dire, *grande Maison, semblable aux Cieux*; les planchers en étoient couverts d'or & d'argent, & tout le Palais étoit d'une grandeur & d'une magnificence, qui sont passées en proverbe. Kœmpfer ne s'accorde pas ici avec ce qu'il dit plus bas, qu'alors on n'avoit point encore vû d'or au Japon. D'ailleurs, quelle vraisemblance y a-t-il dans ce qu'il ajoûte, que le Kanjoku fut brûlé l'an 205. avant J. C. par l'ordre de Kool, qui s'étoit revolté contre la famille de Cin, avoit massacré l'Empereur Syse, Successeur de Sinosikwo, & s'étoit emparé du Trône de la Chine ? Enfin, que suivant les Histoires de la Chine & du Japon, l'embrasement de ce superbe Edifice dura trois mois. En effet, s'il y a du réel dans cette Histoire, il faut que ce Palais ait été bâti à la Chine, & non pas au Japon.

Le P. Martini rapporte le fait du Médecin, & le place sous l'Empereur Chinois Chingus ou Xius, Fondateur de la famille Cin, lequel commença à régner la cinquante-deuxiéme année du quarante-uniéme Cycle des Chinois, 246. ans avant J. C. & dont il dit beaucoup de bien & beaucoup de mal. Le P. Couplet l'appelle Chuam Siam Vam: Il le fait monter sur le Trône en la quarante-neuviéme année du quarante-uniéme Cycle Chinois, & marque une éclypse du Soleil la seconde année de son regne. Koo Kin régna cinquante-six ans.

IX. DAIRY. KAI KWO.

Avant J. C. 157. — De Syn-Mu 504.

L'Annaliste ne dit point si ce Monarque étoit fils de son prédécesseur. Il se contente de marquer, que Koo-kin lui laissa l'Empire, & qu'il en prit possession, étant âgé de cinquante-deux ans. Il transféra sa Cour à Isagawa en la troisiéme année de son regne. La dix-septiéme, le premier Nengo commença à la Chine par l'ordre de l'Empereur Koo-

bu (*a*). Nous avons dit dans le Livre Préliminaire de cette Histoire, que le Nengo est une espece d'époque particuliere, qu'on datte pour l'ordinaire de quelque évenement remarquable, & qu'on exprime par deux caracteres. Il n'est pas limité à un certain nombre d'années, & il dure autant qu'il plaît à l'Empereur. Les caracteres du premier Nengo étoient Ken Ken.

Kai Kwo régna cinquante-neuf ans, & son fils lui succéda.

Avant J. C. 96. **X. DAIRY.** De Syn Mu. 564.

SUI SIN ou SUINSIN.

Ce Prince prit en main le Sceptre à l'âge de cinquante-deux ans. Il transporta sa Cour à Siki en la quatriéme année de son regne. Trois ans aprés, il y eut grande mortalité au Japon. L'onziéme année il créa l'Office de Seogun, ou Xogun, il en revêtit un de ses fils, & lui don-

(*a*) Le P. Couplet ne parle point de cet établissement, & donne à l'Empereur Chinois, qui régnoit alors, le nom de XIMTI. Le P. Martini l'appelle NIAO KINGHUS, & ne fait point non plus mention du NENGO.

na en vertu de ce titre la direction générale des affaires de la guerre, & le commandement des Armées. En la dix-neuviéme année on construisit pour la premiere fois au Japon des Funes, c'est à-dire, des Vaisseaux. En la soixante-huitiéme, on vit deux Lunes à l'Orient. Cette année fut la derniere du regne de Sui Sin. Son troisiéme fils lui succéda.

Avant J. C. 29. | De Syn-Mu. 632.

XI. DAIRY.
SYNIN.

Ce Prince commença de régner à l'âge de quarante & un an. En la trente-sixiéme année de son regne, il plût des Etoiles au Japon. En la quarantiéme, le Ciel étant fort serein à la Chine, il s'y éleva tout à coup un orage accompagné de tonnerres & d'éclairs : on apperçut des Cométes, il parut dans l'air des Dragons & d'autres Météores surprenans. Il tomba du Ciel une pluye de feu. En la soixante-cinquiéme, au septiéme mois, la grêle & les éclairs tuerent plusieurs personnes à la Chine. Cet orage fut suivi d'une famine épouvantable, durant laquelle les

hommes se massacroient les uns les autres.

La mort de J. C. supposé qu'elle soit arrivée dans la trente-troisiéme année de ce divin Sauveur, tombe dans la soixante-sixiéme année du regne de Synin; par conséquent la naissance du Messie se rapporte à la trente-troisiéme année de ce regne, & la cinquante-huitiéme du quarante-cinquiéme Cycle des Chinois, la premiere de l'Empire de Hiao Pim Ti.

En la quatre-vingt-huitiéme année de Synin, on amena des Indes au Japon, un Cheval d'une vîtesse prodigieuse, & qui faisoit mille lieuës par jour.

La Religion des FOES *prêchée au Japon.*

En la quatre-vingt-quinziéme, Bupo, autrement nommé Kobotus, vint des Indes au Japon, où il apporta sur un cheval blanc le Kio, Livre, qui renfermoit sa Doctrine & sa Religion (*a*). On lui érigea un

(*a*) On tient communément que la Religion des FOES fut introduite à la Chine l'an 70. de J. C. & s'il est vrai qu'elle ne

Temple ſous le nom de Fakuboſi, c'eſt-à-dire, *le Temple du Cheval blanc*, qui ſubſiſte encore ; mais mon Auteur ne dit point où il eſt,

Synin régna quatre-vingt dix-huit ans. Son troiſiéme fils régna aprés lui.

XII. DAIRY. KEIKOO.

De J. C. 71. De Syn-Mu. 731.

Ce Prince avoit quatre-vingt-quatre ans, lorſqu'il monta ſur le Trône. En la vingt-troiſiéme année de ſon regne, une nouvelle Iſle ſortit du fonds de la mer : elle fut nommée Tſikubaſima, & conſacrée à Nebis, qui eſt le Neptune des Japonnois. Trois ans après on y bâtit un Temple ſous le nom de Takajanomia, en l'honneur de ce même Dieu, & on y fonda un nombre ſuffiſant de Prêtres (*a*) pour le ſervi-

paſſa au Japon que trois ans après, il y a ici une erreur de ſix ans. KIO veut dire *Livre* : celui-ci eſt apparemment le FOQUEKIO de XACA, qui, ſelon les Japonnois, eſt le Livre par excellence.

(*a*) Kœmpfer ſe ſert ici du terme de BONZE, qui eſt moderne, & de l'invention des Portugais, auſſi bien que celui de MANDARIN.

ce de la Divinité. Ce Temple est devenu très célebre & fort riche. On assûre que l'Isle de Tsikubasima a toujours été exempte des tremblemens de terre. Keikoo régna soixante ans, & laissa en mourant le Sceptre à son quatriéme fils.

XIII. DAIRY.

De J. C. 131. **SEI MUU.** De Syn-Mu. 791.

Cet Empereur étoit âgé de quarante-neuf ans, lorsqu'il parvint à l'Empire. Il transporta sa Cour à Sigga, dans la Province d'Omi. Dans la sixiéme année de son regne, il marqua les bornes de son Empire; mais on ne nous dit point quelles étoient ces bornes. Il régna soixante ans.

XIV. DAIRY.

De J. C. 191. **TSIUU AI.** De Syn-Mu. 851.

Ce Prince étoit neveu du précédent Empereur, & le second fils d'une de ses sœurs, mariée avec Jamatta Daxino Mikotto. Il étoit âgé de quarante-quatre ans, lorsqu'il succéda à son Oncle, après s'être frayé le chemin au Trône par le meurtre de Kumasi Usomu Kuno.

Mikotto, lequel étoit apparemment le fils de Sei Muu ; mais mon Auteur ne le dit pas. Cet Empereur ne régna que neuf ans, & mourut âgé de cinquante-deux. Il laissa le Sceptre à sa Veuve.

De J. C. 201. XV. DAÏRY. De Syn-Mu. 861.

SINGUKOGU *ou* DSIN GUUKWO GUU, *Impératrice.*

Cette Princesse resta seule sur le Trône à l'âge de trente ans, elle étoit de la famille Impériale, & parente au cinquiéme dégré de l'Empereur Keikoo. Elle fit la guerre aux Coréens, & passa en personne dans leur pays, dès les premiers jours de son regne. Mon Auteur ne dit point, si elle y fit des conquêtes, mais il ajoûte, que s'étant trouvée enceinte, tandis qu'elle étoit occupée à cette expédition, elle repassa au Japon, & accoucha d'un fils à Tsikusen dans la Province de Mikassa, où elle faisoit alors sa résidence. Le jeune Prince fut nommé d'abord Wakono Oosi. L'Impératrice sa mere transfera souvent sa Cour d'un endroit de la même Province à l'autre. Elle

mourut après un regne glorieux de soixante & dix ans. On la mit après sa mort au nombre des Déesses, sous le nom de Kassino Dai Miosin. De son tems la Chine eut beaucoup à souffrir des tremblemens de terre, des rébellions, des pillages, & autres calamitez (a). Son fils lui succéda.

XVI. DAIRY.

De J. C. 270. **OOSIN TEN OO.** De Syn Mu. 930.

C'est le nom, que prit le fils de l'Impératrice Singukogu, en montant sur le Trône. Il avoit alors soixante & onze ans. Il fut illustre dans la paix & dans la guerre, & le véritable pere de ses sujets, qu'il gouverna pendant quarante-trois ans avec beaucoup de sagesse & de douceur. Il mourut âgé de cent treize ans, & fut honoré après sa mort du titre de frere de Tensio Dai Dsin. On lui donna aussi le titre de Jawatta Fatzman, c'est-à-dire, de Mars de Jawatta. Son quatriéme fils régna aprés lui.

(a) Le P. Couplet ne parle point de tremblemens de terre, mais de Guerres civiles, qui avoient commencé avant que cette Princesse régnât au Japon.

De J. C. 313. **XVII. DAIRY. NINTOKU.** De Syn-Mu. 973.

Ce Prince monta ſur le Trône à l'âge de vingt-quatre ans. En la ſoixante-huitiéme année de ſon regne, il nâquit à Fida un enfant monſtrueux, qui avoit deux viſages, quatre bras & quatre pieds. Nintoku fut un Prince vertueux, chéri de ſes ſujets, qu'il déchargea à diverſes repriſes des impôts. Il vêcut cent dix ans, & en régna quatre-vingt-ſept. On lui érigea un Temple à Tſinokuni, où il fut adoré ſous le titre de Naniwa Takakuno Mia Koreſirano Dai Mio Dſin. Il laiſſa le Trône à ſon fils aîné.

De J. C. 400. **XVIII. DAIRY. RITSIU.** De Syn-Mu. 1060.

Ce Prince commença de régner à l'âge de ſoixante & douze ans. Il tint ſa Cour à Koos dans la Province de Jamatto. Il régna ſix ans. Son frere lui ſuccéda.

De J. C. 406. **XIX. DAIRY. FANSEI.** De Syn-Mu. 1066.

Ce Prince parvint à l'Empire à

B v

l'âge de cinquante-cinq ans. Il tint ſa Cour à Siwagaki dans la Province de Kaarwaatz. Il régna huit ans.

XX. DAIRY.
INKIOO.

De J. C. 414. De Syn-Mu, 1074.

Ce Prince étoit frere des deux précédens Empereurs, & le dernier des fils de Nintoku. Il avoit quarante-neuf ans., lorſqu'il commença de régner. Il établit ſa Cour à Aiska, dans la Province de Jamatto. Il fit venir un Médecin de la Chine : il régna quarante ans, & eut pour ſucceſſeur ſon ſecond fils.

XXI. DAIRY.
ANKOO.

De J. C. 454. De Syn-Mu. 1104.

Ce Prince monta ſur le Trône en la cinquante-quatriéme année de ſon âge, & réſida tout le tems de ſon regne, qui ne fut que de trois ans, dans la Province de Jamàtto. Un de ſes proches nommé Majuwa ſe révolta contre lui, & le tua. Son frere régna après lui.

XXII. DAIRY.
JUU RIAKU.

De J. C. 457. De Syn-Mu. 1107.

On ne ſçait point quel âge avoit ce

Prince, lorſqu'il ſuccéda à ſon frere, mais ſeulement qu'il étoit le cinquiéme fils d'Inkioo. On aſsûre qu'il étoit né avec des cheveux gris ; & de-là vient peut-être, dit Kœmpfer, que pluſieurs placent ſon avenement à la Couronne en la ſoixante-onziéme année de ſon âge, ce qui ne peut être. Il vangea la mort de ſon frere par celle du meurtrier. La ſeptiéme année de ſon regne il épouſa la Princeſſe Wakaki, la déclara Impératrice, & ordonna par une loi, qui ſubſiſte encore, que tous les enfans des femmes du Dairy, qui portoient le titre d'Impératrice, fuſſent reconnus pour héritiers de la Couronne. Les premiers *Putjes* furent frappez au Japon en la neuviéme année de ſon regne par un nommé Sinka. On ne nous a pas inſtruit de la valeur de cette monnoye. Juu Riaku régna vingt-trois ans, & laiſſa en mourant le Sceptre à ſon ſecond fils.

De J. C. 480. XXIII. DAIRY. SEI NEI. De Syn-Mu; 1140.

Ce Prince étoit âgé de trente-ſept

ans, lorſqu'il parvint à la Couronne : il ne régna que cinq ans, & eut pour ſucceſſeur ſon Couſin iſſu de germain, lequel étoit petit-fils de l'Empereur Ritſiu.

De J. C. 485. **XXIV. DAIRY. GENSOO.** De Syn-Mu. 1145.

Ce Prince monta ſur le Trône à l'âge de quarante-ſix ans, & trois ans après il en deſcendit, pour y placer ſon frere. Il mourut âgé de quatre-vingt-cinq ans.

De J. C. 488. **XXV. DAIRY. NINKEN.** De Syn-Mu. 1148.

Ce Prince avoit quarante & un an, lorſque ſon frere lui remit le Sceptre, & le porta onze ans. Son fils lui ſuccéda.

De J. C. 499. **XXVI. DAIRY. BURETZ.** De Syn-Mu. 1159.

On ne dit point à quel âge cet Empereur parvint à la Couronne, ni combien de tems il vécut : peut-être n'a-t-on pas voulu tenir compte des années d'un Prince, qui deshonora le Trône du Japon par des vi-

ces, qu'on n'y avoit point encore vûs. Il fut cruel jusqu'à la barbarie; il se faisoit un plaisir féroce de couper la tête à des gens, qui ne s'attendoient à rien moins; & il ouvroit de ses propres mains le ventre des femmes enceintes. On assûre qu'en une de ces occasions, le feu du Ciel tomba fort près de lui, & que pour se garantir de pareils accidens, il fit faire un Appartement tout de pierres. On rapporte encore d'autres exemples de sa cruauté: il arrachoit aux uns les ongles des pieds & des mains; & les Historiens du Japon ajoûtent, qu'il en fit faire des besicles. Aux autres il tiroit le poil de toutes les parties du corps; il en faisoit grimper d'autres sur les plus grands arbres, & il les obligeoit à descendre à coups de fléches, ou bien il faisoit scier l'arbre, pour avoir le plaisir de les faire tomber; & plus ces malheureux souffroient, plus il éclatoit de rire. Le regne de ce Monstre ne fut que de huit ans, & parut bien long.

XXVII. DAIRY. KEI SEI.

De J. C. 507. De Syn-Mu. 1167.

Ce Prince étoit arriere petit-fils de l'Empereur Oosin, par une de ses petites-filles, nommée Fkoarusi. Il étoit âgé de cinquante-quatre ans, lorsqu'il monta sur le Trône. Il tint d'abord sa Cour à Tsutsuki dans la Province de Jamatsiiro, d'où il la transporta à Fotoguani dans la même Province. La douziéme année de son regne, DARMA fameux Prophéte parmi les Indiens, troisiéme fils de Kasiuwo, & le vingt-huitiéme, qui occupa le Siége de Xaca, arriva à la Chine venant de Scitensiku, c'est-à-dire, de *la Contrée méridionale céleste*, par où il faut entendre le Continent de l'Inde, qui est au midi de la Chine (*a*).

(*a*) Le P. Couplet ne parle point de DARMA; mait il dit que l'Empereur COÇUVUTI, qui régnoit alors à la Chine, fut fort adonné aux fables Pythagoriciennes des BONZES, que lui-même se fit Bonze, & que l'Impératrice du Nord nommée NU, fit bâtir un Monastere pour mille Bonzes, lequel avoit mille quatre-vingt pieds de haut, & fut nommé *la Maison de la paix éternelle*.

Kei Sei après un regne glorieux de vingt-ſept ans, mourut dans ſa quatre-vingt-deuziéme année : ſon fils aîné, qui lui ſuccéda, lui accorda les honneurs divins à Jetſiiſin, avec le titre d'Askano Dai Mio Sin.

De J. C. 534 — XXVIII. DAIRY. AN KAN. — De Syn-Mu. 1194.

Ce Prince étoit âgé de ſoixante-neuf ans, lorſqu'il prit le Sceptre : il établit ſa Cour en Jamatto, & mourut après avoir régné deux ans. Il fut mis au rang des Dieux, & fut honoré comme protecteur de la Province de Jamatto, ſous le nom de Kimbo Senno Gongin (a). Son frere puîné lui ſuccéda.

De J. C. 536. — XXIX. DAIRY. SEN KWA. — De Syn-Mu. 1196.

Ce Prince commença de régner à l'âge de ſoixante & dix ans. Il tranſporta ſa Cour dans un autre endroit de la Province de Jamatto, qu'on ne nomme point. Il ne régna

(a) Tous les Dairys ont été déifiez après leur mort. On ne marque apparemment ici que ceux, qui ont eu un culte plus ſolemnel.

pas quatre ans entiers, & son frere lui succéda.

De J. C. 540. XXX. DAIRY. De Syn-Mu. 1200.
KIN MEI, ou KIMME.

Cet Empereur étoit dans sa trente-deuxiéme année, lorsqu'il monta sur le Trône, & il tint sa Cour dans la petite Ville de Skinno Kori. Ce fut un Prince religieux : il favorisa beaucoup la Religion des Foës ou du Budso, qui se répandit extrêmement sous son regne. Il bâtit plusieurs Temples aux Foës, dont il fit faire à la Chine quantité de Statuës. Un Historien Japonnois rapporte à ce sujet ce qui suit.

» Il y a environ mille ans, qu'il » y avoit à Tsiutensiku, c'est-à-dire, » dans le Tensiku mitoyen (par où » il faut entendre la presqu'Isle d'en- » deçà du Gange) un illustre Foto- » que nommé Mokareu, Disciple de » Xaca : vers le même tems la Doc- » trine de Jambadan Gonno Kio- » rai, c'est-à-dire, d'Amida, le » grand Dieu & le Protecteur des » ames séparées des corps, s'intro-

» duisit à Fakkusai (*a*), ou à la Chi-
» ne (*b*), d'où elle se répandit dans
» les Etats voisins. Elle pénétra à
» Tsinokuni (le Japon) & s'établit
» en un endroit nommé Naniwa,
» où l'Idole d'Amida parut à la bon-
» de d'un étang, environnée de
» rayons dorez, sans que personne
» sçût, qui l'y avoit apportée. En
» mémoire de cet événement mira-
» culeux, ce pieux Empereur insti-
» tua le premier Nengo, & le nom-
» ma Kon Quo. Cette Statuë mira-
» culeuse fut conduite dans le Pays
» de Sinono par Tonda Josiimitz,
» Prince d'une valeur héroïque, &
» d'une grande piété, & placée dans
» le Temple de Singuosi, où, sous
» les noms de Singuosi Norai: No-
» rai; ou Amida de Singuosi, elle
» opéra une infinité de miracles é-
» clatans, qui rendirent ce Temple

(*a*) Kœmpfer entend ici la Chine par FAKKUSAI, & dans son premier Livre, chap. quatriéme il dit, que Fakkusai est la partie Septentrionale de la Corée.

(*b*) Cette Relation ne s'accorde pas avec ce que l'Annaliste a dit plus haut du tems, où la Doctrine de XACA fut introduite dans le Japon.

» fameux dans tout l'Empire.

L'Empereur Kimme régna trente-deux ans, & laissa en mourant le Sceptre à son second fils.

De J. C. 572. XXXI. DAIRY. De Syn-Mu. 1232.

FITATZU, ou FINTATZ.

On ne sçait rien de l'âge de ce Prince. La troisiéme année de son regne, le premier jour du premier mois, Sotoctais, le grand Apôtre du Japon, nâquit à la Cour de l'Empereur : sa naissance fut précédée & accompagnée de circonstances remarquables. Sa mere, avant que d'être enceinte de lui, le vit en songe environné de Dragons, qui brilloient comme le Soleil, & une voix lui adressa ces paroles : *Moi, le Saint* Gusobosatz *renaîtrai encore pour enseigner le monde, & à cet effet, je descendrai dans ton sein.* A l'instant elle se réveilla, & se trouva enceinte. Huit mois après elle entendit distinctement son fruit parler dans son sein (a), & accoucha le douziéme

(a) Il est bon d'observer, que dans le même siecle des Missionnaires Nestoriens de

mois sans peine, & même avec plaisir, d'un fils, qui fut nommé Fatsisino, & après sa mort Tais, ou Sotoctais. Ce miraculeux enfant ne tarda pas à donner des signes d'une grande piété : les exercices de Religion faisoient toutes ses délices, & dès ses plus tendres années il fut fort adonné à la priere. Il n'avoit que quatre ans, lorsque, tandis qu'il prioit, les os & les reliques du grand Xaca parvinrent d'une maniere miraculeuse entre ses mains. Depuis ce tems-là, le culte de ce Dieu s'accrût extraordinairement dans le Japon, & il y arriva des Pays étrangers d'outre-mer un très grand nombre d'Idoles, de Statuaires & de Prêtres.

La sixiéme année de Fitatzu, ce Prince publia un Edit portant qu'en six différens jours de chaque mois, toutes les créatures vivantes seroient

Syrie, & selon quelques-uns, des Arméniens pénétrerent dans les Contrées les plus septentrionales de l'Asie. Les Japonnois peuvent bien avoir appris alors quelque chose de nos Mysteres par les LAMAS de Tartarie, qui avoient connu ces Prédicateurs.

mises en liberté, & que ceux de ses sujets, qui n'auroient point de telles créatures, en acheteroient, pour s'acquitter de ce devoir, & avoir occasion de donner ces jours-là des preuves publiques de leur inclination bienfaisante.

La huitiéme année, la premiere Image de Xaca fut apportée au Japon, & placée à Nara dans le Temple de Kobusi, où elle occupe encore la premiere place, & où on la conserve avec des marques d'une vénération extraordinaire.

La quatorziéme année, un certain Moria ennemi déclaré de Sotoctais, excita de grands troubles de Religion dans l'Empire. Il portoit une haine mortelle aux Fotoques, qu'il arrachoit des Temples, & qu'il jettoit au feu, partout où il les pouvoit trouver : mais au bout de deux ans il fut mis à mort par ses ennemis. On ajoûte que cet homme ayant jetté dans un lac les cendres des Idoles, qu'il avoit brûlées, il s'éleva tout à coup une tempête épouvantable, accompagnée de tonnerres, d'éclairs & de pluyes. Fitatzu régna

quatorze ans, & eut pour successeur son quatriéme fils.

XXXII. DAIRY.

De J. C. 586. JOO MEI. De Syn-Mu 1246.

On ne sçait rien de l'âge de ce Monarque. Ce fut sous son regne, que Moria fut défait & tué; & on bâtit en mémoire de cet évenement le Temple de Sakatatina, dans la petite Province de Tamatsukuri. Joo Mei ne régna que deux ans, son frere lui succéda.

XXXIII. DAIRY.

De J. C. 588. SIU SIAN. De Syn-Mu 1248.

On ne sçait rien non plus de l'âge de cet Empereur.

Seconde division du Japon en sept grandes Contrées.

Le septiéme mois de la troisiéme année de ce regne, l'Empire du Japon fut divisé en sept grands territoires, ou contrées, appellées Goki Sitzi Do. Cette division subsiste encore, & on doit la marquer dans les Cartes, qui se gravent dans le Pays. Siu Sian mourut après cinq ans de regne.

XXXIV. DAIRY.

De J. C. 593. SUIKO OU SIKO, De Syn-Mu. 1253.

Impératrice.

Cette Princesse étoit la seconde fille de l'Empereur Kimme, & veuve de l'Empereur Fintatz. On ne dit point à quel âge elle fut déclarée Impératrice. La cinquiéme année de son regne, un Prince étranger vint de Fakkusai à la Cour du Japon, dans la seule vûë d'assûrer Sotoctais de ses respects.

La sixiéme année on envoya d'outre-mer une Corneille & un Paon, dont on faisoit présent à l'Impératrice; ces deux oiseaux étoient alors inconnus au Japon, où ils se sont fort multipliez depuis ce tems-là; ce qui prouve, qu'il y avoit un couple de chacun. Les Corneilles surtout sont en si grand nombre dans ces Isles, qu'elles y causent beaucoup de dégât.

La septiéme année il y eut dans toutes les Provinces des tremblemens de terre terribles; un très-grand nombre d'Edifices furent ren-

verſez, & pluſieurs engloutis. L'année ſuivante il tomba des feux du Ciel, & ils furent ſuivis de pluyes, qui cauſerent de grandes inondations; pluſieurs Villes furent ſubmergées toutes entieres. La dixiéme année, on apporta de Fakkuſai au Japon un Livre de Religion intitulé Rekkotoſo. La douziéme année l'Impératrice fit jetter en fonte u neStatuë de bronze de Xaca, dont on fabriqua enſuite de la Monnoye, & à laquelle on ſubſtitua une Statuë de plâtre, ou d'une eſpece de Stuc. La même année on vit pour la premiere fois de l'or au Japon, & il y fut apporté de Corée. La vingt-uniéme année on dit que Darma apparut à Sotoctais dans la Province de Jamatto, ſur la montagne de Kattajoka, & qu'ils ſe parlerent en Vers. La vingt-huitiéme année, le vingt-deuxiémejour du ſecond mois, Sotoctais mourut âgé de quarante-deux ans. La trente-cinquiéme année un eſſain de Mouches d'une figure étrange, ſe répandit dans le pays avec un bruit extraordinaire, & y cauſa de grands dommages.

Suiko mourut après un regne de trente-six ans.

XXXV. DAIRY.
De J. C. 629. DSIOME. De Syn-Mu. 1289.

Le Successeur de cette Princesse étoit petit-fils de l'Empereur Fintatz ; on ne sçait rien de son âge ; il fit toujours sa résidence en Jamatto. La troisiéme année de son regne, le premier jour du premier mois, nâquit au Japon le fameux Gienno Giosa, Fondateur des Hermites, nommez Jammabus, ou Jammabos, dont nous avons parlé au Livre Préliminaire. La même année il parut une Comete. La douziéme on apperçut une Etoile dans la Lune. Dsiome régna douze ans ; l'Impératrice sa femme lui succéda.

XXXVI. DAIRY.
De J. C 642. KWO GOKU, De Syn-Mu. 1302.
Impératrice.

Cette Princesse étoit fille adoptive de l'Empereur Fintatz ; on ne sçait rien de son âge. La seconde année de son regne, on remarqua cinq

cinq couleurs différentes dans les nuës; & la même année pendant le quatriéme mois, il tomba une grande quantité de grêle. Ce regne ne fut que de trois ans.

XXXVII. DAIRY.

De J.C. 645. KOO TOKU. De Syn-Mus 1305.

On ne sçait rien non plus de l'âge de ce Prince, qui étoit le frere puîné de l'Impératrice Kwogoku. Il transféra son Miaco, c'est-à-dire, sa Cour à Nagora Tojosaki. Il fut le premier, qui honora les Ministres & autres Officiers de titres & de marques de distinction, chacun selon les différens postes, qu'il occupoit. Il régla aussi les honneurs, qu'on rendroit aux personnes en place, qui n'étoient point de sa Cour, c'est-à-dire, qui n'étoient point de la Tribu Impériale. Jusqu'à ce Prince, les années ne furent comptées que par l'époque Nin O, ou du regne de Syn-Mu. A la vérité, l'Empereur Kimme institua un Nengo, mais il n'eut point de suite. Koo Toku en établit l'usage, qui n'a point été interrompu depuis.

Nous avons expliqué dans le Livre Préliminaire, ce que c'eſt que cette époque périodique. Le premier Nengo de Koo Toku fut nommé Fakut Sii, & commença avec la ſixiéme année du regne de cet Empereur. Il dura vingt-deux ans. Koo Toku n'en régna que dix.

XXXVIII. DAIRY.

De J. C. 655. SI ME, De Syn-Mu. 1315.

Impératrice.

Cette Princeſſe, qui ne fut point mariée, étoit fille de l'Impératrice Kwo Goku, & ſuccéda à ſon oncle; on ne ſçait rien de ſon âge. Elle établit ſa Cour à Fonga dans la Province de Jamatto, d'où elle la transféra la derniere année de ſon regne à Aſakura. Elle régna ſept ans.

XXXIX. DAIRY.

De J. C. 661. TENT-SII. De Syn-Mu. 1322.

Ce Prince étoit fils de l'Empereur Dſiome & de l'Itoku, c'eſt-à-dire, du neveu de l'Impératrice Kwo Goku; on ne dit rien de ſon âge. La quatriéme année de ſon regne, qui

fut de dix ans, est remarquable par l'érection du fameux Temple See Guansi, & de sa principale Idole; Ouvrage du fameux Statuaire Cassiga, que son habileté extraordinaire dans sa profession fit *canoniser* après sa mort. La sixiéme année, l'Empereur fixa sa Cour à Siga dans la Province d'Ootz. Dans la dixiéme année, on montra dans la Province de Tsikugo un Cerf, qui avoit huit jambes. Le Successeur de Tent-Sii fut son frere puîné.

XL. DAIRY. TEN MU.

De J. C. 672. — De Syn-Mu. 1332.

Ce ne fut pas sans peine, que ce Prince s'affermit sur le Trône; son jeune frere Oto MoNo Oosi le lui disputa les armes à la main, mais il fut défait au bout de cinq mois, & se fendit le ventre de désespoir. L'Empereur en mémoire de sa victoire institua le Nengo Fa Kwo, qui dura quatorze ans, & fut suivi d'un autre, nommé Siu-Wu. Le fameux Temple Midera fut bâti la seconde année de ce regne, qui fut encore célebre par l'arrivée du Livre sa-

cré Iſſai-Kio ; c'eſt une eſpece de Formulaire de Prieres, qui fut apporté de la Chine au Japon. L'année ſuivante, on y apporta de l'argent de Tſuſſima, où l'on avoit commencé de travailler aux mines. La quatriéme année, le quatriéme jour du quatriéme mois, le premier Matſuri fut célébré à Nara. Nous expliquerons à la fin de cet Ouvrage, ce que c'eſt que Matſuri. Au ſeptiéme mois de la ſixiéme année, il tomba de la grêle auſſi groſſe que des pêches. La huitiéme année, on vit des pêches mûres dans le premier mois à Ikodamura. La même année, le troiſiéme jour de l'onziéme mois, les nuages parurent lumineux du côté de l'Orient, on eût dit que le Ciel étoit enflâmé en cet endroit. La neuviéme année, l'uſage de la Monnoye d'argent fut défendu, & on frappa à ſa place des *Semis* de bronze, que les Etrangers appellent *Putjes*.

Troiſiéme diviſion du Japon en ſoixante-ſix Provinces.

Vers ce même tems l'Empire du

Japon fut divifé en foixante-fix Provinces, aufquelles on en a depuis ajoûté deux autres; à fçavoir, les Ifles d'Iki & de Tfuffima, qui faifoient partie du Royaume de Corée, & qui ont été conquifes à la fin du feiziéme fiecle de l'Ere Chrétienne par Tayco-Sama.

La treiziéme année, le quatorziéme jour du dixiéme mois du regne de Ten Mu, il y eut au Japon un violent tremblement de terre. L'année fuivante, l'Empereur inftitua un nouveau Nengo fous le nom de Sui Wu, lequel ne dura qu'un an. La même année, le neuviéme jour du neuviéme mois, l'Empereur mourut, & fa mort donna lieu à de grands mouvemens caufez par la prétention d'Ootzno Ofi. On ne fçait rien de l'âge de Ten Mu.

De J. C. 687. **XLI. DAIRY.** De Syn-Mu. 1347.

DSITO,

Impératrice.

Cette Princeffe étoit veuve & niece de fon Prédéceffeur; on n'a point marqué fon âge, elle fixa fa réfidence à Fufiwara, dans la Pro-

vince de Jamatto. La sixiéme année de son regne, qui fut de dix ans, on commença à brasser du Sakki, ou de la bierre de Ris à Jekisinokosi, dans la Province d'Omi.

De J. C. 697. **XLII. DAIRY. MON MU.** De Syn-Mu. 1357.

Ce Prince étoit petit-fils de l'Empereur Ten Mu ; on ne dit rien de son âge. Il commença son regne par l'institution d'un Nengo, qu'il nomma Gen, & qui dura quatre ans. Il en institua ensuite un autre, qui fut appellé Tem Po, & trois ans après un troisiéme de quatre ans, sous le nom de Kee Wuum, mais on fit peu d'usage de ces deux derniers. Mon Mu fut le premier, qui accorda des Tsiaps, ou Armoiries à chaque Province, ce qui arriva la huitiéme année de son regne. L'année suivante il fit faire une mesure quarrée de bois, que les Japonnois appellent *Seo*, & *Maas*, & les Hollandois, *Ganton*, trois desquelles contiennent juste quatre livres de Ris, poids de Hollande ; & il l'envoya dans toutes les Provinces

de son Empire, pour y servir d'étalon, ordonnant, sous des peines très-rigoureuses, de s'y conformer pour les mesures de Ris, de Froment, & autres grains. Ce Prince régna onze ans.

De J. C. 708. XLIII. DAIRY. De Syn Mu. 1368.

Gen Mei,

Impératrice.

Cette Princesse, dont on n'a point marqué l'âge, étoit fille de l'Empereur Tent Sii ; elle établit sa Cour à Nara. Elle institua d'abord un Nengo sous le titre de Wat To, lequel dura sept ans, c'est-à-dire, tout le tems qu'elle régna. La premiere année, elle fit frapper de la Monnoye d'or & d'argent ; mais la derniere fut défenduë de nouveau l'année suivante. La même année fut marquée par la naissance d'Abenokamer, Prince du Sang Impérial, fameux dans l'Histoire du Japon. La troisiéme année, on éleva le Temple Koobokusi, où il y a une Idole de Xaca, formée d'un mélange de bronze & d'or, ouvrage du célebre Statuaire Taisoquan.

La sixiéme année, l'Impératrice donna des noms aux Provinces, Villes & Villages de son Empire, & elle voulut qu'ils fussent marquez dans les Registres publics *(a)*.

De J. C. 715. | XLIV. DAIRY. GENSIOO, *Impératrice.* | De Syn-Mu. 1375.

Cette Princesse étoit petite-fille de l'Empereur Ten Mu ; elle institua les Nengos Reiki de deux ans, & Joovo, de sept ans ; son regne est fameux par l'apparition miraculeuse des Dieux Khumano, Gongin, Amida, Jakusi, Sensiu, Quanwon, & Bissamenten, qui se montrerent en différens endroits de l'Empire. La cinquiéme année, elle fit quelques réglemens concernant les habits des femmes. Après qu'elle

(a) On sera peut-être surpris dans la suite de cette Histoire de retrouver très-peu de noms de Provinces & de Villes, dont il est parlé dans cette Suite Chronologique ; mais il faut se souvenir de ce que nous avons dit ailleurs des changemens fréquens, qui se font dans les noms propres, & de leur multiplicité.

eut régné neuf ans, elle remit la Couronne à son neveu, fils de son frere. Elle vêcut cinq ans après son abdication, & mourut dans sa quarante-huitiéme année; ainsi elle n'avoit que quatorze ans, lorsqu'elle monta sur le Trône, le neuviéme mois de l'année 1375. de Syn-Mu, sur quoi il est bon d'observer que l'année commencée à la mort d'un Empereur, se compte toute entiere parmi celles de son regne, & n'est point comptée parmi celles du regne de son Successeur.

XLV. DAIRY. SIOOMU.

De J. C. 724. De Syn-Mu. 1384.

Ce Prince fixa d'abord sa Cour à Nora, d'où quatre ans après il la transféra à NANIWA. La premiere année de son regne, il institua le Nengo Finki, qui dura cinq ans, & fut suivi du Nengo Tempe, qui en dura vingt. La huitiéme année la mer parut rouge comme du sang sur les côtes de Kij, ce qui dura cinq jours de suite. L'année suivante, il y eut des tempêtes épouvantables, une sécheresse, & une sté-

rilité générale, ce qui causa une grande famine. La treiziéme année on bâtit les premiers Monasteres de Filles. La vingt-huitiéme année on éleva le grand Temple de DAIBODS. Sioomu régna vingt-cinq ans, & sa fille lui succéda. On ne parle point de son âge.

De J. C. 749. — De Syn-Mu. 1409.

XLVI. DAIRY. KOOKEN, *Impératrice.*

Cette Princesse monta sur le Trône de son pere le second jour du septiéme mois de l'année 1409. de Syn-Mu. On ne dit rien de son âge, & on ne nous apprend point si elle fut mariée. Avec son regne commença le Nengo Tempe Seoso, ou Foosi, qui dura huit ans, & fut suivi d'un autre appellé Tempo Singo. La premiere année on tira pour la premiere fois de l'or de la Province d'Osio, & il fut présenté à l'Impératrice : jusqu'alors les Japonnois avoient tiré ce métal de la Chine (*a*).

(*a*) Ceci ne s'accorde pas avec ce qui a été dit plus haut, que sous le regne de l'Impératrice SUIKO XXXIV. Dairy, le premier or, qui fut apporté au Japon, venoit de Corée.

La quatriéme année, l'Impératrice bâtit le Temple Too Daisi pour satisfaire à un vœu de l'Empereur son pere. Tandis qu'on étoit occupé à consacrer cet Edifice, un Giogii implora l'assistance de Barramoas, Dieu célebre dans cette partie de l'Inde, qui est au midi du Japon, & cette Divinité lui apparut à l'instant. L'Impératrice bâtit aussi Isia Jamma, & mourut après avoir régné dix ans.

De J. C. 759. XLVII. DAIRY. FAI TAI. De Syn-Mu. 1419.

Ce Prince étoit arriere petit-fils de l'Empereur Ten Mu, & le septiéme fils de Tonneri Sin O. La troisiéme année de son regne, il alla tenir sa Cour, à Fora, dans la Province d'Omi, l'année suivante à Tairanokio, & la sixiéme, à Fairo dans la Province d'Awadsi. Il régna six ans. On ne parle point de son âge.

De J. C. 765. XLVIII. DAIRY. SEO TOKU, *Impératrice.* De Syn-Mu. 1425.

Cette Princesse étoit fille aînée

de l'Impératrice Kooken. Avec son regne commença un nouveau Nengo, qui fut nommé Sinkoke Un, lequel dura deux ans, & fut suivi d'un autre appellé Fooke, qui fut de trois. Sous ce regne nâquit Kiamar, qui devint un parfait Kuge. On appelle ainsi tous ceux de la Cour du Dairy, qui excellent en quelque chose. Seo Toku régna cinq ans. On ne dit point combien elle vêcut.

De J. C. 770. | XLIX. DAIRY. KOONIN. | De Syn-Mu. 1430.

Ce Prince étoit petit-fils de l'Empereur Tent Sii. On ne parle point de son âge. En montant sur le Trône, il institua le Nengo Fooki, qui fut d'onze ans. La seconde année de ce regne, on vit au Japon un orage accompagné de tonnerres & d'éclairs, qui passa tout ce qu'on avoit jamais vû: il tomba du Ciel des feux, qui ressembloient à des Etoiles, & l'air retentit d'un bruit épouvantable. L'Empereur ordonna qu'on célebrât dans tout l'Empire des Matsuris, pour appaiser les JAKUSIS, qu'il croyoit irritez; on

appelle ainsi les Esprits malins, qui regnent dans l'air & dans les campagnes. La cinquiéme année, nâquit Kobotaïs, Prêtre fameux parmi les Japonnois. La huitiéme année, la riviere Fuju Usingawa tarit entierement. La dixiéme année, Abeno Nakemar fameux dans l'Histoire Japonnoise, mourut à la Chine. La même année, il y eut à Méaco un incendie, qui en consuma tous les Temples. L'onziéme année, l'Empereur institua le Nengo Nen Wo, qui ne dura qu'un an. Koonin mourut après douze ans de regne, & laissa l'Empire à son fils.

L. DAIRY. KWAN MU.

De J. C. 782. De Syn-Mu. 1442.

Cet Empereur monta sur le Trône à l'âge de quarante-six ans. Il institua d'abord le Nengo Jenriaku, qui dura vingt-quatre ans, c'est-à-dire, tout ce regne. La troisiéme année il transféra sa Cour à Nagajoka dans la Province de Jamatsiiro, & onze ans après à Fejansor.

Premiere tentative des Tartares sur le Japon.

La sixiéme année, des étrangers (a) qui n'étoient point Chinois, parurent les armes à la main dans le Japon, dont ils prétendoient se rendre les maîtres. Les Japonnois se défendirent d'abord avec assez peu de succès, parce que l'ennemi recevoit sans cesse de nouveaux secours; mais au bout de neuf ans, Tamamar leur Général prit le dessus, & tua leur Troji, ou Commandant en chef. La guerre dura néanmoins encore neuf ans, mais enfin ces Barbares furent entierement chassez du Japon.

Kwan Mu régna vingt-quatre ans, & laissa l'Empire à son fils aîné.

LI. DAIRY. FEI DSIO.

De J. C. 806. — De Syn-Mu. 1466.

Le regne de ce Prince n'a rien de recommandable; il institua le Nengo Taito, lequel dura tout le

(a) Le P. Couplet dit que vers l'an 711. deux cent mille Tartares firent une irruption dans la partie septentrionale de la Chine, & qu'après s'être enrichis par un grand butin, ils se retirerent chez eux.

tems qu'il fut sur le Trône, c'est-à-dire, quatre ans. On ne dit point combien vêcut cet Empereur, qui laissa en mourant l'Empire à son frere.

LII. DAIRY.
SA GA.

De J.-C. 810. De Syn-Mu. 1470.

Ce Prince signala son avenement à la Couronne par l'institution du Nengo Koo Nin, qui dura autant que son regne, c'est-à-dire, quatorze ans. On bâtit dans cet intervale plusieurs Temples magnifiques pour les deux Religions. On ne sçait point combien vêcut cet Empereur, qui laissa l'Empire à son frere.

LIII. DAIRY.
SIUN WA.

De J. C. 824. De Syn-Mu. 1484.

Cet Empereur étoit frere des deux précédens, & le troisiéme fils de Kwam Mu. A son avénement à la Couronne, il institua un nouveau Nengo, & le nomma Ten Tisio. Il dura dix ans. La seconde année, Urasima revint de Foreisan au Japon âgé de trois cent quarante-huit ans. Il avoit vêcu pendant tout ce tems-

là ſous l'eau avec les Dieux aquatiques, où les Japonnois prétendent que les hommes ne vieilliſſent point. Siun Wa mourut après dix ans de regne : on ne dit point à quel âge il laiſſa le Sceptre à ſon Neveu.

De J. C. 834. **LIV. DAIRY.** De Syn-Mu 1494.

NIN MIO.

Ce Prince étoit le ſecond fils de l'Empereur Sa Ga. Il inſtitua deux Nengos, Sioa, qui dura quatorze ans, & Kaſſoo, qui fut de trois. Ce regne fut de dix-ſept ans. On ne dit point à quel âge mourut l'Empereur, qui laiſſa le Trône à ſon fils aîné.

De J. C. 851. **LV. DAIRY.** De Syn Mû. 1511.

MONTOKU *ou* BONTOKU.

Ce Prince commença ſon regne par l'inſtitution du Nengo Nin Fin, qui dura trois ans, & fut ſuivi de deux autres; Sai Je, de trois ans, & Tan Jan de deux. La quatriéme année, il y eut au Japon de grands tremblemens de terre, dont l'un, qui arriva le cinquiéme jour du cinquiéme mois, fit tomber la tête du

grand Daibods (a), ou Idole de Xaca, dans son Temple à Méaco. Montoku régna huit ans, & son quatriéme fils lui succéda. On ne sçaît rien du tems qu'il vêcut.

De J. C. 859. LVI. DAIRY. SEI WA. De Syn-Mu. 1519.

L'avenement de ce Prince à la Couronne fut marqué par l'institution du Nengo To Quam, qui dura dix-huit ans. La cinquiéme année, les Livres de Confucius furent apportez à la Cour du Japon, & lûs avec beaucoup de plaisir. La cinquiéme année nâquit dans la Province de Jamatto Isje fille de Tsike Kugu Prince du sang. Cette Princesse s'est renduë célebre par son sçavoir extraordinaire. Elle a composé un Ouvrage, qui est encore aujourd'hui très estimé dans le Japon. Sei Wa, après dix-huit ans de regne, abdiqua l'Empire en faveur de son fils aîné, & mourut quatre ans

(a) Kœmpfer dit ailleurs que le DAIBODS étoit à NARA, mais il se pourroit bien faire que le terme de Daibods se donnât à toutes les Idoles, & à tous les Temples de Xaca.

après, le huitiéme jour du cinquiéme mois. On ne sçait rien de son âge.

LVII. DAIRY.

De J. C. 877. JOSEI. De Syn-Mu. 1537.

Ce Prince commença son regne par l'institution du Nengo GeniWa, qui dura huit ans, c'est-à-dire tout le tems qu'il fut sur le Trône. On ne sçait rien de l'âge de cet Empereur.

LVIII. DAIRY.

De J. C. 885. KOOKO. De Syn-Mu. 1545.

Ce Prince étoit fils puîné de l'Empereur Nin Mio, & frere de Montoku. La premiere année de son regne, le septiéme mois il plut du sable & des pierres, qui gâterent presque toute la récolte de ris. A son avenement à la Couronne, il avoit institué le Nengo Nin Wa, qui dura quatre ans. Kooko n'en régna que trois, & laissa en mourant le Sceptre à son troisiéme fils. On ne dit rien de son âge.

LIX. DAIRY.

De J. C. 888. UDA. De Syn-Mu. 1548.

La seconde année de ce regne est

marquée par l'institution du Nengo Quan Pe, qui dura neuf ans. La même année, il y eut de grandes pluyes pendant tout l'Eté, & elles causérent de grandes inondations, dont la récolte de ris fut fort endommagée. Uda régna dix ans, on ne dit point à quel âge il mourut, son fils aîné lui succéda.

LX. DAIRY. DAI GO.

De J. C. 898. — De Syn-Mu. 1558.

Ce Prince dont on n'a point marqué l'âge, commença son regne par l'institution du Nengo Soo Tai, qui dura trois ans, & qui fut suivi d'un autre appellé Jen Gi, qui en dura vingt-deux. La premiere année, le troisiéme jour du sixiéme mois, l'air s'obscurcit tout à coup de sorte, qu'on ne se voyoit pas. Le P. Couplet marque des éclypses de Soleil à la Chine vers le même tems. La seconde année mourut Somme Donno, qui avoit été déclarée Kisseki, c'est-à-dire *Dame Souveraine*; c'est le titre qu'on donne à celle des femmes du Dairy, qui a été nommée Impératrice, & qui est mere de l'hé-

ritier présomptif de la Couronne. La seiziéme année, le second jour du cinquiéme mois, il y eut un incendie à Méaco, où résidoit actuellement l'Empereur; six cent dix-sept maisons furent consumées. La vingt-sixiéme année, on envoya de la Province de Jamatto à la Cour un Liévre, qui avoit huit jambes. Dai Go régna trente-trois ans, & eut pour Successeur son douziéme enfant.

LXI. DAIRY. SIUSAKU.

De J. C. 931. — De Syn-Mu. 1591.

Ce Prince en montant sur le Trône de son pere, institua les Nengos Seo Fei, qui dura sept ans, & Ten Kei, qui dura jusqu'à la fin de ce regne. La seconde année, Massakaddo Prince du sang, & fort accrédité à la Cour, se révolta contre l'Empereur. Cette révolte ne fut étouffée qu'au bout de sept ans, par la défaite & la mort de son Auteur. La troisiéme année, le vingt-septiéme jour du septiéme mois, il y eut un furieux tremblement de terre, & un autre la septiéme année, le quin-

ziéme jour du quatriéme mois. Le feu du Ciel réduisit aussi en cendres plusieurs Temples & Monasteres, surtout la treiziéme année, que les tonnerres & les éclairs se firent sentir dans presque toutes les Provinces. Siusaku régna seize ans. On ne dit rien de son âge.

LXII. DAIRY. MURAKAMI.

De J. C. 947. De Syn-Mu. 1607.

Ce Prince étoit le quatorziéme fils de l'Empereur Dai Go. Il institua d'abord un nouveau Nengo, nommé Ten Riaku, & qui dura dix ans; puis trois autres, Ten Toku de quatre ans, Oo Wa de trois, & Koo Fu de quatre. La quatorziéme année de son regne, il y eut dans la grande sale de son Palais, nommée Seirodeen, une célebre assemblée sur les affaires de Religion, où les Chefs de toutes les Sectes se trouverent. On ne dit point quel en fut le sujet, ni le résultat. Murakami régna vingt & un an; on ne dit point à quel âge il mourut; il laissa le Sceptre à son second fils.

De J. C. 968. LXIII. DAIRY. De Syn-Mu. 1628.
REN SEI, *ou* REISEN.

Ce Prince avoit soixante & un an, lorsqu'il succéda à son pere, & il ne régna que deux ans. Il institua le Nengo An Kwa, qui finit avec son regne; il eut pour Successeur son frere, cinquiéme fils de Murakami.

De J. C. 970. LXIV. DAIRY. De Syn-Mu 1630.
JENWO, *ou* JENJO.

Ce regne commença par l'institution du Nengo Ten Rok, lequel dura trois ans, & fut suivi de quatre autres; à sçavoir Tei Jen de trois ans, Tei Quam de deux, Ten Jen de cinq, & Jei Quan de deux. Jenwo régna quinze ans; on ne dit point combien il vécut.

De J. C. 985. LXV. DAIRY. De Syn-Mu. 1645.
QWASSAN, *ou* QUASSAN.

Ce Prince étoit fils aîné de l'Empereur REN SEI, & monta sur le Trône dans sa dix-septiéme année.

Il institua d'abord un nouveau Nengo, qui fut nommé Gen Wa, & qui ne dura que deux ans. La seconde année de son regne, il fut transporté d'une si grande passion pour la solitude, qu'il sortit secrettement de son Palais, & s'alla enfermer dans le Monastere des Quamsi, où il se fit raser à la maniere des Bonzes, & prit le nom de NIGUGAKE FOOGU; il passa vingt-deux ans dans cette retraite, & y mourut âgé de quarante & un an.

LXVI. DAIRY. ITSI DSIO.

De J. C. 987. — De Syn-Mu. 1647.

On ne sçait point à quel âge ce Prince succéda à Qwassan, son cousin. Il institua les Nengos Je Jen de deux ans, Jen Gen d'un an, Tsio-Toku de quatre, Tsioo So de cinq, & Quan Ko de huit. La huitiéme année de son regne, la mortalité fut grande dans tout le Japon; d'ailleurs, ce regne fut célebre par le nombre de Sçavans, qui fleurissoient à la Cour. Itsi Dsio régna vingt-cinq ans.

De J. C. 1012. **LXVII. DAIRY. SAND SIO.** De Syn-Mu. 1672.

Ce Prince étoit fils puîné de l'Empereur Ren Sei. Il institua en montant sur le Trône le Nengo Dsio A, qui dura cinq ans, c'est-à-dire, tout son regne. La troisiéme année, le Palais, où il faisoit sa résidence, fut brûlé. L'année suivante il en fut encore brûlé une bonne partie. Sand Sio mourut âgé de cinquante & un an.

De J. C. 1017. **LXVIII. DAIRY. GO ITSI DSIO.** De Syn-Mu. 1677.

Go, veut dire, *second*, ainsi Go Itsi Dsio, signifie Itsi Dsio II. Ce Prince étoit fils puîné d'Itsi Dsio I. & n'avoit que neuf ans, lorsqu'il monta sur le Trône, qu'il occupa vingt ans. Il institua d'abord le Nengo Qua Nin, qui dura quatre ans, & qui fut suivi de trois autres. Tsi Jan de trois ans, Mans Ju de quatre, & Tsioo Quan de neuf. La cinquiéme année de ce regne, Sai Sin obtint de l'Empereur la permission de se faire traîner dans un Khuruma,

Khuruma, ou Chariot couvert, & tiré par deux Bœufs; invention, qui parut ſi commode, que toute la Cour ſuivit bientôt ſon exemple. La même année, le vingt-deuxiéme jour du ſeptiéme mois, il y eut au Japon une furieuſe tempête, qui y cauſa de grands dommages. Le même mois on vit deux Lunes à la Chine (*a*). La ſixiéme année, le JEKI, ou la peſte fit de grands ravages dans tout l'Empire. La douziéme année, le quatriéme mois, qui répond à notre mois de Juin, il tomba une ſi grande quantité de neige, qu'elle couvrit la terre de quatre SACKS, & de cinq SUNS, c'eſt-à-dire, quatre pieds & demi. Le neuviéme jour du huitiéme mois, il y eut encore une furieuſe tempête.

LXIX. DAIRY. GO-SIU SAKU.

De J. C. 1037. De Syn-Mu. 1697.

Ce Prince étoit frere cadet de ſon Prédéceſſeur, auquel il ſuccéda en la vingt-huitiéme année de ſon âge. Il inſtitua les Nengos Tſio TAKU, de

(*a*) Le P. Couplet n'en parle pas.

quatre ans; & Quanto Ku, de deux. La premiere année de son regne, qui fut de neuf ans, il y eut au Japon un furieux tremblement de terre.

LXX. DAIRY.

De J. C. 1046. GO REISEN. De Syn-Mu. 1706.

Ce Prince étoit fils aîné de son Prédécesseur, & monta sur le Trône dans sa dix-septiéme année; il institua les Nengos Jeiso, de sept ans; Tenki, de cinq; Feiko, de sept; & Tsioku, de quatre. La troisiéme année de son regne, Joori Isje se révolta contre lui dans la Province d'Osju. Les rebelles se soutinrent pendant cinq ans, jusqu'à ce que Jori Josi, Général de la Couronne, qui commandoit en Chef toutes les troupes Impériales, les défit, & tua leurs plus braves Chefs Abino-Sadato, & Takano Munto. Cette rebellion est décrite fort au long dans un Livre intitulé *Osju Gassen*, c'est-à-dire, *les Guerres* d'Osju. Go-Reisen mourut âgé de quarante ans, après en avoir régné vingt-trois. Son frere puîné lui succéda.

LXXI. DAIRY, GO-SAND SIO.

De J. C. 1069. — De Syn-Mu. 1729.

Ce Prince ne régna que quatre ans, & mourut dans sa quarantiéme année. Il institua le Nengo Jenkui, qui fut de cinq ans, & laissa le Trône à son fils aîné.

LXXII. DAIRY. SIIRAKAWA.

De J. C. 1073. — De Syn-Mu. 1733.

On ne sçait point l'âge de ce Prince, qui régna quatorze ans. La seconde année de son regne il institua le Nengo Seofo, qui dura trois ans, & fut suivi de trois autres; à sçavoir, Seoriaku, de quatre ans, Jeefo, & Ootoku, chacun de trois ans. La neuviéme année de ce regne, il y eut pendant l'Eté une sécheresse extrême, qui ruina presque tous les fruits de la terre. Siirakawa laissa le Trône à son fils puîné.

LXXIII. DAIRY. FORIKAWA.

De J. C. 1087. — De Syn-Mu. 1747.

Ce Prince n'avoit que neuf ans, lorsqu'il monta sur le Trône, & il l'occupa vingt & un an. Il institua les

Nengos Qvanſi, de ſept ans; Koſſoc, de deux; Jet Sio, d'un an; Sootoku, de deux; Kooa, de cinq; Tſiooſi & Kaſſio, chacun de deux. Son fils aîné lui ſuccéda.

De J. C. 1108. LXXIV. DAIRY. TO BA. De Syn-Mu 1768.

Ce Prince, dont on n'a point marqué l'âge, inſtitua les Nengos Teniri, de deux ans; Tenjei, de trois; Jeikju, de cinq; Guanje, de deux; & Foan, de quatre; le premier commença, & le dernier finit avec ſon regne, qui fut de ſeize ans. La premiere année, on entendit dans l'air un grand bruit, comme de pluſieurs tambours, & cela dura pluſieurs jours. La quatriéme nâquit Kijomori, Prince du Sang, que ſa rebellion a rendu fameux dans les Hiſtoires Japonnoiſes. To Ba laiſſa en mourant le Trône à ſon fils aîné.

De J. C. 1124. LXXV. DAIRY. SINTO KU. De Syn-Mu 1784.

On n'a point marqué l'âge de ce Prince, lequel régna dix-huit ans.

Il institua les Nengos Tent Si, de sept ans ; Tensio, d'un an ; Tsiooso, de trois ; & Jeeit Si, d'un an. Ce fut sous ce regne que fut bâtie la Ville de Kamakura. Sintoku laissa la Couronne à son frere.

De J. C. 1142. LXXVI. DAIRY. KONJEI. De Syn-Mu. 1802.

Ce Prince étoit le huitiéme fils de l'Empereur To Ba. Il institua les Nengos Kootsi, de deux ans ; Tenjo, d'un an ; Kivan, de six ; Nempe, de trois ; & Kijsu, de deux. Jorimassa, Prince du Sang, & qu'on pourroit nommer l'*Hercule Japonnois*, vivoit sous ce regne. Ce Prince avec l'aide de Fatsman, qui est *le Mars du Japon*, tua à coup de fleches le Dragon infernal Nuge, qui avoit la tête d'un Singe, la queuë d'un Serpent, le corps & les griffes d'un Tygre. Ce Monstre se tenoit dans le Palais du Dairy, & incommodoit beaucoup, non seulement la personne du Monarque, mais encore toute sa Cour, surtout la nuit, & l'on ne pouvoit reposer sans crainte.

La sixiéme année de ce regne, le

vingt-deuxiéme jour du septiéme mois, il parut une Comete. La dixiéme année nâquit à la Cour Joritomo, qui le premier fut grand Seogun, ou Général de la Couronne (a). Le pouvoir souverain, & illimité des Dairys, commençoit dès lors à s'affoiblir. Les Princes de l'Empire dominez par l'ambition, se relâcherent peu à peu de la soumission, qu'ils devoient à leurs Souverains, & jetterent les premiers fondemens de ces Royaumes, que l'on a vûs en si grand nombre dans ces Isles, en se rendant peu à peu indépendans dans leurs Gouvernemens. Le mal croissant toujours, le Dairy crut en couper la racine, en revêtant Joritomo de tou-

(a) On assûre plus haut que la Charge de Seogun, ou Xogun avoit été créée par SIUSIN X. Dairy; peut-être fut-elle rétablie par KONJEI; peut-être que ses prérogatives furent augmentées. Le Cubo étoit aussi le Général des Armées Japonnoises; on ne sçait pas trop quelle étoit la différence de ces deux Charges, il paroît seulement, que celle-là avoit la prééminence, mais elles ont été depuis comme réünies sur la tête des Empereurs CUBO-SAMAS.

te l'autorité néceſſaire pour mettre les Grands à la raiſon ; mais ce Général ſe ſervit de ſon pouvoir, pour s'ériger lui-même en Souverain, ainſi que nous verrons dans la ſuite.

Konjei régna quatorze ans ; on ne dit point combien il vêcut. Son frere aîné, quatriéme fils de l'Empereur To Ba, fut ſon Succeſſeur.

De J. C. 1156. LXXVII. DAIRY. De Syn-Mu. 1816.

GO-SIIRAKAWA.

Ce Prince inſtitua d'abord le Nengo Foogien, qui dura trois ans. La premiere année de ſon regne, SSI IN (a)

(a) Ce Prince rebelle ne ſçauroit être autre, que KIJOMORI, dont nous avons parlé plus haut, & qui devoit avoir alors trente-quatre ans. Il fut défait en 1168. & ſe retira dans le fameux Monaſtere MIDIRA, ſur la montagne de JECSAN, où les Bonzes le protégerent contre la Cour, & contre la Faction de FEKI. Il ſe fit lui-même Bonze ſous le nom de SIOOKAI, vêcut quatorze ans dans cette retraite, & mourut dans ſa ſoixantiéme année en 1182. d'une fiévre maligne brûlante, qui lui fit devenir le corps tout rouge ; ce qu'on regarda comme une punition de ſa révolte, laquelle donna occaſion aux factions des FEKIS & des GENDZIS, & fut la principale cauſe de l'uſurpation des Cubo-Samas.

se révolta contre lui. Cette révolte donna naissance à une longue & cruelle guerre, qui par rapport au tems, qu'elle commença, fut appellée Foo Gienno Midairy, c'est-à-dire, la désolation du tems Foo Gien. La troisiéme année, le huitiéme mois, il y eut un grand tremblement de terre.

Go-Siira Kawa, après avoir tenu trois ans le Sceptre, le remit à son fils aîné. Douze ans après il entra dans un Monastere, se fit raser, & prit le nom de Joossin. Il mourut âgé de quarante-trois ans.

De J. C. 1159. LXXVIII. DAIRY. De Syn-Mu. 1819.

NIDSIOO.

Ce Prince étoit âgé de seize ans, lorsqu'il monta sur le Trône par l'abdication de son pere. Il institua les Nengos Feitsi, d'un an; Jeiraku, d'un an; Oofo, de deux ans; Tsioquan, de deux; & Jeeman, d'un an. La premiere année de son regne, NobuJori, & Jositomo, pere de Joritomo, se souleverent contre lui. Cette rébellion & la guerre, qu'elle causa, sont décrites dans les Histoires, sous le

nom de Feitsi No Midarri, c'est-à-dire, *la désolation du tems* Feitsi. Deux ans après, Jositomo fut tué dans la Province d'Owari, & son fils fut envoyé en exil à Idsu.

La cinquiéme année, une femme accoucha de trois enfans, qui avoient chacun deux têtes, & quatre pieds. Nidsioo régna sept ans, & mourut âgé de vingt-trois ans. Son fils aîné lui succéda.

De J. C. 1166. LXXIX. DAIRY. De Syn-Mu. 1826.

ROKU DSIOO.

Ce Prince étoit dans sa dixiéme année, lorsqu'il monta sur le Trône. Il institua le Nengo Nin Jani, qui dura trois ans, c'est-à-dire, tout le tems de son regne. Il laissa le Sceptre à son Oncle.

De J. C. 1169. LXXX. DAIRY. De Syn-Mu. 1829.

TAKAKURA.

Ce Prince étoit le troisiéme fils de l'Empereur Go-Siirakawa, & il épousa la fille de Kijomori. Il institua les Nengos Kavoo, de deux ans; Sioun, de quatre; Angen, de deux; & Dsiisso, de quatre. La cinquiéme

D v

année de ſon regne, le vingt-troiſiéme jour du premier mois, une grande partie de la Ville Capitale, où il réſidoit, fut réduite en cendres. La ſeptiéme année, la petite vérole fit de grands ravages dans tout l'Empire. L'onziéme année, l'Empereur transféra ſa Cour à Kuwara.

I. *Empereur Cubo-Sama. Joritomo.*

La douziéme année de ce regne, & la derniere du Nengo Dſiiſlo, Joritomo défit tous ſes ennemis dans la Province d'Isju, & Jorimaſſa fut tué avec toute ſa famille. L'année ſuivante, qui fut celle de la mort de Takakura, eſt comptée pour l'époque du regne des Cubo-Samas.

De J.C. 1181. LXXXI. DAIRY. De Syn-Mu. 1841.

AN TOKU.

On ne dit rien de la naiſſance de ce Prince, ſinon qu'il étoit petit-fils de Kijomori par ſa mere : ce qui peut faire juger, qu'il étoit fils de ſon Prédéceſſeur, & par conſéquent fort jeune, quand il monta ſur le

Trône. Il institua les Nengos Joowa, d'un an ; & Siu Je, de deux. La premiere année de son regne, il y eut une grande famine dans tout l'Empire, causée en partie par les guerres civiles. La même année, Kijomori son ayeul maternel mourut dans son Monastere (a). Cette même année, le Général Kadsuwara abandonna le parti des Fekis, & se joignit à Joritomo, qui se nommoit alors Tiojenoski. Kadsuwara étoit de basse extraction, mais par son courage & ses actions héroïques, il devint très-puissant. La même année nâquit Jori Je, fils de Joritomo, & qui lui succéda au Trône des Cubo-Samas. L'Empereur An Toku fut obligé d'abdiquer la Couronne, après l'avoir portée trois ans.

De J. C. 1184. LXXXII. DAIRY. De Syn-Mu. 1844.
GO-TO BA.

Ce Prince étoit le quatriéme fils de l'Empereur TAKAKURA. Il institua les Nengos Genriaku, d'un an ; Buanirz, de cinq ; & Kenkiu, de

(a) Voyez la Note sous le regne de GO-SIIRO KAWA, LXXVII. Dairy.

neuf. La premiere année de ſon regne, mourut Jooſnaga Général célebre, & grand partiſan des Gendzis (a).

La troiſiéme année de ce regne, l'Empereur dépoſé An Toku, étant pourſuivi par ſes ennemis, ſe noya dans les Mers orientales. Il avoit pris, en quittant le Sceptre, le nom de Sen Tei; après ſa mort, on lui donna celui d'AnTokuten O, apparemment dans ſon apothéoſe. Environ ce même tems mourut Joſinaga, gendre de Joritomo.

La ſixiéme année de ce regne, Joſitzne autre fameux Général fut tué; ſa mort fut ſuivie de celle de Fide Fira, ſon Lieutenant, & de l'extirpation de toute ſa famille. L'onziéme année, Joritomo alla ſaluer l'Empereur, qui l'honora du titre

(a) Les GENDZIS étoient alors ſeuls dominans, Joritomo leur Chef s'étant emparé du Gouvernement. Ce Parti avoit été longtems regardé comme le moins juſte, & le Dairy s'étoit déclaré pour les FEKIS; mais ceux-ci ayant uſé mal de leur victoire, & ayant voulu ſe rendre maîtres de l'Empire, le Dairy ſe tourna du côté des Gendzis, qui prévalurent, & firent ce qu'avoient voulu faire les Fekis.

de Sei Seogun, qu'on a toujours donnné depuis aux Empereurs Cubo-Samas. La quatorziéme année, on envoya de l'Isle d'Awadsi à la Cour un cheval, qui avoit neuf pieds. Go-To Ba régna quinze ans, & se démit de la Couronne en faveur de son fils aîné. Il mourut âgé de soixante ans.

De J. C. 1199. LXXXIII. DAIRY. De Syn-Mu. 1859.
TSUTSI MIKADDO.

Mikaddo est ici un nom propre, & non pas le titre souverain, que portoient tous les Empereurs. Ce Prince n'ávoit que trois ans, lorsqu'il monta sur le Trône. Il institua les Nengos Seotzi, de deux ans; Kennin, de trois; Genkiu, de deux; Ken Je, d'un an; & Soojen, de quatre.

II. *Empereur Cubo-Sama.*
Jori Isje.

La premiere année de ce regne, Joritomo I. Empereur Cubo-Sama mourut après avoir régné vingt ans. Jori Isje son fils lui succéda, & au bout de cinq ans, le Dairy l'honora du titre de Sei Seogun. Il fut tué deux ans

après, selon Kœmpfer, qui cependant ne lui donne que cinq ans de regne.

III. *Empereur Cubo-Sama. Sonnetonno.*

La sixiéme année du regne de Tsutsi Mikaddo, selon le calcul de Kœmpfer, Jori Isje Empereur Cubo-Sama fut tué, & son frere puîné lui succéda.

Tsutsi Mikaddo après avoir régné douze ans, abdiqua la Couronne en faveur de son frere cadet, & mourut âgé de trente-sept ans.

De J. C. 1211. LXXXIV. DAIRY. De Syn-Mu. 1871.

SIUNTOKU.

On ne dit point à quel âge ce Prince monta sur le Trône, mais seulement qu'il régna onze ans, qu'il se démit de la Couronne, & qu'il mourut âgé de quarante-six ans. Il institua les Nengos Genriaku, de deux ans; Gen Po, de six; & Seokiu, de trois. La quatriéme année de son regne, mourut FOONEN SEONIN, Fondateur de la Secte de Seodosju. La sixiéme année, Sonnetonno Empereur Cubo-Sama fit construire des

Vaisseaux de guerre, pour se rendre maître de la mer. Le vingt-deuxiéme jour du second mois de la neuviéme année, les deux magnifiques Temples de Kiomitz & de Giwon furent brûlez.

IV. *Empereur Cubo-Sama. Joritzne.*

Sonnetonno ayant occupé dix-sept ans le Trône des Cubo-Samas, mourut, & eut pour Successeur le fils du Cambacu DOOKA, lequel commença de régner en 1221.

LXXXV. DAIRY.

De J. C. 1223. GO-FORIKAWA. De Syn-Mu. 1882.

Ce Prince étoit petit-fils de l'Empereur TAKAKURA. Il institua les Nengos Teewo, de deux ans: Gen Iń, d'un an; Karoku, de deux; An Te, de deux; Quan Ki, de trois; & Tee Jei, d'un an. La premiere année de son régne, le premier jour du second mois, nâquit dans la Province Awa, NITSIIREN, fameux Docteur, & Fondateur d'une Secte, qu'on ne nomme pas. Go-Forikawa régna onze ans, & en vêcut vingt-quatre. Son fils aîné lui succéda.

De J. C. 1233. LXXXVI. DAIRY. SI DSIO. De Syn-Mu. 1893.

Ce Prince n'avoit que cinq ans, lorſqu'il commença de régner. Il inſtitua les Ningos Tempoco ; d'un an ; Bunriaku, d'un an ; Kaſſiuku, de trois ; Riaknin, d'un an ; Jengo, d'un an ; & Nintzi, de trois. Il mourut après dix ans de regne.

V. *Empereur Cubo-Sama. Jori Sane*, ou *Joriſſuga.*

La neuviéme année de ce même regne, Joritzne Empereur Cubo-Sama, qui tenoit ſa Cour à Kamakura Seogun, vint à Méaco ſaluer le Dairy, ſelon la Suite Chronologique; cependant ſuivant le calcul de Kœmpfer, Jori Sane, ou Joriſſuga ſon fils & ſon ſucceſſeur, avoit commencé de régner en 1239.

De J. C. 1243. LXXXVII. DAIRY. GO-SA GA. De Syn-Mu. 1903.

Ce Prince étoit fils puîné de l'Empereur Tſutſi-Mikaddo. Il régna quatre ans, & mourut en la cinquante-troiſiéme année de ſon âge.

Il institua le Nengo Quan Jun, qui dura tout son regne.

LXXXVIII. DAIRY.

De J. C. 1247. GO FIKAKUSA. De Syn-Mu. 1907.

On ne dit point qui étoit ce Prince; il institua les Nengos Quantsi, de deux ans; Gensio, de six; Koogen, Seoka, & Sooguan, chacun d'un an. L'onziéme année de son regne, le vingt-troisiéme jour du second mois, il y eut un grand tremblement au Japon. Go-Fikakusa, après avoir régné treize ans, abdiqua la Couronne en faveur de son frere puîné, & mourut âgé de soixante ans.

V I. *Empereur Cubo-Sama.*
Mune Taka Sinno,
ou *Soo Son Sinno.*

La même année que Go-Fikakusa monta sur le Trône des Dairys, Mune Taka Sinno, fils de l'Empereur Go-Saga, monta sur celui des Cubo-Samas.

LXXXIX. DAIRY.

De J. C. 1260. KAMME JAMMA. De Syn-Mu. 1920.

Ce Prince institua les Nengos Bun-

wo, d'un an; Kosio, de trois; & Bunje, d'onze. La cinquiéme année de son regne, le vingt-uniéme jour de l'onziéme mois, mourut Sinran, Chef de la Secte IKOSIU; & qui avoit été Disciple de Foonen Seonin, Fondateur de la Secte SEODOSJU. La septiéme année, il parut une Comete, qui fut aussi vûë à la Chine (a). La neuviéme année, le huitiéme jour du cinquiéme mois, on vit deux Soleils. Le dix & l'onze du second mois, on apperçut trois Lunes. La quinziéme & derniere année, l'Empereur Cubo-Sama fixa sa Cour à KAMAKURA. Le Dairy, après avoir régné quinze ans, se démit de l'Empire en faveur de son fils aîné. Il vêcut encore trente-deux ans après son abdication, & mourut âgé cinquante-sept ans.

V I I. *Empereur Cubo-Sama. KorejasSinno.*

Ce Prince succéda à son Pere, qui régna quinze ans.

(a) Le P. Couplet en marque deux, mais plus de vingt-cinq ans après.

XC. DAIRY.

De J. C. 1275. GOUDA. De Syn-Mu. 1935.

Les Nengos instituez sous ce regne, sont Gentsi, de deux; Kentsi, de quatre; Kooan, de quatre; & Sioo, de trois. Quelques Auteurs n'en marquent que deux, Gentsi, de trois ans, & Kooan, de dix.

Seconde tentative des Tartares sur le Japon.

La neuviéme année de ce regne, le Général Tartare Mooko parut sur les côtes du Japon, avec une Flotte de quatre mille voiles, & deux cent quarante mille hommes. L'Empereur Tartare Sijsu, qui régnoit alors, après avoir conquis la Chine environ l'an de J. C. 1270. (*a*) sui-

(*a*) Le P. Couplet, qui nomme ce Prince Xica, ne marque le commencement de son regne à la Chine, qu'à la dix-septiéme année du soixante-dix-septiéme Cycle des Chinois, lequel commença l'an 1264. de J. C. par conséquent en 1281. Il parle de cette expédition, sans en marquer la date; mais il paroît ne donner aux Tartares, que cent mille hommes, dont il n'en revint à la Chine que trois ou quatre. Nous en avons parlé dans le Livre Préliminaire sur la relation de Marc Pol. de Venise.

vant le calcul de Kœmpfer, envoya ce Général pour conquerir aussi le Japon, mais cette entreprise ne réüssit pas : les Camis exciterent une furieuse tempête, qui fit périr toute la Flotte : MOOKO lui-même fut noyé, & il ne se sauva qu'un petit nombre de ses gens.

Marc Pol de Venise rapporte la chose tout autrement, ainsi que nous avons vû au Livre Préliminaire Ch. V. & pour ce qui est du tems, où les Tartares parurent au Japon, il n'est pas aisé de le marquer au juste : une Edition de Marc Pol de Venise place cette expédition en 1289. une autre en 1269. Selon la premiere, elle n'arriva qu'après la mort de Gouda ; selon la seconde, elle précéda le regne de ce Prince, sous lequel les Japonnois l'ont placée ; peut-être y a-t-il erreur dans les deux chifres, & il faut peut-être lire 1279.

Quoiqu'il en soit, la dixiéme année du regne de Gouda, Nidsiinin, dont nous avons déja parlé, mourut dans la Province de Musasi. Ceux de la Secte de Foquesiu célebrent tous les ans une Fête le jour de sa mort.

Gouda régna treize ans, & mourut âgé de cinquante.

VIII. *Empereur Cubo-Sama. Kiume Sinno, ou Sanno Osi.*

Ce Prince, qui étoit le troisiéme des fils de l'Empereur Go-Fikakusa, monta sur le Trône en 1286. & régna vingt-ans.

De J. C. 1288. XCI. DAIRY. Fusimi. De Syn-Mu. 1948.

Ce Prince étoit le second fils de Go-Fikakusa, & cousin de Gouda son prédécesseur. Il institua les Nengos Soowo, de cinq ans; & Jenin, de six. La premiere année de son regne, le treiziéme jour du troisiéme mois, il lui nâquit un fils, auquel il remit la Couronne, après l'avoir portée onze ans. On ne dit point à quel âge il étoit monté sur le Trône, ni à quel âge il en descendit. On se contente de nous apprendre qu'il a vêcu cinquante-trois ans.

De J. C. 1299. XCII. DAIRY. Go-Fusimi. De Syn-Mu. 1959.

Ce Prince institua le Nengo Seo-

an, qui dura trois ans, c'eſt-à-dire, tout ſon regne. Il abdiqua enſuite la Couronne, & mourut âgé de cinquante-huit ans. Il laiſſa le Sceptre à ſon Couſin, fils aîné de l'Empereur Gouda.

XCIII. DAIRY.

De J. C. 1302. **Go Nidsio.** De Syn-Mu. 1962.

On ne ſçait point l'âge de ce Prince. Il inſtitua les Nengos Kagen, de quatre ans; & Tokuds, de deux. La cinquiéme année de ſon regne, le huitiéme mois, il y eut un grand tremblement de terre au Japon. Cette même année eſt remarquable par la mort de Kiume, Empereur Cubo-Sama, & par la naiſſance de Takaudſi, qui fut auſſi Empereur Cubo-Sama. Go-Nidſio, après ſix ans de regne, abdiqua la Couronne.

IX. *Empereur Cubo-Sama.*
Mori Kuri Sinno.

Ce Prince ſuccéda à ſon pere en 1305. & régna vingt-cinq ans.

XCIV. DAIRY.

De J. C. 1308. **Fanna Sonno.** De Syn-Mu. 1968.

Ce Prince étoit frere puîné de Go-

Fusimi. Il institua les Nengos Jenke, de trois ans; Ootsi Jo, d'un an; Sooa, de deux, & Bun O, de cinq. Après qu'il eut régné onze ans, il se démit de la Couronne en faveur d'un frere cadet de Go-Nidsio. On ne nous apprend rien de son âge.

De J. C. 1319. XCV. DAIRY. Go-Daigo. De Syn-Mu. 1979.

Cet Empereur institua les Nengos Genwo, de deux ans; Genko, de trois; Seotsju de deux; Karaku, de trois; Gentoku, de deux; & Genko, d'un an. La derniere année de son regne fut fort agitée de guerres civiles très-sanglantes, qui sont décrites dans le Livre intitulé *Teifeki*. A la fin de cette même année, il abdiqua la Couronne.

X. *Empereur Cubo-Sama. Sonun* ou *Sonnun Sinno.*

Ce Prince étoit fils puîné de Go-Daigo. Il monta sur le Trône des Cubo-Samas en 1331. & ne régna que deux ans.

De J. C. 1331. XCVI. DAIRY. Kwo Gien. De Syn-Mu. 1991.

Ce Prince étoit fils aîné de Go-Fu-

ſimi. Il inſtitua le Nengo SEOKE, lequel dura deux ans. On ne ſçait rien de ſon âge.

XI. *Empereur Cubo-Sama.*
Nari Joſi Sinn Oo.

La ſeconde année de ce regne, Nari Joſi Sin Oo ſuccéda à ſon frere ſur le Trône des Cubo-Samas, & ne garda le Sceptre que trois ans. Kœmpfer ſe trompe dans ſon calcul, s'il eſt vrai que cette même année TAKAUDSI XII. Empereur Cubo-Sama vint en cette qualité rendre ſes hommages au Dairy. Cette même année TAKAKOKU Général célebre, ſe fendit le ventre. Kwogien après avoir régné deux ans, rendit le Sceptre à ſon prédéceſſeur, lequel l'ayant accepté, inſtitua les Nengos Kemmu & Jen Ken, chacun de deux ans. La ſeconde année du Nengo Jen Ken, l'Empereur Go-Fuſimi mourut, auſſi bien que KUSNOKIMAKA Sugge, fameux Général. La même année, le huitiéme mois, il y eut de grands tremblemens de terre au Japon. Go-Daigo ne régna cette ſeconde fois que trois ans. On ne dit rien de ſon âge.

XII.

XII. *Empereur Cubo-Sama. Taka Udsi* ou *Takadsi.*

Il paroît qu'il faut ici placer le commencement du regne de ce Prince, qui étoit fils d'Askago Sannokino Cami Nago Udsi, & qui régna vingt-cinq ans.

De J. C. 1337. XCVII. DAIRY. Quo Mio. De Syn-Mu. 1997.

Ce Prince étoit frere puîné de l'Empereur Kwo Gien, & le quatriéme fils de Go-Fusimi. Le Nengo Jen Ken institué par son prédécesseur continua la premiere année de son regne, & fut suivi du Nengo Riakuwo, qui dura quatre ans. La seconde année de ce regne, le Dairy honora Taka Udsi, Empereur Cubo-Sama, du titre de Sei Dai Seogun. Les deux Auteurs, dont Kœmpfer nous assûre qu'il a tiré ces Annales, ne sont pas d'accord sur la durée de ce regne; l'un dit qu'il dura douze ans, l'autre prétend que Quo Mio après avoir régné deux ans, eut pour successeur Go-Murakami, septiéme fils de l'Empereur

Go-Daigo, lequel n'eſt pourtant pas compté dans la liſte des Dairys. Quoiqu'il en ſoit, après que le Nengo Riakuwo eut duré quatre ans, l'Empereur, qui régnoit alors, en inſtitua tout de ſuite deux autres, Koo Je, de trois ans; & Tewa, de quatre; vers la fin duquel Siukwo monta ſur le Trône. On ne ſçait rien de l'âge de Quo Mio.

XCVIII. DAIRY.
SIUKWO.

De J. C. 1349. De Syn-Mu. 2009.

Ce Prince, dont on n'a point marqué l'âge, étoit fils aîné de l'Empereur Kwo Gien. Il n'inſtitua aucun Nengo la premiere année de ſon regne : la ſeconde année il en inſtitua un ſous le nom de Quano, lequel dura deux ans. La premiere année la guerre Siidſio Nawatto fut terminée. Siukwo, après avoir régné trois ans, eut pour ſucceſſeur ſon frere puîné.

XCIX. DAIRY.
GO-KWO GIEN.

De J. C. 1352. De Syn-Mu. 2012.

On ne dit rien de l'âge de ce Prince, qui inſtitua les Nengos Bunjwa,

de quatre ans; Jen Bun, de cinq; Kooan, d'un an; Teeidſi, de ſix; & Ooan de ſept. La troiſiéme année de ſon regne, Joſi Kaki troiſiéme fils de l'Empereur Cubo-Sama, vint à la Cour du Dairy, lequel envoya l'année ſuivante le Cubo-Sama même dans la Province d'Omi, pour terminer quelques différens, qui y étoient ſurvenus.

XIII. *Empereur Cubo-Sama. Joſi Kaki.*

La huitiéme année, Taka Udſi, Empereur Cubo-Sama, mourut le vingt-neuviéme jour du quatriéme mois. Son troiſiéme fils Joſi Kaki, dont nous venons de parler, lui ſuccéda, & la méme année il obtint du Dairy le titre de Sei Dai Seogun. L'onziéme année, ce Prince fut envoyé dans la Province d'Omi, pour y commander l'Armée Impériale.

X I V. *Empereur Cubo-Sama. Joſimitz.*

La dix-huitiéme année Joſimitz filsde Joſi Kaki ſuccéda à ſon pere, & occupa quarante ans le Trône des Cubo-Samas.

Go-Kwo Gien régna vingt ans, & eut pour ſucceſſeur ſon fils aîné.

De J. C. 1372. **C. DAIRY.** De Syn-Mu. 2032.

GO-JENWO, *ou* JENJO.

Le dernier Nengo inſtitué ſous le précédent regne, continua les trois premieres années de celui-ci, & fut ſuivi des Nengos Kooraku, qui dura quatre ans; Sei TOKU, de deux ans; & Koowa, de quatre. La huitiéme année il y eut une grande famine dans le Japon. La même année, il parut une Cométe. Go-Jenwo régna onze ans; on ne dit rien de ſon âge. Son fils aîné lui ſuccéda.

CI. DAIRY.

De J. C. 1383. **GOKOMATZ.** De Syn-Mu. 2043.

La ſeconde année de ce regne, l'Empereur inſtitua le Nengo Sitoku, qui dura trois ans, & qui fut ſuivi de trois autres; KAKEI, de deux ans; Ikoo O, d'un an; Meetoku, de quatre; & Oojei, de trente-quatre.

La neuviéme année de ce regne, il y eut une guerre dans le Pays d'Udſii. La quatorziéme année, le dix-ſeptiéme jour de l'onziéme mois,

le fameux Temple Kenninsi fut réduit en cendres. La vingtiéme année une Cométe parut au Printems : l'Eté & l'Automne suivans, il y eut une grande séc heresse, & de furieux tremblemens de terre pendant l'Hyver. La vingt-deuxiéme année, une montagne, qui étoit à Nasno dans la Province de Simotski commença à brûler, & à jetter des pierres & des cendres, mais cela dura peu de jours. La vingt-cinquiéme année, l'Automne fut fort pluvieux, ce qui causa des inondations en plusieurs lieux. Il y eut ensuite des tempêtes & des tremblemens de terre. Gokomatz régna trente ans. On ne dit rien de son âge. Son fils lui succéda.

XV. *Empereur Cubo-Sama. Josimotz*, ou *Josimotsi.*

Ce Prince, dont le pere se nommoit Ta Kamitz, monta sur le Trône des Cubo-Samas en 1410. & l'occupa vingt & un an.

De J.C. 1413. CII. DAIRY. SEO KWO. De Syn-Mu. 2073.

Le Nengo Oojei commencé sous

le précédent regne, continua jusqu'à la quinziéme année de celui-ci. L'Empereur en institua ensuite un sous le nom de Seootsio, qui ne dura qu'un an.

XVI. *Empereur Cubo-Sama.*
Josi Kassu.

Ce Prince fut associé par son pere Josi Motsi au Trône des Cubo-Samas, & il paroît qu'il mourut avant lui.

La quatriéme année du regne de Seo Kwo, Usje Suggi se révolta contre cet Empereur. La neuviéme année, le douziéme jour du dixiéme mois, il parut deux Soleils.

XVII. *Empereur Cubo-Sama.*
Josi Nori.

La seiziéme année, le dix-huitiéme jour du premier mois, Josi Nori, Empereur Cubo-Sama, mourut. Son second fils lui succéda, & régna quatorze ans.

La même année le Dairy mourut, on ne dit point à quel âge, après avoir régné seize ans. Son fils lui succéda.

De J. C. 1429. **CIII. DAIRY. GOFUNNA SO.** De Syn Mu. 2089.

On ne ſçait point quel âge avoit ce Prince, lorſqu'il monta ſur le Trône. Il inſtitua les Nengos Jeiko de douze ans; Kakitz, de trois; Bunjan, de cinq; Fotoku, de cinq, Koſio, de deux; Tſiorok, de trois; & Quanisjo, de ſix. La premiere année de ſon regne, le cinquiéme jour du huitiéme mois, il parut une grande & terrible Cométe, & une autre l'onziéme année, le troiſiéme mois.

XVIII. *Empereur Cubo-Sama. Joſi Katz.*

La quinziéme année, Joſi Katz, fils aîné de Joſi Nori, fut aſſocié au Trône des Cubo-Samas, qu'il n'occupa que trois ans. Il mourut une année après ſon pere. Son frere puîdé lui ſuccéda.

XIX. *Empereur Cubo-Sama. Joſi Maſſa*, ou *Joſimatz.*

La ſeiziéme année, Joſi Maſſa, Empereur Cubo-Sama, fut honoré

du titre de Sei Dai Seogun. La dix-huitiéme année, le Palais du Dairy fut réduit en cendres. Les Hiſtoriens Japonnois remarquent que les ſept dernieres années de ce regne, il parut dans le Ciel des Phénomenes étranges, qui furent ſuivis de la famine, de la peſte, & d'une grande mortalité dans tout l'Empire. Go-Funna So régna trente-ſix ans, & laiſſa l Empire à ſon fils.

De J. C. 1465. **CIV. DAIRY.** De Syn-Mu. 2125.

GO-TSUTSI MIKADDO.

Ce Prince inſtitua les Nengos Bunſio, d'un an; & qui commença la ſeconde année de ſon regne: Onin, de deux ans; Fum Jo, de dix-huit; Tſiooko, de deux; Jentoku, de trois; & Me O, de neuf.

La premiere année, le deuxiéme mois, il parut une Cométe, dont la queuë paroiſſoit avoir trois braſſes de long: l'année ſuivante, il y eut pluſieurs tremblemens de terre, & particulierement le vingt-neuviéme jour du douziéme mois. La même année il y eut une ſi grande famine

dans la Chine, que les gens se tuoient les uns les autres pour se manger (*a*). La troisiéme année, il y eut beaucoup de troubles & de guerres civiles, qui commencerent le seiziéme jour du cinquiéme mois. La cinquiéme année, le dixiéme jour du neuviéme mois, il parut une autre Cométe, dont la queuë sembloit avoir une brasse de long. La septiéme année, il y eut une grande mortalité dans tout l'Empire. La même année, le premier jour du douziéme mois, il parut une troisiéme Cométe, la plus grande, qu'on eût jamais vûë : elle avoit, dit l'Auteur Japonnois, la longueur d'une ruë. La neuviéme année Fotsakawa Katzmotto, Général fameux par son courage & ses exploits, mourut. Après sa mort, il fut honoré du titre de Riu Ans.

XX. *Empereur Cubo-Sama.*
Josi Naro.

La même année, le titre de Sei

(*a*) Le P. Couplet en marque une trente & un an plus tard, c'est-à-dire, en 1496. & dit que les peres & les enfans se mangeoient les uns les autres.

Seogun fut donné à Josi Navo, Empereur Cubo-Sama, que son pere avoit associé au Trône. L'onziéme année, le sixiéme jour du huitiéme mois, près d'Amagasaki, dans la Province de Setz, des rivieres grossirent de telle sorte, qu'une partie du pays fut inondée, & plusieurs personnes furent noyées. La vingt-cinquiéme année, Josi Navo mourut un an avant son pere. On ne dit pas combien de tems il régna.

XXI. *Empereur Cubo-Sama. Josi Tanne.*

La vingt-cinquiéme année Josi Massa XIX. Empereur Cubo-Sama mourut fort regretté, & laissa la Couronne à Josi Tanne, son fils puîné.

La vingt-neuviéme année, Josi Tanne, fils de ce dernier, fut honoré du titre de Sei Dai Seogun (a),

(a) Cela ne prouve pas qu'il fût dès-lors Empereur, puisque Josi Tanne son pere régna dix-huit ans ; mais il est surprenant que Josi Tanne n'ait reçu le même titre, que plusieurs années après son fils. Peut-être y a-t-il ici une transposition ; c'est-à-dire, que Josi Tanne pourroit bien être le fils, & non pas le pere de Josi Symmi.

& peu de tem s après alla commander l'Armée dans la Province de Jafiiro. La trentiéme année, le septiéme jour du huitiéme mois, il y eut un grand tremblement de terre.

L'Empereur Go-Tsutsi Mikaddo après avoir régné trente-six ans, mourut âgé de cinquante-neuf, & laissa la Couronne à son fils.

CV. DAIRY.

De J. C. 1501. KASIUWABARA. De Syn-Mu. 2161.

Les Nengos instituez par ce Prince sont, Bunki, de trois ans; Jeeseo, de dix-sept; & Tei Je, de sept. Ce dernier continua la premiere année du regne de son Successeur. La quatriéme année de celui-ci, il y eut une grande famine dans le Japon. La sixiéme, le septiéme mois, il parut une Cométe. La huitiéme année, le titre de Sei Seogun fut donné à Josi Tanne, Empereur Cubo Sama. La dixiéme, il y eut des guerres sanglantes, & des tremblemens de terre. La douziéme, le cinquiéme mois, Josi Tanne alla saluer le Dairy. La seiziéme, il y eut encore une grande famine. Kasiuwa-

bara régna vingt-six ans ; on ne dit point combien il vécut. Son fils lui succéda.

XXII. *Empereur Cubo-Sama.*
Josii Symmi.

Ce Prince commença de régner en 1508, à moins qu'il n'ait régné avec son pere, & il n'y a même que ce moyen de justifier le calcul de Kœmpfer, qui lui donne quatorze ans de regne, & trente à Josi Far, son fils & son Successeur.

XXIII. *Empereur Cubo-Sama.*
Josi Far.

Il est difficile de marquer au juste en quel tems ce Prince monta sur le Trône.

CVI. DAIRY.
GONARA.

De J. C. 1527. De Syn-Mu. 2187.

Ce Prince institua la seconde année de son regne un Nengo, qu'il nomma Koraku, & qui dura quatre ans. Il fut suivi de deux autres, Témbun, de vingt-trois ans ; & Koodsi, de trois. Peu de tems après qu'il fut monté sur le Trône, la guerre finit

entre Fossokawa & Kadsuragawa. Deux ans après, le premier de ces deux Princes se fendit le ventre.

Pendant le regne de cet Empereur, le Japon souffrit deux fois de la peste, & trois fois d'une grande mortalité. Les saisons y furent extrêmement pluvieuses, & les eaux si grosses, qu'elles inonderent une grande partie du pays. Il y eut aussi, mais on ne dit pas en quelle année, une tempête si violente, & si générale, qu'elle renversa plusieurs Edifices magnifiques, & entr'autres une partie du Palais Impérial. La cinquiéme année, le vingt-neuviéme jour du sixiéme mois, il parut une Cométe, & on en vit encore une autre le douziéme mois de la douziéme année. La septiéme année, le huitiéme jour du dixiéme mois, il y eut une éclipse de Lune.

Découverte du Japon par les Portugais.

La quinziéme année, le Japon fut découvert par les Portugais. Cette année répond à l'année 1542. de J. C. & 2202. de Syn-Mu. Les Auteurs que Kœmpfer a suivis, n'en

disent rien, non plus que de tout ce qui regarde les Européens, & la Religion Chrétienne. Il y a bien de l'apparence qu'on aura effacé des Fastes de l'Empire, tout ce qui regarde ces évenemens, afin d'abolir jusqu'au souvenir d'une Religion odieuse aux Japonnois.

XXIV. *Empereur Cubo-Sama. Josi Tir.*

La dix-septiéme année, Josi Tir, fils de Josi Far, Empereur Cubo-Sama, reçut du Dairy le titre de Sei Dai Seogun, & eut le commandement des Armées; mais il ne monta sur le Trône qu'en 1550. puisqu'il mourut en 1565. selon Kœmpfer, qui s'accorde en cela avec les Lettres des Missionnaires; & qu'il ne régna que quinze ans; peut-être aussi régna-t-il conjointement avec son pere jusqu'à la mort de celui-ci, arrivée la vingt-quatriéme année du régne Gonara, lequel occupa le Trône trente & un an; on ne dit point à quel âge il mourut. Son fils lui succéda.

CVII. DAIRY.

De J. C. 1558. OOKIMATZ. De Syn Mu. 2218.

On ne dit point à quel âge ce Prince monta ſur le Trône. Il inſtitua les Nengos JEEKOKU, de douze ans; GENKI, de trois; & Jenſoo, de de dix-neuf; celui-ci continua pendant les cinq premieres années du regne ſuivant.

La premiere année de celui-ci, il y eut pendant l'Eté une grande ſécheresse, qui fut ſuivie d'une extrême famine. La huitiéme année, Joſi Tir mourut de la maniere, qu'on verra dans cette Hiſtoire.

XXV. *Empereur Cubo-Sama.*
Joſi Tira, ou *Taira.*

L'onziéme année Joſi Tira, fils de Joſi Tir, monta ſur le Trône des Cubo-Samas, & fut honoré du titre de Sei Seogun. *(a)*.

(a) Il eſt difficile d'accorder ici ces Faſtes Chronologiques avec les Lettres des Miſſionnaires, qui étoient ſur les lieux, & qui ne mettent entre Joſi Tir & Nobunanga, qu'un ſeul Cubo-Sama, frere du premier. Nous avons diſcuté ce point dans le corps de l'Ouvrage.

XXVI. *Empereur Cubo-Sama.*
Josi Aki.

Ce Prince, selon les Annales publiées par Kœmpfer, étoit fils de Josi Tira; & régna cinq ans.

La seiziéme année on prit au Printems une Tortuë, qui avoit deux têtes. La méme année, le troisiéme jour du quatriéme mois, quelques scélérats mirent le feu au Kamio, c'est-à-dire, à la partie la plus élevée de Meaco, où le Dairy faisoit sa résidence, (la partie basse s'appelle Si Mio,) & elle fut toute réduite en cendres.

XXVII. *Empereur Cubo-Sama.*
Nobbenaga, ou *Nobunanga.*

Ce Prince étoit fils de Oridano Densio Taira; il régna dix ans, selon les Annalistes de Kœmpfer. Le vingt-troisiéme jour du neuviéme mois, il parut une grande Cométe, qui ne disparut que l'année suivante. La vingt & uniéme année fut très-pluvieuse, & le douziéme jour du cinquiéme mois, la plus grande partie du Pays fut inondée. La vingt-troisiéme année il y eut beaucoup de Maladies, & une gran-

de mortalité dans tout l'Empire.

La vingt-cinquiéme année, le deuxiéme jour du sixiéme mois, Nobunanga Général de la Couronne, & son fils aîné, furent tuez à Meaco.

XXVIII. *Empereur Cubo-Sama. Fide Nobu.*

Les Annalistes de Kœmpfer donnent trois ans de regne à ce Prince, qu'ils font fils de Nobu Tada, peut-être veulent-ils parler du troisiéme fils de Nobunanga, qui se trouva Maître de l'Empire à la mort de son pere, ou plutôt du petit-fils du même Nobunanga, sous le nom duquel Taico-Sama fit d'abord semblant de régner.

La vingt-sixiéme année du regne d'Ookimatz, ce Prince reçut une Ambassade des Isles de Riuku, autrement appellées les Isles Liqueios, ou Lequios.

XXIX. *Empereur Cubo-Sama. Fide-Jos.*

La vingt-huitiéme année, Fide Jos plus connu sous le nom de Tai-

co-Sama, fut honoré par le Dairy du titre de Cambacu ; c'est surtout depuis ce Prince, que les Dairys ont perdu presque toute leur autorité dans l'Empire. Cette même année, le vingt-neuviéme jour de l'onziéme mois, il y eut un grand tremblement de terre, qui continua par des secousses réïtérées, mais moins violentes, presque une année entiere.

La vingt-neuviéme année l'Empereur abdiqua la Couronne en faveur de son petit-fils, & mourut sept ans après ; on ne dit point à quel âge.

CVIII. DAIRY. GO JOSEI.

De J. C. 1587. De Syn Mu. 2247.

Ce Prince étoit fils du Prince Héréditaire nommé Jookwo, mort l'année précédente, le septiéme jour de l'onziéme mois. Go Josei institua la sixiéme année de son regne le Nengo Bunroku, qui dura quatre ans, & fut suivi d'un autre nommé Keitsjo, qui fut de dix-neuf.

La troisiéme année de ce regne,

Fide Tſugu (a) neveu de Taico-Sama, Prince cruel & ſanguinaire, tua Foodsjo dans la Province de Sagami, & extirpa toute ſa famille, conformément aux maximes de la guerre, ſuivies dans le Japon, qui veulent que l'on aille tout d'un coup juſqu'à la racine du mal.

XXX. *Empereur Cubo-Sama.* *Fide Tſugu.*

Les Annaliſtes de Kœmpfer mettent ce Prince au rang des Empereurs Cubo-Samas, parce qu'il fut en quelque façon adopté à l'Empire par ſon oncle, qui le fit enſuite mourir. La cinquiéme année, le titre de Cambacu fut donné par le Dairy à ce même Prince. La ſixiéme année Taïco-Sama déclara la guerre aux Coréens, & envoya contre eux une nombreuſe Armée, diſant que par la conquête de cette Péninſule, il vouloit s'ouvrir un chemin à celle de la Chine.

La ſeptiéme année, Ookimatz Ayeul & Prédéceſſeur du Dairy ré-

(a) C'eſt le même que les Lettres des Miſſionnaires nomment Daïnangandono.

gnant, mourut. L'onziéme année, l'Empereur honora du titre de Nai Dai Sin le favori de Taïco-Sama, & son premier Ministre d'Etat nommé Jesi Jas (*a*). La même année, le douziéme jour du septiéme mois, il y eut de grands tremblemens de terre, & les secousses continuerent à diverses reprises pendant un mois. La douziéme année, le dix-huitiéme jour du huitiéme mois, Fide-Jos prit le nom de Taïco-Sama, qui signifie *Grand Seigneur*, & mourut la même année, laissant l'Empire à son fils unique Fide-Jori, sous la régence de Jejas (*b*).

XXXI. *Empereur Cubo-Sama. Fide Jori.*

Ce Prince eut pendant quatorze

(*a*) C'est le même qui est nommé ailleurs Jejas, Geias, & Geiazo, & qui est plus connu dans les Lettres des Missionnaires sous le nom de Dayfu-Sama.

(*b*) Il y a ici bien des fautes de Chronologie, car il est certain par les Lettres des Missionnaires, que la douziéme année de Go-Josei, devoit être, l'an 1598. ou 99. de J. C. & que Fide Jos prit le nom de Taïco-Sama en 1592. & mourut en 1598.

ans le titre d'Empereur, mais Jejas ſon Tuteur gouverna toujours ſous ſon nom.

La quatorziéme année, Joſijda Tſibbu, qui avoit un Emploi à la Cour de Fide Jori, ſe révolta contre l'Empereur, mais les rebelles furent défaits, & leur Chef fut exterminé avec toute ſa famille (a). La dix-ſeptiéme année le titre de Sei Dai Seogun, qui appartenoit à l'Empereur Cubo-Sama, fut donné à Jeſi Jas, Tuteur de Fide Jori, lequel fut honoré la même année de celui de Nai Dai Sin. La dix-neuviéme année, le titre de Sei Dai Seogun fut donné à Fide Tadda, fils de Jeſi Jas. La même année, le quinziéme jour du douziéme mois, une Montagne ſortit de la mer en une nuit près de l'Iſle Fatſiſio. La vingt & uniéme année un Ambaſſadeur de l'Empereur

(a) Il y a bien de l'apparence qu'il s'agit ici de la guerre des Régens, que Dayfu-Sama fit paſſer pour une révolte contre l'Empereur ſon pupille, quoiqu'ils fuſſent armez contre lui ſeul, en faveur de ce jeune Prince.

de la Chine (*a*) arriva à Suruga, pour faire compliment à Jesi-Jas, qui étoit dès-lors regardé comme Empereur Cubo-Sama. La vingt-troisiéme année ce Prince fit bâtir un Château dans la Province d'Owan. La vingt-quatriéme année les Isles Riuku furent conquises par le Prince de Saxuma, & elles sont encore aujourd'hui tributaires de ses Successeurs.

Go-Josei régna vingt-cinq ans; on ne parle point de son âge. Son fils lui succéda (*b*).

CIX. DAIRY.

De J. C. 1612. — DAI SEOKWO. — De Syn Mu. 2272.

Le dernier Nengo du regne précédent, continua les trois premieres années de celui-ci. L'Empereur en institua ensuite deux, Geniwa, de neuf ans; & Quan Je, de vingt. La seconde année de ce regne, il plut

(*a*) Il est étonnant que les Annalistes de Kœmpfer ne parlent point de l'Ambassade que l'Empereur de la Chine, & avant lui le Roi de Corée, envoyerent à Taïco-Sama.

(*b*) De bons Mémoires disent que ce Prince fut déposé par le Cubo-Sama, & son fils mis à sa place.

des cheveux en plusieurs endroits, particulierement pendant l'Automne. La troisiéme année, le vingt-cinquiéme jour du dixiéme mois, il y eut un furieux tremblement de terre.

XXXII. *Empereur Cubo-Sama.*
Jesi Jas.

Les Annalistes de Kœmpfer donnent quatorze ans de regne à ce Prince; mais ils y comprennent une partie du tems qu'il régna sous le nom de Fide Jori. Ce qui est certain, c'est que ce fut la troisiéme année du regne de Dai Seokwo, que Fide Jori mourut, ou disparut; & que deux ans après, Jesi Jas mourut aussi; il fut enterré à Nicquo, & mis au rang des Dieux sous le nom de Gonsensama.

XXXIII. *Empereur Cubo-Sama.*
Fide Tadda.

Ce Prince étoit le troisiéme fils de Jesi Jas, & le beau-pere de Fide Jori.

La huitiéme année, qui revient à l'an 1619. de J. C. il parut une

Cométe fort remarquable. La dixiéme année le, Dairy épousa une fille de Fide Tadda. La douziéme année Jemitz, ou Jiemitzko, fils de ce Prince, alla à Meaco saluer le Dairy, de qui il obtint le titre de Sei Dai Seogun. La dix-huitiéme année Daiseokwo abdiqua la Couronne en faveur de la plus jeune de ses filles. Il vêcut encore cinquante ans, après être descendu du Trône, & mourut âgé de quatre-vingt-huit ans.

CX. DAIRY.

De J. C. 1630. NIO TE, *ou* SIO TE; DeSyn-Mu 2290.
ou, selon quelques-uns, FONIN, *Impératrice.*

Le dernier Nengo institué sous le regne précédent, dura tout le tems de celui-ci.

XXXIV. *Empereur Cubo-Sama. Jemitz*, ou *Jiemitzko.*

La troisiéme année, le vingt-quatriéme jour du premier mois, Fide Tadda Empereur Cubó-Sama mourut; il fut mis après sa mort parmi les Dieux sous le nom de Tairo

Taito Konni, ou de Tinto Kuin Sama.

La cinquiéme année, Jiemittzko Empereur Cubo-Sama, alla à la Cour de l'Impératrice. La septiéme année, le dixiéme mois, on permit aux Chinois de revenir trafiquer au Japon, ce qui leur avoit été défendu quelque tems auparavant. Le commencement de la fameuse révolte des Chrétiens à Simabara, dans la Province de Fisen, se rapporte à l'onziéme mois de la huitiéme année. Le second mois on fit mourir en un seul jour (douziéme d'Avril 1638.) trente-sept mille Chrétiens. Ce massacre étouffa tout d'un coup la rebellion, & abolit entierement la Religion Chrétienne dans l'Empire.

La douziéme année, le cinquiéme jour du huitiéme mois, nâquit Jietznako, fils de l'Empereur Cubo-Sama, & pere de celui, qui régnoit en 1692. lorsque Kœmpfer quitta le Japon (a), la même an-

(a) Kœmpfer dit ailleurs en plus d'un endroit, que le dernier Empereur Cubo-Sama, dont il parle, & qu'il a vû, étoit frere de son Prédécesseur.

née il y eut une grande famine & une grande mortalité dans le Japon. NioTe, après avoir régné quatorze ans, remit le Sceptre à son frere puîné. On ne dit point combien elle vêcut.

CXI. DAIRY.

De J. C. 1643. GO-QUO MIO, De Syn Mu. 2303.

& par corruption, GOTOMIO.

Ce Prince ne prit possession du Trône, que sa sœur lui avoit cédé, que le cinquiéme jour de l'onziéme mois, près de deux mois après l'abdication de cette Princesse. Il institua les Nengos Seo Fo, de quatre ans; Kie Jan, de pareille durée, & Seoo, de trois ans.

XXXV. *Empereur Cubo-Sama: Jietznako.*

La troisiéme année de son regne, le vingt-troisiéme jour du quatriéme mois, le titre de Seonai Dai Nagon fut donné à Jietznako, Empereur Cubo-Sama (a). L'onziéme

(a) Si cette datte est exacte, il faut que le Prédécesseur de ce Prince lui ait remis le gouvernement de l'Etat avant sa mort, car il ne mourut qu'en 1650.

année, le douziéme jour du huitiéme mois, le feu prit au Palais des Dairys, & en consuma une grande partie avec plusieurs Temples, & autres Edifices voisins. La même année, de jeunes garçons de douze à quatorze ans furent mis en prison, étant soupçonnez d'être les Auteurs de cet incendie.

La dixiéme année, le sixiéme jour du septiéme mois, INGEN Docteur célebre arriva de la Chine au Japon, pour y publier une nouvelle Secte. L'onziéme année, le vingtiéme jour du neuviéme mois, le Dairy mourut, on ne dit point à quel âge ; il fut enterré avec beaucoup de solemnité dans le Temple de Sen Ousi, le quinziéme jour du mois suivant. Son troisiéme frere lui succéda.

De J. C. 1554. — CXII. DAIRY. SI NIN. — De Syn Mu. 2314.

Ce Prince institua les Nengos Meiruku & Bautsi, de trois ans chacun ; & Seowo, ou selon d'autres, Quan Bun, de douze : mais ce dernier continua jusqu'à l'onziéme an-

née du regne suivant. Quelques Auteurs prétendent que ce fut la premiere année de celui-ci, que les Chinois eurent la permission de trafiquer de nouveau au Japon. La troisiéme année, le treiziéme jour du premier mois, il y eut un furieux incendie à Iedo, résidence de l'Empereur Cubo-Sama; il continua les deux jours suivans, & réduisit en cendres la plus grande partie de cette Ville. La cinquiéme année commença le Rakujo, ou Pélerinage aux trente-trois Temples de Quanwon, dévotion, qui depuis ce tems-là est fort à la mode. La septiéme année une grande partie du lieu de la résidence du Dairy fut aussi consumée par les flammes. La huitiéme année, le premier jour du cinquiéme mois, il y eut un tremblement de terre si terrible, qu'une Montagne de la Province d'Omi, sur la riviere de Katzira, fut engloutie, sans qu'il en restât la moindre trace. Si Nin régna huit ans; on ne dit point combien il vêcut. Le plus jeune de ses freres lui succéda.

De J. C. 1663. **CXIII. DAIRY.** De Syn Mu 2323.

KINSEOKWO TEI.

Le dernier Nengo du regne précédent continua pendant les dix premieres années de celui-ci. L'Empereur en institua ensuite trois ; Jempo, de huit ans ; Tenwa, de trois ; & Dsiokio, de quatre. La troisiéme année de son regne, le sixiéme mois, il établit un Tribunal dans toutes les Villes & tous les Villages de l'Empire, pour s'informer de quelle Secte étoient tous les particuliers. La quatriéme année, le quatriéme mois, il ordonna que la Secte Jusja Fuse, qui étoit une branche de celle de Foquesiu, fût abolie. Ceux de cette Secte avoient des idées si ridicules de leur pureté, & de leur sainteté, qu'ils croyoient que le commerce des autres hommes les rendoit impurs.

La sixiéme année, le premier jour du second mois, & les quarante jours suivans, la Ville de Iedo souffrit beaucoup par le feu, qui paroissoit y avoir été mis à dessein, & il sembloit que les Incendiaires en

vouloient surtout aux Magazins des Marchands, & aux Maisons, où les Soldats étoient logez. La septiéme année, il y eut une grande famine au Japon, causée par une excessive sécheresse de l'année précédente. Le Dairy ordonna que cent jours de suite, à commencer par le vingtiéme jour du premier mois, on distribueroit du ris boüilli aux pauvres, & que cette distribution se feroit dans tout l'Empire à ses dépens. La huitiéme année, il y eut de grandes tempêtes à Ozaca, & dans plusieurs Provinces maritimes. Elles furent suivies d'inondations, & d'une grande mortalité sur les hommes & sur le bétail.

La neuviéme année, le quatriéme mois, en nettoyant la riviere, qui passe à Ozaca, on y trouva une grande quantité d'or & d'argent, qui y avoient apparemment été jettée dans le tems des dernieres guerres civiles. L'onziéme année, le neuviéme jour du cinquiéme mois, le feu prit à quelques Edifices de la Cour du Dairy, & fut si violent, qu'une partie considérable de la

Ville de Meaco fut réduite en cendres; & comme plusieurs Greniers publics avoient été brûlez, le Dairy ordonna qu'on donnât, ou qu'on prêtât trois Kokus de ris à toutes les familles, qui en avoient besoin, comme il se pratique souvent dans les tems de famine.

Récensement de Meaco.

La douziéme année, le second mois, ce Prince établit un Tribunal à Meaco, pour faire le récensement des habitans dans cette Capitale. On trouva que dans les mille huit cent cinquante ruës, dont elle est composée, il y avoit 1050. personnes de la Secte Ten Dai : 10070. de celle de Singon, 5402. de celle de Fosso, 11016. de celle de Sen, 122044. de celle de Seodo, 9912. de celle de Rit, 81586. de celle de Jooke, 41586. de celle de Nis Fonguans, 80112. de Figas Fonguans, 7406. de celle de Takata Monto, 8306. de celle de Bukwo, 21080. de celle de Daïnembuds, & 6073. de celle des Jammabos, ce qui fait en tout quatre cent cinq mille six cent quaran-

te-trois personnes, (sans y comprendre la Cour du Dairy) dont 182070. étoient mâles, & 223572. femelles.

La même année, le troisiéme jour du quatriéme mois, Ingen, ce fameux Docteur Chinois, dont nous avons déja parlé, mourut âgé de quatre-vingt-deux ans dans le célebre Monastere d'Obaku; les mois suivans, les fruits de la terre souffrirent beaucoup des pluyes & de la grêle, ce qui causa une grande famine, & le Dairy donna des ordres pour distribuer du ris aux pauvres dans les principales Villes. La dix-huitiéme année, & la huitiéme du Nengo Jen po, le huitiéme jour du cinquiéme mois, ce qui revenoit au 24. Juin 1680. Jjietznako Empereur Cubo-Sama, mourut, & fut mis au nombre des Dieux, sous le nom de Gen-Ju In Den.

XXXVI. *Empereur Cubo-Sama. Tsinajosiko, ou Tsijnaso-Sama.*

On nommoit encore ce Prince Tsijnajosiko, & son nom entier, lorsque le Dairy l'eut honoré du

titre de Sei Dai Seogun, ce qui arriva l'année suivante, étoit, Sei Seogun, Nai Dai Sin i Ukon Jeno Tai-So : il étoit frere puîné de son Prédécesseur, & en 1693. il étoit âgé de quarante trois ans.

La vingtiéme année, & la seconde du Nengo Tenwa, il y eut une grande famine & une grande mortalité au Japon, particulierement à Meaco, & aux environs. Le douziéme mois de la même année, il y eut un incendie à Iedo, & la plus grande partie de cette grande Ville fut réduite en cendres. La vingt & uniéme année, Tokumatz, fils unique du nouveau Cubo-Sama, & son héritier présomptif, mourut ; on en porta le deüil dans tout l'Empire, & il fut défendu de joüer d'aucun instrument de Musique, & de faire aucune réjoüissance pendant trois ans. La même année, le cinquiéme jour du douziéme mois, il y eut encore un incendie dans la Ville de Iedo.

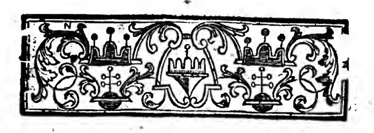
Kinsen après avoir régné vingt-quatre ans, résigna la Couronne à son fils. On ne dit rien de son âge.

De J. C. 1687. CXIV. DAIRY. De Syn Mu. 2347.

GO KINSEN, *ou* KINSEOKWO TEI.

Ce Prince institua le Nengo Genroku, dont la cinquiéme année est l'an 1692. de J. C. Les noms de ces cent quatorze Dairys sont tirez d'une Chronique Japonnoise, imprimée dans la Langue Sçavante des Chinois.





HISTOIRE DU JAPON.

LIVRE PREMIER.



L n'y a pas lieu de s'étonner, ce semble, que des Sauvages errans dans les Forêts, & contens du peu, que la terre leur fournissoit d'elle-même, ou qu'ils pouvoient se procurer par la chasse & la pêche : des hommes sans société, sans police, sans arts, sans sciences, sans aucun commerce, sans tradition, sans connoissance du passé, sans prévoyance pour l'avenir, séparez du reste du monde par

d'affreux déserts, ou de vastes mers, sur lesquelles ils ne leur venoit pas à l'esprit, qu'on pût naviguer au-delà de quelques Isles voisines. Il n'est pas, dis-je, surprenant que des peuples de ce caractere, ayent ignoré pendant une si longue suite de siecles, qu'il y eût sur la terre des Nations, qui eussent une façon de vivre, des coutumes & des mœurs si différentes des leurs, & n'ayent pas même eu la pensée de se livrer à l'Océan, qui les bornoit, pour voir s'il ne leur cachoit pas un autre monde. Il est bien plus étonnant, sans doute, qu'avec l'expérience & les lumieres, qu'avoient nos ancêtres, ils ayent découvert si tard la moitié de la terre habitée.

Mais qu'une Monarchie florissante, une Nation civilisée, hardie, curieuse, entreprenante, avide de gloire plus qu'aucune autre, & comptant pour rien les plus grands dangers & la mort même, ait pendant plus de deux mille ans borné ses découvertes à l'Empire de la Chine, à quelques Provinces de la Tartarie, & à un petit nombre d'Isles assez peu

éloignées ; c'est ce qu'il n'est pas aisé de comprendre, & peut-être n'y a-t-il eu que la difficulté de le croire, qui ait pû faire imaginer sur de vains rapports de noms, & des étymologies forcées, qu'une partie de l'Amérique avoit été peuplée par les Japonnois (*a*). D'autre part, quelle dût être la surprise de ces Insulaires, lorsqu'ils apprirent qu'au delà de ces Mers, qu'ils avoient regardées comme l'extrémité du monde, il y avoit une si prodigieuse étenduë de Continent, des Isles plus grandes que les leurs, des Royaumes sans nombre, & de si vastes Empires, que ce qu'ils avoient connu jusques-là de l'Univers, n'étoit presque rien, en comparaison de ce qu'ils en avoient ignoré ?

(*a*) Voyez GEORGI HORNI *de originibus Americanis*, où l'Auteur fait venir CHIAPPA de JAPAN, & fait descendre MOTEZUMA des Japonnois, sur ce que ces Insulaires ont plusieurs terminaisons de noms en SAMA, &c.

§. I.

Le Japon est découvert en même tems par deux endroits. Avantures singulieres de FERNAND MENDEZ PINTO *à la Cour du Roi de* BUNGO.

De J. C. 1542. Quoiqu'il en soit, ce fut l'année de Jésus-Christ 1542. deux mille deux cent deux ans après la fondation de la Monarchie Japonnoise par SYN MU, sous le regne du cent sixiéme DAIRY, ou Empereur Héréditaire, & sous le Gouvernement souverain du vingt-troisiéme CUBO-SAMA, que de purs hazards firent connoître les Isles du Japon aux Européens.

De Syn Mu. 2202.

Ce qu'il y a de singulier dans cet évenement, c'est que deux accidens assez semblables obligerent deux Navires, l'un Chinois, & l'autre Portugais, d'aborder à ces Isles, la même année, à peu près dans le même tems, & sans que l'un eût connoissance de l'autre; ensorte que ceux, qui les montoient, se crûrent également en droit de s'attribuer l'honneur de la premiere découverte

de ce grand & fameux Archipel; & que par le peu de soin, qu'ont eu les uns & les autres de marquer les dates; ou par celui, qu'ils prirent de les supprimer, il n'a jamais été possible de sçavoir au juste, à qui cet honneur appartenoit. Il paroît même que dans le tems, où il étoit aisé de s'instruire de ce fait, on ne s'est pas mis en peine de s'en informer, par la raison sans doute, que pendant plusieurs années, on ne parla gueres, que de la découverte du Japon faite par le Navire Portugais; & il faut convenir, que le silence de presque tous les Historiens sur l'avanture du Navire Chinois, laquelle semble n'avoir été publiée, qu'après que FERNAND MENDEZ PINTO eût mis au jour ses Mémoires; est un grand préjugé pour la faire regarder comme un vrai Roman. Quoiqu'il en soit, voici en peu de mots ce que rapporte ce Voyageur dans ses Mémoires, touchant la découverte, qu'il prétend avoir faite du Japon (*a*).

De J. C. 1542.

De Syn Mu. 2202.

(*a*) Voyez la critique des Auteurs qui ont écrit sur le Japon, après l'Avertissement.

De J. C. 1542

De Syn Mu. 2202.

Il se trouvoit avec deux autres Portugais, nommez DIEGO ZEIMOTO, & CHRISTOPHLE BORRELLO, dégradé à LAMPACAO (a), Port de la Chine; & fort embarassé à trouver une occasion pour retourner aux Indes; lorsqu'un Corsaire Chinois, nommé SAMIPOCHECA, qui faisoit la course dans ces Mers, arriva dans ce Port, & leur offrit de les recevoir dans son Bâtiment, qui étoit de ceux qu'on appelle JONCS au Japon & à la Chine. Cet homme leur avoit donné parole de les conduire aux Isles LEQUIOS (b), qui étoient fort connuës des Portugais, mais les vents contraires ne lui permirent pas d'y aborder; & après qu'il eut longtems battu la Mer, la nécessité de se radouber, & de faire de l'eau & du bois, l'obligea de tourner vers une Isle du Japon, appellée TANUXIMAA (c).

(a) Ce Port est le même que MACAO.

(b) Voyez ce que nous avons dit des Isles LEQUIOS ou RIUKU, au commencement du Livre Préliminaire.

(c) Il y a tout lieu de croire, que cette Isle est la même, que celle de TACUXIMA, au Royaume de FIRANDO.

Dès qu'on l'y eut découvert, on envoya deux Barques, pour sçavoir qui il étoit, & ce qu'il prétendoit : il répondit qu'il venoit de la Chine, que son Bâtiment étoit chargé de marchandises, & que son dessein étoit de trafiquer, s'il pouvoit en obtenir la permission. Celui qui portoit la parole, lui dit que le Seigneur de l'Isle, nommé NAUTAQUIM, y consentiroit volontiers, mais à condition qu'il payeroit les droits : & comme il ne fit sur cela aucune difficulté, cet homme le traita fort poliment, lui montra le Port, & l'y conduisit. Ce Port, que Pinto nomme MIAYGIMAA (*a*), étoit fort peuplé, & le Bâtiment Chinois y eut à peine jetté les Ancres, qu'un grand nombre de Barques l'environnerent, & offrirent à l'Equipage toutes sortes de rafraîchissemens, qu'il acheta.

De J. C. 1542.

De Syn Mu. 2202.

(*a*) Quoique nous ne connoissions point au Japon de Ville qui porte ce nom, cela ne doit point arrêter le Lecteur, par la raison que les noms des Villes & des Provinces du Japon sont fort diversement rapportez dans les Relations & les Histoires.

De J. C. 1542. De Syn Mu. 2202.

Deux heures après, Nautaquim parut avec une suite de plusieurs Gentilshommes; & quelques Marchands. La vûë des trois Portugais le surprit, & il demanda au Capitaine, où il avoit pris ces Etrangers, & de quelle Nation ils étoient. Samipocheca répondit qu'ils venoient d'une grande Ville, nommée MALACA, & qu'ils étoient d'un Royaume de la grande Europe, appellé PORTUGAL. A ces mots, Nautaquim parut interdit, & quelques momens après, se tournant vers ceux, qui l'accompagnoient: » Je veux mourir, leur » dit-il, si ce ne sont point là de ces » CHINCHICOGIS, dont il est écrit » dans nos anciens Livres, que vo» lant sur les eaux, ils doivent se » rendre maîtres de toutes les ter» res, qu'elles environnent, & sur» tout des pays, qui possedent de » plus grandes richesses. Nous se» rons fort heureux, ajoûta-t-il, » s'ils veulent bien se contenter d'ê» tre nos Alliez.

Il appella ensuite une femme Lequiene, laquelle lui servoit d'interpréte pour la Langue Chinoise,

qu'il ne parloit pas aisément, & lui dit de s'informer du Capitaine à quel dessein il avoit amené ces Etrangers au Japon. Celui-ci répondit qu'il les avoit rencontrez à Lampacao, où ils cherchoient une occasion pour s'en retourner aux Indes; & que suivant sa coutume de soulager, autant qu'il le pouvoit, ceux qu'il voyoit dans la peine, il leur avoit donné passage sur son bord; dans l'espérance que, si jamais il se trouvoit réduit à la même nécessité, les Dieux lui procureroient un pareil secours. Cette réponse calma Nautaquim, & il ne fit plus difficulté de passer sur le Jonc du Chinois, mais il ne voulût pas que tous ses gens l'y suivissent, il ne s'y fit accompagner que de quelques-uns des principaux. Il visita fort curieusement tous les coins & les recoins du Navire; il fit quantité de questions aux Portugais, & les pria de le venir voir chez lui.

De J. C. 1542.

De Syn Mu. 2202.

Le lendemain de grand matin, il leur envoya un fort beau régal de fruits; & le troisiéme jour, eux & le Capitaine Chinois lui rendirent vi-

De J. C. 1542.

De Syn Mu. 2202.

site. Ce dernier avoit fait porter avec lui des échantillons de toutes ses Marchandises : Nautaquim en parut fort content, & il ne le fut pas moins d'un présent, que lui firent les Portugais. Il commanda ensuite qu'on appellât les plus riches Marchands de la Ville ; & ceux-ci ayant examiné les montres des Marchandises, on convint à l'amiable du prix. Cela fait, il fallut contenter la curiosité du Prince ; & Pinto, à qui ses deux Compagnons déférerent l'honneur de porter la parole, avouë franchement, qu'en répondant aux questions, qu'on lui fit, il eut moins égard à l'exacte vérité, qu'à la nécessité, où il se croyoit, de donner aux Japonnois une grande idée de sa Nation, & de la puissance du Roi son Maître. Il ajoûte qu'un tel aveu, que rien ne l'obligeoit à faire, doit convaincre ses Lecteurs de sa sincérité, & les empêcher d'être trop en garde contre le merveilleux, qu'ils trouveront dans ses Mémoires.

Nautaquim l'interrogea sur trois choses, que des Chinois & des Lequiens lui avoient dites : la premie-

re, s'il étoit vrai que le Portugal fût plus grand & plus riche que la Chine ? la seconde, si le Roi de Portugal avoit véritablement conquis la plus grande partie du monde ? la troisiéme, si ce Prince avoit deux mille maisons toutes pleines d'or & d'argent ? Pinto lui assûra qu'on ne lui avoit rien dit de trop sur ces trois articles ; il confessa néanmoins qu'il n'avoit pas une connoissance exacte de tous les Palais du Roi son Souverain, parce qu'il n'avoit jamais crû avoir besoin de faire ce compte, difficile d'ailleurs dans un Empire si vaste. Alors le Prince Japonnois se tournant vers les siens, » il n'y a pas » sur la terre un Prince heureux, » leur dit-il, s'il n'est pas Vassal d'un » si puissant Monarque. Il retint les Portugais jusques bien avant dans la nuit, & leur fit préparer un logis proche de son Palais. Il en assigna aussi un pour le Capitaine Chinois, afin qu'il y pût faire commodément sa traite : elle se fit de bonne foi de part & d'autre, & le Corsaire avoüa aux Portugais, que sa carguaison, qui ne lui avoit coûté que deux mille

De J.C. 1542.

De Syn Mu 2202.

De J. C. 1542.

De Syn Mu. 2202.

cinq cent Taëls, lui en avoit valu trente mille.

Pendant ce tems-là, Pinto & ses deux Compagnons de voyage se divertissoient à la chasse, & à la pêche : ils visiterent aussi les Temples, qui étoient en grand nombre à la Ville & aux environs. On leur faisoit partout de grandes amitiez, & ils s'apperçurent dès-lors, ce que l'on a souvent remarqué dans la suite, que les Japonnois prennent naturellement beaucoup de plaisir à converser avec les Etrangers. Zeimoto avoit une très-belle Arquebuse, qu'il avoit achetée en Tartarie; nos Insulaires n'avoient jamais vû d'armes à feu, & ils parlerent de celle-ci avec admiration à leur Seigneur, qui voulut en voir l'effet. Il en fut surpris au-delà de ce qu'on peut dire, & on n'eut pas de peine à lui persuader, qu'il y avoit là quelque chose de surnaturel. Zeimoto fut regardé comme un homme extraordinaire; Nautaquim le fit monter sur un de ses Chevaux, voulut qu'il traversât toute la Ville précédé d'un Hérault, qui déclarât à haute voix, que ce Por-

tugais étoit son parent, & devoit déformais être regardé comme tel. Lui-même l'accompagna dans cette espece de triomphe, & lui fit ensuite donner un Appartement dans son Palais. Zeimoto répondit à ces marques de distinction, en faisant au Prince présent de son Arquebuse, & Nautaquim lui envoya sur le champ mille Taëls. Comme les Japonnois sont fort industrieux, ils imiterent bientôt ce qu'ils avoient tant admiré d'abord, & lorsque les trois Portugais partirent du Japon, où ils demeurerent cinq mois, les Arquebuses étoient déja fort communes dans ce Canton.

De J. C. 1542.

De Syn Mu. 2202.

Il y avoit déja trente jours, que nos Avanturiers étoient à Miaygimaa, & le Corsaire Chinois se disposoit à faire voiles, lorsqu'on vit arriver dans ce Port un Bâtiment envoyé par le Roi de Bungo, avec un Gentilhomme chargé d'une Lettre de ce Prince pour Nautaquim; lequel l'ayant lûë, fit appeller les Portugais pour la leur communiquer: Elle étoit conçûë en ces termes.

» ORIGENDOO *Roi de* BUNGO,

De J. C. 1542.

De Syn Mu. 2202.

» & *de* FACATAA (*a*), *Seigneur de la* » *grande Maison de* FIANZIMA, *de* » TOSSA, & *de* BANDAU, *Souve-* » *rain des petits Rois des Isles de* GOT- » TO, & *de* XIMONOSEKI : Mon » cher fils, qui m'êtes aussi cher, » qu'à celui, dont vous avez reçu le » jour; j'ai appris qu'il est arrivé » dans votre Isle trois Chinchicògis; » que vos Sujets sont fort charmez » de ces Etrangers; que ce ne sont » point des Marchands venus pour » trafiquer; mais des personnes de » condition, d'une grande sagesse, » & qui n'ont que l'honneur en re- » commandation. Je comprends » bien par là qu'il y a d'autres Pays » dans le monde, plus vastes que le » nôtre, habitez par une infinité de » Peuples de différentes couleurs, » & l'on m'a informé que ces Etran- » gers vous ont instruit de tout ce » qui regarde ces vastes Régions : » c'est ce qui m'engage à vous prier,

(*a*) FACATA est, selon toutes les Relations Portugaises, la Capitale du Royaume de CHICUGEN. Ce double A, que Pinto met ici presque partout aux finales, peut faire juger que les Japonnois prononcent ainsi.

mon

» mon cher fils, de me les envoyer
» avec FIINGEANDONO mon Ambassadeur, afin qu'ils puissent me consoler dans les maux, que je souffre, & que vous n'ignorez pas. Si
» vous avez quelque peine à vous
» en priver, je vous donne ma parole royale de vous les renvoyer
» dans peu. Je me remets pour le
» reste à mon Ambassadeur, par lequel j'attends avec impatience de
» vos nouvelles, & de celles de ma
» chere fille. A FUCHEO, le septiéme de la présente Lune.

Nautaquim, après avoir communiqué cette Lettre aux Portugais, leur dit : » Le Roi de Bungo, mes
» chers amis, est mon Seigneur &
» mon oncle, frere de ma mere; je
» le regarde comme mon pere, & je
» ne lui donne point d'autre nom :
» d'ailleurs ma femme est sa propre
» fille, & je puis dire, qu'il me chérit autant qu'aucun de ses enfans.
» Voilà bien des raisons pour ne lui
» rien refuser de tout ce qui est en
» mon pouvoir; aussi je m'estimerois
» heureux de le pouvoir servir aux
» dépens de tout ce que je possede,

De J. C. 1542.

De Syn Mu. 2202.

» & même de ma vie. Ç'en eſt aſſez » pour vous faire connoître, que » vous m'obligerez ſenſiblement de » vouloir bien condeſcendre à ce » qu'il deſire de vous. Je ne prétends » pas néanmoins que vous faſſiez » tous trois le voyage, il ſuffira » qu'un de vous aille à Fucheo, & » je ne veux point que Zeimoto » mon parent s'éloigne de moi. » Pinto & Borello prirent auſſitôt la parole, & dirent au Prince, qu'ils étoient ravis de trouver une occaſion de reconnoître les obligations, qu'ils lui avoient, & qu'il pourroit choiſir celui des deux, qu'il jugeroit à propos d'envoyer au Roi ſon oncle & ſon beau-pere. Le Prince fut quelque tems ſans répondre; puis montrant Pinto: » celui-ci, dit-il, » qui paroît plus jovial, & moins » ſérieux, conviendra mieux pour ce » que ſouhaite le Roi mon Seigneur; » j'eſtime fort la gravité de ſon » Compagnon, elle le rendroit plus » propre aux grandes affaires, mais » elle ne guériroit pas la mélanco- » lie, que cauſe au Roi l'état d'in- » firmité, où il eſt. Il appella en-

ſuite l'Ambaſſadeur, & lui dit qu'il pouvoit partir, quand il voudroit, & emmener Pinto avec lui. Il fit toucher deux cent Taëls à celui-ci, lequel ayant pris congé du Prince, & embraſſé ſes Compagnons, s'embarqua ſur le Navire de Bungo.

De J. C. 1542.

De Syn Mu. 2222.

Arrivé à la Forteresse d'OSQUII (a), laquelle eſt éloignée de ſept lieuës de Fucheo; il y ſéjourna deux jours, au bout deſquels l'Ambaſſadeur & lui ſe rendirent par terre à la Capitale, où ils arriverent le même jour. Le Roi ne l'eut pas plutôt appris, qu'il les envoya complimenter par un de ſes fils, jeune Prince de neuf ou dix ans, auquel l'Ambaſſadeur remit une Lettre, qu'il avoit de Nautaquim, pour le Roi ſon pere; Origendoo l'ayant lûë, donna ordre qu'on lui amenât le Portugais, & le reçut avec beaucoup de diſtinction. Il lui demanda, ſi dans les Pays, où il avoit été, la goute, qui le tourmentoit au point de lui rendre la vie inſuportable, étoit connuë, & s'il ne ſçavoit point de remede contre ce mal? Pinto lui répondit qu'il

(a) Uſuqui, ou Voſuqui.

De J. C. 1542.

De Syn Mu. 2202.

n'étoit pas Médecin, mais qu'il avoit apporté de la Chine d'un bois, qui avoit la vertu de faire cesser les plus vives douleurs, & qu'assurément, si Son Altesse vouloit en faire usage, elle seroit bientôt soulagée. Le Roi envoya aussitôt dans l'Isle de Tanuximaa, pour chercher ce bois, que Pinto y avoit laissé : celui-ci le fit infuser dans l'eau, fit boire de cette eau au Prince, lequel au bout de quelques jours ne sentit plus aucune douleur, & se leva, ce qu'il n'avoit pû faire depuis deux ans.

On peut juger des caresses, qu'une telle guérison attira à Pinto, & il n'y eut point de sortes de divertissemens, qu'on ne cherchât à lui procurer. On n'avoit pas été moins surpris dans cette Cour, que dans celle de Nautaquim ; de l'effet merveilleux des Arquebuses ; mais il arriva à cette occasion un accident, qui pensa coûter cher à Pinto. Le Prince héritier, qui avoit environ seize à dix-sept ans, & qui selon toutes les apparences est ce même CIVAN, dont nous aurons dans la suite tant d'occasions de parler, voulut avoir le plaisir de

tirer quelques coups d'Arquebuse. Pinto s'y opposa autant qu'il put, en faisant entendre au Prince, qu'il y avoit du danger à manier cette Arme, quand on ne la connoissoit pas assez. Le Prince insista, & se plaignit même au Roi son pere du peu de complaisance de l'Etranger. Le Roi pria celui-ci d'accorder à son fils ce qu'il souhaitoit : il fallut se rendre, & le lendemain, qui étoit le cinquiéme d'Août, le jeune Prince alla de grand matin au logis de Pinto, qui avoit promis de le mener ce jour-là à la Chasse. Il le trouva, qui dormoit encore, & ne voulut point qu'on l'éveillât, mais ayant pris son Arquebuse, il alla dans la cour du logis pour s'essayer à tirer. Comme il ne sçavoit pas la mesure de la poudre, qu'il y falloit mettre, il en mit excessivement, & ayant voulu tirer, l'Arquebuse creva entre ses mains ; il eut le pouce de la main droite presqu'emporté, & un éclat le blessa à la tête ; il tomba à la renverse, & on le crut mort.

De J. C. 1542.

De Syn Mu. 2202.

La nouvelle de ce malheur se répandit en un instant dans toute la

De J. C. 1542.

De Syn Mu. 2202.

Ville, & au lieu de s'en prendre à l'indiscrétion du jeune Prince, ou à l'imprudence de ceux, qui l'accompagnoient, on publia que l'Arquebuse enchantée de l'Etranger avoit tué l'Héritier de la Couronne. Ce discours excita un soulevement général contre Pinto, qui réveillé par le bruit, courut, sans sçavoir de quoi il s'agissoit, au lieu, où l'accident étoit arrivé. Le premier objet, qui s'offrit à ses yeux, fut le jeune Prince, qui nâgeoit dans son sang: comme il ignoroit encore la cause de ce malheur, il se jetta tout perdu & hors de lui-même sur ce corps, qu'il croyoit sans vie: le Roi survint dans le moment, porté dans une espece de Brancard, & demi mort; la Reine le suivoit à pied fondant en larmes avec ses deux filles, qui toutes échevelées, jettoient des cris lamentables. Toute la Cour s'y rendit à l'instant, & à la vûë du Prince, qui ne donnoit aucun signe de vie, & de Pinto, qui étoit couché sur lui, & plein de sang, il n'y eut personne, qui ne crût que cet Etranger avoit fait le coup. Deux Soldats coururent aussi-

tôt à lui le sabre nud à la main, & lui en alloient casser la tête, lorsque le Roi leur cria d'arrêter, & qu'avant que de faire justice du meurtrier, il vouloit sçavoir, qui l'avoit engagé à une action si noire? De J. C. 1542. De Syn Mu. 2202.

Le Prince parloit ainsi, parce que la veille on avoit exécuté à mort quelques Gentilshommes pour crime de trahison, & l'on soupçonnoit leurs parens d'avoir voulu venger leur mort sur le jeune Prince. Le Roi fit ensuite appeller deux Domestiques, qui avoient été témoins de ce qui s'étoit passé, & les interrogea sur ce qu'ils avoient vû. Ils répondirent que l'Arquebuse du Chinchicogi avoit ôté la vie à leur Maître, & que sans doute elle étoit ensorcelée. D'autres, qui avoient aussi été présens, firent la même réponse, & tout le monde s'écria aussitôt, que cet Etranger méritoit la mort la plus cruelle, & qu'on ne devoit pas différer son supplice. Le Roi dit qu'il falloit entendre le Coupable lui-même, & fit appeller l'Interpréte, qui saisi de frayeur s'étoit enfui. On le chercha & on le trouva enfin. Le

De J. C. 1542.

De y n Mu. 2202.

Roi lui ordonna avec les plus terribles menaces de dire la vérité ; on fit venir trois Sécretaires pour écrire les réponses de Pinto, & cinq Bourreaux parurent le sabre nud à la main. On avoit commencé par lier les mains de l'Accusé, & on le fit mettre à genoux devant le Roi.

Alors un Bonze nommé ASQUERAM TEIXE', qui étoit Président du Tribunal Criminel, s'approcha de lui, & d'un ton de voix terrible, lui dit : » Enfant du Diable, qui ne » dois attendre d'autre sort, que ce» lui de ces malheureux Criminels, » renfermez dans la profonde caver» ne de la nuit, laquelle est au cen» tre de la terre, je te conjure de » me dire qui t'a poussé à faire mou» rir par tes enchantemens ce jeune » Prince, l'ornement & l'espérance » de ce Royaume. Pinto ne répondit rien ; il étoit encore si troublé, qu'on auroit pû, dit-il, lui donner le coup de la mort, sans qu'il l'eût senti. Le Bonze choqué de son silence, lui déclara d'un ton encore plus effrayant, que s'il s'obstinoit à le garder, on le prendroit pour un aveu de

ſon crime, & qu'il devoit s'attendre à l'expier par les plus horribles tortures. Pinto n'étoit point encore revenu à lui, & ne dit mot : alors le Bonze lui donna un grand coup en diſant, *parle donc, & dis moi qui t'a pouſſé à un forſait ſi odieux* ? le coup fit ſon effet, Pinto reprit ſes ſens, & s'écria, *Dieu ſçait que je ſuis innocent de ce qu'on m'impute, & que je n'ai ſçu ce qui eſt arrivé, qu'après le coup fatal, qui a ôté la vie au Prince.*

De J. C. 1542.

De Syn Mu. 2202.

A ces mots toute l'aſſiſtance jetta un cri de fureur, & pour obliger le prétendu criminel à confeſſer ſon crime, & à découvrir ſes complices, on étala devant lui l'appareil des tortures, auſquelles on alloit l'appliquer, s'il perſiſtoit à ne rien dire. Dans ce moment le Prince revint à ſoi, & voyant le Roi ſon pere abîmé dans la douleur, la Reine & les Princeſſes noyées dans les larmes, les Courtiſans la colere dans les yeux, un grand peuple furieux, des Bourreaux armez de toutes ſortes d'Inſtrumens de ſupplice, & le Portugais prêt à enſanglanter cette horrible ſcène, Il proteſta d'une voix lan-

De J. C. 1542.

De Syn Mu. 2202.

guissante, que lui seul étoit la cause de son malheur, que l'Etranger n'y avoit aucune part, & qu'il supplioit le Roi de lui faire délier les mains. Le Roi lui accorda sur le champ cette satisfaction; Pinto fut mis en liberté, & quatre Bonzes s'avancerent pour panser le Prince; mais ayant vû la profondeur de ses playes, ils se retirerent, en disant qu'il n'y avoit point dans le monde de remede, qui pût le guérir. Le malade fut saisi de frayeur, en les entendant parler ainsi, & pria qu'on lui fit venir d'autres Médecins. Quelques Bonzes s'avancerent, mais ils n'oserent encore mettre la main à ses playes; ils ne lui en témoignerent pourtant rien, mais ils dirent en particulier au Roi ce qu'ils en pensoient. Le Roi au désespoir, demanda si on ne connoissoit point de Médecins plus habiles que ceux-ci? & on lui indiqua un autre Bonze nommé TEIXÉ ANDONO, qui avoit une grande réputation, mais il demeuroit à FACATA, éloigné de soixante & dix lieuës de FUCHEO. Le Roi concevoit bien que dans l'état, où étoit son

fils, on n'avoit pas le tems de faire venir ce Bonze; le Prince lui-même dit que, quand cet homme le trouveroit en vie, il étoit déja si foible, qu'alors le remede ne pourroit pas opérer; qu'on le laissât seul avec l'étranger, en qui il avoit une entiere confiance; & que s'il avoit à mourir, il aimoit mieux que ce fût entre les mains d'un homme, qui avoit tant souffert à son occasion, qu'en celle d'un vieux charlatan, à qui l'âge avoit ôté la vûë.

De J. C. 1542.

De Syn Mu. 2202.

Le Roi ne sçavoit à quoi se résoudre; enfin se tournant vers PINTO, *voyez*, lui dit-il, *si vous pouvez me rendre mon fils: vous m'obligerez à un point, que tout mon Royaume ne suffira point pour vous en marquer ma reconnoissance.* Pinto lui assûra qu'il espéroit en venir à son honneur, mais qu'il falloit commencer par écarter la foule, parce que les cris, qu'elle faisoit, ne lui permettoient pas de se faire entendre. Le Roi trouva cette proposition raisonnable: chacun eut ordre de se retirer, & Pinto ayant visité les playes du Prince, remarqua que le crane n'étoit point of-

De J. C. 1542-48

De Syn Mu. 2202-08

fensé, mais que le pouce ne tenoit presque plus à la main. Il ne laissa point de promettre au Roi qu'en moins d'un mois le Prince seroit guéri ; & il se disposoit à lui mettre le premier appareil, lorsque les Bonzes protesterent que, si cet Etranger touchoit aux playes, le Prince mourroit la nuit suivante. Ils ajoûterent que le plus court étoit d'appaiser au plutôt les Dieux, en coupant la tête à un si dangereux homme ; sinon, que le Roi auroit le chagrin d'avoir lui-même contribué à la mort de son fils. Le Roi plus irrésolu que jamais, demeura sans parole. La Reine & les Princesses étoient dans la derniere désolation ; le Prince, qui souffroit les plus violentes douleurs, poussoit des cris, qui auroient fendu les pierres : les Bonzes faisoient grand bruit, & vouloient qu'on envoyât chercher leur Confrere de Facata, & les Courtisans appuyoient cet avis, en disant que le Bonze n'auroit pas plutôt touché les playes du malade, qu'il seroit guéri ; que ce ne seroit pas la premiere œuvre miraculeuse

que ce saint homme auroit faite.

Le Roi étoit sur le point de se rendre, lorsque le Prince recommença à dire, qu'il ne pouvoit pas attendre plus longtems, qu'il souffroit trop, & que certainement le Bonze le trouveroit mort. Le Roi demanda à quelques-uns des plus sages de sa Cour, ce qu'ils en pensoient, & ils répondirent que le Prince avoit raison, & qu'il y avoit moins d'imprudence à tenter les remedes du Portugais, qu'à laisser si longtems le malade sans soulagement. Alors le Roi prit son parti, fit mille caresses à Pinto, les accompagna des promesses les plus flatteuses, & le conjura de ne plus différer à panser son fils. Pinto obéït, & après s'être recommandé au Seigneur, fit ce qu'il avoit souvent vû faire en pareilles occasions, aux Chirugiens de sa Nation dans les Indes. Enfin, il eut assez de bonheur pour réüssir, & le Prince fut sur pied au moins de vingt jours, de sorte qu'il ne lui restoit plus que les cicatrices, & un peu d'engourdissement dans le pouce. Il est aisé

De J. C. 1542.

De Syn Mu. 2202.

de comprendre quelle fut la joye de toute la Cour ; le Roi & la Reine comblerent l'heureux Médecin de présens , & il convient que cette cure lui valut quinze cent taëls.

Sur ces entrefaites , il eut nouvelle que le Corsaire Chinois se préparoit à appareiller , & il demanda son congé. On le lui accorda avec regret , & le Roi lui fit équipper un Bâtiment bien fourni de rafraîchissemens , & lui donna un Gentilhomme pour l'accompagner. Il resta encore quinze jours à MIAYGIMAA ; & s'étant enfin embarqué , il alla prendre terre au port de LIAMPO dans la Chine, où ceux de sa Nation faisoient alors un très-grand commerce. Au reste , je ne prétends point garantir toutes les circonstances de ce récit : l'Auteur , à ce qu'il paroît , aimoit le merveilleux &,l'on a longtems été en garde contre sa sincérité ; mais ceux qui ont été après lui sur les lieux , qu'il a parcourus , lui ont rendu la même justice , que bien des gens rendent aujourd'hui à XENOPHON ; à sçavoir , que s'il a un peu cherché à orner la vérité , il

ne l'a point défigurée. Il eſt ſurtout bien difficile, ce me ſemble, de regarder tout ce qu'il dit ici, comme un épiſode entierement fabuleux; ſurtout, ſi l'on conſidere qu'il a écrit dans un tems, où pluſieurs perſonnes pouvoient le démentir.

De J. C. 1542.

De Syn Mu. 2202.

§. II.

Trois autres Portugais découvrent le Japon. Un Gentilhomme Japonnois va trouver ſaint François Xavier aux Indes. Ses diverſes avantures. Il eſt baptiſé à Goa avec ſes deux Domeſtiques. Le ſaint Apôtre s'embarque avec lui pour le Japon, où il arrive après bien des traverſes.

Mais ſi Pinto en a trop dit ſur la découverte du Japon, qu'il prétend avoir faite, ceux, à qui ſeuls on fait communément honneur de cet événement, n'en ont point dit aſſez; car tout ce que nous ſçavons de leur avanture, c'eſt que trois Portugais nommez ANTOINE MOTA, FRANÇOIS ZEIMOTO, & ANTOINE PEXOTA, qui étoient partis de DODRA, au Royaume de CION, dans

De J.-C. 1548.

De Syn Mu. 2208.

l'Isle MACAÇAR, pour aller à la Chine, furent jettez par une tempête sur les côtes du Japon, & prirent terre à CANGOXIMA, au Royaume de SAXUMA, la même année 1542. que Dom MARTIN ALPHONSE DE SOSA, Gouverneur général des Indes, aborda à GOA, menant avec lui le P. FRANÇOIS XAVIER, un des dix premiers Jésuites, & auquel la divine Providence avoit réservé l'Apostolat d'une Nation, qui devoit faire tant d'honneur à l'Eglise de Jesus-Christ.

Les trois Marchands ne furent pas longtems à Cangoxima, sans faire des habitudes, qui noüerent assez promptement le commerce entre deux Peuples, que la conformité du caractere de leur génie, porté naturellement au grand, de la douceur de leurs mœurs, & d'un extérieur plein d'une gravité bienséante; lia d'une assez étroite amitié, du moment qu'ils se connurent; mais ils firent surtout une connoissance, qui dès-lors, si elle eût été bien ménagée, eût introduit la Religion chrétienne dans le Japon, & dont le

Ciel se servit en effet, quelques années après, pour y faire porter le flambeau de la Foi, de la maniere que nous allons voir. Un Habitant de Cangoxima, nommé ANGEROO, âgé de trente-cinq ans, riche, & d'extraction noble, ayant pratiqué pendant quelques jours ces Etrangers, les goûta fort, & ils apprirent de lui que le souvenir des déreglemens de sa jeunesse lui causoient de violens & de continuels remords de conscience; que pour les appaiser, il s'étoit retiré dans une Maison de Bonzes, se flattant que les entretiens & les bons avis de ces Ministres des Dieux pourroient mettre fin à ses inquiétudes; mais que ce remede, bien loin de guérir son mal, l'avoit empiré, & qu'il croissoit de jour en jour.

De J. C. 1542-48

De Syn Mu. 2202-08

Ceux à qui il s'ouvroit de la sorte, firent apparemment tout ce qu'ils pûrent pour le soulager, mais ils le quitterent sans y avoir réüssi. Deux ans après, un autre Marchand Portugais nommé ALVARE VAZ, étant allé trafiquer à Cangoxima, Angeroo lui communiqua aussi ses pei-

De J. C. 1542.

De Syn Mu. 2202.

nes intérieures; Vaz, qui connoissoit le P. François Xavier, & qui avoit conçu une grande idée de sa sainteté & de son pouvoir auprès de Dieu, voulut engager le Gentilhomme Japonnois à l'aller trouver; » c'est un homme chéri du Ciel, lui » dit-il, je ne doute nullement que » vous ne trouviez dans les char» mes de sa conversation, & dans la » sagesse toute divine de ses con» sei[illegible]que vous cherchez inuti» ment depuis tant d'années. Angeroo se sentit d'abord extrêmement pressé de faire ce que lui disoit le Marchand Portugais; mais considérant qu'il lui falloit abandonner pour longtems sa famille, & s'exposer sur une mer, qui de jour en jour devenoit plus fameuse par les naufrages, il ne pouvoit se résoudre, lorsqu'ayant malheureusement tué un homme dans une rencontre, la crainte de tomber entre les mains de la Justice, l'obligea de s'embarquer sur le premier Navire, qui fit voiles vers Malaca.

Ce Navire étoit commandé par un très-honnête homme, nommé

GEORGE ALVAREZ, ami particulier du P. Xavier. Ses bons exemples, & ses discours édifians, firent résoudre Angeroo à se faire Chrétien, mais il ne persista pas longtems dans cette résolution ; car n'ayant point trouvé à Malaca le saint Apôtre, qui en étoit parti peu de jours auparavant, le chagrin qu'il en conçut, lui fit oublier les raisons, qui l'avoient contraint de sortir du Japon, & il ne songea plus qu'à y retourner. Quelques Mémoires disent néanmoins, qu'il souhaita de recevoir le Baptême, avant que de s'embarquer, & qu'il fit pour cela de grandes instances auprès de D. ALPHONSE MARTINEZ, Grand-Vicaire de l'Evêque de Goa, mais qu'il ne put obtenir cette grace. Ce qui est certain, c'est qu'il partit pour la Chine, n'ayant pas trouvé de Navire, qui le remenât en droiture dans sa patrie.

De J. C. 1542.

De Syn Mu. 2202.

Il fut quelque tems à errer dans ces mers, les vents contraires, & ses irrésolutions l'arrêtant, tantôt dans un Port, & tantôt dans un autre ; & il étoit enfin sur le point

De J. C. 1548.

De Syn Mu. 2208.

d'arriver à Cangoxima, lorſque Dieu, qui en vouloit faire le Chef des prédeſtinez de ſa Nation, permit qu'une tempête, après l'avoir mis en grand danger de périr, le força de rentrer dans le port de Chincheo, ſur la côte orientale de la Chine, d'où il étoit ſorti peu de jours auparavant. Le péril, qu'il venoit de courir, ranima en lui l'ardeur preſqu'éteinte d'embraſſer le Chriſtianiſme; & un jour qu'il ſe promenoit ſur le bord de la mer, roulant dans ſon eſprit les différentes penſées, qui l'avoient ſucceſſivement agité depuis plus de deux ans, il fut agréablement ſurpris de voir paroître Alvare Vaz, qui alloit mettre à la voile pour s'en retourner aux Indes.

Ce Marchand lui reprocha doucement ſon inconſtance, l'obligea de s'embarquer avec lui, & le remena à Malaca, où le premier homme qu'ils rencontrerent en débarquant, fut George Alvarez, qui leur apprit que le Pere Xavier étoit dans la Ville. Ils coururent ſur l'heure le chercher, & les pre-

miers embrassemens du Saint produisirent dans l'ame d'Angeroo un effet si merveilleux, que ce Gentilhomme se trouva tout changé, & commença de sentir renaître une tranquillité d'esprit, qu'il ne connoissoit presque plus. L'Apôtre de son côté, à la vûë d'un Proselyte venu de si loin, ressentit une joye, dont il n'y a que les cœurs Apostoliques, qui soient bien capables. Il s'imaginoit déja renfermer dans son sein toute cette Nation, dont on publioit depuis quelque tems de grandes choses, & pour laquelle il conçut dès-lors une tendresse, qui alla toujours croissant. Angeroo lui réïtéra ses instances pour être baptisé, & comme il s'exprimoit déja passablement en Portugais, le Saint, qui avoit autant d'empressement que lui, de le voir Chrétien, quitta presque toute autre occupation pour l'instruire ; mais une affaire de conséquence l'ayant appellé à la côte de la Pescherie, il envoya Angeroo & deux Domestiques, qui l'avoient accompagné, au Séminaire de Goa, où ils arriverent au commence-

De J. C. 1548.

De Syn Mu. 2208.

De J. C. 1542. ment de Mars de l'année 1548.

De Syn Mu. 2206. De la maniere, dont ils entrerent d'abord dans toutes les pratiques, qui étoient en usage dans cette sainte Maison, d'où sont sortis depuis une bonne partie des Apôtres & des Martyrs de l'Orient, on s'apperçut bientôt que ce n'étoit point là des Indiens, ni des Barbares ; & le P. Xavier, qui ne tarda point à les rejoindre à Goa, fut extrêmement surpris des progrès, qu'ils avoient faits dans le peu de tems, qu'il ne les avoit point vûs. Il crut néanmoins devoir encore différer leur Baptême : il jugea même à propos, que Côme de Torrez, qui de Grand-Vicaire de Goa, venoit de se faire Novice de la Compagnie, leur donnât de nouvelles instructions. Il avoit remarqué dans ce nouvel Ouvrier, qui étoit d'ailleurs un très-habile homme, des qualitez fort propres à la Mission du Japon, qu'il méditoit dès-lors, & il fut bien aise de lui procurer les moyens d'apprendre la Langue & les manieres des Japonnois, en lui donnant occasion de converser souvent avec

ceux-ci. Il penſoit auſſi que ce n'étoit pas aſſez d'une connoiſſance ſuperficielle de nos Myſteres, & des autres articles de notre foi pour des hommes auſſi ſpirituels & auſſi éclairez, que l'étoient les trois Catéchumenes, avant que d'être régénérez dans les Eaux ſacrées du Baptême. De J. C. 1546. De Syn Mu. 2206.

Ils le furent enfin le jour de la Pentecôte de l'année 1548. par les mains de l'Evêque des Indes D. JEAN D'ALBUQUERQUE. La grace du Sacrement fut ſenſible dans tous les trois, mais ſurtout dans l'ame d'Angeroo, où elle établit d'abord cette paix, après laquelle il ſoupiroit depuis tant d'années. Il ſouhaita de porter le nom de PAUL DE STE FOY en mémoire de la Maiſon, où il avoit reçu tant de graces du Ciel, & qu'on appelloit indifféremment *le College de ſaint Paul*, & le *Séminaire de ſainte Foy*; de ſes deux Domeſtiques, l'un fut nommé JEAN, & l'autre, ANTOINE. Auſſitôt après leur Baptême, le P. Xavier, qui trouvoit dans le Maître & dans les Serviteurs de grandes diſpoſitions à la ſainteté, leur

De J. C. 1548. fit commencer les Exercices spirituels, selon la méthode de saint Ignace, sous la conduite du Pere de
De Syn Mu. 2208. Torrez; & pendant cette retraite, qui dura trente jours, il est étonnant avec quelle profusion le Ciel leur communiqua ses faveurs les plus intimes. Le Pere Xavier, qui les visitoit souvent, s'exprime sur cela dans ses Lettres en des termes, qui paroîtroient exagérez, s'ils ne partoient pas de la plume d'un Saint. Paul de sainte Foy ne parloit que de Dieu, & il le faisoit en homme inspiré; on l'entendoit souvent, lorsqu'il étoit seul, témoigner avec ces élans, qui ne peuvent sortir que d'un cœur embrasé d'amour, le désir qu'il avoit de mourir pour son Dieu, & le zele, dont il étoit dévoré pour le salut de ses compatriotes. *O Japon*, s'écrioit-il, *ô ma chere Patrie! Ouvres les yeux, & reconnois les ténébres, qui t'environnent. Tu adores le Soleil & la Lune, & tu ne vois pas que ce sont des Créatures inanimées, que le Créateur a formées pour le service de l'homme! Quelle folie de refuser au Tout-Puissant un hommage, que tout nous*

nous invite à lui rendre, & de le transporter à des ouvrages de ses mains, qui naturellement devroient nous porter à le reconnoître & à l'adorer !

De J. C. 1549.

De Syn Mu, 2209.

L'homme Apostolique leur donnoit tout le tems, qu'il pouvoit soustraire à ses occupations ; & pour mieux connoître le génie de ce peuple, il s'informoit en même tems des Portugais, qui avoient été au Japon, si tous ces Insulaires étoient du caractere de ceux-ci, dont il admiroit la pénétration d'esprit & le bon sens. Tous l'assûrerent qu'il n'étoit pas possible de trouver une Nation plus raisonnable & plus ingénieuse, & qu'ils ne doutoient pas que la Foi ne fît en peu de tems de grands progrès dans ces Isles. Paul de sainte Foi lui donnoit les mêmes espérances, & écrivit sur ce ton-là au saint Fondateur de la Compagnie de JESUS. Ce Néophyte sçavoit déja un peu de Latin, & avoit appris par cœur tout l'Evangile de saint Matthieu. On le voyoit souvent au milieu des ruës & des places de Goa environné d'une troupe de Chrétiens & d'Infideles, proposant aux

De J. C. 1549.

De Syn Mu. 2209.

uns des questions fort subtiles, & tâchant de convaincre les autres de la vérité de notre sainte Religion. Tout cela animoit de plus en plus le zéle du P. Xavier, qui prit enfin sa derniere résolution, que, ni les instances de ses amis, ni la crainte d'une si longue & si périlleuse navigation, ne pûrent jamais lui faire changer.

Le jour de son départ étant fixé, il nomma pour l'accompagner le P. *Côme des Torrez*, & le Frere *Jean Fernandez*, à qui les trois Japonnois avoient aussi appris un peu de leur Langue. Il employa ensuite les derniers mois de cette année, & le commencement de la suivante à régler ses affaires, & s'embarqua au mois d'Avril pour Malaca, où il arriva le dernier jour de Mai 1649. Il y apprit des nouvelles du Japon, qui lui causerent bien de la joye. On lui dit qu'un des Rois de ces Isles se disposoit à envoyer une Ambassade au Vice-Roi des Indes, pour lui demander des Ouvriers de l'Evangile, & voici comment l'on racontoit ce qui lui en avoit fait naî-

tre la pensée. Des Portugais avoient pris terre dans ses Etats, & on les avoit logez par son ordre dans une Maison, qu'on prétendoit être infestée de malins Esprits ; on ne se trompoit pas, disoit la Lettre, les Portugais, qui n'étoient prévenus de rien, y passerent deux ou trois nuits fort mauvaises, & l'un d'eux fut même très-maltraité ; ils en devinerent bientôt la cause, & ils eurent recours au Ciel. Ils firent quantité de prieres, puis ils peignirent des Croix sur toutes les portes & les murailles du Logis. Dieu bénit leur piété & leur foi, ils ne virent & n'entendirent plus rien. Cela fit du bruit dans la Ville, & les Idolâtres apprirent avec admiration le moyen, dont ces Etrangers s'étoient servis, pour chasser le Démon. La nouvelle en alla jusqu'au Roi, qui fit appeller les Portugais, pour s'assûrer de la vérité, & s'instruire des circonstances d'un fait si singulier. Il fut frappé du détail, qu'ils lui en firent, & donna ordre sur le champ qu'on dressât des Croix sur tous les grands chemins, à tous les carrefours des

De J. C. 1549.

De Syn Mu. 2209.

De J. C. 1549.

De Syn Mu. 2209.

ruës, à toutes les avenuës des Villes, & qu'on en peignît même dans tous les appartemens de son Palais. Ainsi l'Ennemi de notre salut fut le premier, qui donna lieu à ce que le Signe adorable de notre Rédemption fût exposé publiquement à la vénération des peuples dans cette terre infidelle. Le Roi voulut ensuite sçavoir, d'où venoit à la Croix tant de vertu : & la réponse des Portugais n'ayant servi qu'à exciter davantage sa curiosité, il forma le dessein de faire venir des Docteurs de leur Religion ; c'étoit là l'unique objet de l'Ambassade, dont on parloit.

Il y a bien lieu de s'étonner, qu'aucun des Historiens de la vie du Saint, ni aucun de ceux, qui ont écrit l'Histoire du Japon, ne nous ait appris la suite de cet événement, ni quel étoit le Roi, dont il est ici parlé, ni enfin ce qui empêcha le P. Xavier d'aller trouver ce Prince, comme il étoit naturel qu'il fît (*a*). Ce silence pourroit faire douter,

(*a*) Il y a pourtant bien de l'apparence que ce Prince étoit, ou le Roi de Saxuma,

De J. C. 1546.

De Syn Mu. 2209.

qu'on eût véritablement reçu de pareils avis, si le témoignage de plusieurs Ecrivains, tous dignes de foi, qui racontent ce fait, n'étoit appuyé de l'autorité de l'Apôtre même, qui dans ses Lettres nous en a fait le détail, que je n'ai fait que copier.

Cependant plusieurs Marchands Portugais se disposoient à faire le voyage du Japon, mais par la seule raison, qu'ils n'y alloient pas en droiture, ou qu'ils devoient s'arrêter en chemin, le P. Xavier leur préféra un petit Bâtiment Chinois, de ceux qu'on appelle JONCS. On fut d'autant plus surpris de ce choix, que le Capitaine, qui commandoit ce Navire, nommé NECEDA, étoit le Pirate le plus fameux de ces mers, & tellement décrié pour ses brigandages, qu'on appelloit son Bâtiment *le Jonc du Voleur*. Ce ne fut donc pas sans peine, qu'on vit le Serviteur de Dieu, se livrer à la merci de ce Corsaire, & il n'est rien qu'on ne mît en

ou celui de Bungo. On ne sçait point, que jusqu'alors les Portugais ayent trafiqué dans les Etats d'aucun autre Roi du Japon.

De J. C. 1549.

De Syn Mu. 2209.

usage pour l'en dissuader ; mais ce fut en vain : toutefois le Gouverneur de Malaca DOM PEDRO DE SYLVA prit pour sa sûreté une précaution, à laquelle vraisemblablement le Ciel attacha la conservation de cette Troupe Apostolique. Il fit jurer Neceda, qu'il meneroit les Peres droit au Japon, & pour s'assûrer encore plus de sa fidélité, il l'obligea de lui laisser en ôtage quelques-uns de ses enfans.

Le quatriéme de Juin, le P. Xavier s'embarqua avec ses deux Compagnons, les trois Japonnois, qu'il avoit amenez de Goa, & quelques Chrétiens, qui devoient lui servir de Catéchistes. Le même jour le vent se trouva favorable, & on appareilla. Après qu'on eut fait environ cent lieuës, il fallut songer à se prémunir contre les TYPHONS, & pour cet effet Neceda alla prendre terre à une Isle voisine. On appelle Typhon dans les Indes, un vent de tourbillon, qui souffle de tous côtez, & qui domine fort sur les mers de la Chine, & du Japon. Un Vaisseau ainsi investi de toutes parts, ne fait que pirouët-

ter, & les plus habiles Pilotes y sont bientôt au bout de leur art. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que ces tourmentes durent ordinairement plusieurs jours de suite, ensorte qu'il faut qu'un Bâtiment soit bon & bien gouverné, pour résister jusqu'à la fin. Par bonheur on peut les prévoir, & se mettre en état de n'être pas surpris ; car on ne manque jamais d'en être averti par un Phénoméne assez singulier. On voit un peu auparavant vers le Nord trois Arcs-en-Cielcon centriques de couleur de pourpre.

De J. 1549.

De Syn Mu. 2209.

Neceda s'étant fortifié contre les Typhons, leva l'Ancre. Il avoit encore sept cent lieuës à faire ; néanmoins on s'apperçut qu'il n'alloit point en route. Il s'arrêtoit même à toutes les Isles, qui se trouvoient sur son passage, tantôt sous un prétexte, & tantôt sous un autre. Le plus souvent cela dépendoit d'une Idole, qu'on avoit exposée sur la Poupe du Vaisseau, & que le Corsaire consultoit à chaque instant. Ainsi les Missionnaires avoient la douleur de se voir à la discrétion de ces mêmes Puissances Infernales,

De J. C. 1549. De Syn Mu. 2209.

dont ils alloient ruiner l'Empire au Japon : outre cela, on leur faisoit tous les jours mille avanies, & ils coururent plus d'une fois risque de la vie ; deux choses surtout y contribuerent.

La premiere fut, que Neceda s'avisa un jour de demander à son Idole, si son voyage seroit heureux? L'Idole répondit que le Navire arriveroit heureusement au Japon, mais qu'il ne reverroit jamais Malaca. Le Pirate crut que cela vouloit dire, qu'il périroit au retour du Japon, & il résolut de chercher à éloigner le plus qu'il pourroit son malheureux sort. Peu de jours après, le Bâtiment étant à l'ancre vis-à vis de la Cochinchine, un jeune Chinois Chrétien, de la suite des Missionnaires, tomba dans la sentine, que par mégarde on avoit laissée ouverte ; mais comme il fut promptement secouru, il en fut quitte pour une blessure assez considérable à la tête. Tandis qu'on le pansoit, la fille du Capitaine tomba à la mer, & quoique tout l'Equipage s'empressât pour la sauver, elle fut engloutie par les vagues à la vûë de

ſon pere. On peut juger quelle fut la douleur de cet homme ; il s'y abandonna ſans meſure, & l'on eut aſſez de peine à le faire revenir de ſes premiers tranſports. Dès qu'ils furent calmez, il voulut ſçavoir de ſon Idole la cauſe d'un ſi grand malheur, & le Démon fit réponſe, que ſi le jeune Chrétien n'eût pas été retiré de la ſentine, la fille Idolâtre n'eût pas péri. Alors le Corſaire enragé contre les Chrétiens, entra dans des accès de fureur, qui firent croire, qu'il alloit les immoler aux manes de ſa fille, mais un bon vent, qu'on attendoit avec impatience, s'étant levé tout à coup, on ne ſongea plus qu'à en profiter, pour ſe tirer d'un parage, où il ne faiſoit pas ſûr de reſter, & qui n'offroit à l'eſprit, que des idées funeſtes.

De J. C. 1549.

De Syn Mu. 2209.

Enfin après bien des détours, Neceda tourna vers la Chine, & entra dans le Port de CANTON, réſolu d'y paſſer l'Hyver; mais à peine y avoit-il jetté l'ancre, qu'il changea de penſée, & fit deſſein d'aller hyverner dans un autre Port. Il n'en étoit pas loin, lorſqu'il eut avis par un Bâtiment

De J. C. 1549.

De Syn Mu. 2209.

Chinois, qu'il rencontra, que toute cette Côte étoit infeſtée de Forbans. Les Corſaires ne ſe cherchent point, & n'aiment pas à ſe rencontrer: Neceda eut bien voulu retourner à Canton ; mais le vent étoit contraire : le ſeul parti, qui lui reſtoit à prendre, fut d'entrer, comme il fit, dans la mer du Japon à la faveur d'un petit vent, qui le conduiſit en peu de jours au Port de CANGOXIMA. Ce fut le quinziéme d'Août, que les Miſſionnaires aborderent à cette terre ſi deſirée, après ſept ſemaines de navigation ſur la plus orageuſe mer du monde, ayant eu pourtant beaucoup moins à ſouffrir de la fureur de cet Elément, que de la férocité de leurs Conducteurs, & de la malice du Prince des ténébres.



§. III.

Paul de Sainte Foi convertit sa Famille. Le P. Xavier & ses Compagnons étudient la Langue du Japon. Particularitez de cete Langue. Origine fabuleuse des Caracteres Japonnois. Paul de Sainte Foy, & le P. Xavier vont à la Cour du Roi de SAXUMA, *& ce qui s'y passe.*

De J. C. 1549.

De Syn Mu. 2209

Ce fut un grand sujet de joye pour la famille de Paul de Sainte Foy, que de le revoir après une si longue absence, & dans le tems, qu'on le croyoit perdu. Les Missionnaires y prirent part, mais ce qui les combla de consolation, c'est que dès les premiers entretiens de ce fervent Néophyte avec sa famille, sa femme, une fille unique qu'il avoit, & la plûpart de ses parens déclarerent qu'ils vouloient imiter son exemple. Il les instruisit lui-même, le P. Xavier les baptisa, & de si heureux commencemens donnant au St Apôtre tout lieu de croire, que ses travaux ne seroient point infructueux dans une terre si bien préparée, il

De J. C. 1549. De Syn Mu. 2209.

s'appliqua sérieusement avec ses deux Compagnons à l'étude de la Langue.

J'ai parlé plus haut de la différence de cette Langue avec la Chinoise ; j'ajoûte ici, qu'elle est très abondante, extrêmement variée, non seulement, parce que chaque Province a sa dialecte particuliere, mais encore, parce que les caracteres y ont des significations différentes, selon la diversité des personnes, à qui on parle, des sujets, que l'on traite ; & du ton, dont on prononce. Elle est extrêmement énergique ; figurée & métaphorique, comme le sont presque toutes celles de l'Asie, mais elle a cela de propre, qu'en peu de mots elle dit beaucoup, & que chaque caractere y fait une phrase entiere. Les Japonnois se servent d'un pinceau pour écrire, & le font avec une vîtesse surprenante. Ils font leurs lignes perpendiculaires, & le P. Xavier en demandant un jour la raison à Paul de sainte Foy, celui-ci lui répondit, que l'écriture étant l'expression de la pensée de l'homme, elle ne pouvoit avoir trop de ressemblance avec l'homme, qui avoit

été fait droit par le Créateur. Nous parlerons dans le dernier Livre de cette Histoire du Papier du Japon, & de la maniere, dont il se fait. De J. C. 1549. De Syn Mu. 2209.

J'ai lû dans quelques Mémoires, que ce qui forme le langage sçavant dans cet Empire, n'est qu'un assez léger changement dans les caracteres, dont les Japonnois attribuënt l'invention à un certain CAMBODAXI, que quelques-uns disent les avoir apportez de la Chine: mais cela n'est pas vraisemblable, suivant ce que nous avons dit de la différence des Caracteres Chinois, & des Japonnois. Cambodaxi, dit-on encore, faisoit son séjour ordinaire à Sacai, mais étant parvenu à une extrême vieillesse, il s'enferma dans une caverne, dont il fit murer l'entrée, & où l'on croit qu'il prie sans cesse les mains élevées vers le Ciel. Il doit y demeurer dix mille ans dans cette posture, & il a prédit, qu'après ce tems-là, il reparoîtroit sur la terre, pour réfuter un faux Docteur nommé MIROZU, qui doit venir prêcher une nouvelle doctrine, & entreprendre d'établir une nouvelle

De J. C. 1549.

De Syn Mu. 2209.

Religion. Cette caverne eſt, ajoûte-t-on, dans un petit Bourg, appellé COÏA, à treize lieuës de Sacai, où l'on a bâti un Temple magnifique en l'honneur du Prophéte, & un ſuperbe Monaſtere. L'Anniverſaire de la retraite de Cambodaxi ſe célèbre dans tout le Japon avec beaucoup de ſolemnité; & de toutes les parties de l'Empire on va en pélerinage au Temple de COÏA. Heureux celui, dont les dents peuvent être enterrées au même lieu! il eſt ſûr, dit-on, d'aller tout droit en Paradis.

Cependant Paul de ſainte Foy ſe crut obligé d'aller rendre ſes devoirs au Roi de Saxuma ſon Souverain, & lui demander ſa grace, pour le meurtre, qui l'avoit obligé à diſparoître. Il en fut bien reçu, & il en obtint ſans peine ce qu'il ſouhaitoit. Le Roi lui fit enſuite bien des queſtions ſur les avantures de ſon voyage, ſur le commerce & la puiſſance des Portugais dans les Indes, & ſur la Religion, qu'ils y avoient établie. Il ſatisfit le Prince ſur tous ces articles, & s'étendit beaucoup ſur le

dernier : comme il s'apperçut qu'on l'écoutoit avec plaisir, & que la plûpart des assistans étoient même touchez de ce qu'il venoit de dire, il tira un Tableau, qu'il tenoit caché sous sa robe, & le fit voir au Roi; c'étoit une Vierge très-bien peinte, & qui tenoit entre ses bras l'Enfant JESUS. Le Roi fut si frappé à cette vûë, que par un mouvement subit, dont apparemment il ne fut pas le maître, il mit les deux genoux en terre pour rendre ses hommages à la Mere, & au Fils, dont les visages lui parurent respirer quelque chose d'auguste & de divin. La Reine sa mere, à qui il voulut qu'on portât cette Image, se trouva saisie du même sentiment de Religion, & se prosterna pareillement avec toutes ses Dames, pour adorer le Dieu des Chrétiens. Il fallut encore expliquer à cette Princesse nos principaux Mysteres; elle en fut charmée, & le P. Xavier n'eut pas plutôt appris ce qui s'étoit passé à cettte audience, qu'il en fit demander une pour lui-même.

De J. C. 1549.

De Syn Mu. 2209.

Il n'eut pas de peine à l'obtenir, parce que Paul de sainte Foy avoit

De J. C. 1549.

De Syn Mu. 2209.

fait naître dans cette Cour un grand désir de le voir. Le Saint se prépara à cette action par de ferventes prieres, & par un redoublement de ferveur. Il sentoit plus, qu'il n'avoit encore fait, la difficulté de persuader à un Peuple superstitieux & superbe, de changer de Religion ; d'obliger des Sçavans accoutumez à se voir écoutez comme des Oracles, d'avoüer qu'ils avoient été trompez dans la chose du monde, où il est moins pardonnable de l'être ; enfin de faire adorer la Croix, & d'en faire respecter les opprobres à des Grands, dont le faste & l'orgueil n'avoit rien d'égal. Il ajoûtoit dans les Lettres, qu'il écrivit alors aux Indes & en Europe, que les plus grands obstacles, qu'il prévoyoit au succès de son entreprise, seroient sans doute de la part des Bonzes; qu'il étoit bien résolu de se ménager avec ces faux Prêtres, dont le crédit étoit grand parmi le peuple, mais qu'il n'étoit pas moins déterminé à faire son devoir dans toute l'étenduë d'un zele réglé par la prudence : heureux, s'il y trouvoit l'occasion de donner sa vie pour Jesus-Christ !

Ce fut le vingt-neuviéme de Septembre, qu'il se rendit à la Cour de Saxuma, après avoir recommandé son entreprise à S. Michel, & mis le Japon sous la protection de ce Chef de la Milice céleste. Le Roi & la Reine mere reçurent l'Apôtre comme un homme extraordinaire, le jour ne suffit pas pour l'entretenir, & on le retint jusques bien avant dans la nuit. On ne se lassoit pas de l'entendre parler de la Religion, & l'on trouvoit qu'il en parloit d'une maniere ravissante; mais l'on ne revenoit point de la surprise, où jettoit tout le monde la vûë d'un homme, qui avec tant de mérite avoit renoncé à tout, & entrepris de si périlleux voyages, pour annoncer à des inconnus & à des Etrangers, dont il n'espéroit rien, la connoissance du vrai Dieu. Ce noble désintéressement, & ce courage héroïque dans les Missionnaires, furent longtems l'admiration des Japonnois, qui sçavent estimer la grandeur d'ame; & après la grace, contribuerent plus, que toute autre chose, à persuader cette Nation de la vérité d'une Reli-

De J. C. 1549.

De Syn Mu. 2209.

De J. C. 1549. De Syn Mu. 2209.

gion, qui inspire de tels sentimens.

Le Roi, qui avoit un grand sens, fit au P. Xavier des questions très-subtiles, & charmé de ses réponses, il lui ajoûta, que si sa Religion étoit la véritable, il devoit s'attendre, que les Démons feroient d'étranges efforts, pour s'opposer à son établissement dans le Japon. Il lui parla ensuite du dessein, où on lui avoit dit qu'il étoit, d'aller à Méaco, & l'avertit que cette Capitale de l'Empire étoit toute en trouble, & par conséquent peu disposée à l'écouter: d'ailleurs, que la saison étoit bien avancée, pour entreprendre un voyage si long, & que s'il vouloit différer son départ, il l'y feroit conduire par mer. Ce qui engageoit ce Prince à parler ainsi, étoit une vûë d'intérêt; il vouloit attirer & fixer le commerce des Portugais dans ses Etats, & il se flattoit d'y réüssir, en y retenant un homme si fort considéré de ces Marchands. Pour l'y engager d'avantage, il le combla de marques de bonté & de distinction, & lui donna un ample pouvoir de prêcher la Loi Chrétienne à ses Su-

jets ; ce qu'il confirma peu de jours après par un Edit. De J. C. 1549. De Syn Mu 2209.

§. IV.

Le Saint prêche publiquement à Cangoxima. Avis qu'il donne aux Missionnaires de sa Compagnie. Fruit de ses premieres prédications. Conduite des Bonzes à son égard. Il fait plusieurs miracles.

L'homme Apostolique parut se rendre ; & de retour à Cangoxima, lui & ses Compagnons, qui par leur application à l'étude de la Langue, s'étoient déja mis en état de se faire entendre, se montrerent le Crucifix à la main dans les places publiques. La nouveauté du spectacle, & la réputation, que les Prédicateurs s'étoient acquise par la sainteté de leur vie, & par les conversations particulieres qu'ils avoient euës avec plusieurs personnes de considération, leur attirerent une foule d'Auditeurs, à qui ils annoncerent le Royaume de Dieu. On ne se contentoit pas de les entendre en public ; on les suivoit chez eux, &

De J. C. 1549.

De Syn Mu. 2209.

on ne leur donnoit pas un moment de repos. Ce concours leur causoit une fatigue extrême, mais ils en étoient bien dédommagez par le plaisir, qu'ils trouvoient à traiter avec un Peuple, qui leur paroissoit aimer & chercher sincerement la vérité, & qui ne leur objectoit rien, que de solide & de sensé.

Dans une Lettre que le P. Xavier écrivit alors à ses Freres de Goa, il leur manda qu'ils n'avoient qu'à se préparer tous à venir au Japon; » mais, ajoûtoit-il, vous devez vous » attendre à trouver des esprits sub» tils & exercez dans la dispute. Il » faut aussi compter de prêcher d'e» xemple autant & plus que de pa» roles; car les Japonnois, préve» nus que leurs Bonzes menent une » vie fort austere, se scandalise» roient, s'ils voyoient les Prédi» cateurs de l'Evangile moins pé» nitens que leurs Prêtres. Ce que le saint Apôtre proposoit aux Religieux de sa Compagnie, il le pratiquoit lui-méme, aussi bien que ses Compagnons, avec tant de rigueur, qu'on ne comprenoit pas comment il

y pouvoit résister. Après avoir fatigué tout le jour, ils passoient la nuit en prieres ; on ne les voyoit presque jamais dormir, & leur nourriture n'étoit qu'un peu de légumes à l'eau & au sel. Le Saint écrivit en Europe dans les mêmes termes, qu'il avoit fait à Goa : il eut même la pensée d'écrire au souverain Pontife, & d'exhorter par une Lettre circulaire, les plus célebres Universitez de l'Europe, à ne pas laisser perdre une moisson mûre & abondante, pour s'amuser à de vaines spéculations, & se remplir l'esprit de connoissances stériles.

De J. C. 1549.

De Syn Mu 2209.

Cependant le Mystère d'un Dieu en trois Personnes, & celui d'un Dieu incarné & mort sur une Croix, furent d'abord d'étranges paradoxes pour un peuple, qui veut tout réduire aux principes du bon sens naturel. Quelques-uns, sans vouloir rien examiner davantage, traiterent les nouveaux Docteurs de visionnaires, & leur Doctrine d'extravagante. D'autres plus raisonnables, suspendirent leur jugement, ne pouvant, disoient-ils, se persua-

De J. C. 1549.

De Syn Mu. 2209.

der que des hommes, d'ailleurs si judicieux, eussent voulu courir tant de risques pour leur débiter des fables ; ils se rendirent même plus assidus aux instructions des Missionnaires ; & Dieu bénissant leur zéle à chercher la vérité, ils la trouverent, & s'y soumirent. Le premier, qui demanda le Baptême, fut un homme de basse naissance ; le P. Xavier lui donna le nom de BERNARD, & ce fervent Néophyte quitta tout, pour se mettre à la suite des Serviteurs de Dieu.

Un entretien, que le Pere Xavier eut avec le Supérieur des Bonzes de Cangoxima, servit beaucoup à donner du crédit au Christianisme. Le TUNDE, (*a*) qui passoit pour l'Oracle du pays, fut surpris de trouver un homme, qui en sçavoit plus que lui, & il ne put s'empecher d'avoüer, que personne au monde ne surpassoit en science & en esprit le Chef des Religieux d'Europe. A l'exemple, & sur le témoignage de

(*a*) On appelle ainsi les Supérieurs des Monasteres des Bonzes, & ce sont comme les Evêques de la Religion des Budsoïstes.

ce Docteur, qui par excellence avoit été surnommé NINGIT, c'est-à-dire, *le cœur de la vérité*, tous les Bonzes de Cangoxima parurent faire une estime particuliere du Saint; mais le déréglement secret de leurs mœurs, & la crainte de décheoir du haut rang d'estime où ils étoient, les retinrent dans l'idolâtrie; il n'y eut parmi tant d'endurcis, que deux élus, dont la conversion ne laissa pas de faire un grand effet sur le peuple.

De J. C. 1549.

De Syn Mu. 2209.

Les choses en étoient-là, & le saint Apôtre s'attendoit à de nouvelles conquêtes, lorsque les Bonzes, qui venoient de fermer les yeux à la lumiere, les ouvrirent tout à coup sur leurs intérêts temporels. Ils firent réflexion, que si de bonne heure ils ne s'opposoient aux progrès de la nouvelle Religion, ne recevant plus les aumônes, qu'on avoit accoûtumé de leur donner, ils n'auroient bientôt plus de quoi subsister; sur quoi ils prirent leur parti. On les vit aussitôt aller de maison en maison, pour décrier les Missionnaires; ils n'assistoient plus à leurs instruc-

De J. C. 1549.

De Syn Mu. 2209.

tions, que pour les tourner en ridicules, & ils en vinrent jusqu'à les outrager de paroles. Une conduite si violente ne leur réüssit pas; on comprit aisément quel en étoit le motif, & on leur en fit de sanglans reproches; on leur remontra, que c'étoit par de solides raisons, & non par des injures, qu'il falloit combattre leurs adversaires, & on leur représenta que ceux-ci menoient une vie exemplaire, & pratiquoient des vertus, qui donnoient un grand poids à la doctrine qu'ils prêchoient: enfin qu'ils établissoient cette doctrine sur des principes, qu'il n'étoit pas aisé de renverser.

Les miracles que le P. Xavier fit alors en grand nombre, furent encore plus efficaces, que tout le reste pour faire taire les Bonzes, ou du moins, pour rendre inutiles leurs invectives. Je n'en rapporterai qu'un seul.

Un homme de condition venoit de perdre une fille unique, laquelle faisoit toute sa consolation, & il avoit été frappé de cette perte à un point, qu'on craignit pour sa vie. Des

Des Néophytes, qui étoient allez chez lui pour le consoler, touchez de l'état déplorable, où l'avoit réduit sa douleur, lui conseillerent de redemander sa fille au Dieu des Chrétiens, & d'employer auprès de lui le crédit du grand Docteur des Portugais. Il les crut, alla se jetter aux pieds du Saint, & le conjura les larmes aux yeux de lui rendre sa fille. Le Saint se trouva si attendri à la vûë de cet homme, à qui l'amertume, dont il avoit le cœur pénétré, ôtoit presque le jugement & la parole, qu'il ne pût lui-même proférer un seul mot. Il se retira assez brusquement, en jettant un grand soupir, s'enferma dans son Oratoire avec Fernandez, & tous deux firent à Dieu une de ces courtes, mais vives prieres, qui pénétrent les Cieux.

De J. C. 1549.

De Syn Mu. 2209.

Xavier dans le moment se sentit exaucé (*a*), il retourna aussitôt à l'endroit, où il avoit laissé ce pere

(*a*) C'est ce même miracle que le Poussin a voulu représenter dans le magnifique Tableau, qu'on voit au grand Autel de l'Eglise du Noviciat des Jésuites de Paris; mais il en a changé toutes les circonstances.

De J. C. 1549.

De Syn Mu. 2209.

infortuné, l'aborda d'un air inspiré, & ne lui dit que ces deux mots : *allez, Monsieur, vos vœux sont accomplis.* Le Gentilhomme, qui ne comprenoit rien à ces manieres, en fut choqué, & sortit fort mécontent; mais à peine avoit-il fait quelques pas, qu'il aperçut un de ses Domestiques, qui accouroit vers lui, & qui du plus loin, qu'il le vit, lui cria, que sa fille étoit vivante. Il s'arrêta tout interdit, & un moment après il la vit elle-même, qui venoit au-devant de lui. Il doutoit encore, si ses yeux ne le trompoient point, lorsque sa fille se jetta à son col, & le tint étroitement embrassé. Elle lui raconta ensuite, qu'au même instant, qu'elle avoit rendu les derniers soupirs, deux horribles Démons s'étoient jettez sur elle, & l'avoient voulu entraîner dans les Enfers, mais qu'elle avoit été arrachée d'entre leurs griffes par deux hommes vénérables, qui heureusement s'étoient rencontrez sur son passage, & qu'aussitôt elle s'étoit trouvée pleine de vie & de santé, sans qu'elle pût dire comment cela s'étoit fait.

Le pere pleuroit de joye, tandis que sa fille parloit; il comprit aisément, quels étoient les deux hommes, qui lui avoient rendu sa fille, & il la mena sur l'heure au logis des Missionnaires. Sitôt qu'elle apperçut le Pere Xavier & Fernandez, elle s'écria, que c'étoit là ses deux libérateurs, & courut se prosterner à leurs pieds; son pere en fit autant, & l'un & l'autre demanderent dans le moment à être instruits & baptisez.

De J. C. 1549.

De Syn Mu. 2209.

Tant de merveilles rendirent le S. Apôtre cher & respectable aux Cangoximains; mais une chose, qui arriva dans le même tems, leur fit connoître combien il étoit dangereux de l'offenser, & jusqu'à quel point le Dieu qu'il leur annonçoit prenoit ses intérêts. Un Idolâtre lui parla un jour insolemment & avec outrage, le Pere ne lui répondit que ces deux mots: *mon ami, Dieu vous conserve la bouche*; & sur le champ, ce malheureux fut frappé d'un chancre à la langue, qui en fut toute rongée avec des douleurs intolérables, & avec une infection, que lui-même ne pouvoit supporter. Il y avoit tout lieu de

De J. C. 1549. — De Syn Mu. 2209.

croire, que des évenemens si inoüis, & des prodiges, dont on ne s'étoit point encore avisé au Japon de croire les Dieux mêmes capables, seroient suivis de la conversion de toute la Ville, & de tout le Royaume ; les Bonzes en jugerent ainsi, & ils se persuaderent, qu'il n'y avoit pas un moment à perdre, s'ils vouloient détourner les malheurs, qui les menaçoient.

§. V.

Les Bonzes s'assemblent, pour chercher les moyens d'arrêter le progrès de l'Evangile. Leur discours au Roi, & quel en fut le succès. Paul de Sainte Foy est obligé de s'exiler.

Après bien des délibérations sur une affaire de cette importance, ils convinrent qu'il falloit aller trouver le Roi, l'intimider, & l'engager, à quelque prix que ce fût, à abolir dans ses Etats une Religion, qui s'établissoit visiblement sur les ruines de leurs Sectes. Ils choisirent les plus apparens d'entr'eux, & il y a bien de l'apparence, qu'il y avoit

parmi eux des Docteurs des deux Religions, d'autant plus qu'il s'agissoit d'une affaire, où ils avoient un interêt commun. Ce qui est certain, c'est que les Députez parlerent au nom de toutes les Sectes. Ces Députez s'étant donc présentez devant le Prince, celui qui portoit la parole, lui dit:

De J. C. 1549.

De Syn Mu. 2209.

» Seigneur, nous venons de la » part d'AMIDA & de toutes les Di- » vinitez, qu'on adore dans cet Em- » pire, vous demander si vous êtes » résolu d'abolir entierement leur » culte, & de vous rendre vous- » même adorateur d'un Dieu cru- » cifié, dont les Ministres sont trois » misérables, qui ne trouvant pas » de quoi vivre aux Indes, en sont » venu chercher au Japon. Le soin » de nos Personnes exposées tous » les jours à la rage d'une populace, » que ces Enchanteurs ont séduite, » n'est pas ce qui nous fait parler: » mais pouvons-nous voir sans dou- » leur les Temples abandonnez, » les Autels sans parfums, & les » Dieux immortels deshonorez? » Aucun de nous, Seigneur, n'a pû

De J. C. 1549.

De Syn Mu. 2209.

» encore se persuader, que vous
» ayez quitté la Religion de vos Peres,
» & qu'il vous soit venu seulement
» à l'esprit, que la Chine &
» le Japon, les deux Nations les
» plus éclairées de l'Univers, ayent
» été l'espace de tant de siécles dans
» l'erreur, sur la chose du monde, en
» quoi il est moins excusable d'errer.
» Mais si vous leur avez sur
» cela rendu justice, permettez-
» nous de vous le dire; vous n'en
» êtes que plus coupable; vous
» adorez nos Dieux, & vous favorisez
» une Doctrine, qui les dégrade;
» vous reconnoissez qu'ils
» ont des foudres en main, & vous
» protegez des impies, qui levent
» contre eux l'étendart de la rébellion;
» & que diront les autres
» Rois, que diront nos Empereurs,
» quand ils sçauront, que de votre
» propre autorité, vous avez introduit
» dans cet Empire une Religion,
» qui en sappe tous les fondemens?
» mais, que n'entreprendront
» pas contre vous les zélez
» Sectateurs des Camis & des Fotoques;
» & assistez du secours du

» Ciel, que n'executeront-ils pas ? » Attendez-vous, Seigneur, à voir » tous vos voisins, entrer à main » armée dans vos Etats, & y por- » ter partout la désolation. Atten- » dez-vous à voir tous ceux de vos » sujets, qui n'ont pas encore fléchi » le genoüil devant le Dieu des » Chrétiens, se joindre à vos en- » nemis, persuadez, qu'ils doivent » encore plus de fidélité aux Dieux » tutélaires de la patrie, qu'à vous » mortel & homme comme eux. » Tout est permis dans ces rencon- » tres ; & si les Rois n'ont de pou- » voir, que ce qu'ils en ont reçu » des Dieux immortels, du mo- » ment qu'ils refusent à ces Etres » souverains les hommages, qui » leur sont dûs, ils se dépoüillent » eux-mêmes de tout ce qui les di- » stinguoit du reste des hommes. » Songez donc, Prince, à profiter » de cet avis, que le Ciel vous don- » ne par notre bouche ; ne nous » obligez pas à fermer nos Tem- » ples, & à nous retirer avec nos » Dieux ; car alors n'y ayant plus » rien dans le Saxuma, qui fût ca-

De J. C. 1519.

De Syn Mu. 2209.

De J. C. 1549.

De Syn Mu. 2209.

» pable d'arrêter la colere divine,
» nous ne répondrions pas de ce
» qui pourroit en arriver.

Il faut connoître toute la fierté des Prêtres du Japon, & sçavoir le crédit, qu'ils ont sur l'esprit des peuples, pour se persuader qu'une remontrance aussi insolente, & aussi remplie de maximes séditieuses, ait été faite à un Roi jaloux de son autorité au point, que le sont tous les Monarques de l'Asie. Rien n'étoit pourtant plus capable d'établir solidement le Christianisme dans ce Royaume, que cette audacieuse démarche des Bonzes, & peut-être de les perdre eux-mêmes. Le Roi de Saxuma étoit haut; & quoiqu'il fût du nombre de ces Princes, qui sçavent se plier & dissimuler, quand ils y trouvent leur avantage, il n'étoit pas d'humeur à souffrir, que ses Sujets lui fissent la loi; mais il se voyoit dans des circonstances, où il crut pouvoir accorder son intérêt avec son autorité, en temporisant; il ne parut pas être choqué du discours des Bonzes, mais il ne leur fit point une réponse favorable; &

ce qui l'obligea d'en user ainsi, c'est qu'on attendoit de jour en jour des Navires Portugais. De J. C. 1549.

Par malheur on apprit peu de tems après, que ces Navires avoient pris la route de FIRANDO, & l'on sçut bientôt, qu'ils y avoient moüillé l'ancre ; la seule commodité du moüillage avoit engagé les Portugais à ce changement, mais il ne fut pas possible de faire entendre raison sur cela au Roi. Ce Prince perdoit doublement; car outre que ses Etats ne profitoient plus du commerce, ce profit passoit au Roi de Firando son ennemi. Il entra en fureur, & les Bonzes jugerent bien, qu'ils n'avoient plus qu'à le laisser faire. Sa premiere démarche fut d'appeller le P. Xaxier, à qui il fit les reproches les plus sanglans de l'ingratitude des Portugais, qu'il avoit, disoit-il, comblez d'amitié ; & qui de gayeté de cœur, & sans aucun sujet, lui préféroient son Rival, dans le tems même, qu'il protégeoit leur Religion, & qu'il engageoit ses Sujets à l'embrasser. On ne dit point, qu'il ait ordonné au De Syn Mu. 2209.

De J. C. 1549.

De Syn-Mu. 2209.

Saint de sortir de son Royaume ; il y a même bien de l'apparence qu'il se posséda assez, pour ne pas faire cet affront à un homme, à qui il avoit rendu de fort grands honneurs, & pour ne pas se broüiller sans retour avec les Portugais, mais on vit bientôt paroître un Edit, qui portoit défense, sous peine de la vie, à tous ses Sujets, de renoncer au culte des Dieux de l'Empire.

Il n'est pas possible d'exprimer avec quelle promptitude on déféra à cet Edit. Tout commerce cessa d'abord avec les Missionnaires de la part de ceux, qui n'étoient pas encore Chrétiens ; mais la piété & la ferveur des nouveaux Fideles consolerent un peu leurs Pasteurs d'une si soudaine révolution. Dans ce petit troupeau, qui n'étoit gueres composé, que de cent personnes, il n'y eut pas un Néophyte, qui ne témoignât une reconnoissance infinie, d'avoir été choisi de Dieu préférablement à tant d'autres, pour lui former un Peuple saint au milieu d'une Nation idolâtre. C'étoit une chose admirable, de voir sur

cela les transports de leur zele ; on ne pouvoit les entendre, ni les voir, sans être attendri jusqu'aux larmes, & sans être étonné de l'abondance des graces, dont le saint Esprit avoit rempli leurs cœurs ; cependant tout persuadé qu'étoit le P. Xaxier, qu'ils donneroient plutôt mille vies, que de renoncer au Christianisme, il ne voulut pas, dans la nécessité, où il se voyoit de les quitter, les laisser sans armes & sans défense au milieu de tant d'ennemis. Il les assembla plusieurs fois, pour les fortifier dans leurs bons sentimens, & pour les instruire de ce qu'ils devoient répondre à ceux, qui entreprendroient d'ébranler leur foi, & de séduire leur raison. Il s'attacha surtout à leur bien expliquer les principaux Mysteres de la Passion du Sauveur des hommes, dont les Japonnois ont toujours été extraordinairement touchez.

De J. C. 1549.

De Syn Mu. 2209.

Enfin il recommanda à Paul de sainte Foy de veiller à la conservation de cette Eglise naissante, qui alloit être sans Chef & sans guide, exposée à toute la fureur, & aux

De J. C. 1549.

De Syn Mu. 2209.

fausses subtilitez des Ministres de l'idolâtrie. Paul se sentit infiniment honoré de cette commission, & quitta tout pour vacquer uniquement à un si saint Ministere. Mais Dieu n'avoit pas comblé ce fervent Néophyte de tant de faveurs, pour n'en faire qu'un Chrétien ordinaire. Les Bonzes ne pûrent souffrir, que le départ des Missionnaires n'eût ramené au culte de leurs Dieux aucun de ceux, qui l'avoient abandonné. Ils s'en prirent à Paul de sainte Foy, & lui susciterent tant d'affaires fâcheuses, qu'ils l'obligerent à se bannir volontairement de son pays. Ce petit triomphe fut pourtant le seul fruit, qu'ils retirerent de leurs véxations, & tous les mouvemens, qu'ils se donnerent, pour pervertir les Fideles, furent inutiles. Ceux-ci choisirent un d'entr'eux, pour prendre la place de Paul de sainte Foy : & la bonne odeur, qu'ils répandirent partout, multiplia considérablement leur nombre en peu de tems, ainsi que nous le verrons dans la suite de cette Histoire.

§. VI.

Saint François Xavier part de Cangoxima. Description d'un Château, où il prêche J. C. Son arrivée à Firando, & de quelle maniere il y fut reçu. Il passe ensuite à Amanguchi, & delà, à Méaco. Quel fut le succès de ce voyage. Description d'un Temple de la Religion du SINTO.

Cependant le P. Xavier, persuadé que la même raison, qui avoit changé le Roi de Saxuma à son égard, engageroit celui de Firando à le bien recevoir, résolut de l'aller trouver. Il partit de Cangoxima au mois de Septembre de l'année 1550. après treize mois, ou environ de séjour dans ce Royaume, un des plus considérables du Ximo, & même de tout le Japon. A six lieuës de la Ville, il se trouva au pied d'un Château, qui appartenoit à un Seigneur nommé EKANDONO, Vassal du Roi de Saxuma, & dont l'aspect le frappa. Il étoit à dix Bastions revêtus de pierres de taille environnez d'eaux, & il n'y avoit

De J. C. 1550.

De Syn Mu. 2210.

De J. C. 1550.

De Syn: Mu. 2210.

de communication de l'un à l'autre, que par des ponts-levis. Les fossez étoient extraordinairement profonds, quoique creusez dans le roc. Le Château même, quoique très-vaste, ne paroissoit gueres qu'un rocher escarpé au milieu de l'eau-vive. Ces dehors ne promettoient, ce semble, rien que d'affreux; mais lorsqu'on avoit passé un chemin étroit, qui conduisoit au-dedans de la place, on étoit tout surpris de trouver un Palais également superbe & délicieux. Galeries, Portiques, Terrasses, Jardins, Appartemens, tout causoit une surprise, qui n'étoit pas le fruit de la nouveauté seule; chaque piece étoit travaillée avec un art & une délicatesse infinie; & il régnoit dans le tout un goût naturel, qui plaisoit infiniment.

Le P. Xavier fut invité d'entrer dans ce Château, & il y fut reçu d'une maniere, qu'il n'avoit pas lieu d'espérer. Il profita de cet accueil pour y annoncer Jesus-Christ. Tous les Domestiques du Palais, & tous les Soldats de la Garnison, étoient

accourus pour le voir ; car on ſçavoit les merveilles, qu'il avoit opérées à Cangoxima. Le Saint parla avec tant de force, & Dieu donna tant d'éficace à ſes paroles, que le même jour il baptiſa dix-ſept perſonnes. Preſque tous les autres auroient ſuivi cet exemple, ſi Ekandono, qui craignit qu'on ne lui fît des affaires à la Cour de Saxuma, ne s'y fût oppoſé. Mais comme il avoit eu lui-même avec le P. Xavier un entretien, dont il avoit été charmé, & que la Religion Chrétienne lui paroiſſoit bonne, il voulut bien que ſa femme & ſon fils aîné fuſſent baptiſez en ſecret. Le ſaint Apôtre demeura dans ce Château autant de tems, qu'il lui en fallut, pour y donner de la ſolidité à ſon ouvrage. Il recommanda enſuite ce petit troupeau à l'Intendant de la maiſon d'Ekandono, vieillard d'une prudence & d'une vertu ſinguliere. Il lui laiſſa une copie de ſon Catéchiſme, qu'il avoit traduit en Japonnois ; il régla toutes les pratiques de piété, qu'il crut convenir à ces Néophytes, & juſqu'aux exer-

De J. C. 1550.

De Syn Mu. 2210.

De J. C. 1550.

De Syn Mu 2210.

cices de pénitence, à quoi il voyoit les Japonnois fort portez. Enfin il continua sa route vers Firando, où il arriva en peu de jours.

Le Royaume de Firando (a) n'a de considérable, que sa Capitale, située vers les trente-trois dégrez, trente ou quarante minutes de latitude Nord, & quelques petites Isles assez peuplées. Ce seroit très-peu de chose que ce petit Etat, sans la commodité du port de Firando, & la sûreté du moüillage (b). Le P. Xaxier entra dans le Port au bruit de toute l'Artillerie des Vaisseaux Portugais, dont les Capitaines le

(a) C'est très-peu de chose, que ce Royaume, & il ne fait que la quatriéme partie de l'ancien Royaume de Figen, le plus grand des neuf, qui diviserent d'abord l'Isle de Ximo. De la maniere, dont les Hollandois parlent du Roi de Firando, qu'ils ne nomment jamais, que le Seigneur de Firando; c'étoit un Prince fort pauvre, avant que leur commerce l'eût enrichi.

(b) L'embouchure de ce Port est fort étroite & dangereuse pour les Vaisseaux; mais le Port est assez large, & les Navires y sont à l'abri de toutes sortes de vents & d'orages. Le fond est de limon, mais l'on y manque quelquefois d'eau.

menerent ensuite malgré lui comme en triomphe au Palais. Le Roi le reçut avec beaucoup de distinction. Les Portugais, en le présentant à ce Prince, lui dirent, qu'il voyoit devant lui l'homme du monde, pour qui le Roi leur Maître avoit plus de considération; puis, comme ils eurent ajoûté, qu'il venoit de Cangoxima, & les raisons pourquoi il en étoit sorti, le Roi le caressa beaucoup, & lui donna un plein pouvoir de prêcher Jesus-Christ dans ses Etats. Aussitôt les Missionnaires commencerent leurs instructions; & le succès, dès les premiers jours, ayant surpassé leur attente, le P. Xavier conçut, que si la faveur d'un aussi petit Prince pouvoit tant pour la conversion de ces peuples, ce seroit encore tout autre chose, s'il pouvoit avoir la protection des Empereurs.

De J. C. 1550.

De Syn Mu. 2210.

Il ne lui en fallut pas davantage pour le déterminer au voyage de Méaco, où le Dairy & le Cubo-Sama faisoient alors leur séjour ordinaire; mais il ne jugea pas à propos d'abandonner entierement ses

De J. C. 1550. De Syn Mu. 2210.

nouvelles conquêtes ; il laiſſa donc à Firando le P. de Torrez, & accompagné de Jean Fernandez, & & de deux Chrétiens, dont l'un étoit ce Bernard, qui le premier avoit reçu le Baptême à Cangoxima, il ſe mit en chemin ſur la fin d'Octobre. Il gagna par mer Facata, Capitale du Royaume de Chicugen, & après avoir marché quelque tems, il ſe rembarqua, & fit voiles vers XIMONOSEQUI(a), un des plus célebres Ports du Japon, & qui ſert d'Embarquadaire à AMANGUCHI Capitale du Royaume de NAUGATO, le plus occidental de tous ceux de la grande Iſle de NIPON. On voit dans ce Port un fameux Temple de la Religion des Camis ; lequel a été bâti à l'occaſion que je vais dire. C'eſt un point de l'ancienne Hiſtoire du Japon, que Kœmpfer a fort embroüillé, & que je n'ai pû bien éclaircir, qu'à l'aide d'un Mémoire, qui ne m'eſt tombé entre les mains, que depuis l'impreſſion du Livre Préliminaire de cet Ouvrage. Il eſt parlé en pluſieurs endroits de la derniere Hiſtoire du Japon, des deux Fac-

(a) Ou SIMONOSEQUI.

tions, qui ſous le nom de FEKIS & de GENDZIS, partagerent longtems tout cet Empire, & produiſirent enfin la grande révolution, qui lui a donné deux Maîtres. L'Auteur paroît ſuppoſer en pluſieurs endroits, qu'il s'agiſſoit du Trône Impérial, & donne en effet le nom d'Empereur au dernier des Fekis, dont la défaite mit fin à la Guerre Civile. Il ſe trompe; il y a bien de l'apparence, que les Fekis & les Gendzis étoient deux branches de la Maiſon Impériale; mais elles ne ſe firent la guerre, que pour avoir le Commandement général des Troupes, & le titre de Cubo-Sama, auquel ce commandement étoit alors attaché (a).

De J. C. 155*. De Syn Mu 2110.

Il eſt certain que cette guerre fut très-longue & très-ſanglante, les Empereurs faiſant pancher la balance, tantôt en faveur d'un parti,

(a) Le Généralat des Troupes & la direction des affaires de la Guerre étoient dans les commencemens affectez au titre de SEOGUN, ou XOGUN. Il paroît que dans la ſuite, ce titre devint purement honoraire, & nous voyons par les Faſtes Chronologiques des Dairys, que ces Princes le conféroient ordinairement aux Empereurs CUBO-SAMAS.

De J. C. 1350. De Syn Mu. 2210.

& tantôt en faveur de l'autre. Enfin les Fekis fuccomberent par la bonne conduite de JORITOMO Chef des Gendzis; il gagna une Bataille décifive, où le Général ennnemi fut tué felon Kœmpfer dans fon premier Volume; mais dans le fecond il dit que ce Prince fe fauva à la Chine, où il avoit par avance envoyé fept Navires chargez d'or & d'argent, & où après fa mort on bâtit un magnifique Temple en fon honneur. Il ajoûte que cet infortuné Feki avoit un fils âgé de fept ans, que fa Nourrice voulut auffi fauver par mer, » mais que fe voyant pourfuivie de » près, & jugeant qu'il lui étoit im» poffible d'éviter de tomber entre » les mains de l'ennemi, elle em» braffa fortement le jeune Prince, » & avec ce courage, & cette réfo» lution, qui eft fi particuliere à la » Nation Japonnoife, elle fe jetta » avec lui dans la mer. » Ce fut, dit-il encore, pour conferver la mémoire de la mort prématurée du jeune Feki, que fut bâti le Temple de Ximonofequi. On le nomme AMADAIS, & le même Ecrivain rap-

porte, que l'étant allé visiter avec le Directeur du Commerce des Hollandois, qu'il accompagnoit à la Cour de Iedo, un jeune Prêtre les reçut à l'entrée, & les conduisit dans une espece de Salle tenduë de crêpe noir, à la façon des Théâtres du Japon, & que le plancher étoit couvert dans le milieu d'un tapis broché d'argent. On voyoit, ajoûte-t-il, sur un Autel l'Image de FEKI; elle représentoit un agréable enfant, qui avoit de grands cheveux noirs; à ses deux côtez étoient les figures de deux Princes du Sang Impérial, grands comme nature, & vêtus comme on l'est à la Cour du Dairy. Le Prêtre, qui avoit conduit les Hollandois en ce lieu-là, alluma une lampe, & fit un discours fort touchant sur l'infortune de Feki; puis il les mena dans une autre chambre, qui joignoit celle-ci, où il leur montra les Portraits dorez de plusieurs personnes, dont il avoit fait mention dans son discours; de-là il les fit entrer dans une troisiéme chambre fort grande, où le Supérieur de la Maison entra avec eux : il étoit

De J. C. 1550.

De Syn Mu. 2210.

De J. C. 1550. De Syn Mu. 210.

vêtu, comme les autres CANUSIS(a), d'une robe de crêpe noir, avec un ruban d'argent, qui venant de l'épaule droite, lui pendoit au côté gauche. Une piéce quarrée de même étoffe, lui pendoit par derriere entre les deux épaules, & c'étoit la marque de sa dignité. Je reviens au voyage du Pere Xavier.

AMANGUCHI Capitale du NAUGATO, étoit alors une des plus grandes, des plus peuplées, des plus riches, & par conséquent une des plus débordées Villes du Japon ; & ce qui la rendoit si considérable, étoit son heureuse situation pour le commerce, car elle étoit comme l'entre-pôt de celui, qui se faisoit alors entre les deux grandes Isles de NIPON & de XIMO ; la fertilité de son terroir, la douceur de son climat, par les vingt-quatre dégrez vingt minutes de latitude Nord ; & des Mines d'or & d'argent, qu'on avoit découvertes dans son voisinage. Le P. Xavier avoit pris son chemin par cette Ville ; mais quoiqu'il n'eût aucun dessein de s'y arrêter, toutefois au

(a) Il faut se souvenir qu'on nomme ainsi les Prêtres de l'ancienne Religion.

récit, qu'on lui fit, des désordres, qui y régnoient, il ne put retenir son zele. Il se montra au peuple le Crucifix à la main, & il parla du Royaume de Dieu avec cette liberté, que le Sauveur du monde a tant recommandée à ses Apôtres.

De J. C. 1550.
De Syn Mu. 2250.

Un certain air plus qu'humain, qui paroissoit dans toute sa personne, les étonnantes veritez qu'il prêchoit, l'autorité qu'il sçavoit se concilier, tout cela le fit écouter d'abord; quelques-uns même goûterent sa Doctrine, qu'ils trouverent fondée en raison. Ils s'informerent qui étoit cet homme si extraordinaire; ils apprirent ses travaux, ses voyages, la sainteté de sa vie, son courage, son désintéressement, ses miracles; ils l'admirerent, mais ils s'en tinrent là. Le jour du salut n'étoit point encore venu pour ce peuple. La populace même, qui n'examine jamais les choses à fond, & qui juge beaucoup des hommes par l'extérieur, se mocqua du Docteur étranger, qui étoit pauvrement vêtu, l'outragea de paroles, & alla jusqu'à le poursuivre à coups de pier-

De J. C. 1550. De Syn Mu. 2210.

res. Une Audience, que le Serviteur de Dieu eut d'OXINDONO Roi de NAUGATO; & dans laquelle il confondit un fameux Bonze en présence de toute la Cour, calma un peu cette fureur; quelques-uns demanderent le Baptême; mais le nombre de ces Elûs fut très-petit : enfin les Missionnaires, après un mois de séjour dans Amanguchi, poursuivirent leur route vers Méaco.

C'étoit sur la fin de Décembre, les pluyes, les vents, les neiges, les torrens rendoient les chemins impraticables, surtout les chemins détournez, qu'il falloit prendre pour éviter de tomber dans des Partis de guerre, dont toutes ces Provinces étoient remplies. A chaque pas nos Voyageurs s'égaroient, & couroient risque de tomber dans quelque précipice, ou de se noyer en passant des rivieres rapides & profondes, ou d'être écrasez par des glaçons énormes, qui pendoient du haut des rochers, sous lesquels il falloit passer. Avec cela leur nourriture n'étoit qu'un peu de ris, que Bernard portoit dans un sac. A seize lieuës de Méaco,

Méaco, le P. Xavier tomba malade; il manquoit de tout, & néanmoins il guérit en peu de tems.

A peine la fiévre l'eut-elle quitté, qu'il se remit en marche; il étoit fort peu couvert, & il marchoit ordinairement pieds nuds; mais c'étoit presque une nécessité, à cause des ruisseaux & des ravines, qu'il falloit continuellement traverser. Ce qui l'inquiétoit davantage, étoit l'ignorance des chemins. Un jour, qu'il se trouvoit fort embarassé, pour éviter certains endroits dangereux, dont on l'avertit: (quelques Auteurs disent qu'il s'étoit égaré); il apperçut un Cavalier, qui alloit du côté de Méaco; il courut à lui, le pria de vouloir bien lui servir de guide, & s'offrit à porter sa malle. Le Cavalier accepta l'offre, & ne laissa pas d'aller le trot, ce qui dura presque tout le jour. Sitôt que les dangers furent passez, le Pere fut obligé de s'arrêter, & ses Compagnons, qui avoient eu bien de la peine à le suivre de fort loin, l'ayant enfin rejoint, le trouverent dans un état digne de compassion; les ronces & les cail-

De J.C. 1550.

De Syn Mu. 210.

loux lui avoient déchiré les pieds, & les jambes lui creverent peu de tems après en plusieurs endroits.

Voilà de quelle maniere la plûpart des Historiens du Saint racontent ce fait ; mais Fernandez plus croyable que tous, en change dans ses Lettres plusieurs circonstances, ou plutôt il en ajoûte, qu'on n'auroit pas dû omettre. Il dit qu'on les avoit avertis, que des Maraudeurs couroient la campagne ; que cet avis les obligea à prendre un détour, & que le P. Xavier craignant de s'égarer, se donna en qualité de valet à plusieurs Marchands, qui s'étoient joints ensemble, pour faire plus sûrement le voyage de Méaco : qu'un de ces Marchands, sans considérer, que le saint homme étoit à pied, & chargé de son propre paquet, lui donna encore sa valise à porter, & qu'après avoir couru toujours le galop, pour éviter les Partis, ils l'obligeoient, tout épuisé qu'il étoit, à prendre encore soin de leurs chevaux. Il ne dit point combien de jours dura cette marche, ni ce que lui, & les deux Japonnois, qui l'ac-

compagnoient, devinrent pendant ce tems-là; il fait seulement entendre, que le Saint n'en fut pas quitte pour un ou deux jours, & il ajoûte, qu'après une si excessive fatigue, on ne pût l'engager à se reposer, & qu'il tiroit tant de force de la priere, qu'il étoit encore le premier à encourager ses Compagnons.

De J. C. 1550.

De Syn Mu. 2210.

Comme il lui fallut passer quelques bras de mer, il y courut le même danger, qu'il avoit essuyé sur terre, parce que toutes les côtes étoient infestées de Pirates. Outre cela, comme dans les Villes & les Bourgades, où il passoit, il ne pouvoit s'empêcher de parler de Dieu à ceux, qui s'attroupoient autour de lui; il ne retiroit point ordinairement d'autre fruit de son zele, que des insultes. Il fut même deux fois blessé à coups de fleches, & dans deux endroits différens, il auroit été accablé sous les pierres, qu'on commençoit à lui jetter, si à chaque fois des orages survenus tout à coup n'eussent écarté la multitude, dont il étoit investi: il fut pourtant assez heureux pour baptiser quelques en-

De J. C. 1550.

De Syn Mu. 2210.

sans, qu'il trouva moribonds & apparemment exposez dans la ruë, ou sur les chemins; & la joye qu'il ressentoit, en procurant ainsi le Roïaume du Ciel à ces petits innocens, sembloit lui rendre en un moment toute sa force, & lui faire oublier tous ses maux.

Enfin il arriva à Méaco. Cette Ville est dans la Province de JAMATSIRO, une de cinq, qui composent la TENSE, c'est-à-dire, le Domaine de l'Empereur. Sa situation n'a rien de beau; elle est loin de la mer, bâtie dans une plaine stérile, & environnée de montagnes fort hautes, sur lesquelles on voyoit alors quantité de ruines de Monasteres, & qui étant toujours couvertes de neige pendant l'Hyver, causent un froid excessif, outre que le seul vent, qui souffle bien librement entre ces montagnes, est celui du Nord. On prétend, que Méaco avoit eu autrefois vingt milles de long, & neuf de large; & il paroissoit bien par les ruines des Edifices, qu'on voyoit encore tout autour de la Ville, & fort loin dans la campa-

gne, qu'elle étoit véritablement d'une grandeur immense. Aussi un des noms, qu'on lui donnoit, signifioit, *chose digne d'être vûë*, mais elle n'avoit alors de grand, que ses ruines, & la guerre, qui y paroissoit plus allumée, que jamais, la menaçoit d'une entiere désolation. Quelques Auteurs disent, qu'on y comptoit pourtant encore cent mille maisons, mais en y comprenant les Monasteres, dont le nombre étoit prodigieux. D'ailleurs les deux Empereurs y avoient alors toutes leurs Cours.

De J. C. 1550.

De Syn Mu. 2210.

Quoiqu'il en soit, Méaco tous les jours à la veille de devenir un champ de bataille (*a*), n'étoit pas propre à recevoir la lumiere de l'Evangile, & le P. Xavier ne tarda pas à s'en appercevoir. Il ne put même obtenir audience, ni des Empereurs, ni du

(*a*) Kœmpfer dans sa Suite Chronologique des Dairys, parle d'une Guerre Civile entre deux factions puissantes, qui avoit commencé l'an 1511. & qui finit vers l'an 1527. Il ajoûte qu'environ l'an 1560. le Cubo-Sama, qu'il nomme Josi Tir, se fendit le ventre; tout ceci s'accorde assez mal avec notre Histoire.

De J. C. 1550.

De Syn Mu. 2210.

Xaco, & il ſe vit réduit à faire dans les quartiers les plus fréquentez, ce qu'il avoit fait ailleurs, c'eſt-à-dire, à prêcher au peuple, qui étoit aſſemblé autour de lui par curioſité. Mais comme il ſentit bientôt qu'il perdoit ſon tems à parler à un Peuple tout occupé de factions & du tracas des Armes, il reprit, quoiqu'avec bien du regret, la route de Firando. Il ſe conſola néanmoins dans la penſée, qu'il avoit prêché JESUS-CHRIST dans la Capitale du Japon, & qu'il avoit beaucoup ſouffert pour y arriver; ce qui dans les Hommes Apoſtoliques, eſt un vrai dédommagement du peu de ſuccès de leurs entrepriſes. Il lui fut même dit intérieurement, que cette ſemence divine, qu'il croyoit avoir jettée dans une terre ingrate, ne ſeroit pas perduë, mais proportionnée aux fatigues, qu'il avoit eſſuyées dans une ſi pénible expédition. Nous ne tarderons pas à voir que ce ſentiment étoit une de ces inſpirations, dont les Saints ſçavent mieux que les autres faire le diſcernement.

§. VII.

Le Pere Xavier retourne à Firando, d'où il va à Amanguchi. Il visite le Roi de Naugato, & en est bien reçu. Succès prodigieux de ses Prédications. Il répond à plusieurs questions différentes par une seule réponse, & reçoit le don des Langues. Zele des nouveaux Chrétiens, & les objections qu'ils font à S. François Xavier. Belle action de Fernandez, & quel en fut le fruit.

Le saint Apôtre arriva à Firando en assez bonne santé, & sans aucun accident fâcheux ; mais il n'y resta qu'autant de tems, qu'il lui en fallut, pour changer son extérieur trop négligé. Il avoit eu le loisir de se convaincre de la nécessité de ce changement, & il sçavoit, qu'une des premieres regles d'un Prédicateur de l'Evangile, est de se faire tout à tous, pour gagner tout le monde à Jesus-Christ. Il ne dédaigna pas même de se charger de quelques raretez d'Europe, que le Vice-Roi des Indes, & le Gouverneur de

De J. C. 1550.

De Syn Mu. 2210.

De J. C. 1550.

De Syn Mu. 2210.

Malaca lui avoient données, pour faire des présens aux Princes Japonnois, & dont il avoit cru d'abord pouvoir se passer, aussi bien que des Lettres de recommandation, que ces deux Seigneurs lui avoient encore remises, & qu'il jugea alors pouvoir lui être de quelque utilité. Après quelques jours de repos, il partit pour Amanguchi avec les mêmes personnes, qui l'avoient accompagné à Méaco. On en fut surpris à Firando; la maniere, dont il avoit été traité la premiere fois dans cette Ville, & le peu de disposition, qu'il y avoit trouvée à l'écouter, ne devoient pas, ce semble, l'engager à y retourner; mais les Saints ont des lumieres, que les autres hommes n'ont pas, & la suite fit voir, que c'étoit l'Esprit de Dieu, qui conduisoit le P. Xavier à Amanguchi.

Il commença par demander une audience au Roi, & OXINDONO voyant les Missionnaires dans un autre équipage, qu'ils n'avoient paru d'abord, les reçut bien, agréa les présens, que le Saint lui fit, témoigna qu'il auroit égard à la recom-

mandation du Vice-Roi des Indes, & du Gouverneur de Malaca; & le même jour il lui envoya une assez grosse somme d'argent. Il la refusa, & le Roi charmé d'une vertu si rare, marqua sa surprise en des termes, qui ne plûrent pas aux Bonzes. Dès le lendemain, il accorda aux deux Prédicateurs la permission de publier la Loi du vrai Dieu dans toutes les terres de son obéïssance, & en fit afficher les Patentes dans les endroits ordinaires. Peu de jours après, sur ce qu'on lui représenta, que ces Religieux n'avoient point de demeure fixe, & que souvent même ils ne sçavoient, où se retirer, il leur donna une maison de Bonzes, qui depuis quelque tems n'étoit pas habitée.

De J. C. 1550.

De Syn Mu. 2210.

Le P. Xavier & ses Compagnons ne furent pas plutôt logez, & en état de faire commodément les fonctions de leur ministere, que tout Amanguchi se remua, & que, comme si ce Peuple fût tout à coup sorti d'une profonde léthargie, il se fit chez eux un concours, qu'on auroit peine à imaginer. Le P. Xa-

De J. C. 1550.

De Syn Mu. 2210.

vier écrivit alors au P. IGNACE de LOYOLA, son Général, & au P. SIMON RODRIGUEZ, que du matin au soir son logis ne désemplissoit point, & que les Missionnaires, qui viendroient au Japon, devoient s'attendre à de grandes importunitez, surtout de la part des personnes de condition; qu'on ne leur laisseroit pas toujours le tems, ni de dire la Messe, ni de réciter leur Breviaire, encore moins de reposer & de prendre leurs repas. En effet dans ces commencemens tous venoient chez eux en même tems, la plûpart y demeuroient tous les jours; tous vouloient à la fois, qu'on éclaircît leurs doutes, & qu'on répondît à leurs questions; de sorte, qu'on n'entendoit qu'un bruit confus de gens, qui parloient tous ensemble, & qui crioient à pleine tête.

Dieu tira son Serviteur de cet embarras par un prodige, peut-être inoüi jusqu'à lui. On avoit vû renouveller dans les Indes en sa faveur le miracle, qui surprit si fort Jerusalem le jour de la Pentecôte, lorsque les Apôtres prêchant dans leur Lan-

gue naturelle, ils se firent entendre à quantité de personnes dans la Langue d'un chacun. Ici le Saint étant interrogé sur des matieres fort opposées entr'elles, il satisfaisoit à plusieurs questions d'une seule réponse. D'abord la confusion empêcha, qu'on ne fît réflexion à une chose aussi merveilleuse, & bien des gens même, qui ne songeoient qu'à ce qu'ils avoient dans l'esprit, ne s'aviserent jamais de penser, qu'il y eût du merveilleux dans la maniere prompte & précise, dont le Docteur étranger leur répondoit. De-là vint que, comme les Missionnaires, qui succéderent au P. Xavier, mettoient plus de tems à satisfaire ceux, qui les interrogeoient, on disoit qu'ils n'avoient pas autant de science, ni d'esprit, que lui. L'Homme Apostolique reçut encore à Amanguchi le don des Langues, qui lui avoit été tant de fois communiqué depuis son arrivée en Orient; car outre qu'il parloit le Japonnois avec une facilité & une élégance, où les naturels même du Pays parviennent rarement, il prêchoit tous les jours en

De J. C. 1550.

De Syn Mu. 2210.

De J. C. 1550. De Syn Mu. 2210.

Chinois aux Marchands de cette Nation, qui trafiquoient dans cette Ville, quoiqu'il n'eût jamais étudié leur Langue.

Ce n'étoit plus seulement le peuple, qui vouloit entendre les Docteurs étrangers, les Grands les invitoient à venir chez eux; & ce fut en cette occasion, que le Pere Xavier s'appercevant qu'on lui parloit quelquefois avec trop de hauteur, & un certain air de mépris, qui lui parut rejaillir sur son ministere, il montra de son côté une grandeur d'ame, & même une sainte & noble fierté, qui imprima dans l'ame de ses Auditeurs un profond respect pour le Dieu, qu'il leur annonçoit. Il recommanda la même chose à Fernandez, qui dans ces occasions marquoit trop de modestie, & peut-être de timidité; & cela réüssit: on s'accoutuma à regarder les Prédicateurs de l'Evangile, comme les Envoyez d'un Dieu puissant, & on les écouta avec respect. Ils ne tarderent pas à recueïllir les fruits de tant de travaux, & ce succès leur donnoit une nouvelle vigueur. » Je suis tout

» blanc, écrivoit alors le P. Xavier » à ses Freres en Europe, néanmoins je suis plus robuste que jamais. Aussi faut-il convenir, que » les fatigues, qu'on essuye pour instruire un peuple ingénieux, qui » aime la vérité, qui prend la raison pour guide, & qui veut sincérement se sauver, causent une joye » bien sensible. » Au bout de quelque tems, le Serviteur de Dieu se trouvant un peu de loisir, entreprit les Bonzes, qui malgré l'animosité des Sectes, s'étoient tous réünis contre leur Ennemi commun. Il les défia plus d'une fois à la dispute : il se tint plusieurs conférences publiques, où les Prêtres Idolâtres furent confondus, & ces victoires achevant ce que l'autorité, que le Saint s'étoit acquise par sa sainteté & ses miracles, avoit heureusement commencé, en moins de deux mois plus de cinq cent personnes, la plûpart gens de marque, reçurent le Baptême.

De J. C. 1550.

De Syn Mu. 2210.

On voyoit surtout ceux, qui dans les commencemens avoient paru plus animez contre la nouvelle Religion, témoigner plus d'empresse-

De J. C. 1550.
De Syn Mu. 2210.

ment à l'embrasser, & travailler ensuite avec plus de zele à la faire embrasser aux autres. Ce zele du salut des ames fut toujours depuis la vertu favorite des Japonnois convertis; on eût dit, qu'ils ne se croyoient Chrétiens, qu'autant qu'ils faisoient paroître d'ardeur pour la propagation du Christianisme. Le plus grand avantage, que le P. Xavier tira de ces premieres saillies de ferveur, ce fut d'être instruit à fonds des endroits foibles, par où on pouvoit attaquer avec plus de succès les ennemis du nom Chrétien, & il en sçut profiter en habile homme. Une chose arrêtoit pourtant encore le progrès de l'Evangile. On avoit eu de la peine à prouver aux Japonnois, que ceux, qui pendant leur vie n'auroient pas adoré le vrai Dieu, brûleroient éternellement dans les Enfers. Ils ne pouvoient concilier ce point de foi avec la bonté infinie du Seigneur. *Si le Verbe incarné*, disoient-ils, *est mort pour tous, pourquoi sa mort n'est-elle pas utile à tous! S'il condamne à des supplices éternels tous ceux, qui n'ont pas embrassé sa foi,*

pourquoi a-t-il différé pendant plus de quinze cent ans à nous la faire annoncer? Les Bonzes ne manquoient pas d'appuyer ces objections, & ajoûtoient, que les Prêtres des Chrétiens n'étoient bons à rien, puisqu'ils n'avoient pas le crédit de tirer une seule ame des Enfers, comme ils faisoient eux tous les jours par les mérites de leurs jeûnes & de leurs prieres: que ce Dieu même étoit, ou bien cruel, s'il ne vouloit pas faire cesser les peines des damnez; ou bien impuissant, s'il ne le pouvoit pas.

De J.C. 1550.

De Syn Mu. 2210.

Le saint Apôtre ne fut pas fort embarassé à répondre à ces difficultez, ausquelles les Peres de l'Eglise ont répondu tant de fois. Il fit surtout bien sentir, que la Religion, qu'il prêchoit, est aussi ancienne que le monde, & que la nature même en a gravé tous les principes dans nos ames avec des traits inéfaçables. Il fit convenir les plus sçavans, que la morale de Jesus-Christ étoit en vigueur au Japon, avant qu'aucune Secte Idolâtre y eût été introduite; il persuada à tous que la seule

De J.C. 1550.
De Syn Mu. 2210.

malice des hommes en avoit pû obscurcir la lumiere. Il soutint, suivant la Doctrine de S. Thomas, que tous ceux, qui s'étoient perdus, n'étoient tombez dans ce malheur, qu'après avoir altéré la pureté de cette même morale, dont il n'étoit pas possible de s'écarter, sans ressentir audedans de soi-même des remords, qui y rappelloient; enfin il conclut par assûrer, que personne ne ressentiroit les tristes effets de la Justice divine, qui ne fût le premier à se condamner, & à rendre témoignage à l'équité de l'arrêt, qui l'auroit précipité dans l'abîme; que ce qu'ils ne comprenoient pas présentement, parce que c'étoit un mystere impénétrable, ils le comprendroient dans l'éternité, où ils verroient avec évidence, & louëroient sans cesse cette Justice souveraine, qu'ils devoient présentement se contenter de croire & d'adorer.

Ils se rendirent à ces raisons; mais si le Saint fut assez heureux pour convaincre leurs esprits, il ne vint pas sitôt à bout de calmer leurs cœurs. Les Japonnois aiment tendrement tous ceux, qui leur sont

attachez par les liens du sang, & la mémoire de leurs Ancêtres leur est chere & précieuse. Ils ne pouvoient digérer, qu'on les obligeât à les regarder comme des réprouvez : *Quoi donc*, s'écrioient-ils fondant en larmes, *nos peres, nos enfans, nos parens, nos amis seront pendant toute une éternité les malheureuses victimes, & l'objet des vengeances d'un Dieu, qu'ils eussent sans doute adoré, s'ils l'eûssent connu? & ce grand Dieu, qu'on nous représente, comme la bonté & l'équité même, n'aura aucun égard à leur ignorance?* Ils fondoient en pleurs en parlant ainsi, tout retentissoit de leurs sanglots, & des cris, qu'une pensée si touchante leur faisoit pousser vers le Ciel, & les Missionnaires ne pouvoient s'empêcher de mêler leurs larmes avec celles de leurs chers Néophytes.

De J. C. 1550.

De Syn Mu 2210.

Une belle action de Fernandez contribua beaucoup alors à déterminer quantité de personnes, qui flottoient encore entre l'erreur & la vérité. Un jour que ce saint Religieux prêchoit dans une place publique, un homme de la lie du peu-

De J. C. 1550. De Syn Mu. 2210.

ple s'approcha, comme pour lui dire un mot à l'oreille, le Prédicateur s'arrêta, se tourna de son côté, & dans le moment ce malheureux lui couvrit le visage d'un crachat. Il s'éleva aussitôt quelques éclats de rire; néanmoins presque toute l'assemblée fut indignée; mais comme on eut vû Fernandez, qui sans faire paroître la moindre émotion, s'essuyoit, & continuoit son discours; la sotte joye des uns, & l'indignation des autres se tournerent en admiration: chacun se retira plus persuadé par l'exemple d'une vertu si héroïque, que par tous les raisonnemens du Prédicateur.

Un jeune Docteur, qui avoit une grande réputation de sçavoir, fut si frappé de cette action, que dès le lendemain il demanda le Baptême, & sa conversion fut la source de plusieurs autres. Entre ces nouveaux Prosélytes, il y en eut un, dont le changement causa bien du chagrin aux Bonzes, parmi lesquels il étoit sur le point de s'engager. C'étoit un jeune homme de vingt-cinq ans, d'une grande espérance, & d'une

naissance distinguée. Il avoit toujours été fort assidu aux instructions des deux Religieux : son esprit étoit convaincu, la patience de Fernandez l'avoit ébranlé, la conversion du jeune Docteur le détermina. Le P. Xavier lui donna au Baptême le nom de LAURENT, & peu de tems après le reçut dans la Compagnie de JESUS. Nous verrons dans la suite de cette Histoire, qu'il fit honneur au choix du saint Apôtre.

De J.C. 1550.

De Syn Mu. 2210.

§. VIII.

Vains efforts des Bonzes pour se remettre en crédit. Le Roi de Naugato changé à l'égard du Christianisme. Saint François Xavier passe au Royaume de BUNGO. *Honneurs, que lui rendent les Portugais. Caractere du Roi de Bungo. Ce Prince invite le Saint à le venir voir. Il y va, & ce qui se passa à cette premiere audience.*

Laurent ne fut pas le seul, qui manqua pour lors aux Bonzes ; personne ne prenoit plus parti parmi eux, & leurs jeunes gens les quittoient par troupes. Les Missionnaires,

De J. C. 1550.

De Syn Mu. 2210.

instruits par ces transfuges des mysteres d'iniquité, que ces imposteurs cachoient sous les dehors de la plus austere vertu, les démasquoient aux yeux du peuple ; & comme, en même tems qu'ils découvroient la corruption de leurs mœurs, ils faisoient sentir la foiblesse de leurs raisonnemens, ils invitoient les fidéles à entrer en lice avec eux ; ce qui eut un tel succès, qu'on voyoit tous les jours des enfans & des femmes faire tomber en contradiction les plus fameux Docteurs. Ceux-ci, pour se rétablir dans l'esprit du Public, tenterent de nouveau la voye de la dispute, & proposerent d'assez bonnes difficultez ; mais on y répondit d'une maniere, qui leur ferma la bouche, & ils furent contraints d'abandonner de nouveau cette batterie.

Ils réüssirent un peu mieux à la Cour par une intrigue, qu'ils y avoient fait joüer secretement ; & l'on s'apperçut bientôt, qu'ils avoient gagné le Roi. Oxindono ne révoqua point ses Edits, mais il dépoüilla quelques Néophytes de leurs biens ; ce qui ne fit pourtant qu'augmenter

nombre de ceux, qui demanient le Baptême, & animer dantage la ferveur de ceux, qui l'aient reçu; jusques-là que le P. Xa:r ne craignit point de mander en ırope, que de trois mille Chréns, qu'on pouvoit bien compter ns Amanguchi, il n'y en avoit aun, qui ne fût sincerement dans la position de perdre tout ce qu'il ssédoit au monde, & la vie même, ur conserver sa foi. Il arriva mê:, que les Bonzes ayant écrit de utes parts, pour décrier les Misnnaires, ces Lettres engagerent peuples des Royaumes circonisins à s'informer de ce que c'étoit, e ces Docteurs Etrangers, dont disoit tant de bien & tant de ıl, & qu'apprenant par des témoiages non suspects, les grandes oses, qu'ils faisoient à Amangui; leurs noms devinrent célebres ns tout l'Empire.

De J. C. 1550.

De Syn Mu. 2210.

Cependant le P. Xavier songea ıt de bon à prendre des mesures, ur établir solidement une mission, i commençoit à prendre un si bon ıin, & résolut de retourner aux In-

De J. C. 1550.

De Syn Mu 2210.

des, afin d'y chercher des Ouvriers tels qu'il jugeoit que le Japon en demandoit; laborieux, sçavans, humbles sans bassesse, courageux, fermes, résolus à tout souffrir, d'une conduite irréprochable, maîtres d'eux-mêmes, jusqu'à ne laisser entrevoir aucun mouvement de passion, & suffisamment versez dans les controverses & dans la dispute, pour se démêler des sophismes des Bonzes. Il eut en même tems nouvelle, qu'un Vaisseau Portugais commandé par Edouard de GAMA, venoit d'arriver au Port de FIGI (a), dans le Royaume de BUNGO, un des plus considérables du XIMO, & qu'il ne tarderoit pas à reprendre la route des Indes, où il apprit par la même voye que sa présence étoit nécessaire. Sur cet avis il fit venir de Firando le P. Torrez, l'établit en sa place à Amanguchi, & partit pour Figi accompagné seulement de ses deux fideles Catéchistes. Il fit une bonne partie du voyage à pied, quoiqu'il le pût faire tout entier par mer; mais il se trouva si

(a) Quelques Auteurs le nomment FIGEN, je crois que c'est une faute.

mal à une lieuë de Figi, q'il fut contraint de s'arrêter. Alors ses deux Compagnons prirent les devants, pour avertir les Portugais de sa venuë, & Gama monta sur le champ à cheval avec environ trente Portugais pour aller au devant de l'Homme de Dieu.

De J. C. 1550.

De Syn Mu. 2210.

Ils le rencontrerent, qui s'étoit déja remis en chemin, & ils furent assez surpris de le voir seul, marchant à pied, & portant sa Chapelle sur son dos. Ils descendirent de cheval, dès qu'ils l'apperçurent, & l'ayant joint, ils le saluerent de la maniere la plus respectueuse. Ensuite Gama lui présenta un cheval, qu'il lui avoit fait amener; mais il le pressa inutilement de l'acccepter, ce qui l'obligea lui & tous ses gens de marcher aussi à pied, & de faire suivre leurs chevaux. Sitôt que l'Apôtre parut à la vûë du Port, le Navire orné comme dans les plus grandes cérémonies, & l'Equipage étant sous les armes, le salua de quatre décharges de toute son artillerie. Le bruit du canon, qu'on entendit à FUCHEO Capitale de Bungo, & qui n'est

De J. C. 1550.

De Syn Mu. 2210.

gueres qu'à une lieuë de Figi, fit craindre au Roi, que les Portugais ne fussent attaquez par certains Corsaires, qui couroient la côte; & il leur envoya offrir du secours; mais il fut bien étonné, lorsqu'il sçut que l'arrivée d'un seul homme avoit causé tout ce fracas, & que les Portugais s'estimoient plus heureux de le posséder, que si leur Navire eût été chargé des plus précieuses Marchandises de l'Orient. Ce Prince a tant de part à l'Histoire que j'écris, que j'ai cru nécessaire d'en tracer ici le Portrait.

CIVAN (a) Roi de Bungo, étoit alors un Prince âgé d'environ vingt-deux ans; & dans une si grande jeunesse il n'étoit pas seulement considéré, comme un des plus braves & des plus spirituels Monarques du Japon; mais il passoit encore pour un des plus sages. Il possédoit presque toutes les vertus morales; sur-

(a) On ne peut gueres douter que ce Prince ne soit le jeune Prince de Bungo, dont il est parlé dans la Relation que Fernand Mendez Pinto a faite de la découverte du Japon.

tout

tout une grande équité, beaucoup de modération, une prudence consommée. Il étoit sobre, libéral, bienfaisant; il avoit les inclinations nobles, le naturel heureux, l'esprit excellent, le sens droit; il s'attachoit à ses amis, comme auroit pû faire un simple particulier, & il les combloit de biens en Souverain. En un mot on peut dire que le Roi de Bungo avoit une belle ame, & une grande ame, un cœur vraiment royal, & digne d'un Trône plus éclatant. On ne lui connoissoit qu'un seul foible; c'étoit la dissolution qu'il portoit fort loin. Il en avoit honte lui-même; mais il ne faisoit que de vains efforts pour surmonter une si infame passion.

De J.C. 1551.

De Syn Mu. 2211.

Il y avoit déja quelque tems, que ce Prince connoissoit la Religion Chrétienne, & voici quelle fut l'occasion, qui la lui fit connoître. Des Portugais du vivant de son Pere avoient abordé à un Port du Royaume de Bungo; leur Navire étoit richement chargé, & quelques Courtisans voulurent engager le Roi à s'en saisir. Ce Prince y étoit presque

De J. C. 1551.

De Syn Mu. 2211.

résolu, lorsque Civan également touché de compassion pour des Etrangers, qui n'avoient pas mérité un traitement si injuste, & chagrin du deshonneur, qu'une action si indigne alloit attirer sur son pere, l'alla trouver, & lui parla avec tant de force, qu'il lui fit prendre des sentimens plus désintéressez. Les Portugais apprirent bientôt & le danger, qu'ils avoient couru, & à qui ils avoient obligation de l'avoir échapé. Ils en témoignerent leur reconnoissance au jeune Prince, qui les reçut bien, leur marqua qu'il les verroit volontiers, & les engagea par ce favorable accueïl à lui faire souvent leur cour.

Comme la plûpart de ces Marchands étoient gens de bien, leurs bons exemples & leurs discours édifians toucherent le Prince de Bungo. Il voulut sçavoir quelle étoit la Religion, que professoient des personnes si réglées, & un d'entr'eux nommé DIEGO VAZ, lui donna quelque teinture du Christianisme. Depuis ce tems-là il avoit entendu parler du P. Xavier, & sans trop s'arrêter

à ce que les Bonzes d'Amanguchi en avoient publié, il le regardoit comme un homme favorisé du Ciel, & desiroit passionnément de le voir & de l'entretenir. Il apprit avec joye que le saint Homme devoit passer par ses Etats; & dès qu'il le sçut arrivé à Figi, il lui écrivit la Lettre du monde la plus aimable & la plus honnête, & la lui envoya par un jeune Prince de sa Maison, à qui il donna une suite fort leste.

De J. C. 1551.

De Syn Mu. 2211.

L'Homme de Dieu reçut la Lettre du Roi avec les marques du plus profond respect; mais il fit paroître dans cette rencontre tant de noblesse & de grandeur d'ame, que Civan, sur le rapport de son Ambassadeur, ordonna qu'on n'omît rien pour faire au grand Docteur des Portugais la plus magnifique réception. Edouard de Gama de son côté entreprit de persuader au Saint, de quelle importance il étoit de rendre cette action la plus célebre, qu'il seroit possible. Il lui représenta, que lui-même avoit éprouvé en plus d'une occasion, combien les Japonnois méprisent la pauvreté: qu'il étoit nécessaire

De J. C. 1551.

De Syn Mu. 2211.

de les convaincre une bonne fois, que si les Prédicateurs de l'Evangile n'étoient pas environnez de ce faste, qu'affectoient les Ministres des Dieux du Japon, leur pauvreté & leur modestie ne venoient point d'une indigence forcée, mais du mépris, qu'ils faisoient des biens & des honneurs de ce monde; qu'il devoit se souvenir, qu'il étoit revêtu du caractere de Légat du Saint Siége; enfin qu'il falloit détromper la populace, qui au Japon, plus qu'ailleurs, se prend par les apparences, & lui faire changer les idées extravagantes, que les Bonzes tâchoient de lui donner des Religieux d'Europe.

Quoiqu'il pût dire, il s'apperçut assez, que son discours n'avoit pas fait impression sur l'humble Missionnaire, à qui l'exemple des Apôtres, & du Prince même des Apôtres, qui avoit triomphé de la fierté Romaine par l'humilité de la Croix, fournissoit des réponses à son raisonnement, qui lui paroissoient sans replique; mais il lui déclara, qu'il n'en feroit pas le maître, & après avoir concerté avec ses gens la ma-

niere, dont ils le meneroient à l'audience du Roi, ils travaillerent toute la nuit aux préparatifs. Dès que le jour parut, on partit au bruit du canon sur deux Barques & une Chaloupe, toutes couvertes des plus beaux Tapis de la Chine, & ornées de bannieres magnifiques. Dans une des Barques étoient des Trompettes, des Hautbois & quantité d'autres Instrumens, qui annonçoient de fort loin la venuë du Serviteur de Dieu. Quantité de Portugais étoient dans l'autre. Le P. Xavier accompagné d'Edouard de Gama étoit dans la Chaloupe, qui tenoit le milieu. On remonta ainsi lentement une riviere, qui mene de Figi à la Capitale.

De J. C. 1551.

De Syn Mu. 2211.

Toute la Ville étoit accouruë à ce spectacle, & le Saint fut reçu à la descente de sa Chaloupe par un Corps de Troupes réglées, commandé par un Officier de marque, lequel lui offrit un Norimon, qu'il refusa. Alors les Portugais commencerent à marcher en cet ordre. Edouard de Gama paroissoit le premier, tête nuë, & une canne de Ben-

De J. C. 1551. De Syn Mu. 2211.

gale à la main : quatre autres Portugais le ſuivoient, portant tous quelque choſe à l'uſage du Pere, qui venoit enſuite, ayant ſur une ſoutane de camelot, un ſurplis & une Etole brodée en or d'un fort grand prix. Environ trente Portugais marchoient après, avec une contenance fort noble, & chacun ſuivi de ſon valet. Ils étoient tous ſuperbement vêtus, & portoient des chaînes d'or, qui leur donnoient un fort grand air. Ce cortege traverſa toute la Ville au ſon des Flûtes, des Trompettes, & des Hautbois ; les ruës, les fenêtres & les toits mêmes étoient remplis d'une multitude innombrable de peuple, & tout retentiſſoit des bénédictions, que l'on donnoit à l'Homme Apoſtolique, qu'une certaine majeſté douce, qui brilloit ſur ſon viſage, & une certaine modeſtie religieuſe relevoient infiniment, de ſorte que tous les yeux étoient tournez ſur lui.

A l'entrée de la place du Palais, il trouva ſix cent Gardes richement vêtus, rangez dans un très-bel ordre, & dont les armes brillantes jettoient

un éclat, qui éblouïssoit les yeux. A la vûë du Saint, ces Gardes firent plusieurs évolutions, & lui rendirent tous les honneurs militaires, qu'on ne rend qu'à la personne du Roi, puis lui ouvrirent un passage au milieu d'eux. Avant que de passer la porte, par où l'on entre dans la premiere cour, le cortege s'arrêta, & les cinq premiers Portugais s'étant mis à genoux devant le Pere, Edouard de Gama lui présenta la Canne de Bengale, un autre lui chaussa des mules très-précieuses, un troisiéme étendit sur sa tête un magnifique parasol. Les deux derniers se rangerent à ses côtez; l'un portoit son Catéchisme dans un sac de satin bleu, & l'autre un Tableau de la Vierge, enveloppé d'un voile de damas rouge. Il s'éleva en même tems un fort grand bruit de gens, qui s'écrioient : *Est-ce donc là ce misérable, dont les Bonzes d'Amanguchi ont publié, que la vermine, dont il étoit couvert, avoit horreur de se nourrir d'une chair aussi infecte, que la sienne? ont-ils quelqu'un parmi eux, qui ait cet air de grandeur! & s'il étoit tel,*

De J.C. 1551. *qu'ils ont voulu nous persuader, ces gens-ci lui rendroient-ils tant d'honneurs?*

De Syn Mu. 211. Le Pere entra d'abord dans une longue Galerie, qui le conduisit dans une grande Salle, où un enfant de sept ans, qu'un vénérable Vieillard tenoit par la main, le complimenta, & lui dit avec une grace singuliere des choses si relevées, que les assistans en parurent surpris. Le Pere, qui ne douta point, que ce compliment n'eût été appris par cœur, répondit à l'enfant, selon que le demandoit son âge; mais il trouva dans ses repliques tant de raison & de solidité, qu'il crût devoir changer de stile. Il a toujours été persuadé depuis que cet enfant avoit été en ce moment inspiré du Ciel.

De cette premiere Salle, l'enfant, qui servoit au Pere d'introducteur, le mena dans un autre Appartement, qui étoit tout rempli de Noblesse, & dès que le Serviteur de Dieu parut, tous se prosternerent jusqu'à frapper la terre du front, ce qu'ils recommencerent jusqu'à trois fois. Cette maniere de saluer est la plus

respectueuse, qui soit en usage au Japon(a). Ensuite deux jeunes Seigneurs s'avancerent, & firent au Serviteur de Dieu un compliment en Vers, d'un stile extrêmement figuré. On passa de-là sur une Terrasse bordée d'Orangers; & de la Terrasse on entra dans une troisiéme Salle fort spacieuse, où FACARANDONO frere unique du Roi, attendoit l'Homme Apostolique, accompagné des principaux Officiers de la Couronne. Alors l'enfant se retira un peu à l'écart, & le jeune Prince fit au Pere toutes les civilitez, qu'on a coûtume de faire aux Personnes du premier rang. Entre plusieurs choses obligeantes qu'il lui dit, il l'assûra, que ce jour étoit pour le Roi son frere le plus beau de sa vie, & un jour de réjoüissance pour toute la Cour, & pour toute la Ville. Il le conduisit ensuite à l'anti-chambre, & lui donna toujours la main. De J. C. 1551. De Syn Mu, 2211.

Enfin la Chambre du Roi fut ouverte, & tous les yeux furent ébloüis par l'éclat de l'or, qui y brilloit de

(a) Quelques Mémoires le nomment la GROMINARE.

De J. C. 1551.

De Syn Mu 2211.

toutes parts. Ce Prince étoit debout, & paroissoit souffrir impatiemment, que sa grandeur l'eût arrêté. Il fit trois ou quatre pas, dès qu'il vit le Serviteur de Dieu ; il fut frappé de je ne sçai quoi de grand, qu'il remarqua dans toute sa personne, & au grand étonnement de tout le monde, il s'inclina par trois fois jusqu'à terre. Le Pere tout confus, se jetta aux pieds du Roi, & les voulut toucher du front, suivant l'usage du païs; mais Civan ne le permit pas, & l'ayant pris par la main, il le fit asseoir à son côté. Le Prince son frere fut placé au-dessous, & les Portugais vis-à-vis mêlez avec les Courtisans. Le Roi dit d'abord au Pere tout ce qui se peut dire d'honnête, & ne l'appella jamais que son ami. Le Saint, après avoir répondu à tant de marques de bonté par toutes celles de respect & de dévouëment, qu'il put imaginer, parla de Jesus-Christ, & le fit en homme, qui, aussi bien que S. Paul, se pouvoit dire son Ambassadeur. Son discours fut long, mais accompagné de tant de grace, de solidité, & d'élo-

quence, que le Roi charmé, s'écria : *Nos Bonzes ne parlent point comme cela* : il ajoûta quantité de choses à l'avantage du Christianisme, & retombant sur les Bonzes, il parla vivement contre les fables, que ces imposteurs débitent avec impudence, & sur les contradictions, où l'on ne manque jamais de les surprendre, pour peu qu'on veüille les suivre dans leurs raisonnemens.

De J. C. 1551.

De Syn Mu. 2211.

Il y avoit parmi les Courtisans un de ces Prêtres Idolâtres, nommé FAXIANDONO, homme vain & capable des plus grands emportemens. Il prit la liberté de remontrer au Roi, qu'il ne lui appartenoit pas, mais aux seuls Ministres des Dieux, de parler, quand il s'agissoit de Religion. Civan d'abord ne fit qu'en rire ; mais cette modération du Prince n'ayant fait qu'accroître l'insolence du Bonze, il n'est point d'absurdité, qu'il ne dit ; il s'étendit principalement sur la grande sainteté des Bonzes ; sur la profondeur de leur doctrine ; sur les austéritez, qu'ils pratiquoient ; sur les visites célestes, qu'ils recevoient très-souvent ; enfin

De J. C. 1551. De Syn Mu. 2211.

fur la prééminence de leur profeffion, qui les mettoit en quelque façon au-deffus des Rois, & des Empereurs mêmes : de-là il s'emporta jufqu'à parler avec hauteur au Roi, qui fans s'émouvoir fit figne au Prince fon frere de lui impofer filence, & de le faire fortir de fa place : il lui ordonna enfuite lui-même de fe retirer, ajoûtant par maniere de raillerie, qu'il avoit fort bien prouvé la fainteté des Bonzes ; puis prenant un ton plus férieux, *allez*, dit-il, *des hommes comme vous, ont plus de commerce avec les Démons, qu'avec les Dieux.* Alors le Bonze tout hors de lui-même, dit tout ce que la fureur lui put infpirer, jufqu'à ce que le Roi laffé de l'entendre, le fit chaffer. Il fe retira, mais écumant de rage, & il fe laiffa aller à de fi grandes extravagances, que fa folie fit compaffion aux plus fages. Civan fut toujours celui, qui fit paroître plus de fang froid ; & après que le Bonze fut forti, il continua jufqu'au dîner à s'entretenir familierement avec le Pere Xavier.

Dès qu'on eut fervi, le Roi fe leva, prit le faint homme par la main,

De J. C. 1551. De Syn Mu. 2211.

& lui dit : » Les Souverains dans le » Japon ne peuvent donner une plus » grande marque de distinction à » ceux qu'ils veulent honorer, » qu'en les faisant manger à leur ta- » ble ; mais pour vous, mon cher » Pere, je vous demande en grace » de me faire cet honneur, & je vous » conjure instamment de ne me » point refuser cette grace. » Le Pere s'inclina profondément, & dit qu'il prioit le vrai Dieu de reconnoître pour lui tant de faveurs, en éclairant un si grand Prince de ses plus vives lumieres : *Plaise au Maître, & au Seigneur du Ciel & de la terre*, dit Civan, *d'accomplir vos desirs ; ce sont aussi les miens :* en achevant ces mots, il se mit à table.

Jamais au Japon deux personnes ne sont assises à la même table, chacun a la sienne ; elles sont fort petites & fort basses, parce qu'on est assis à terre, sur des nattes plus ou moins élevées, suivant la condition d'un chacun. On ne les couvre point de nappes, mais on les leve à chaque service ; & comme elles sont vernissées, & que les Japonnois sont

De J. C. 1551. fort propres, elles ne se gâtent point, ou du moins on en est quitte pour les essuyer. Le Pere Xavier mangea
De Syn Mu. 2211. seul auprès du Roi, & ce Prince fit toujours les honneurs de sa table, tandis que les Portugais étoient à genoux, & les Gardes assis sur leurs talons, ce qui est pour eux la posture la plus respectueuse, comme je crois l'avoir déja observé.

§. IX.

Le Saint prêche avec succès à FUCHEO. *Il donne au Roi de fort bons avis: conversion d'un fameux Bonze. Efforts des Bonzes pour le perdre. Mort tragique du Roi de* NAUGATO. *Le frere du Roi de* BUNGO *est élû à sa place. Le Saint se dispose à partir du Japon. Nouveau complot des Bonzes contre lui.*

Le repas fini, le P. Xavier prit congé du Roi, & s'en retourna au logis des Portugais dans le même ordre & avec les mêmes honneurs, qu'il étoit venu au Palais. Dès le lendemain il prêcha en public, & toute la Ville accourut pour l'entendre;

jamais homme ne fut écouté avec plus d'avidité ; on le regardoit comme un Prophete envoyé du Ciel, pour confondre l'orguëil des Bonzes, & l'on étoit persuadé avant qu'il parlât. Le Saint profita de cette favorable disposition, & annonça le Royaume de Jesus-Christ avec une autorité, qu'il ne s'étoit point encore donnée, depuis qu'il étoit au Japon. Cela lui réüssit, & il ne se passoit point de jour, qu'on ne vît quelque conversion d'éclat.

De J. C. 1551.

De Syn Mu. 2210.

Mais il n'y en eut point, qui fit plus d'honneur à la Religion, que celle d'un Bonze d'un grand mérite nommé SACAI-EERAN. Ce Docteur avoit entrepris de disputer contre le P. Xavier, & s'étoit fait un point d'honneur de soutenir la cause des Dieux. Il défia le P. Xavier, qui accepta le défi avec joye. A peine la dispute étoit commencée, que le Prêtre Idolâtre entrevit la lumiere ; il ne se rendit pas pour cela, & voulut faire bonne contenance ; mais il ne put tenir longtems contre la grace, qui agissoit puissamment sur son cœur. On le vit tout à coup com-

De J. C. 1551.

De Syn Mu. 2211.

me un homme interdit, sans parole & sans mouvement : un moment après il se jetta à genoux, leva les yeux & les mains vers le Ciel, & d'une voix forte s'écria : *Je me rends à vous, Jesus-Christ, fils unique du Pere éternel ; Je confesse que vous êtes le Dieu tout-puissant ; vous seul méritez les adorations des hommes, qui sont l'ouvrage de vos mains : mes Freres, pardonnez-moi, si jusqu'à présent je ne vous ai débité que des mensonges ; j'avois été trompé le premier.* Il est plus aisé d'imaginer, que d'exprimer, combien une action de cette nature émut toute la Ville. Plus de cinq cent personnes demanderent avec instance à être baptisées ; mais le P. Xavier n'étoit pas dans un Pays, où ce fût assez d'un bon mouvement, & d'une instruction légere, pour faire des Chrétiens : il sçavoit les combats, que les Prêtres des Idoles livroient aux Néophytes, & hors le cas d'une véritable nécessité, il ne conféroit ordinairement le Baptême à aucun adulte, qu'il ne l'eût auparavant bien fortifié contre les chicanes de ces Sophistes. Il ne baptisa donc le Bonze

Prosélyte, qu'après l'avoir instruit suffisamment; & s'être bien assûré de la sincérité de sa conversion. De J. C. 1551.

Il ne se passoit point de jour, qu'il n'allât au Palais, & il s'appliquoit avec soin à profiter du bon accueïl, que lui faisoit le Roi, pour ménager la conversion de ce Prince, qu'il avoit extrêmement à cœur, & sur laquelle il avoit fondé de grandes espérances. Il commença par lui inspirer de l'horreur pour ses dereglemens, & s'il ne le rendit pas tout à fait chaste, il lui donna de l'estime pour la chasteté, & lui fit rompre certains commerces scandaleux, qui le deshonoroient. Il travailla avec plus de succès encore à le désabuser de mille fausses opinions, que les Bonzes suggerent avec soin, surtout aux Grands. Une des plus absurdes, & que l'Homme Apostolique combattit aussi plus vivement; c'est que la pauvreté rend les hommes criminels; qu'on péche, en faisant du bien aux pauvres, & qu'il y a de la justice à les maltraiter, comme si l'on entroit alors dans les vûës des Dieux, qui les ont maudits. Le De Syn Mu. 2211.

De J. C. 1551.

De Syn Mu. 2211.

Pere Xavier fit voir ſans peine à Civan le ridicule de cette doctrine, & le fit changer de ſentiment & de conduite à l'égard des miſérables, pour leſquels il fut toujours depuis pénétré d'une compaſſion tendre & efficace.

Une ſuite du principe des Bonzes touchant les pauvres, étoit, ainſi que nous l'avons remarqué ailleurs, que les femmes, qui n'avoient pas aſſez de bien pour élever de nombreuſes familles, ſe croyoient en droit d'étouffer, ou d'expoſer leurs enfans, dès qu'ils étoient nez, ou même de ſe faire avorter. Le Saint s'éleva hautement contre ce déſordre, d'où s'enſuivoit un libertinage affreux. Le Roi n'eut aucune peine à entrer ſur cela dans ſes ſentimens, & défendit ſous les peines les plus ſéveres de ſi énormes abus. Enfin le Serviteur de Dieu trouva pour la réforme de la Cour & de la Ville des facilitez, qu'on ne trouve pas toujours dans les Etats des Princes Chrétiens. Le Roi avoüoit qu'il ſe ſentoit émû juſqu'au fonds de l'ame, dès qu'il le voyoit, & que cette émotion

ne manquoit jamais de produire dans son cœur un sentiment d'horreur pour toutes les abominations de sa vie.

De J. C. 1551.

De Syn Mu. 2211.

Les Bonzes de leur côté ne s'endormoient pas, & comme ils virent que leur crédit tomboit de jour en jour, & qu'ils deviendroient bientôt la fable des Grands & des petits, s'ils n'y apportoient un prompt remede, ils mirent tout en usage pour prévenir ce malheur: ils tâcherent, mais en vain, de décrier l'Apôtre dans l'esprit du public; ils ne réussirent pas mieux auprès du Roi, qu'ils entreprirent d'intimider. Ils crurent qu'il leur seroit plus facile de soulever la populace, & ils se flatterent, que dans la confusion d'une émeute populaire, rien ne les empêcheroit de se défaire de leurs Ennemis, mais le Roi informé de leur dessein, donna partout de si bons ordres, que personne n'osa branler. Ce stratagême réüssit mieux aux Bonzes d'Amanguchi, que le Pere de Torrez ne menoit gueres moins mal, que le Pere Xavier faisoit ceux de Fucheo, & il eut des suites bien funestes pour le Naugato.

De J. C. 1551. De Syn Mu. 2211.

Ces faux Prêtres avoient tenté de confondre le Missionnaire dans la dispute, mais ils n'en avoient retiré que de la confusion. Ils essayerent ensuite la voye de la calomnie, puis celle des remontrances au Roi, qui n'agissoit pas assez vivement à leur gré contre les Chrétiens, & qui souffroit les Docteurs étrangers dans ses Etats. Comme ils virent que tout cela étoit inutile, ils engagerent un Seigneur de la Cour à prendre les armes. Celui-ci charmé de trouver une si belle occasion de colorer sa révolte du prétexte de la Religion, leve des Troupes, & vient brusquement fondre sur Amanguchi. Le Roi pris au dépourvû, & qui crut le mal bien plus grand, qu'il n'étoit, s'enferma dans son Palais, ordonna qu'on y mît le feu, poignarda de sa propre main son fils unique, & se fendit lui-même le ventre. Tel fut le sort déplorable d'OXINDONO, qui pour avoir voulu se ménager entre les Bonzes & les Missionnaires, ne gagna ni les uns, ni les autres, attira sur lui la colere divine, & fut la malheureuse victime d'une politique

presque toujours funeste, & que l'exemple ne corrige point. De J. C. 1551.

Après la mort de cet infortuné Prince, les Rebelles, quoiqu'ils ne rencontrassent plus nulle part de résistance, firent main-basse sur tout ce qu'ils rencontrerent de gens armez, égorgerent un nombre considérable de personnes de tout âge & de tout sexe, & mirent le feu à plusieurs quartiers de la Ville. Ce qu'il y eut de plus surprenant, & ce qui ne peut gueres s'attribuër qu'à un miracle de la providence de Dieu, c'est qu'aucun Chrétien ne périt dans ce massacre, & que les deux Missionnaires, qu'on cherchoit partout, pour les immoler à la haine des Bonzes, trouverent un azile chez leurs Ennemis mêmes. Ils en furent redevables à l'estime, qu'une Princesse Payenne avoit conçuë pour eux. Les Bonzes, à qui elle faisoit beaucoup de bien, s'étoient assez déclarez, qu'ils en vouloient surtout à ces Religieux; mais elle leur fit dire, qu'ils lui répondroient de tout ce qui pourroit leur arriver; desorte qu'ils se virent obligez d'être eux-mêmes les gardiens

De Syn Mu. 2211.

De J. C. 1554. De Syn Mu. 2211.

de ceux, contre qui ils avoient excité cette tempête. Ils les retirerent d'abord dans un de leurs Monasteres ; mais comme ils ne s'y étoient résolus, qu'après que leur bienfaictrice les eût menacé de les faire chasser de la Ville, s'ils le refusoient ; elle ne les crut pas encore assez en sureté entre leurs mains, & les fit conduire sous bonne garde dans son Palais.

Enfin l'orage cessa, comme il avoit commencé, lorsqu'on avoit moins sujet de l'espérer. Les Conjurez disparurent, sans qu'on ait jamais bien sçu, ni ce qui les y avoit contraints, ni ce qu'ils étoient devenus. Alors les principaux Seigneurs s'assemblerent, pour élire un Roi, & le choix tomba sur FACARANDONO, frere du Roi de Bungo, jeune Prince, en qui l'on admiroit une grande douceur, jointe à beaucoup d'esprit & de courage. La Cour de Civan reçut avec joye les Députez du Naugato, & célébra l'élection du nouveau Roi avec toute la magnificence possible. Le Pere Xavier ne manqua point d'aller féliciter les deux Rois sur un événement si heureux, &Fa-

carandono lui donna parole, qu'il ne seroit pas moins favorable aux Chrétiens, que l'étoit le Roi de Bungo son aîné.

De J. C. 1551.

De Syn Mu. 2211.

Cependant il y avoit déja plus d'un mois, que le Serviteur de Dieu étoit à Fucheo, attendant que la saison fût propre pour la navigation des Indes: enfin le jour du départ fut fixé, & il alla en cérémonie prendre congé du Roi. L'audience fut longue, & se passa toute en regrets de la part de Civan, lequel témoigna plusieurs fois aux Portugais, qu'il leur portoit envie de ce qu'ils alloient avoir le plaisir de joüir si longtems de la compagnie d'un homme, qu'il s'estimeroit heureux de pouvoir conserver dans sa Cour. Le Pere de son côté, après avoir donné à ce bon Prince toutes les marques de respect & de reconnoissance, qu'il lui devoit, lui remit en peu de mots devant les yeux tout ce qu'il lui avoit dit dans les différens entretiens, qu'ils avoient eus ensemble. Il insista beaucoup sur la briéveté du tems, & le terme fatal, où aboutissent tous les plaisirs & toutes

De J. C. 2215.

De Syn Mu. 2211.

les grandeurs de la terre. Il le pria de réfléchir souvent sur ce qu'étoient devenus tous les Empereurs & tous les Rois du Japon, qui avoient régné jusques-là avec plus de gloire, & avoient mené une vie plus délicieuse; il le conjura de penser, que bientôt il ne seroit lui-même, que ce qu'ils étoient, c'est-à-dire, un peu de cendre & de poussiere; avec cette cette différence, qu'ayant été instruit & convaincu des véritez du salut, il auroit à rendre à Dieu un terrible compte d'une grace, qui n'avoit été accordée à aucun d'eux. Le Roi touché jusqu'aux larmes, l'embrassa tendrement, & se retira sans lui rien répondre.

Les Bonzes cependant vouloient absolument se venger & à laver la honte de leurs défaites dans le sang de tous ceux, qu'ils en regardoient comme les auteurs. Ils ne pouvoient se résoudre à voir tranquillement partir leur Ennemi couvert de gloire, & pour ainsi dire, la palme à la main, & ils ne digéroient point d'être devenus odieux & méprisables à la Cour & à la Ville. Ils reprirent d'abord

d'abord la pensée d'exciter une sédition, comme avoient fait leurs Confreres d'Amanguchi : & à la faveur du tumulte, ils complotèrent de piller le Navire Portugais, d'y mettre le feu, & de faire passer au fil de l'épée tous les Européens & les Chrétiens. Leur dessein étoit même d'exterminer toute la Famille Royale ; mais leurs mesures se trouverent fausses. Tout le peuple avoit pour le Pere Xavier une vénération parfaite, & tous les efforts qu'on fit, pour lui inspirer d'autres sentimens, furent inutiles. Les Bonzes eurent beau publier, que le Docteur étranger étoit un enchanteur ; qu'il se nourrissoit de chair humaine ; qu'il déterroit les corps pendant la nuit, qu'un Démon parloit par sa bouche ; que les Dieux irritez menaçoient de faire un exemple du Roi pour tout le Japon ; & que, pour se soustraire à la colere du Ciel prête à éclater, il ne lui restoit qu'un seul moyen, qui étoit de leur immoler les sacrileges, qui détruisoient leur culte, & tous ceux, qui participoient à leur impieté, ils ne gagnerent rien.

De J. C. 1551.

De Syn Mu. 2211.

De J. C. 1551.

De Syn Mu. 2211.

Enfin comme les Portugais pressoient leur départ, ils craignirent que le Missionnaire ne leur échapât, avant qu'ils pûssent avoir leur revanche de toutes les victoires, qu'il avoit remportées sur eux, & ils résolurent, ne pouvant faire mieux, de tenter encore une fois de le confondre dans la dispute.

§. X.

Le Pere Xavier est défié par un fameux Bonze. Il accepte le défi. Premiere Conférence. Les Bonzes font soulever le peuple. Intrépidité du Saint. Il se tient cinq autres Conférences. Le Saint part du Japon, pour retourner aux Indes, où l'on fait des réjoüissances publiques pour le succès de son voyage.

Un jour donc que le Saint étoit retourné au Palais, pour prendre encore une fois congé du Roi; on avertit ce Prince, que FUCARANDONO demandoit une audience, & souhaittoit de l'avoir en présence du Docteur des Portugais. Fucarandono étoit alors un des plus fameux Bonzes du Japon. Il avoit

professé trente ans la Théologie de Xaca, & s'étoit acquis une si grande réputation, que ses décisions étoient regardées comme des oracles; c'est un Grade parmi les Bonzes, où peu de Docteurs parviennent; & ceux, qui y sont parvenus, sont censez réellement infaillibles. Les Bonzes de Fucheo avoient mandé à celui ci les progrès du Christianisme, & le danger, où se trouvoit le Japon, de voir cette Religion étrangere s'établir sur les ruines de toutes les Sectes de l'Empire; qu'ils ne connoissoient plus d'autre remede à un si grand mal, que de bien faire sentir à ceux, qui s'étoient laissez séduire; que leur nouveau Maître étoit un ignorant, mais que lui seul pouvoit désabuser le peuple prévenu en sa faveur, venger les Dieux des attentats de cet imposteur, & ramener les Japonnois au culte, qui leur étoit dû; qu'il vînt donc au plutôt au secours des Immortels, dont les Temples étoient sur le point d'être abandonnez. Le Docteur sans se faire prier, se mit aussitôt en chemin; & se flattant d'une victoire,

De J. C. 1551.

De Syn Mu. 2211.

De J. C. 1551.

De Syn Mu. 2211.

qu'il croyoit facile, il se hâta de joindre son Adversaire, qu'il apprit être sur le point de s'embarquer.

Au nom de Fucarandono, le Roi parut un peu déconcerté; il comprit d'abord quel étoit le dessein de ce Bonze, & il a depuis avoüé, que quelqu'idée, qu'il eût du sçavoir, & de l'esprit du Pere Xavier, il avoit craint de le commettre avec un homme, qu'il croyoit n'avoir point son pareil dans le monde. Le serviteur de Dieu s'apperçut de l'embarras du Prince, en devina la cause, & le conjura de faire entrer le Bonze. Civan rassûré par la résolution, que faisoit paroître le Saint, consentit à ce qu'il soûhaitoit. Fucarandono entra; & après qu'il eût rendu ses devoirs au Roi, il prit sans façon la place, que le Pere Xavier lui céda par modestie. Il le regarda ensuite fixement, & lui demanda, s'il le reconnoissoit? le serviteur de Dieu lui répondit, qu'il ne se souvenoit pas de l'avoir jamais vû. Alors le Bonze faisant l'étonné, » cela est-il possible, lui dit-il? Tu » ne te souviens pas, qu'il y a quinze

» centans, que nous trafiquions ensemble à Frenoyama? je vois bien, ajoûta-t-il, d'un ton mocqueur, & regardant l'assemblée d'un air triomphant, » je vois bien, que j'aurai » bon marché de cet homme-là.

Le Pere comprit aisément que le Docteur tenoit la transmigration des ames; pour le tirer de ses principes, d'une maniere, qui fût à la portée de ses Auditeurs, il commença par lui demander, s'il n'étoit pas constant par les Annales du Japon, que Frenoyama n'étoit habité, que depuis environ neuf cent ans? Le Bonze se tira mal de cette objection, qu'il n'avoit pas prévûë de la part d'un Etranger; & comme pour cacher son embarras, il se fut attaché à prouver que l'oubli du passé étoit une punition des Dieux, pour avoir mal vêcu; il ne s'apperçut pas, qu'il mettoit contre lui toute l'Assistance, & donnoit à son Ennemi un grand avantage sur lui; aussi le Pere en sçut-il bien profiter, & il le rendit muet sur cet article. Fucarandono ne pouvant donc avancer de ce côté-là, fit au Pere

De J. C. 1551.

De Syn Mu. 2211.

quantité de questions, que la pudeur ne permet point de rapporter. Il espéroit en se jettant sur cette matiere, se rendre favorables les Courtisans, qu'il sçavoit être plongez pour la plûpart dans les plus infâmes débauches; mais il fut trompé dans son attente. Il battit ensuite quelque tems la campagne, comme un homme, qui se perd, & enfin il s'emporta de telle sorte, que tout le monde en fut choqué. On l'avertit de faire réflexion, que le Docteur Européen, sans sortir des bornes de la modération & de la bienséance, sans s'échauffer, sans rien dire, qui ne fût établi sur les principes du bon sens, prouvoit solidement tout ce qu'il avançoit, & donnoit à tout ce qui lui étoit objecté, des réponses, qui satisfaisoient; bien loin de profiter d'un avis si sage, il parla avec tant de hauteur & d'insolence, que le Roi le fit chasser.

Il n'en falloit pas tant pour mettre en fureur tous les Bonzes; ils ferment les Temples, ils refusent les offrandes du peuple, ils pu-

blient, que les Dieux ſont irritez ; enfin ils viennent à bout d'émouvoir la populace. Les Portugais, qui virent les eſprits diſpoſez à un ſoulevement général, ne ſe crurent pas en ſûreté dans une Ville, où l'autorité du Prince n'étoit plus reſpectée. Ils rentrerent dans leur Navire, & s'éloignerent de terre ; mais un moment après, Gama faiſant réflexion que le Pere Xavier étoit reſté à Fucheo, où leur retraite l'expoſoit à la rage des Bonzes & de leurs ſuppôts, il ſe mit dans ſa chaloupe, & courut le chercher. Il le trouva dans la maiſon d'un pauvre Catéchumene, où quelques Chrétiens s'étoient aſſemblez. L'Apôtre les conſoloit, les animoit au martyre ; & comme il ne doutoit point qu'on ne vînt inceſſamment pour l'égorger, il béniſſoit le Ciel de lui avoir enfin accordé ce qui faiſoit depuis ſi longtems toute ſon ambition.

De J. C. 1551.

De Syn Mu. 2211.

Gama n'omit rien pour l'obliger à chercher un azile dans ſon bord, mais ce fut en vain. » Y penſez-» vous, lui dit l'homme Apoſtoli-

De J. C. 1551.

De Syn Mu. 1211.

» que ? Quoi ! j'abandonnerois mon » troupeau à la merci des loups ? » A Dieu ne plaise, que je deshonnore ainsi mon ministere, & que » les Bonzes puissent se vanter de » m'avoir contraint de leur céder le » champ de bataille ». Gama touché d'une résolution si héroïque, se retira sans rien repliquer, rentra dans son Navire, assembla ses Officiers & ses Associez, leur déclara que le Pere Xavier étoit déterminé à mourir avec ses Néophytes ; leur ajoûta, que lui-même étoit dans le dessein de suivre jusqu'au bout la fortune du serviteur de Dieu ; que pour eux, ils pouvoient prendre leur parti, qu'il leur abandonnoit tout ce qui lui revenoit des effets du Navire, & le Navire même ; qu'ils avoient de bons Pilotes, & des vivres en abondance ; qu'il ne s'étoit point engagé à les conduire en personne, & qu'il alloit rejoindre le Saint, & mourir avec lui, s'il ne pouvoit pas lui sauver la vie. Ce discours attendrit les Portugais ; ils eurent honte de leur fuite précipitée ; ils rapprocherent le Na-

vire, descendirent à terre, & rentrerent dans la Ville en posture de gens déterminez à tout risquer pour la conservation du Pere Xavier. Ce retour leur fit honneur; les Fideles en furent édifiez, & les Mutins intimidez; le tumulte cessa, & les Bonzes se virent encore une fois réduits à confier leur cause au hazard d'une dispute.

De J. C. 1551.

De Syn Mu. 2211.

Ils eurent bien de la peine à en obtenir l'agrément du Roi, qui ne l'accorda, après bien des instances, qu'à des conditions fort dures. La principale fût, que ce qui seroit une fois décidé à la pluralité des voix, seroit regardé comme incontestable; & qu'il ne seroit plus permis d'y revenir. Les autres renfermoient de fort bons réglemens, pour éviter le bruit, & mettre de l'ordre dans les questions & dans les réponses. Le lendemain on avertit le Roi de grand matin, que Fucarandono étoit dans la premiere cour du Palais à la tête de tous les Bonzes de Fucheo, & des environs; quelques Mémoires en font monter le nombre à trois mille. Civan pour

De J. C. 1551.

De Syn Mu. 2211.

se défaire de gens, qui lui sembloient avoir un autre dessein, que de disputer, leur fit remontrer, qu'il n'étoit, ni raisonnable, ni de leur honneur, qu'ils fussent tant de gens contre un homme seul; il ajoûta, qu'il vouloit bien néanmoins que Fucarandono amenât avec lui trois ou quatre de ses Confreres, mais qu'il n'en souffriroit pas davantage. Il fallut obéïr, l'Armée des Bonzes fut congédiée, & Fucarandono étoit à peine entré dans la salle, où se devoit tenir la Conférence, que le Pere Xavier arriva avec encore plus d'appareil, que le jour de sa premiere audience, les Portugais, qui l'accompagnoient, ne lui parlant qu'à genoux. Cette espece de triomphe du Saint, fit bien du dépit à ses Ennemis; les discours, qu'ils entendirent, qu'on tenoit dans l'Assemblée, ne les chagrinerent pas moins; mais ce qui acheva de les déconcerter, ce fut l'accüeil que le Roi fit au serviteur de Dieu. Ce Prince s'avança assez loin pour le recevoir, l'embrassa, le fit asseoir auprès de lui, & l'entretint quelque tems en parti-

culier avec beaucoup de familiarité. De J.C 1551. De Syn Mu. 2211.

Enfin la Conférence commença ; elle roula d'abord ſur l'exiſtence & l'unité de Dieu. Le Pere Xavier prouva l'une & l'autre d'une maniere également ſolide & ſenſible : puis s'étendit ſur les principaux attributs de la Divinité, ſur les Myſteres de l'Incarnation du Verbe, & de la Rédemption des hommes ; & après avoir répondu à toutes les objections, qu'on lui fit ſur tous ces points, & qui furent abſolument les mêmes, qui ont été faites aux premiers Apologiſtes du Chriſtianiſme : il appuya beaucoup ſur le mérite de la foi, & ſur la néceſſité des bonnes œuvres. Il le faiſoit pour détruire certaines fables, dont nous avons vû que les Bonzes amuſoient les peuples, en leur faiſant accroire que pour être heureux en l'autre vie, il ſuffiſoit de mourir revêtu de robes de papier, ou chargé de Lettres de Change, dont ces Impoſteurs tiroient un gros profit, ce qu'il ne manqua pas de faire obſerver à ſes Auditeurs. On en demeura là dans cette ſéance ; l'homme Apo-

De J.C. 1551.

De Syn Mu. 2211.

ſtolique fut ſouvent interrompu par les applaudiſſemens de toute l'Aſſiſtance, & il leur paroiſſoit qu'on leur ôtoit comme un bandeau de devant les yeux. Ils furent ſurpris d'avoir été ſi longtems les dupes de tant d'impoſtures groſſieres, & ſurtout d'avoir adoré comme des Dieux, des hommes auſſi foibles qu'eux, & la plûpart plus vicieux encore.

Nous ne ſçavons point ce qui ſe paſſa dans la ſéance ſuivante; le Portugais, dont on a ſuivi les Mémoires pour cet endroit de la vie du Saint, & qui étoit préſent, avouë ingénuëment, que tout ce qui y avoit été traité, ſurpaſſoit de beaucoup la portée de ſon eſprit. Il marque ſeulement, que le Pere Xavier, ſurpris de la ſubtilité de quelques raiſonnemens, qu'on lui fit, dit aux Portugais, qu'il avoit beſoin, pour les réfuter, d'un ſecours extraordinaire du Ciel, & les pria de joindre leurs prieres aux ſiennes, pour l'obtenir. Cet homme ajoûta, qu'après que le Saint eut ceſſé de parler, les Bonzes mêmes ſe confeſ-

sérent vaincus, & convinrent, qu'ils n'avoient rien à lui repliquer pour lors, mais qu'ils tâcherent de mettre leur honneur à couvert, en faisant entendre qu'ils cédoient plutôt à la subtilité d'esprit de leur Adversaire, qu'à la bonté de sa cause.

De J. C. 1551.

De Syn Mu. 2211.

Le jour suivant on parla des Pauvres, & les Bonzes entreprirent de faire voir, que la conduite du Ciel à leur égard, étoit une conviction de la malédiction portée contre eux. Le Serviteur de Dieu réfuta si aisément, & d'une maniere si plausible leurs principaux argumens, que tous les Assistans lui applaudirent. Il s'attacha surtout à montrer par des raisons tirées de l'expérience, que ce qu'on appelle communément les biens, & les maux de la vie, ne sont ni de véritables biens, ni des maux réels, & le silence de ses Adversaires lui donna une victoire complette. Comme on étoit sur le point de congédier l'Assemblée, les Bonzes ne pouvant s'accorder entre eux sur un point de Doctrine, dont on ne nous a pas instruits, se querellerent assez vivement, & en alloient

De J.C. 1551.

De Syn Mu. 2211.

venir aux mains, si on ne les eût fait sortir.

Sur le soir le Roi, qui vouloit finir ces disputes, alla prendre le Pere Xavier à son logis, & le conduisit au Palais parmi les acclamations du peuple, après avoir averti Fucarandono de s'y rendre. D'abord tout se passa en excuses & en civilitez réciproques; & le Roi charmé de cette conduite des Bonzes, leur en témoigna beaucoup de satisfaction. Dès que chacun eut pris sa place, un de ces Religieux Idolâtres demanda au Pere, comment il accordoit le péché originel & la chûte des Anges, avec la bonté infinie, la suprême sagesse, & la toute-puissance de Dieu? » Car enfin, ou votre Dieu » prévoyoit ces péchez & les terribles suites, qu'ils devoient avoir, » ou il ne les prévoyoit pas: s'il ne » les prévoyoit pas, ses lumieres » sont bornées, & il n'est pas tel, » que vous le prétendez. S'il les pré» voyoit, pourquoi n'a-t-il pas » empêché ce qui devoit être la cau» se de tant de maux? » Un autre prit aussitôt la parole, & demanda

pourquoi Dieu n'avoit pas racheté le monde aussitôt après la désobéïssance du premier homme? & ce qu'avoient fait ceux, qui étoient morts avant JESUS-CHRIST, pour être frustrez d'une Rédemption, qui a ouvert le Ciel à ceux, qui sont venus depuis.

De J. C. 1551.

De Syn Mu. 2211.

L'Apôtre ne fut, ni surpris, ni embarassé de ces objections, si souvent rebattuës dans les premiers siécles du Christianisme. Il n'ignoroit pas ce que disent les Peres & les Théologiens, à sçavoir, qu'il importoit à la gloire de Dieu, qu'il fût servi & adoré par des créatures libres & intelligentes; c'est-à-dire, qui connussent le bien, qu'elles devoient pratiquer, & le mal, qu'elles devoient éviter, & qui pûssent prendre leur parti par une détermination exempte de toute contrainte & de toute néceffité; que notre propre intérêt demandoit que cela fût ainsi, puisque nos mérites croissent à mesure, que nous usons bien de notre libre arbitre, & que notre bonheur doit être la récompense de nos mérites, ausquels il faut qu'il

De J. C. 1551. De Syn Mu. 2211.

soit proportionné ; que pour convenir de ces points, il suffisoit de consulter la raison, & de supposer, que Dieu est équitable : Que tous les maux, qui ont suivi le péché du premier homme, & celui des Anges rébelles, sont de deux especes : le péché, & les miseres de la vie : que Dieu en permettant l'un, & en nous envoyant les autres, ne faisoit rien, dont nous pûssions raisonnablement nous plaindre, puisqu'il nous donne assez de graces, pour éviter le péché, & que les calamitez de la vie présente, si nous les souffrons avec patience, & avec une résignation parfaite à ses ordres, sont autant de dégrez, qui nous élevent à la souveraine félicité.

Quant au délai de la Rédemption, le Pere fit voir qu'il n'avoit apporté aucun préjudice à ceux, qui ont précédé le Rédempteur; par la raison, qu'on pouvoit avoir part à cet inestimable bienfait, avant que l'ouvrage fût consommé. Il prit de-là occasion de parler des Nations; ausquelles l'Evangile n'avoit pas été prêché d'abord ; il montra qu'elles

étoient inexcusables, de n'avoir pas adoré le vrai Dieu ; puisqu'elles avoient la Loi naturelle, qui les devoit conduire à la connoissance de cet Etre suprême, & dont l'exacte observation leur auroit mérité sans doute d'être éclairez des plus essentielles véritez de la Religion Chrétienne. Je suppose donc, continua-t-il, qu'un Infidéle cité au Tribunal de Dieu, & obligé de dire, pourquoi il n'a pas rendu à son Créateur les hommages souverains, qui lui sont dûs, s'avise de répondre ? » Seigneur, je ne sçavois pas ce que » c'étoit que ces hommages, que » vous exigiez de moi. Votre raison, lui répondra le souverain Juge, vous apprenoit une partie de » vos devoirs ; si vous les aviez remplis, je vous aurois fait connoître » les autres. » Qu'aura-t-il à repliquer ? Le Saint fortifia ce raisonnement d'un précis exact des motifs de crédibilité, sur quoi sont appuyées la foi en Jésus-Christ, & toutes les véritez du Christianisme ; & il en conclut, que la Mission du Fils de Dieu, & la réalité de sa pré-

De J. C. 1551.

De Syn Mu. 2211.

De J. C. 1551.

De Syn Mu. 2211.

dication, de sa mort & de sa résurrection, étant une fois démontrées, il ne s'agissoit plus de vouloir sonder les mysteres impénétrables de la sagesse du Créateur; ni la profondeur de ses jugemens secrets; mais qu'il falloit se rendre avec docilité à l'autorité infaillible de ses décrets; autorité qu'il a déposée entre les mains de ses Ministres, qui, quoiqu'hommes sujets à l'erreur, ont dû être revêtus d'un caractere infaillible, pour être en état de conduire les autres hommes. Toute l'assemblée se récria dès que le Saint eut cessé de parler, & on l'admira d'autant plus, que d'abord on avoit jugé sans réponses les difficultez, qui lui avoient été proposées.

Personne ne doutoit qu'à ce coup les Bonzes ne se rendissent; mais leur obstination & l'endurcissement de leur cœur leur tenant lieu de raison, ils parurent plus éloignez que jamais de reconnoître la vérité, qui se découvroit sous des traits si lumineux; & ils tomberent dans des excès, dont on eut honte pour eux. Ils nioient tout, jusqu'aux principes, & ils ne

De J. C. 1551.

De Syn Mu. 2211.

s'appercevoient pas, que leur Adversaire tiroit avantage de ce qu'ils avançoient, & rejettoient inconsidérément, & qu'il les faisoit tomber dans de continuelles contradictions. Enfin le Roi fatigué leur fit imposer silence. Il s'éleva aussitôt parmi les Assistans un petit sourire accompagné de quelques railleries, dont ces faux Prêtres se tinrent étrangement offensez : ils s'en plaignirent au Roi : *Quoi, Seigneur, lui dirent-ils, vous souffrez qu'on nous insulte en votre présence !* Alors le Pere Xavier prit la parole, & par son entremise il se fit une espece d'accommodement, qui engagea tout de nouveau la dispute.

Un Bonze s'avisa de dire, qu'il étoit assez inutile de venir de si loin annoncer un Paradis, qui ne convenoit qu'aux bêtes : que celui des hommes étoit sur la terre, & qu'ils en joüissoient pendant la vie, plus ou moins, suivant leurs mérites : que celui dont le Docteur étranger parloit, étoit dans le Ciel, mais qu'il étoit sans doute destiné pour les Animaux privez de raison, qui pendant leur vie n'avoient que du mal,

De J. C. 1551.

De Syn Mu. 2211.

& qui par conséquent devoient avoir leur récompense dans l'Empirée, si Dieu étoit juste. Il n'étoit pas difficile de renverser un systême aussi absurde, & suivant lequel le seul Animal raisonnable étoit privé de l'immortalité, qu'on sembloit assûrer aux bêtes. Aussi le Bonze fut-il universellement traité d'extravagant. Le saint Apôtre n'eut gueres plus de peine à détruire la prétention d'un autre, qui vouloit prouver, que la différence des états & des situations, où se trouvent les hommes sur la terre, ne peut venir que de la diversitéde leurs mérites; mais il prit occasion de ces absurditez, pour dire de très-belles choses sur la nature de nos ames, sur notre fin derniere, & sur la sagesse & la providence de Dieu. Les Bonzes n'y repliquerent rien de sensé; & le Roi, qui les vit sur le point de retomber dans leur premier desordre, se leva sans dire mot, prit le Serviteur de Dieu par la main, & le remena chez lui.

Ainsi finirent ces fameuses disputes de Fucheo, dont le bruit se ré-

pandit bientôt par tout le Japon. La véritable Religion y triompha d'une maniere bien éclatante ; mais l'homme Apostolique n'en recueillit point le fruit ; le Roi ne se déclarant point, aucun des Courtisans ne parla d'embrasser une Loi, à laquelle ils venoient tous de donner unanimement la préférence sur toutes les Sectes de l'Empire. Le vingtiéme de Novembre, le Pere Xavier alla dire un dernier adieu au Roi, & fit de nouveaux efforts pour engager ce Prince dans les voyes du salut ; mais il ne put en tirer que des promesses vagues, & quelques soupirs. Il s'embarqua au sortir du Palais, & dès le même jour on leva les ancres. Bernard, & son Compagnon, qui avoit nom MATHIEU, s'embarquerent avec le Saint. Celui-ci mourut presqu'en arrivant à Goa. Bernard passa en Europe, alla jusqu'à Rome, puis s'étant retiré en Portugal, il entra dans la Compagnie de JESUS, & finit saintement ses jours au College de Conimbre.

De J. C. 1551.

De Syn Mu: 2211.

On apprit bientôt aux Indes les grands succès, que le zele du Pere

De J. C. 1551.

De Syn Mu. 2211.

Xavier avoit eus au Japon ; & partout on donna des marques publiques de la part qu'on y prenoit; mais celui, qui fit paroître sa joye d'une maniere plus éclatante, fut DOM PEDRO DE SYLVA, Gouverneur de Malaca. Ce Seigneur fit rendre à Dieu de solemnelles actions de graces d'une si belle ouverture à l'Evangile chez une Nation, dont on estimoit déja si fort la sagesse & le courage. Tous les Ordres de la Ville allerent en Procession à l'Eglise de Notre-Dame du Mont, où le Pere Xavier, lorsqu'il étoit à Malaca, avoit accoutumé de dire la Messe, & de faire les principales fonctions de son Ministere. Le Gouverneur y parut lui-même à la tête des Troupes, qui étoient sous les armes, & le Grand-Vicaire de l'Evêque de Goa y chanta la Grand'-Messe. Tout le reste du jour il y eut de grandes réjoüissances par toute la Ville, les rues demeurerent tapissées jusqu'au soir, & on y brûla des parfums, qui embaumoient l'air. Il y eut pendant la nuit des illuminations dans tous les quartiers,

& la Fête fut terminée par le baptême de quatre Japonnois, qui étoient venus aux Indes, pour s'instruire par leurs propres yeux, de la vérité de tout ce qu'on leur avoit dit chez eux touchant la majesté des Temples du Dieu des Chrétiens, & la dignité du culte, que les Portugais lui rendoient. Nous verrons bientôt combien il eût été à souhaiter, que Dom Pedro de Sylva n'eût pas eu sitôt de Successeur, ou qu'on lui en eût donné un, qui lui ressemblât.

De J. C. 1551.

De Syn Mu. 2211.

Au reste, il y a bien de l'apparence que le Pere Xavier; quelques pressantes que fussent les affaires, qui le rappelloient aux Indes, n'eût pas quitté le Japon, avant que d'avoir pourvû de Pasteurs les Eglises, qu'il avoit fondées dans le Bungo, dans le Firando, & même dans le Saxuma, s'il avoit pû se résoudre à confier à d'autres le soin de choisir les Ouvriers, qu'il convenoit d'envoyer dans cette nouvelle Vigne. Car quoiqu'il fût très-persuadé que les Bonzes n'omettroient rien pour pervertir les Fidéles, & pour gagner ou intimider les Princes; qu'il n'ignorât point

De J. C. 1551.

De Syn Mu. 2211.

le grand ascendant, que donnoient à ces faux Prêtres sur les Peuples & sur les Souverains, la réputation de doctrine & de sainteté, qu'une longue prescription sembloit leur assûrer; leur éloquence, qu'il n'avoit pû s'empêcher d'admirer lui-même; leurs sophismes, & l'air imposant, avec lequel ils débitoient leurs fables; & la haute naissance de plusieurs: quoiqu'il dût connoître par plus d'une expérience, qu'il est bien plus difficile de rétablir une Chrétienté ruinée, que d'en fonder une nouvelle: il étoit encore plus convaincu, que le succès d'une Mission dépend surtout, après la grace de Dieu, du choix des Missionnaires; que ce choix se doit faire suivant le caractere des Peuples, qu'on entreprend de convertir, & qu'on y est souvent trompé, quand on le fait sur le rapport d'autrui.

Fin du premier Livre.

HISTOIRE

HISTOIRE DU JAPON.

LIVRE SECOND.

POUR peu qu'on soit instruit de ce qui s'est passé dans les Indes pendant tout le cours des conquêtes, qui en avoient donné l'Empire aux Portugais, on conviendra sans peine, qu'il y avoit beaucoup plus à craindre, qu'à espérer pour le progrès de la Religion Chrétienne au Japon, des mesures que cette Nation prenoit pour établir son commerce dans ces Isles. La maniere surtout, dont elle s'étoit comportée à la Chine, d'où la mauvaise conduite de SIMON D'ANDRADE l'avoit fait chasser, pouvoit donner lieu

De J.C. 1552.

De Syn Mu. 2212.

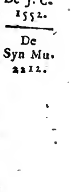
De J. C. 1552.

De Syn Mu. 2212.

aux Prédicateurs de l'Evangile d'apréhender, que quelqu'accident semblable ne les exclût du Japon, & qu'elle n'entraînât le Christianisme dans sa disgrace; il ne falloit pour cela qu'une de ces incartades, qui étoient partout ailleurs si fréquentes.

Mais Dieu, qui tient en sa main le cœur des Particuliers, aussi bien que celui des Rois, & qui vouloit renouveller dans cette extrémité de l'Orient, toutes les merveilles, qui ont étonné l'Univers à la naissance de l'Eglise, eut soin d'écarter tous les obstacles, que pouvoient mettre à l'exécution de ses desseins l'ambition & l'avarice de ces nouveaux Conquérans de l'Asie; & c'est peut-être là le plus grand miracle, que le Ciel ait opéré en faveur des Japonnois. Véritablement ce miracle ne subsista qu'un certain tems, & avec lui s'évanoüirent toutes les espérances, qu'on avoit conçûës de voir le vrai Dieu adoré seul dans ce vaste Archipel; mais il faut croire que les vûës de la divine providence sur ces Insulaires étoient alors remplies, & s'abstenir de sonder la pro-

fondeur des Décrets éternels.


De J. C. 1552.
De Syn Mu. 2212.

Quoiqu'il en soit, il est certain que ce fut le commerce des Portugais, qui introduisit la Religion Chrétienne dans le Japon ; mais bien que pendant plusieurs années leur conduite y ait été exemte de tout reproche, il eût été néanmoins à souhaiter, que les Japonnois n'eussent point pratiqué d'autres Européens, que ceux, qui leur annonçoient le Royaume de Dieu ; c'est ce qui ne paroîtra point douteux, si l'on fait réflexion que les Provinces de cet Empire, où le Christianisme a été plus florissant, sont celles, où on les a moins connus.



§. I.

Conduite étrange du Roi de Bungo après le départ du Pere Xavier. Ce Saint forme le dessein de porter la lumiere de l'Evangile à la Chine. Ce qui fait échoüer son projet. Sa mort. Les Missionnaires du Japon reglent entre eux la maniere, dont ils doivent se comporter. Ferveur des Néophytes. Conversion de deux Bonzes célebres, & leur zele.

De J. C. 1552.

De Syn Mu. 2212.

IL est étonnant que le Royaume de Bungo ait été une de ces Provinces, où l'on ait moins vû les Navires de Portugal, puisqu'il n'y en avoit aucun, où ils pûssent se flatter d'être mieux reçus. Il y a bien de l'apparence que les Ports n'y sont pas aussi commodes, & aussi aisez à aborder, que les autres du Ximo. Mais ce qui se passa à la Cour de Bungo après le départ du Pere Xavier, doit causer encore bien plus d'étonnement. Dans la disposition, où l'on avoit cru voir le Roi par rapport à la Religion Chrétienne & aux Sectes du Japon; surtout après

les Conférences de Fucheo, ceux qui ne jugeoient des choses, que par les apparences, comme fait ordinairement la multitude, ne doutoient point que ce Prince n'embrassât incessamment la premiere, & n'abolît les autres dans ses Etats. Il n'en étoit pas de même de ceux, qui le connoissoient plus particulierement, ils prévoyoient bien que son penchant pour les plaisirs, ses passions fortifiées par l'habitude, la crainte d'une révolution semblable à celle, qui venoit d'arriver dans le Naugato, l'éloquence & le credit des Bonzes; enfin les préjugez de la naissance & de l'éducation, qu'il est si difficile d'effacer entierement, & si aisé de faire revivre, surtout quand ils sont d'accord avec le penchant de la nature; le feroient longtems balancer, & pourroient à la fin reprendre le dessus dans son cœur.

De J.C. 1552.

De Syn Mu. 2212.

Mais, ni les uns, ni les autres ne se seroient jamais avisez de croire que Civan, qui avoit beaucoup de fermeté d'ame, un esprit droit, un grand sens, & qui venoit de confesser publiquement la supériorité

De J. C. 1552.

De Syn Mu. 2212.

du Christianisme sur toutes les Sectes du Japon, fût capable d'une conduite aussi peu suivie, que celle qu'il tint après le départ du Pere Xavier, fondant des Maisons de Bonzes, se déclarant pour une des plus abominables Sectes du Japon, en étudiant les principes, en pratiquant les maximes; tandis qu'il appelloit & établissoit les Missionnaires dans ses Etats, qu'il se faisoit ouvertement le Protecteur des Chrétiens, qu'il prenoit en main leurs intérêts, & qu'il permettoit à ses enfans d'embrasser leur Religion. Malgré cela, Dieu le combla de prospéritez; & ce qui est rare, ces prospéritez ne furent pas sa récompense en ce monde, & ne l'endurcirent point. Le Seigneur ne le laissa pas même s'égarer trop loin dans la voye de son cœur, & ne dédaigna point de se servir de lui, même dans le tems qu'il résistoit davantage à ses graces, pour l'affermissement de son culte dans l'Empire du Japon.

D'autre part l'Apôtre des Indes de retour à Goa, n'oublioit point

les Japonnois, mais ses vûës s'étendoient bien plus loin ; car sur l'estime, que ces Insulaires lui avoient paru faire de la sagesse des Chinois, il s'étoit fortement persuadé que l'Idolâtrie tomberoit d'elle-même dans le Japon, s'il pouvoit l'exterminer à la Chine, & il en forma le dessein. La premiere personne, à qui il s'ouvrit sur cela, fut JACQUES PEREYRA son ami, un des plus riches Négocians, qui fût alors aux Indes, mais qui avoit le cœur infiniment au-dessus de sa fortune, & un zele pour la propagation de la Foi, qui étoit moins d'un homme de sa condition, que d'un Apôtre. Aussi le Saint le trouva-t-il si disposé à le seconder de tout son pouvoir, & à y employer même, s'il étoit nécessaire, tout son bien, qu'il le fit nommer Ambassadeur du Vice-Roi auprès de l'Empereur de la Chine.

De J. C. 1552.

De Syn Mu. 2212.

Pereyra s'épuisa en équipages pour cette Ambassade, dont il fit tous les frais ; & en présens pour le Monarque Chinois, pour les Princes & pour les principaux Ministres de cette Cour. Les préparatifs d'une ex-

De J. C. 1552.

De Syn Mu. 2212.

pédition, sur laquelle le Pere Xavier fondoit l'espérance, qu'il avoit conçûë de convertir tout l'Orient à la Foi, se firent avec une diligence incroyable, & rien, ce semble, ne devoit faire obstacle à une entreprise si digne de la Nation Portugaise, & si bien concertée, lorsque la jalousie du nouveau Gouverneur de Malaca, DOM ALVARE D'ATAYDE, renversa en un moment de si beaux projets, arrêta l'Apôtre des Indes au milieu de sa course, & réduisit Pereyra presqu'à la mendicité. D'Atayde avoit souhaité pour lui l'Ambassade de la Chine, mais il n'en avoit rien témoigné; il fut choqué de voir une si belle Commission entre les mains d'un Marchand, & d'un homme de basse extraction, & ne prenant conseil que de sa passion, il confisqua le Navire de Pereyra, & l'envoya trafiquer pour son compte à SANCIAN, après y avoir mis un Equipage à sa dévotion. Ce fut le premier acte d'autorité, qu'il fit en qualité de Capitaine général de la mer, que le Pere Xavier lui avoit obtenuë, & dont il lui avoit lui-

même apporté les Provisions. De J. C. 1552. De Syn Mu. 2212.

En vain le Serviteur de Dieu employa toute son éloquence, pour le détourner d'une action, qui devoit le perdre, & qui le perdit en effet : en vain dans une maladie dangereuse, qui sur ces entrefaites survint à ce Seigneur, s'attacha-t-il, pour le gagner, à lui rendre les services les plus bas & les plus humilians ; envain lui remit-il devant les yeux le terrible compte, qu'il rendroit à Dieu, s'il s'obstinoit à traverser une entreprise ; du succès de laquelle dépendoit peut-être la conversion d'un grand Empire : il ne gagna rien sur cet esprit fier & intraitable. Enfin il l'excommunia, prédit la terrible vengeance, que Dieu tireroit de son injustice & de ses violences ; & ne pouvant faire mieux, il s'embarqua sur le même Navire, qui venoit d'être enlevé à Pereyra, auquel il prédit aussi le rétablissement de sa fortune. Il espéroit de rencontrer à Sancian quelqu'occasion favorable pour la Chine ; mais après avoir vû rompre toutes les mesures, qu'il avoit prises pour l'e-

De J. C. 1552. — De Syn Mu. 2212.

xécution de son projet, il y mourut en peu de jours d'une fiévre ardente, dans une cabanne ouverte à tous les vents, & sans presqu'aucun secours ; mort d'autant plus digne d'un Apôtre, qu'elle lui donnoit plus de ressemblance avec celui, de qui les Apôtres tiennent leur mission, & qui les a avertis, que non seulement il les envoyoit, comme son Pere l'avoit envoyé lui-même ; mais qu'ils devoient s'attendre à n'être pas mieux traitez que lui.

Le Saint, avant que de mettre à la voile pour Sancian, avoit envoyé au Japon le Pere BALTHAZAR GAGO Portugais, avec deux jeunes Religieux de la même Nation, qui n'étoient pas encore Prêtres, dont l'un se nommoit PIERRE D'ALCAÇEVA, & l'autre, EDOUARD DE SYLVA. Ces trois Missionnaires prirent terre à Cangoxima vers la mi-Août de l'année 1552, & furent bien reçus du Roi de Saxuma, qui s'étoit réconcilié avec les Portugais. Ils ne s'arrêterent pourtant point dans ce Royaume, & ils se rendirent à la Cour du Roi de Bungo sur la fin du

mois de Septembre. Ils avoient des Lettres & des présens du Vice-Roi des Indes pour ce Prince, qui regardant cette politesse & ces attentions, comme un effet de l'amitié du Pere Xavier, y parut très-sensible. Il assigna d'abord aux nouveaux Missionnaires un logement commode, il leur fit entendre, qu'ils lui feroient plaisir de se fixer dans ses Etats; il pourvut à leur entretien, & il les assûra de toute sa protection. Le Pere Gago lui répondit, que cette invitation étoit pour lui un ordre, auquel il déféreroit d'autant plus volontiers, qu'il étoit conforme à ceux du Pere Xavier son Supérieur.

De J.C. 1552.

De Syn Mu. 2212.

Quelques jours après, lui & ses deux Compagnons firent, avec la permission, & aux dépens du Prin-Prince, qui leur donna même un Domestique pour leur sûreté, le voyage d'Amanguchi. Leur dessein étoit de conférer avec le P. de Torrez sur la maniere de se comporter dans l'exercice de leur ministere, & d'établir partout une conduite uniforme. Dès qu'ils furent arrivez, le P. de Torrez, qui avoit été déclaré par le P. Xa-

D. J. C. 1552.

De Syn Mu. 2212.

vier Supérieur Général de la Mission, commença par convoquer une assemblée des plus distinguez d'entre les Chrétiens d'Amanguchi, afin d'avoir leur avis sur diverses choses, qui ne pouvoient se régler, qu'avec une parfaite connoissance du Pays ; & après plusieurs conférences il fut arrêté, qu'on s'attacheroit surtout à soulager les pauvres sans aucune distinction de Chrétiens & d'Infidéles ; que pour cet effet on établiroit des Hôpitaux, qu'on en donneroit la direction, & que l'on confieroit la distribution des aumônes à ceux d'entre les fidéles, qui par leur rang & leur crédit, étoient plus en situation de donner du poids à ces bonnes œuvres. Il falloit cela pour ôter aux Bonzes un prétexte de publier, comme ils n'avoient pas manqué de faire d'abord, que la plûpart des nouveaux convertis n'avoient embrassé le Christianisme, que pour se dispenser de leur faire les aumônes ordinaires.

La magnificence, avec laquelle nous avons vû que se font les obséques au Japon, & l'usage des Tables gar-

nies des meilleurs mets auprès du Bucher, où l'on a brûlé le corps, ce que le petit peuple imite aussi sur les Tombeaux de ses parens, donnerent lieu de régler un Cérémonial pour les enterremens, dans lequel on eut soin d'allier tellement la pompe extérieure avec la piété, que le peuple, qui veut du spectacle, en fût frappé, & que tout servît à faire respecter la Religion. Outre cela il fut réglé, que pendant le mois de Novembre on diroit tous les jours une Messe pour les morts, & qu'au sortir de cette Messe on donneroit un grand repas aux pauvres. Les Peres firent ensuite en leur particulier des réglemens fort sages : & l'exactitude avec laquelle ils furent observez, produisit partout un concert & une uniformité, qui contribua beaucoup au progrès de la Religion, mais dont on connut encore mieux la néceſſité, quand d'autres Missionnaires eurent pris dans la suite des tems une autre conduite.

De J. C. 1552.

De Syn Mu. 2212.

Le nombre des Chrétiens croissoit tous les jours d'une façon surprenante ; mais leur ferveur avoit,

De J. C. 1552.

De Syn Mu. 2212.

quelque chose de plus merveilleux encore, que leur nombre. Jamais surprise ne fut égale à celle des nouveaux Ouvriers, lorsqu'après avoir un peu pratiqué les Fidéles d'Amanguchi, ils eurent découvert les trésors de graces, dont Dieu avoit enrichi cette Chrétienté naissante. Ils voyoient des Courtisans, qui à peine régénérez dans les eaux du Baptéme, ne conservoient plus rien de cette fierté si naturelle aux Grands du Japon, & sembloient n'avoir plus d'autre ambition, que de s'abaisser au dessous des plus pauvres. Tous faisoient paroître une piété angelique dans leurs exercices de Religion, & se portoient à des austéritez, qu'on avoit peine à modérer: les Religieux les plus dégagez de la chair & du sang ne sont pas plus détachez de leurs proches, que ces Néophytes l'étoient de leurs parens Idolâtres, avec lesquels ils ne vouloient plus avoir de commerce, qu'autant que la bienséance & la charité l'exigeoient. Les biens étoient en quelque façon communs entr'eux, & les riches ne se regardoient

gueres, que comme les œconomes des pauvres. Mais ce qui marquoit plus que toute autre chose combien l'esprit de Dieu possédoit leurs cœurs, c'est qu'on admiroit parmi eux une union, une paix, une charité prévenante, qui charmoient les Infidéles mêmes.

De J. C. 1552.

De Syn Mu. 2212.

Un autre effet de la vie exemplaire qu'ils menoient, fut qu'elle fit tomber certains discours, que les Bonzes affectoient de répandre partout, & qui eussent pû nuire considérablement aux progrès de l'Evangile : à sçavoir, que la Religion Chrétienne ne différoit presque en rien de celle des Fotoques, qu'elles étoient fondées sur les mêmes principes, qu'elles enseignoient la même Morale, qu'elles prescrivoient les mêmes devoirs ; que le peu de diversité, qui se trouvoit entre l'une & l'autre, & qui se réduisoit à un petit nombre de menuës pratiques, fort indifférentes en elles-mêmes, ne valoit pas la peine, qu'on laissât des Etrangers troubler l'Etat, & mettre la division dans les familles. La différence de la conduite des Chrétiens, & de celle des Idolâtres,

De J. C. 1552.

De Syn Mu. 2212.

suffisoit seule, pour détruire ce que ces discours avoient de spécieux; les esprits les plus prévenus en étoient frappez, & les Missionnaires mêmes avoüoient dans leurs Lettres à leurs Freres des Indes & de l'Europe, qu'ils ne pouvoient pas tenir contre les exemples de vertu, que leur donnoient leurs Néophytes, & qu'ils avoient honte d'être réduits à suivre souvent d'assez loin les traces, que leur marquoient dans la carriere de la vertu, les plus novices dans la Foi; que rien ne les humilioit davantage, que de voir des personnes de tout âge & de tout sexe, chercher au sortir des Fonts du Baptême, à répandre leur sang pour un Dieu, qu'ils ne connoissoient, que depuis peu de jours; & d'entendre des femmes, des enfans, de pauvres artisans, qui ne pouvoient presque pas s'expliquer sur les affaires les plus communes, parler de la Religion d'une maniere ravissante, toucher les cœurs les plus endurcis, & faire des conversions, qui avoient échoüé entre leurs mains.

Ces considérations & la vie péni-

tente, dont les Bonzes gardoient au moins les apparences, obligerent ces Religieux à mener eux-mêmes une vie extrêmement austere. Quelques-uns de ceux, qui vinrent dans la suite pour partager leurs travaux, en furent effrayez; il y en eut même, qui avec la meilleure volonté du monde, ne pûrent la soutenir; & l'on ne doit peut-être pas regarder comme une des moindres merveilles, que Dieu ait operées dans l'établissement de la Chrétienté du Japon; que ceux, dont il a bien voulu se servir pour un si grand ouvrage, ayent pû résister à une austérité de vie, dont l'excès ne pouvoit être excusé, que par la nécessité, qui les y avoit réduits. Il est vrai aussi, que rien ne contribua tant, que cette vie pénitente, & les travaux d'une si pénible Mission, à former ces Héros, qui ont soutenu avec tant de gloire la plus terrible persécution, qu'ait jamais essuyée l'Eglise de JESUS-CHRIST.

De J. C. 1552.

De Syn Mu. 2212.

Tout étant concerté entre les Missionnaires, de la maniere, que j'ai dit, le Pere de Torrez retint avec lui Edoüard de Sylva, & Laurent,

De J. C. 1552.

De Syn Mu. 2212.

ce jeune Docteur Japonnois, que le Pere Xavier avoit reçu dans la Compagnie. Le Pere Gago partit pour Fucheo avec Fernandez; & Pierre d'Alcaceva fut renvoyé aux Indes, pour informer les Supérieurs du besoin pressant, qu'on avoit de Missionnaires au Japon. Il est vrai qu'on tiroit un secours infini des nouveaux Chrétiens, dont la plûpart, ainsi que je l'ai déja remarqué, étoient Catéchistes, aussitôt que Fidéles, & Dieu donnoit tant de bénédiction à leur zele, qu'en 1554. on comptoit jusqu'à quinze cent personnes baptisées dans le Royaume d'ARIMA, où aucun Missionnaire n'avoit encore pénétré. Il étoit très-ordinaire de voir des familles entieres recevoir le Baptême en un même jour. NAYTONDONO Gouverneur d'Amanguchi ayant embrassé le Christianisme, plus de trois cent personnes, ses Alliez, ou ses Vassaux suivirent aussitôt son exemple; mais rien ne contribua davantage à faire entrer un grand nombre d'Idolâtres dans le sein de l'Eglise, que ce qui arriva dans ce même tems dans le Bungo à

deux Bonzes fort célebres dans tout l'Empire.

De J. C. 1552.

De Syn Mu. 2212.

Ils étoient venus exprès de Méaco à Fucheo pour voir les Docteurs Portugais, dont on parloit fort diversement dans tout le Japon, & pour s'assûrer par eux-mêmes, si ce que la plûpart avoient publié de leur sainteté & de leur doctrine, avoit quelque fondement. Ils se donnerent tout le loisir d'examiner leur conduite, & celle des nouveaux Chrétiens; ils se rendirent très-assidus aux instructions, que ces Religieux faisoient tous les jours en public; & comme ils étoient sans passion & sans préjugez, & qu'ils avoient un desir sincere de connoître la vérité, ils conçurent bientôt une très-grande estime pour notre Religion. Ils ne laisserent pas d'entrer souvent en dispute avec le Pere Gago; mais ils le firent toujours avec une modération, qui les fit regarder au Missionnaire, comme gens, qui n'étoient pas éloignez du Royaume de Dieu: il espéra même bientôt qu'ils seroient un jour les défenseurs d'une Religion, qu'ils ne paroissoient com-

De J. C. 1552. battre, que pour s'en mieux instruire.

De Syn Mu. 2212. Enfin un jour qu'il prêchoit dans une Place de la Ville, les deux Bonzes vinrent à leur ordinaire lui proposer de très-bonnes difficultez ; il y répondit d'une maniere, qui les satisfit parfaitement ; après quoi continuant son discours, comme il eut cité un passage de S. Paul, un des deux Docteurs lui demanda, qui étoit ce PAUL, sur l'autorité duquel il appuyoit si fort ? Le Pere commença par lui raconter en peu de mots l'Histoire de l'Apôtre des Gentils ; & il avoit à peine fini, que le Bonze prenant la parole, & se tournant vers l'assistance, s'écria : *Ecoutez, Japonnois, je suis Chrétien, & puisque j'ai imité Paul en combattant contre la Doctrine de* JESUS-CHRIST, *je veux l'imiter en la prêchant aux Infidéles : & vous, mon cher Compagnon*, ajoûta-t-il en s'adressant à l'autre Bonze, *suivez mon exemple, & comme nous avons enseigné l'erreur de compagnie, il faut que nous allions ensemble annoncer la vérité à ceux, qui ne la connoissent pas.* Ils se jetterent aussitôt

l'un & l'autre aux pieds du Prédicateur, & le supplierent de les baptiser au plutôt. Le Pere ne crut pas devoir différer de leur accorder cette grace, & il donna au premier le nom de PAUL, & au second celui de BARNABE', comme ils l'en avoient eux-mêmes prié.

De J. C. 1552.

De Syn Mu. 2212.

Ils furent bientôt en état de travailler au salut des ames, & ils tinrent exactement la parole, qu'ils en avoient publiquement donnée. Paul surtout s'étudia tellement à se former sur son saint Patron, qu'on peut dire, qu'il étoit une copie vivante du Docteur des Nations. Tout ce que la pénitence a de plus austere, n'étoit pas trop rigoureux pour lui; on le voyoit sans cesse avec Barnabé, parcourant les Bourgs & les Villages, & semant le grain de la parole divine, avec des fruits d'autant plus abondans, que le Ciel y concourut plus d'une fois par des prodiges. On peut bien juger avec quel chagrin les Ennemis de l'Evangile voyoient ce triomphe de la Foi. Ils essayerent encore de ruiner le crédit des Missionnaires par les

De J. C. 1552. calomnies les plus atroces, & n'y ayant pû réüssir, ils revinrent à vouloir persuader le public, que la morale des Chrétiens ne différoit point de la leur : mais cet artifice fut encore aussi inutile que la premiere fois, qu'ils l'avoient employé.

De Syn Mu. 2212.

§. II.

Révolte dans le Bungo. Fernandez par son intrépidité sauve l'Etat. Providence singuliere du Ciel sur les Chrétiens. Le Supérieur des Jesuites des Indes passe au Japon. Ce qui l'y détermine. Il y arrive après bien des traverses. Nouvelles qu'il y apprend.

Une révolte, qui fut sur le point de renverser l'Etat, & mit le Roi de Bungo en danger de sa vie, fit courir un plus grand risque au Christianisme. Le bonheur & la résolution de Civan le tirerent de ce mauvais pas. Il marcha contre les Rebelles avec une promptitude, qui les déconcerta, & il les poussa avec une fermeté, qui leur fit tomber les armes des mains. Il se saisit lui-même des Chefs de la conspiration, &

les ayant fait punir ſuivant la rigueur des Loix, la tranquillité fut bientôt rétablie partout. On accuſa les Bonzes d'avoir eu beaucoup de part à ce ſoulevement; ; & cette accuſation, dont ils ne ſe purgerent pas bien, acheva d'indiſpoſer le Prince contr'eux, & leur fit grand tort dans le public. Le contre-coup en retomba ſur la cauſe, qu'ils ſoutenoient, ſurtout quand on eut fait réflexion à la conduite des Chrétiens, qui témoignerent en cette occaſion une grande fidélité pour leur Prince. Mais ce qui ſervit encore davantage à augmenter le crédit du Chriſtianiſme, ce fut l'intrépidité, que fit paroître Fernandez au plus fort du tumulte, & qui ſauva le Royaume.

De J. C. 1552.

De Syn Mu. 2212.

Le Roi enfermé, & en quelque façon aſſiégé dans ſon Palais, ne ſçavoit trop, ſur qui il devoit compter. Il ne faiſoit pas sûr pour les Miſſionnaires de ſe montrer dans une Ville, où un puiſſant Parti étoit armé autant, & plus même contre-eux, que contre le Souverain: toutefois Fernandez, perſuadé que le

De J. C. 1552. De Syn Mu. 2212.

plus grand service qu'on pût rendre au Roi, étoit de l'instruire de l'état des choses, & convaincu que l'intérêt de la Religion demandoit qu'il s'exposât à tout pour le salut d'un Prince, qui en étoit le Protecteur, passa généreusement au travers des Troupes rébelles, entra dans le Palais, rendit compte au Roi de ce qui se passoit, & le mit en état d'agir, comme il fit, contre les Séditieux. Cette action, & le zele que les Fidéles firent éclater en cette rencontre pour leur Prince légitime, confirmerent Civan dans les sentimens d'estime & d'affection, où il étoit à l'égard du Christianisme. Il assûra même après sa victoire, qu'il croyoit en être uniquement redevable au Dieu, que le Pere Xavier lui avoit annoncé, & que dans le fort du péril il avoit mis en lui toute sa confiance.

Il arriva en cette rencontre une chose, qui ne fit pas moins d'impression sur le peuple, que la maniere inespérée, dont le Roi avoit triomphé de ses Sujets révoltez. Ce Prince ayant fait mettre le feu aux maisons

maiſons des Coupables, un vent impétueux s'éleva tout à coup, & porta les flammes ſi loin, que tout le quartier fut conſumé en un moment, à l'exception de la maiſon d'un Chrétien; d'autres diſent, des Miſſionnaires, qui fut conſervée ſeule au milieu de l'incendie. Le Roi ayant été averti en même tems, que les Peres avoient tous les jours à eſſuyer mille avanies de la part des Bonzes, fit publier, que leurs voiſins lui répondroient de tout ce qui leur arriveroit de fâcheux, & cette menace eut ſon effet.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient au Japon, Pierre d'Alcaceva, que le Pere de Torrez avoit renvoyé aux Indes, pour y ſolliciter un renfort d'Ouvriers Apoſtoliques, étoit arrivé à Malaca avec un Gentilhomme du Roi de Bungo, qui alloit de la part de ſon Maître appuyer la demande du Miſſionnaire auprès du Vice-Roi. Il y apprit la mort du Pere Xavier, que ſon corps enterré deux fois dans la chaulx vive, y étoit demeuré incorruptible, & qu'on ſe diſpoſoit à le tranſ-

De J. C. 1554.

De Syn Mu. 2214.

porter à Goa ; il fut même chargé de l'y conduire avec Jacques Pereyra, & après qu'il eut remis ce sacré dépôt entre les mains de ses Supérieurs, il s'acquitta de la commission, qui faisoit le sujet de son voyage. Dom ALPHONSE DE NOROGNA, qui gouvernoit alors les Indes Portugaises, ayant lû les Lettres, que lui remit l'Envoyé du Roi de Bungo, fut surpris des avantages, que ce Prince offroit de faire à la Religion Chrétienne, & le Pere MELCHIOR NUGNEZ BARRETTO, Vice-Provincial des Jesuites, étant entré dans ce moment chez lui : » que faites-vous » aux Indes, mon Pere, lui dit-il, » si l'on peut compter sur ce que le » Roi de Bungo me mande : quand » tout ce que vous êtes ici de Reli- » gieux de votre Compagnie, iriez » au Japon, vous ne seriez pas en- » core assez pour recueillir l'ample » moisson, qui s'y prépare. » Rien ne pouvoit être plus au gré du Pere Nugnez, que cette invitation du Vice-Roi : » Monseigneur, lui ré- » pondit-il, je venois pour consul- » ter Votre Excellence sur ce voya-

» ge, que je me sens fort porté à » entreprendre. » Il y pensoit effectivement; & voici ce qui lui en avoit fait naître la pensée.

De J. C. 1554.

De Syn Mu. 2214.

Fernand Mendez Pinto, celui-là même, dont nous avons parlé au commencement du Livre précédent, avoit eu de grandes liaisons d'amitié avec le Pere Xavier, & s'étoit trouvé avec lui à la Cour du Roi de Bungo. Las de mener une vie errante & toujours agitée, ou plutôt conduit par une inquiétude d'esprit, qui lui étoit naturelle, il songeoit à repasser en Portugal, & croyoit n'avoir point d'autre vûë en prenant ce parti, que de se retirer du tracas des affaires, pour aller joüir tranquillement dans sa patrie des grands biens, qu'il avoit amassez dans l'Orient. Avant que de s'embarquer pour l'Europe, il voulut mettre sa conscience en repos, & fit une confession générale au Pere Nugnez. Sa confession finie, il entretint quelque tems son Confesseur des grandes choses, qu'il avoit vû faire au Pere Xavier, & des miracles, que le Saint avoit opérez en plusieurs endroits

De J. C. 1554. De Syn Mu. 2214.

des Indes & du Japon. C'étoit alors l'entretien de toute la Ville : la vûë du Corps de l'Apôtre, qui étoit encore exposé à la vénération publique, & auprès duquel il se faisoit tous les jours de nouveaux prodiges, tenoit tout le monde en admiration, & ceux qui avoient eu part à la confidence du Saint, ou qui étoient en état de faire connoître quelque circonstance de sa vie, qu'on ne sçavoit pas, ne pouvoient suffire à contenter sur cela la curiosité des Petits & des Grands, des Fidéles & des Idolâtres mêmes.

Pinto étoit de ce nombre. Il avoit vû le Pere Xavier en plusieurs endroits de l'Orient, & il ne pouvoit se lasser d'en parler. Après qu'il eut long-tems entretenu le Pere Nugnez de son illustre ami, il fit tomber la conversation sur l'éminente sainteté des Chrétiens du Japon, & sur les admirables dispositions, qu'avoit ce Peuple à embrasser le Christianisme ; puis, comme il se fut apperçu que ce discours faisoit impression sur l'esprit du Vice-Provincial, se sentant lui-même

extraordinairement émû ; *Ah ! mon Pere*, s'écria-t-il, *seriez-vous homme à aller au Japon prendre la place du Pere Xavier ? je vous y accompagnerois volontiers : & que je m'estimerois heureux, si Dieu me faisoit la grace de répandre mon sang pour la gloire de son nom* ! Le Pere surpris de ce discours, douta quelque tems si Pinto parloit sérieusement. Pour s'en éclaircir, il lui exagéra les difficultez d'une Entreprise de cette nature, & lui fit comprendre, qu'une telle résolution ne devoit pas se prendre légerement. Pinto répondit, que rien ne l'arrêteroit, qu'il prévoyoit tout, & que c'étoit avec d'autant plus de connoissance de cause, qu'il avoit déja été sur les lieux, & qu'il ne pouvoit ignorer, à quoi il s'engageoit. Il ajoûta que son dessein étoit d'envoyer deux mille écus en Portugal à quelques Parens pauvres, qu'il y avoit ; de fonder un Séminaire à Amanguchi, d'où la foi pourroit aisément se répandre par tout le Japon, & d'employer le reste de son bien aux frais du voyage, & en magnifiques présens pour les Princes

De J. C. 1554.

De Syn Mu. 2214.

De J. C. 1554.

De Syn Mu. 2214.

du Japon, qui lui paroîtroient les mieux disposez à favoriser le Christianisme.

Le Pere Nugnez, après avoir donné à son Pénitent le loisir de réfléchir encore sur ce qu'il proposoit, & pris les avis de tout ce qu'il y avoit à Goa de Personnes zélées & prudentes, ne douta plus que Dieu ne l'appellât au Japon. L'exemple du Pere Xavier, dont il occupoit la place; & qui ne s'étoit jamais arrêté à Goa; ce que le Saint lui avoit dit un jour à lui-même, qu'il le croyoit plus propre au Japon, que partout ailleurs; & le sentiment unanime de tous ceux, à qui il devoit, ce semble, s'en rapporter, l'avoient presque déterminé à ce voyage: le discours du Vice-Roi leva tout ce qui lui restoit encore de doute, & dès le même jour il commença à prendre des mesures pour son départ. Il nomma pour l'accompagner le Pere GASPARD VILELA, homme d'un grand mérite, & Ouvrier infatigable, MELCHIOR & ANTOINE DIAZ, ETIENNE GOEZ, LOUIS FROEZ, qui n'étoient pas Prêtres, & cinq

jeunes Orphelins, du nombre de ceux, qu'on élevoit dans le Séminaire de Sainte Foy. Il destinoit ces enfans à servir de Catéchistes aux Missionnaires, & il vouloit qu'ils apprissent de bonne heure la Langue Japonnoise. Plusieurs personnes de différens états, des femmes même de qualité voulurent se joindre à lui, & il eut toutes les peines du monde à s'en débarasser. La Mission du Japon étoit le grand objet de l'attention de tout le monde, chacun vouloit avoir part à la conversion d'un Peuple si célebre, & qui paroissoit si propre au Royaume de Dieu, & il n'y eut pas une Personne aisée dans les Indes, qui ne voulût au moins y contribuer de ses biens; mais les Missionnaires n'avoient garde d'accepter ces offres pour une Entreprise, dont le désintéressement & la pauvreté évangélique devoient être le principal fondement.

Le Vice-Roi de son côté nomma Pinto son Ambassadeur auprès du Roi de Bungo, & lui fit délivrer de fort beaux présens pour ce Prince. Toute la Troupe Apostolique

De J. C. 1554. — De Syn Mu. 2214.

s'embarqua pour Malaca, où elle prit terre au mois de Juin de cette année 1554. Divers incidens, & une grande maladie, dont le Pere Nugnez y fut attaqué, l'y retinrent onze mois entiers, & le reste du voyage ne fut pas plus heureux. Les Missionnaires, après avoir essuyé plusieurs tempêtes, furent contraints de se réfugier dans le Port de Sancian; ils se rendirent ensuite à LAMPACAO Port de la Chine, où ils demeurerent jusqu'à Pâques de l'année 1556. puis ils passerent à CANTON, où le Pere Nugnez fit plusieurs tentatives inutiles pour introduire la Religion dans ce vaste Empire. Il entreprit même apparemment pour ce sujet plusieurs voyages dans le Pays; car je trouve dans quelques Mémoires, qu'il ne courut pas moins de risques sur terre, qu'il en avoit couru sur mer.

De J. C. 1555-56 — De Syn Mu. 2215-16

Cependant il avoit reçu pendant son séjour à Lampacao des Lettres de Goa, par lesquelles on le pressoit de revenir aux Indes: on lui en avoit aussi remis une de saint IGNACE, par laquelle le Fondateur de

la Compagnie lui témoignoit n'approuver pas, que les Provinciaux & les Supérieurs Généraux entreprissent de ces longs voyages, qui les empêchoient de veiller aux affaires, dont ils étoient chargez ; & il y a bien de l'apparence que ces Lettres lui auroient fait prendre le parti de rebrousser chemin, & de renoncer à une Expédition, que son Général n'approuvoit point, & contre laquelle il lui sembloit que le Ciel se déclarât ; mais l'arrivée d'Edoüard de Gama avec des Lettres de TAQUA NOMBO Roi de Firando, le fit encore une fois changer de résolution, & l'engagea à poursuivre sa route. Taqua Nombo avoit appris que le Pere Nugnez étoit en chemin pour le Japon, on l'avoit informé du grand crédit, que sa naissance (a), son mérite, & son emploi lui donnoient parmi les Portugais, & il crut que pour attirer dans son Port les Marchands de cette Nation, il falloit engager ce Religieux à faire un Etablissement

De J. C. 1555-16

De Syn Mu. 2215-16

(a) Il étoit de l'illustre Maison de BARETTO.

De J. C. 1555-56

De Syn Mu. 2215-16

dans ses Etats. Rien n'étoit plus obligeant, que la Lettre qu'il lui écrivit, & qu'il chargea Edoüard de Gama de lui rendre ; il y faisoit les offres les plus avantageuses pour la Religion, il laissoit même entrevoir, qu'il n'étoit pas éloigné de se faire Chrétien, & il représentoit au Missionnaire, de quelle importance il étoit pour le Christianisme, de ne pas négliger une occasion si favorable de l'établir solidement dans un Royaume, que sa situation rendoit très-propre à le faire pénétrer dans toutes les Provinces maritimes du Japon.

Rien n'étoit moins sincere que cette conduite du Roi de Firando, Esprit double & rusé, & que le seul intérêt faisoit mouvoir ; mais toutes les apparences étoient en sa faveur, ou du moins on pouvoit croire, que les mêmes motifs, qui lui faisoient faire ces avances, l'engageroient toujours à les soutenir. La Lettre de ce Prince détermina donc le Pere Nugnez à passer outre malgré les Lettres des Jesuites de Goa, & celle de son saint Patriarche,

qu'il crut pouvoir interpréter dans une occasion, où il lui paroissoit, qu'il y avoit tant à gagner, & si peu à risquer ; elle l'engagea même à prendre la route de Firando. Dès que la saison fut propre à naviger, il partit de Canton : c'étoit au mois de Juin de l'année 1656. mais les vents contraires ne lui ayant pas permis de gagner le Port, qu'il cherchoit, il voulut tourner du côté du Bungo. Il battit longtems la mer, & fut enfin contraint de prendre terre dans un endroit, qui dépendoit d'un Seigneur actuellement en guerre contre Civan, dont il étoit Vassal.

De J. C. 1555-56

De Syn Mu. 2215-16

On lui dit à son arrivée, que le Bungo étoit dans la derniere désolation, que les Missionnaires y avoient été massacrez, & que le Roi étoit en fuite. Il s'apperçut d'abord qu'il étoit en Pays ennemi, & quoique le vent fût toujours contraire, & que la Côte fût semée d'écuëils, il se remit sur le champ en mer, & gagna enfin un Port du Bungo, d'où il se rendit par terre à Fucheo. Il y apprit ce qui avoit donné lieu aux

De J. C. 1555-56

De Syn Mu. 2215-16

bruits, dont nous venons de parler ; mais pour raconter par ordre ce qui s'étoit passé dans ce Royaume depuis les premiers troubles, que Civan avoit si heureusement pacifiez, il faut reprendre la chose de plus haut.

§. III.

Amanguchi pillé & brûlé. Irruption de MORINDONO *dans le Naugato. Maniere, dont on fait la guerre au Japon. Le Roi de Naugato est défait & tué. Nouveaux troubles dans le Bungo. Le Pere Nugnez voit le Roi. Avanture singuliere de Fernand Mendez Pinto.*

Il y avoit un peu plus de quatre ans, que Facarandono Roi de Naugato gouvernoit son Royaume plutôt en Pere, qu'en Souverain : Amanguchi sous une domination si douce, avoit bientôt réparé ses ruines, & cette grande Ville étoit même devenuë plus florissante que jamais. Le Roi au milieu d'une paix si profonde, n'étoit pourtant pas sans inquiétude. Son élection à la Cou-

ronne n'avoit pas été généralement approuvée ; & quelques-uns des Grands Vassaux de la Couronne, qui n'y avoient point eu de part, avoient toujours constamment refusé de le reconnoître : de sorte qu'il y avoit dans l'Etat deux Partis, dont il étoit aisé de prévoir, que l'animosité mutuelle causeroit tôt ou tard de grands désordres. Ce que l'on avoit appréhendé arriva ; l'orage, après avoir quelque tems grondé, creva tout à coup ; chacun courut aux armes, & avant que le Roi eût pû pourvoir à la sûreté de la Capitale, il s'y trouva deux Armées prêtes à s'entr'égorger.

Le Prince, pour qui il n'étoit pas sûr de paroître dans une si grande confusion, avant que de s'être bien assûré de ceux, qui lui étoient véritablement attachez, se vit obligé d'attendre dans une Forteresse, où il eut à peine le tems de se retirer, quelle seroit l'issuë de ces premiers mouvemens. Elle fut bien funeste, on en vint aux mains dans toutes les places, & dans toutes les ruës de la Ville ; & après, que de part

De J. C. 1555-56

De Syn Mu. 2215-16

& d'autre on se fût lassé de répandre du sang, quelques Soldats ayant mis le feu en divers quartiers de la Ville, plus de dix mille maisons furent réduites en cendres, avant qu'on eût eu le tems d'arrêter l'incendie. Un spectacle si triste desarma enfin les plus échauffez, & l'on ne songea plus de part & d'autre, qu'à garantir de l'embrasement, ce que les flammes n'avoient point encore consumé.

Mais Amanguchi n'avoit pas encore expié tous ses crimes, & la Justice divine ne jugea pas à propos d'en différer plus longtems le châtiment. Il n'y avoit gueres qu'un mois, que cette Ville avoit recouvré sa premiere tranquillité, lorsque MORINDONO, Prince voisin du Sacai, jeune, brave, entreprenant, & parent d'Oxindono, dernier Roi de Naugato, forma le dessein de profiter de la triste situation, où étoient les affaires de ce Royaume, pour venger la mort de ce Prince, qu'il croyoit être l'ouvrage des Partisans de Facarandono, & d'enlever à ce jeune Roi une Couronne, à laquelle

il prétendoit avoir plus de droit, que lui. Il eut bientôt assemblé une Armée, qui se trouva fort leste, & avec laquelle il alla camper à une lieuë d'Amanguchi, où il reçut en peu de tems des renforts considérables, que le Roi de Chicugen, & quelques autres Princes du Ximo lui envoyerent.

De J. C. 1555-56.
De Syn Mu. 2215 16.

Il n'y avoit qu'une victoire, qui pût maintenir Facarandono sur le Trône; car outre l'état déplorable, où sa Capitale étoit réduite, on ne sçait au Japon, ce que c'est, que de faire traîner les guerres en longueur: temporiser, demeurer dans un Camp des mois entiers, pour attendre une occasion favorable, faire des marches, précisément pour s'observer, ou pour donner le change à l'Ennemi, se mettre à couvert derriere des lignes, ouvrir des tranchées, aller à la sappe; tout cela n'est gueres du goût des Japonnois, & s'ils n'ignorent pas absolument toutes ces ruses & ces regles de l'Art militaire, ils les mettent rarement en pratique. Les querelles entre les Souverains se terminent à peu près

De J. C. 1555-56

De Syn Mu. 1215-56

comme les différends entre les Particuliers, & les plus grandes Révolutions sont souvent le fruit d'un coup de main. Ces prompts & subits revers de fortune, dont nous verrons tant d'exemples dans la suite de cette Histoire, viennent encore de ce qu'il n'y a presque point de Villes fortes dans cet Empire, & de ce que la plûpart des maisons y sont de bois. Le vernis & les peintures, qui rendent celles des personnes aisées si propres & si riantes, & qui les conservent contre les injures de l'air, contribuënt aussi beaucoup à ces desolations fréquentes, ausquelles les plus grandes Villes sont si sujettes; car on peut bien juger, que quand le feu y a une fois pris, il n'est pas presque possible d'en approcher, pour l'éteindre, surtout dans le cas d'une irruption de l'Ennemi; & pour l'ordinaire dans ces occasions, il ne faut qu'une maison en feu, pour brûler tout un quartier, ou même toute une Ville.

Le Roi de Naugato comprit donc bien, qu'il ne falloit pas attendre dans une place plus qu'à demi rui-

née, un Ennemi puiſſant, qui y avoit de grandes intelligences. Il ſe mit à la tête de ce qu'il put raſſembler de Troupes, & alla préſenter la Bataille à Morindono, qui ne la refuſa point. Ce Prince avoit une Armée nombreuſe, & compoſée de vieux Soldats; celle du Roi, formée à la hâte, n'étoit ni diſciplinée, ni aguerrie; auſſi fut-elle aiſément défaite, & l'infortuné Facarandono perdit dans une ſeule action la Couronne & la vie (a). Morindono profitant de ſa victoire, entra dans Amanguchi, qui ne fit point de réſiſtance, en permit le pillage à ſes Soldats, & fit paſſer au fil de l'épée tout ce qui s'y trouva les Armes à la main. Les Chrétiens dans ce maſſacre furent encore moins épargnez que les autres, parce qu'on ſçavoit leur attachement au parti de leur Prince légitime, & les Miſſionnaires eurent bien de la peine à ſe ſauver

(a) On le crut ainſi d'abord aſſez communément; nous verrons néanmoins dans la ſuite, que quelques tems après, il courut un bruit qu'il s'étoit ſauvé; mais ce bruit ne paroît pas avoir été bien fondé.

De J. C. 1556.

De Syn Mu. 2216.

dans le Bungo. Ils ne dûrent leur salut qu'au zele de quelques-uns de leurs Néophytes, qui risquerent tout pour les soustraire à la fureur des Victorieux.

Peu s'en fallut, qu'échappez de ce danger, ils ne retombassent dans un autre d'autant plus grand, que le Bungo étoit leur derniere ressource dans le Japon. On eut à peine appris dans ce Royaume ce qui venoit de se passer dans le Naugato, que le feu mal éteint de la derniere conspiration s'y ralluma tout à coup. Une nouvelle Ligue mieux concertée que la premiere, & formée avec un secret étonnant, éclata, lorsque la Cour ne pensoit à rien moins, & Fucheo se vit attaquée par une puissante Armée, avant que le Roi sçût qu'il y eût des mécontens dans son Royaume. Tout ce qu'il put faire dans une pareille surprise, fut de se sauver avec ses trésors dans une Forteresse, qu'il avoit à six lieuës de là, située sur le haut d'un rocher tout environné de la mer. Les Conjurez apprirent cette fuite avec bien du chagrin : elle rompoit toutes leurs

mesures ; & comme ils étoient persuadez que le Roi, qui étoit fort aimé de ses Sujets, ne tarderoit pas à se voir à la tête d'une Armée, contre laquelle ils ne se croyoient pas en état de tenir, ils se retirerent, & congédierent leurs Troupes.

De J. C. 1556.

De Syn Mu. 1216.

Selon quelques Mémoires, le Pere de Torrez étoit à peine arrivé dans le Bungo, que le Roi fut averti d'une conspiration, qui se tramoit fort secretement contre lui, & qu'on se vit au moment de voir Fucheo subir le sort d'Amanguchi : mais la présence d'esprit de Civan le tira de ce mauvais pas. Il prévint les Rébelles, tomba sur eux au moment, qu'ils y pensoient le moins, leur tua sept mille hommes, & alla faire le dégât dans leurs terres ; mais après cette Expédition, ne se croyant pas en sûreté dans sa Capitale, ou voulant s'épargner le chagrin d'en voir les environs tout en feu, il prit le parti de se retirer dans une Forteresse, qui passoit pour imprenable. Il n'y fut pas longtems sans s'appercevoir, qu'il avoit fait sagement, de ne pas rester à Fucheo ;il n'avoit pas connu

De J.C. 1556.

De Syn Mu. 2216.

tous les Mécontens, dont quelques-uns étoient restez armez; mais quand ils eurent appris sa retraite, ils congédierent leurs Troupes, & disparurent.

Quoiqu'il en soit, telle étoit à peu près la situation, où se trouvoit le Bungo, lorsque le Pere Nugnez arriva à Fucheo. Le Roi n'avoit pas encore jugé à propos d'y retourner, & l'on n'y étoit pas encore trop rassûré. Ainsi la conjoncture n'étoit nullement favorable aux desseins, qui avoient amené au Japon le Vice-Provincial. Pinto ne laissa pourtant pas d'aller trouver le Roi dans sa Forteresse. Il lui remit les présens, & les lettres du Vice-Roi des Indes, & il en fut parfaitement bien reçu. Civan parut très-sensible aux politesses de Dom Alphonse de Notogna; mais il le fut encore plus à la nouvelle de l'arrivée du Successeur du Pere Xavier dans ses Etats, & la joye qu'il en ressentit, lui faisant oublier, que sa Capitale n'étoit pas encore une demeure bien sûre pour lui, il yretourna sur le champ, pour y recevoir le Pere Nugnez. Sa pré-

fence acheva de remettre l'ordre & la tranquillité dans cette Ville, & le Royaume commença dès-lors à joüir d'une paix, qui dura longtems, & qui fut très-avantageuse à la Religion.

Le Roi fit ensuite avertir le Pere Nugnez, qu'il avoit une grande impatience de le voir, & ce Religieux ne différa pas un moment à se rendre au Palais. Les Portugais, qui se trouvoient à Fucheo, voulurent l'y conduire en cérémonie, & l'on prétend que tout s'y passa avec le même éclat, qu'on avoit vû à la premiere entrée du Pere Xavier. On ajoûte que le Vice-Provincial y étoit revêtu du même surplis, avec lequel on avoit enterré le Corps du Saint dans la chaulx vive, & qui étoit aussi entier, & aussi propre, que s'il n'eût jamais servi. Ce qui est certain, c'est que le Roi lui dit en l'embrassant, qu'il lui sembloit voir le saint Homme, qu'il avoit aimé comme un autre lui-même. Il le prit ensuite par la main, & le fit entrer avec Fernandez dans son Cabinet. Ils y furent au moins deux heures, & pen-

De J. C 1556.

De Syn. Mu. 2216.

dant tout ce tems-là, on n'y parla que de la Religion. Il ne se peut rien de plus fort, que ce que le Pere Nugnez dit au Roi par la bouche de son Compagnon, pour l'engager à se déclarer Disciple d'un Dieu, dont il venoit d'éprouver la protection d'une maniere si sensible : & il parut bien par les fréquens soupirs, qui échapperent à ce Prince, que son cœur étoit touché, mais qu'il résistoit encore. Il répondit enfin, & tâcha de persuader au Pere, qu'il n'étoit, ni de la prudence, ni même de l'intérêt du Christianisme, qu'il fît sitôt une démarche d'un si grand éclat. Il protesta qu'il la feroit, quand il en feroit tems, & qu'il se tenoit bien assûré que Dieu, qui connoissoit la droiture & la sincérité de ses intentions, disposeroit les choses de maniere, qu'elles tourneroient à sa gloire, & au bien de la Religion.

Le Pere Nugnez sentit bien qu'il seroit inutile d'insister davantage : il prit congé du Roi, & fit ensuite avec Fernandez quelques excursions dans le pays, où la ferveur des Chrétiens lui donna bien de la consola-

tion ; mais sa santé altérée par les grandes fatigues, qu'il avoit essuyées pendant son voyage, ne lui permit pas de mener plus longtems la vie dure & austere, à laquelle les Missionnaires s'étoient réduits. Il vouloit pourtant aller trouver le Roi de Firando, qui l'avoit invité d'une maniere si pressante ; mais comme il se disposoit à ce voyage, il tomba dans une langueur, dont il ne lui fut pas possible de se remettre. Ainsi contraint de retourner à Goa, sans avoir eu la consolation de convertir un seul Japonnois ; il comprit qu'il auroit fait plus sagement, de se rendre sans raisonner, aux ordres de son Supérieur, que d'écouter un zele, qu'il devoit soumettre à l'obéissance. Il a depuis fait de grandes choses dans les Indes ; mais Dieu ne le vouloit pas au Japon, & ne permit pas même, que rien réüssît de tous les projets, qu'il avoit formez pour l'accroissement de cette Eglise ; car les grandes espérances, que Pinto lui avoit données, de se consacrer au salut des Japonnois, s'en allerent toutes en fumée. Mais pour achever

De J. C. 1516.

De Syn Mu. 2216.

De J. C. 1556.

De Syn Mu. 2216.

le récit de ce qui regarde ce fameux Avanturier, il faut reprendre son Histoire, où nous l'avons interrompuë.

La nuit, qui précéda son départ de Goa, le Pere Nugnez, & les Religieux, qui devoient accompagner ce Pere au Japon, s'étant retirez dans une Chapelle consacrée à la sainte Vierge, ils y renouvellerent leurs vœux, suivant ce qui se pratique tous les six mois dans la Compagnie de JESUS. Au milieu de la cérémonie, Pinto, qui avoit voulu y être présent, se trouva tout à coup saisi d'un mouvement de dévotion assez extrordinaire, & sans se donner le loisir de réfléchir sur les suites de l'action, qu'il alloit faire, après que tous les Religieux eurent récité la formule de leurs vœux, il se mit à la réciter aussi à haute voix; quelqu'un voulut l'arrêter, mais le Pere Nugnez fit signe de la main, qu'on le laissât achever, & il la prononça jusqu'au bout; puis il ajoûta un quatriéme vœu, de consacrer sa personne & ses biens à la Mission du Japon.

Quand

Quand il eut fini, le Pere Nugnez déclara, qu'il recevoit sa Profession: toutefois comme Pinto étoit nommé Ambassadeur du Vice-Roi, il fut résolu, qu'il ne changeroit point d'habit, qu'après qu'il se seroit acquitté de sa Commission. Cette facilité du Vice-Provincial parut irréguliere à quelques-uns, & par malheur pour lui la suite le condamna. La ferveur du nouveau Religieux ne se rallentit pourtant pas sitôt; elle dura pendant tout le voyage, & lui fit faire des actions vrayement héroïques. Il ne bougeoit des Hôpitaux, & l'on voyoit avec admiration un homme si opulent, devenu en un moment pauvre pour JESUS-CHRIST, s'appliquer avec charité, & avec humilité à rendre aux malades les services les plus vils. Les Infidéles mêmes faisoient sur une conduite si édifiante des réflexions très-avantageuses à la Religion Chrétienne.

De J.-C. 1556.

De Syn Mu. 2216.

Mais Pinto, ainsi qu'il arrive à ceux, qui commençant à goûter Dieu, veulent marcher sans guide dans la voye de la perfection, avoit

De J. C. 1556.

De Syn Mu. 2116.

pris un mouvement de dévotion ſenſible, pour une inſpiration céleſte; & ſans conſulter, ni ſes forces, ni ſon courage, s'étoit imposé des obligations, qu'il n'étoit pas capable de remplir : il ſoupira bientôt après la liberté, dont il avoit ſi légerement fait le ſacrifice; & comme il ne fut pas poſſible de lui faire reprendre ſes premiers ſentimens, il fallut enfin le diſpenſer de ſes vœux. Il retourna aux Indes avec le Pere Nugnez, & comme il ne pouvoit plus y demeurer avec honneur, après une équipée, qui le faiſoit montrer au doigt; il repaſſa bientôt après en Portugal. Il y fit imprimer une Relation de ſes voyages, qu'on lit avec bien du plaiſir, & qui a été traduite en pluſieurs Langues; mais il s'eſt bien gardé d'y apprendre au public l'avanture, dont je viens de parler, & que j'ai tirée de Mémoires fort ſûrs.

§. IV.

Etat floriſſant de l'Egliſe du Japon. Miſſionnaires dans le Firando. De quelle maniere ils y ſont reçûs. Conquêtes du Roi de Bungo. Progrès de la Religion. Troubles dans le Firando. Premier Martyr du Japon.

La perte de cet inconſtant, ſi ç'en fut une pour la Compagnie de JESUS, fut bientôt avantageuſement réparée. Le Pere Nugnez, avant ſon départ du Japon, reçut parmi les Enfans d'IGNACE, & laiſſa ſous la conduite du Pere de Torrez, GUILLAUME, & RUYS PEREYRA, deux de ces jeunes Séminariſtes, qu'il avoit amenez de Goa; & ils ont depuis rendu de très-grands ſervices à cette Egliſe. Mais la plus précieuſe acquiſition, qu'il fit pour ſon Ordre, fut celle de LOUIS ALMEYDA, qui étoit arrivé depuis peu de Firando à Fucheo, pour le ſujet que je vais dire.

De J. C. 1556.

De Syn Mr. 2216.

Edoüard de Gama ayant moüillé une ſeconde fois dans le Port de Fi-

De J. C. 1556.

De Syn Mu. 2216.

rando, & prévoyant qu'il y resteroit quelque tems, souhaita d'avoir un Prêtre, qui administrât les Sacrement à son Equipage. Tous les Missionnaires du Japon étoient alors réünis dans la Capitale du Bungo, ainsi que je l'ai déja remarqué, & l'on compte de Firando à Fucheo quarante-cinq lieuës en droiture, & quatre-vingt-dix, en faisant tout le chemin par mer. Gama proposa ce voyage à Loüis Almeyda, qui l'accepta sans peine, & qui n'eut pas lieu de s'en repentir. C'étoit un Gentilhomme Portugais, âgé d'environ trente ans, d'un beau naturel, & d'un bon esprit. Il avoit assez peu d'études; mais il s'étoit fort appliqué à la Chirurgie & à la Médecine, & il étoit plus que médiocrement habile dans ces deux Arts. Il sentoit néanmoins depuis quelque tems un grand dégoût pour la vie qu'il menoit, & il voulut profiter de l'occasion, que lui fournissoit son Capitaine, pour se mettre l'esprit en repos. Arrivé à Fucheo, il fit sous la conduite du Pere Balthazar Gago, les Exercices de saint Ignace; & pen-

dant sa retraite, il résolut de quitter le monde, & de se dévoüer tout entier au service de Dieu, & au salut des ames. Avant que d'exécuter cette résolution, il employa cinq mille écus, en quoi consistoit tout son bien, à bâtir dans Fucheo deux Hôpitaux; l'un pour les enfans, que la pauvreté de leurs parens exposoit à perdre la vie au moment même, qu'ils commençoient à voir le jour; & l'autre pour les Lépreux, dont le nombre est assez grand au Japon, & qui y sont fort abandonnez; & cette charité charma tellement le Roi de Bungo, qu'il fonda ces mêmes Hôpitaux avec une libéralité digne de son grand cœur.

De J. C. 1556.

De Syn Mu. 2216.

On peut juger si avec tant de secours le Christianisme étoit florissant dans ce Royaume. Il est vrai, qu'il ne se pouvoit rien ajoûter à l'éclat, que jettoit partout la piété des Fidéles, aussi mériterent-ils que le Ciel confirmât leur foi par des miracles. Je me contenterai d'en rapporter deux, sur l'autorité de Fernandez, qui en fut témoin. Un Chrétien voyant sa fille prête à mourir

De J. C. 1556.

De Syn Mu. 2216.

d'une maladie, qui venoit de lui enlever son fils, fut inspiré de s'adresser à Dieu, pour obtenir de sa bonté ce qu'il n'espéroit plus des remedes humains. Il recommanda à la malade de mettre toute sa confiance en la divine miséricorde, & il joignit ses prieres à celles de cette enfant. Elles furent exaucées, dès le lendemain la petite fille fut parfaitement guérie. L'autre miracle a quelque chose de plus marqué; parmi les Catéchumenes, il y en avoit un, qui étoit né aveugle, le Sacrement de la Régénération en lui décillant les yeux de l'ame, lui ouvrit aussi ceux du corps.

Cependant pour satisfaire au désir d'Edoüard de Gama, le Pere de Torrez fit partir pour Firando le Pere Gago, Jean Fernandez, & le Bonze Paul, qui sans être lié aux Missionnaires par aucun engagement, n'en étoit pas moins à leur disposition, & embrassoit avec ardeur toutes les occasions de gagner des ames à Jesus-Christ. Le dessein du Supérieur, en envoyant de si bons Ouvriers dans ce Royaume, n'étoit

pas seulement qu'ils travaillassent à la sanctification des Portugais, mais il étoit bien aise de profiter de cette occasion, pour répondre à l'empressement, que le Roi de Firando avoit si souvent témoigné de voir des Prédicateurs de l'Evangile établis dans ses Etats ; d'autant plus qu'il prévoyoit bien que le Port de Firando, étant un des plus commodes du Japon, il seroit toujours le plus grand abord des Navires Européens. De J. C. 1556. De Syn Mu. 2216.

Les Missionnaires partirent de Fucheo au commencement de l'année 1557. Taqua Nombo les reçut de la maniere du monde la plus gracieuse ; il leur dit, qu'il ne lui manquoit plus que le nom de Chrétien, qu'il l'étoit dans le cœur, qu'ils lui feroient plaisir de convertir tous ses Sujets, & qu'il ne seroit pas le dernier à recevoir le Baptême. C'étoit trop dire, pour en être cru, & les Serviteurs de Dieu ne se laisserent point prendre aux discours peu sinceres de ce Prince intéressé ; mais ils jugerent à propos de dissimuler leurs soupçons, & de profiter de la De J. C. 1557. De Syn Mu. 2217.

De J. C. 1557.

De Syn Mu. 2217.

disposition favorable, où le mettoient la présence des Portugais, & le désir qu'il avoit de fixer leur Commerce dans ses Etats. D'ailleurs, ses Sujets ne demandoient qu'à être instruits ; & peu de tems après, on en baptisa en un jour jusqu'à trois cent. Le Roi en témoigna une très-grande joye, & voulut la faire paroître publiquement par une Fête, qu'il donna aux Missionnaires, & à tous les Chrétiens.

Les affaires de la Religion étoient en cette situation, lorsque le Roi de Bungo se crut sur le point de voir encore une fois son Royaume agité de troubles domestiques, mais ses craintes se dissiperent bientôt : il fit si bonne contenance, & mit si bon ordre à tout, que ceux, qui avoient envie de broüiller, ne voyant nulle apparence de réüssir, ne jugerent pas à propos de se démasquer. Le Roi de son côté ne crut pas qu'il fût de la prudence de faire des recherches, qui l'engageant à punir des Factieux cachez, les obligeroient peut-être à lever le masque, par la nécessité de se défendre, & leur fe-

roient trouver des forces dans leur désespoir. Il eut tout lieu de s'applaudir d'une conduite si sage, & tout le monde se tint dans le devoir. Alors se voyant maître absolu chez lui, il songea sérieusement à venger la mort du Roi de Naugato son frere.

De J.C. 1557.

De Syn Mu. 2217.

Il fit ses préparatifs avec une promptitude extrême, & un si grand secret, qu'il parut en Campagne avec une armée de soixante mille hommes, avant qu'on fût informé de son dessein dans le Naugato. L'Usurpateur surpris n'eut pas assez bonne opinion de lui-même, pour croire qu'il pût tenir contre une si grande Puissance. Il se retira dans les Montagnes, où il auroit été facile de l'affamer, si le Dairy n'eût offert sa médiation pour un accommodement. Elle fut acceptée, & la paix se fit au grand avantage de Civan. Morindono demeura Roi de Naugato; mais il perdit toutes ses autres terres; & ses Alliez furent dépoüillez des leurs. Par-là Civan acquit, ou recouvra quatre Royaumes; car en rapprochant ce trait

De J. C. 1557.

De Syn Mu. 2217.

d'Hiſtoire, qui n'eſt pas bien développé dans les Relations de ce tems-là, de ce que nous avons dit au commencement du Livre précédent, ſur l'autorité de Fernand Mendez Pinto, que les Rois de Bungo ſe prétendoient Souverains de toute cette partie du Ximo ; il y a bien de l'apparence que les Princes, qui furent dépoüillez de leurs Etats par la Sentence arbitrale du Dairy, étoient, oû des Uſurpateurs, ou des Sujets révoltez contre leur Seigneur légitimes, qui avoient voulu profiter des troubles du Naugato, pour affoiblir la Maiſon Royale de Bungo, & en ſe liguant avec Morindono, s'aſſûrer un appui, qui les maintînt dans leur uſurpation. Quoiqu'il en ſoit, la Religion Chrétienne tira un grand avantage d'un évenement, qui mettoit le Roi de Bungo en état de donner la Loi à tout le Ximo ; & en effet, elle s'étendit bientôt, non ſeulement dans les Provinces ſoumiſes à Civan, mais encore dans tous les Royaumes voiſins.

Les Miſſionnaires trouvoient toujours dans ce Prince quelque cho-

se de plus qu'une protection puissante, & sur laquelle ils pouvoient compter, il vouloit encore qu'ils le regardassent comme leur Ami, & il agissoit avec eux, comme de particulier à particulier. Tous les Chrétiens, de quelque condition qu'ils fussent, recevoient aussi dans toutes les occasions des marques de sa bonté; il s'en falloit bien qu'il conservât à leur égard ce faste & ces manieres hautes, dont les Souverains du Japon se défont si rarement. Il donnoit aux plus petits un accès facile auprès de sa personne; & ce qui dans ces Isles passe pour une très-grande marque de considération, il les appelloit ordinairement tous par leurs noms. Il reçut vers ce même tems de nouveaux présens du Vice-Roi des Indes, à qui il en envoya de son côté d'une richesse, & d'une magnificence extraordinaire; & il y joignit des Lettres très-pressantes à ce Seigneur, pour l'engager à lui fournir le plus qu'il seroit possible, d'Ouvriers Apostoliques.

De J. C. 1557.

De Syn Mu. 2217.

Taqua Nombo continuoit aussi

De J. C. 1557.

De Syn Mu. 2217.

à faire bon visage aux Missionnaires ; & à la faveur de ces démonstrations, la Chrétienté du Firando devint en très-peu de tems une des plus nombreuses, & des plus ferventes du Japon. Ce qui avança davantage les affaires de la Religion dans ce Royaume, ce fut la conversion d'un Prince de la Maison Royale, qui fut baptisé avec la Princesse sa femme & un de ses freres : il reçut au Baptême le nom d'ANTOINE, & nous le verrons dans toutes les occasions, qu'il eut de faire éclater sa foi & son zele, se comporter en homme, persuadé que Dieu n'a élevé les Princes au-dessus des autres hommes, que pour en faire de plus utiles instrumens de sa gloire. Personne n'a fait plus d'honneur à la Religion dans ces Isles, & n'a peut-être travaillé plus efficacement à y étendre le Christianisme. Il étoit Seigneur des Isles de TACUXIMA & d'IQUISEUQUI ; aussitôt après son Baptême, il y mena un Missionnaire, & l'y seconda si bien prêchant lui-même, & ne dédaignant aucune des fonctions du Mi-

niſtere Evangélique, qu'en moins de deux mois, on y comptoit juſqu'à quatorze cent Chrétiens, & pluſieurs Egliſes bâties à ſes frais. De J. C. 1557. De Syn Mu. 2217.

Le Bonze Paul eut grand part à ces ſuccès, mais il ne ménagea point aſſez ſes forces, & il fut bientôt la victime de ſon zele. Il tomba malade, & jugeant que Dieu le vouloit appeller à lui, il témoigna, qu'il ſouhaitoit de mourir entre les bras du Pere de Torrez. Il n'y avoit pas encore, à ce qu'il paroiſſoit, aucun danger à lui accorder cette conſolation, & il y auroit eu de la dureté à la lui refuſer; on l'embarqua ſur un Bâtiment, qui alloit à Fucheo; & à peine y fut-il arrivé, que les Médecins l'avertirent, qu'il n'avoit plus que peu de jours à vivre. Il en témoigna une joye, qui ne ſe peut exprimer; il reçut les derniers Sacremens de l'Egliſe avec des tranſports d'amour, dont les Saints ſont ſeuls capables; & peu de tems après, il alla recevoir dans le Ciel la récompenſe dûë à ſes travaux & à ſon éminente vertu, que Dieu avoit autoriſée par plus d'un évenement miraculeux.

De J. C. 1557.

De Syn Mu. 2217.

Cette mort & le départ du Pere Gago, qui avoit été appellé dans le Chicugen, avoient laissé Fernandez seul dans le Firando. Le Pere GASPAR VILELA fut envoyé à son secours, & trouva cette Chrétienté dans une situation à faire espérer, que le Royaume entier alloit se déclarer pour Jesus-Christ. Tous ces Néophytes étoient Catéchistes, & l'on ne pouvoit suffire à baptiser ceux, qu'ils gagnoient à l'Evangile. Le Pere Vilela passant un jour dans une ruë de Firando, apperçut un enfant, qui accouroit pour lui parler; il l'attendit, & dès que l'enfant fut à portée de se faire entendre, il demanda le Baptême: le Pere lui répondit, qu'il le baptiseroit dès qu'il seroit suffisamment instruit. *Ce sera donc tout à l'heure*, reprit l'enfant, *car je sçai tout ce qu'il faut sçavoir pour cela.* Le Pere l'interrogea, & trouva qu'il disoit vrai; il vouloit pourtant le remettre au lendemain, mais l'enfant protesta, qu'il ne bougeroit point de la place, qu'il n'eût obtenu ce qu'il souhaitoit, & il fallut le contenter. Quelques jours après, le

Pere Vilela fut fort étonné de voir son petit Néophyte, qui lui amenoit son pere, sa mere, ses freres, & ses sœurs, qu'il avoit convertis, & parfaitement instruits de nos Mysteres. De J. C. 1557. De Syn Mu. 2217.

Les Bonzes de Firando voyoient avec le chagrin, qu'on peut bien imaginer, ces progrès de la Religion, & la prévention du peuple en faveur des Missionnaires; ils crurent d'abord, comme avoient fait ceux de Fucheo, & d'Amanguchi, qu'il n'y avoit point de remede plus efficace contre un si grand mal, que de convaincre une bonne fois les Docteurs étrangers dans une dispute réglée; mais comme ils ne se tirerent pas avec honneur des premieres Conférences, ils jugerent que le plus court étoit de décrier les mœurs & la conduite de ceux, dont ils étoient eux-mêmes forcez de publier le sçavoir. Ce second expédient n'ayant point encore eu le succès, qu'ils en attendoient, ils entrerent en fureur : ils la déchargerent d'abord sur une Croix, au pied de laquelle les Fideles avoient accoutumé de faire De J. C. 1558. De Syn Mu. 2218.

De J. C. 1558.

De Syn Mu. 2218.

leurs prieres, & ils la firent abattre pendant la nuit. Le Ciel ne laissa point une telle impiété sans châtiment ; néanmoins par l'indiscrétion des Fideles, cette action eut des suites fâcheuses pour la Religion ; quelques Néophytes suivant avec trop de chaleur le premier mouvement, qui les saisit à la vûë de leur Croix renversée, allerent mettre le feu à une Maison des Bonzes, tirerent les Idoles d'un Temple, qui en étoit proche, en brûlerent une partie, & jetterent les autres à la mer. Les Bonzes accoutumez à voir les Chrétiens souffrir patiemment les plus grandes injures, ne s'étoient point attendus à ces marques de leur ressentiment ; ils n'en furent pourtant pas aussi fâchez, qu'ils feignirent de l'être, & ils se promirent bien d'en tirer un grand avantage. Après avoir délibéré entre eux sur ce qu'il convenoit de faire en cette rencontre, ils prirent le parti d'aller trouver le Roi, & lui firent demander un audience ; ils l'obtinrent : & après lui avoir fait une peinture très-vive de l'entreprise

des Chrétiens, ils le conjurerent de venger les Dieux & leurs Ministres, & demanderent que le Pere Vilela fût banni pour toujours du Royaume.

De J. C. 1558.

De Syn Mu. 2218.

Le Roi, qui appréhenda, ou feignit d'appréhender quelque trouble, les assûra qu'ils seroient contens, & dès qu'il les eut congédiez, il fit prier le Pere Vilela de s'absenter pour quelque tems, de crainte qu'il ne lui arrivât quelque chose de fâcheux, dont il ne pourroit pas la garantir; ajoûtant qu'il seroit le maître de revenir, dès que les esprits ne seroient plus si échauffez. Le Missionnaire, qui connoissoit ce Prince, & le sçavoit au moins très-éloigné de faire un coup d'autorité en sa faveur, vouloit partir sur l'heure même, mais le Prince Antoine ne put souffrir cette espece de triomphe de ceux, qui avoient eu le premier tort. Il va trouver le Roi, lui demande, s'il y a bien pensé de faire sortir de ses Etats, un homme de mérite, que lui-même y a invité, & cela, pour satisfaire le ressentiment d'une troupe de Prêtres sé-

De J. C. 1558.

De Syn Mu. 2218.

ditieux, qui ont contrevenu aux ordres de leur Souverain, en insultant des Etrangers, qu'il avoit pris sous sa protection. Il tâcha surtout de picquer le Roi d'honneur, en lui faisant comprendre jusqu'à quel point les Bonzes porteroient leur insolence, dès qu'ils auroient compris qu'il les craignoit; mais il ne sçavoit pas que Taqua Nombo se trouvoit dans des circonstances, où il lui importoit de ménager ces Religieux idolâtres.

Un Seigneur, parent ou allié de ce Prince, avoit fait la guerre au Roi de Bungo, & s'étoit vû contraint de subir la Loi du Vainqueur, qui l'avoit dépoüillé de ses Etats. Civan, informé que le Firandois avoit sous main donné du secours à son Ennemi, se préparoit à entrer en armes dans le Firando; Taqua Nombo avoit besoin de toutes ses forces pour soutenir la guerre contre un Prince puissant & victorieux; & il crut que c'étoit là une assez bonne raison pour ne pas mécontenter des gens aussi accréditez, & aussi séditieux que les Bonzes.

Dans le même tems, le Pere Vilela reçut une Lettre du Roi de Bungo, par laquelle ce Prince lui mandoit de sortir incessamment de Firando; il ne lui en marquoit point la raison, mais le Missionnaire l'apprit peu de jours après du Pere de Torrez : c'étoit la même que nous venons de rapporter; il fut donc obligé d'abandonner son Eglise; il la confia à Fernandez, que le Prince Antoine retira dans ces Isles. Il parut bien dans la suite aux traitemens, que le Roi de Firando fit aux Chrétiens, qu'il n'avoit jamais aimé leur Religion, mais ils demeurerent inébranlables dans la Foi, & leur constance leur mérita la gloire de donner à l'Eglise le premier Martyr, qui ait arrosé le Japon de son sang.

De J. C. 1558.

De Syn Mu. 2218.

Ils avoient dressé une nouvelle Croix à quelque distance d'une des portes de la Ville, & ils y alloient tous en commun faire leurs prieres à certaines heures. Une femme esclave, dont le Maître étoit Idolâtre zélé, y alloit fort régulierement, quoique son Maître le lui eût dé-

De J. C. 1558. De Syn Mu. 2218.

fendu. Un jour, qu'il apprit qu'elle y étoit retournée, il s'emporta fort contre elle, & lui jura qu'il lui en coûteroit la vie, si elle continuoit dans sa désobéïssance; elle lui répondit, que la mort ne faisoit pas peur aux Chrétiens, qu'elle continueroit à le servir avec la même fidélité, dont elle lui avoit donné jusques-là des preuves certaines; mais qu'elle ne devoit pas manquer à ce qu'elle devoit à Dieu, qui étoit son premier Maître, & dès le lendemain elle se rendit comme les autres à la Croix. L'Idolâtre entra en fureur, dès qu'il le sçut, & courut après elle; il n'étoit pas encore bien loin, qu'il l'apperçut qui revenoit; il tira aussitôt son sabre, & l'attendit. La généreuse Chrétienne s'approcha de lui sans s'émouvoir, se mit à genoux, & lui présenta sa tête, que le Barbare lui abattit d'un seul coup. Les Chrétiens enleverent son corps, & lui donnerent une sépulture honorable, en rendant graces à Dieu de la constance, qu'il lui avoit inspirée, & s'animant à imiter son exemple.

§. V.

Le Roi de Firando contraint de payer tribut au Roi de Bungo. L'ancien Roi de Chicugen attaque Facata. Les Bonzes lui en ouvrent les portes. Ce que les Missionnaires eurent à souffrir dans cette révolution. Affection des Chrétiens à leur égard.

Lannée suivante, les Troupes Bungoises entrerent dans le Firando, & Taqua Nombo, après s'être assez bien défendu pendant quelque tems, ne put éviter le sort qu'avoient eu ses Alliez, qu'en se soumettant à payer un tribut à son Ennemi, lequel étendoit insensiblement sa domination, & répandoit la terreur de ses armes jusqu'à l'extrêmité occidentale du Japon; mais il perdit bientôt plus qu'il ne venoit d'acquérir. Le Pere Vilela étoit à peine arrivé à Fucheo, où le Pere de Torrez l'avoit rappellé; qu'il y fut joint par le Pere Gago, lequel fut obligé de se sauver de Facata, pour les raisons, & de la maniere que je vais dire. Ce Mis-

De J. C. 1559.

De Syn Mu. 2216.

De J.C. 1559.

De Syn Mu. 2219.

sionnaire assisté de Guillaume Peyra, prêchoit avec succès l'Evangile dans le Chicugen, dont Facata est la Capitale ; & cela par la protection du Roi de Bungo, à qui nous avons vû, que ce Royaume avoit été cédé par le Traité d'Amanguchi. Ce n'étoit pas la moindre des nouvelles acquisitions de Civan. Le Chicugen situé dans la partie septentrionale du Ximo, est une des plus riches contrées de cette grande Isle ; & Facata bâtie à l'entrée d'une grande plaine sur le bord de la mer, a un assez bon Port, & des plus fréquentez du Japon, éloigné d'environ vingt lieuës de Firando, & de cinquante du Bungo.

Civan avoit donné à ce Royaume un Gouverneur, qui y rendit bientôt la nouvelle domination odieuse ; & comme les fautes des Officiers & des Ministres ; quand elles ne sont, ni punies, ni réparées, deviennent celles des Princes, un des meilleurs Rois, qu'ait jamais eu le Japon, passoit dans le Chicugen pour un Tyran. Le Prince, qui avoit été dépoüillé de cet Etat, fut bientôt

informé du mécontentement des Peuples, & lorſqu'on y penſoit le moins, aſſiſté de Morindono, dont l'alliance lui avoit été juſques-là ſi funeſte, il entra dans le Chicugen avec une aſſez bonne Armée, & vint inſulter Facata. Le Commandant, quoique ſurpris, fit ſi bonne contenance, & ſçut ſi bien retenir les Habitans dans le devoir, en leur repréſentant les horreurs, où eſt expoſée une Ville forcée, que l'Ennemi ayant voulu tenter l'eſcalade, fut repouſſé partout.

De J. C. 1559.

De Syn Mu. 2219.

La Place étoit conſervée au Roi de Bungo, ſi le Gouverneur avoit connu tous ceux, dont il devoit ſe défier, & s'il s'étoit ſurtout mis en garde contre les entrepriſes des Bonzes : mais la nuit ſuivante, ces Prêtres Idolâtres, qui ne pouvoient ſouffrir la domination d'un Prince Protecteur déclaré du Chriſtianiſme, ouvrirent les portes de Facata, & y introduiſirent leur ancien Roi, qui y entra comme dans une Ville priſe d'aſſaut, & en donna le pillage à ſes Troupes. Le Gouverneur ſe ſauva dans la Citadelle, où il fut forcé,

De J. C. 1559.

De Syn Mu. 2219.

& passé au fil de l'épée, avec tous ceux, qui l'y avoient suivi. Alors toute l'attention des Bonzes fut à empêcher que les Missionnaires ne leur échapassent, & à animer le peuple & les Soldats contr'eux. Ils faisoient observer à tout le monde, que dans tous les endroits, où ces Docteurs Etrangers avoient voulu établir leur Religion, la guerre & la désolation les y avoient suivis: Amanguchi deux fois pris & brûlé, Fucheo nageant dans le sang de ses Citoyens, le Firando plein de troubles & de factions; enfin Facata, qui jusqu'à ce jour n'avoit jamais vû sa tranquillité altérée par la moindre émeute, devenu tout à coup un lieu d'horreur, fournissoient un grand champ à leurs invectives; mais ils se donnoient bien de garde d'ajoûter, qu'ils étoient eux-mêmes les Auteurs de tous ces désordres, & qu'on ne les devoit attribuer, qu'à la haine, qu'ils portoient au Christianisme, ou plutôt à leur jalousie, à laquelle ils comptoient pour rien de sacrifier l'Etat.

Cette réflexion étoit pourtant ici d'autant

d'autant plus aisée à faire, que la perte & la désolation de Facata étoient visiblement leur ouvrage. Mais on ne la fit pas, & il n'est pas aisé de comprendre, combien leurs discours irriterent toute la Ville contre les Ministres de l'Evangile. On courut sur l'heure mettre le feu à leur logis, qui fut en moins de rien réduit en cendres avec leur Eglise; on porta la fureur jusqu'à combler un puits, qui leur avoit fourni de l'eau, & jusqu'à enlever la terre du lieu, qu'ils avoient occupé; comme si elle eût été maudite, & profanée par leur séjour. Un Gentilhomme, qui avoit tout quitté pour ne vacquer qu'à Dieu & à son salut, & qui s'étoit retiré chez eux, où il menoit une vie plus Angélique qu'humaine, fut cruellement massacré, & ils auroient subi le même sort, si de bonne heure ils ne s'étoient soustraits à l'orage, qu'ils avoient prévû quelque tems avant qu'il crevât.

De J. C. 1559.

De Syn Mu. 2219.

Le Pere Gago avoit fait embarquer à la faveur des ténebres Jean Fernandez, qui l'étoit venu joindre depuis peu, avec tous les ornemens

De J. C. 1559.

De Syn Mu. 2219.

de l'Eglise & les Vases sacrez, dans un Bâtiment, que la Providence avoit fait rencontrer dans le Port. Pour lui, son Compagnon Pereyra, un Catéchiste Japonnois, nommé SYLVESTRE, & un Portugais, qui demeuroit avec eux, ils ne voulurent pas s'éloigner des Chrétiens, ils se contenterent de se bien cacher; mais comme on fit réflexion, qu'ils ne pouvoient éviter à la fin d'être découverts, & qu'ils s'apperçûrent bien eux-mêmes du danger, auquel ils exposoient ceux, qui les avoient retirez, ils se virent contraints de passer dans un second Navire, qui étoit moüillé à une demie lieuë de la Ville. Ils y furent reçus d'une maniere à leur faire juger qu'ils n'y seroient pas plus en sûreté, que dans la Ville même. Il n'est sorte d'insultes, & de mauvais traitemens, qu'ils n'eussent à essuyer de tous ceux, qui composoient l'Equipage, & cela dura quatre jours.

On apprit enfin à Facata, qu'ils étoient dans ce Navire, & on y envoya trois Barques chargées de Soldats, pour les prendre. Il s'étoit ré-

pandu un bruit, qu'ils avoient de grandes richesses, & l'espérance de tirer d'eux une grosse rançon, étoit la seule raison, qui avoit empêché le Patron du Navire de les immoler d'abord à la fureur du Peuple. Cette même opinion fut encore ici leur salut. Les Soldats leur demanderent où étoit leur argent? ils répondirent qu'ils n'en avoient point, & qu'on ne leur avoit laissé, que ce qu'ils avoient sur le corps. Effectivement le Capitaine du Navire leur avoit enlevé tout ce qu'ils avoient, qui se réduisoit à très peu de chose. Les Soldats de Facata se le firent donner par force, puis retournerent vers les Missionnaires, qu'ils mirent presque tous nuds : il faisoit toutefois un très-grand froid, quoiqu'on fût au mois d'Avril. On les fit ensuite passer dans une des Barques, où le Pere Gago fut reconnu par un Japonnois de ses amis, qui lui donna de quoi se couvrir : du reste ils reçûrent toutes sortes de mauvais traitemens de ceux, qui les gardoient. Ce fut bien pis encore, quand ils furent à terre; les Soldats, qui se

De J. C. 1559.

De Syn Mu. 2219.

De J. C. 1559.

De Syn. Mu. 2219.

rencontrerent sur le Port, voulurent avoir leur part de la depoüilie, & les Serviteurs de Dieu faillirent à être les victimes de la querelle, qui s'éleva à ce sujet; ils en furent pourtant quittes pour être mis encore tout à fait nuds, & pour bien des insultes & des menaces.

La canaille s'étoit attroupée autour d'eux, & ils s'attendoient à tout moment à être égorgez, mais Sylvestre ayant trouvé le moyen de s'échapper, alla avertir un Chrétien fort accrédité dans la Ville du danger, où les Missionnaires se trouvoient; celui-ci ne perdit point de tems, il leur porta des habits, fit retirer tout le monde, & les mena chez lui. Il alla ensuite chez le Commandant, de qui il obtint à force de présens la permission de les garder. Pereyra avoit été emmené par un Soldat, le généreux Chrétien le fit chercher, & l'ayant trouvé, il donna vingt écus au Soldat, qui le lui remit entre les mains. Les Prisonniers resterent quelques jours dans cette maison, où l'on n'omit rien pour les refaire de tant de fatigues, & de mauvais

traitemens ; leur Hôte les confia ensuite à un de ses amis, dont la maison étoit encore plus sûre, que la sienne, & ils y demeurerent deux mois. Après tout, tant qu'ils restoient à Facata, ils ne pouvoient compter sur rien ; mais la difficulté étoit d'en sortir. Le Pere Gago écrivit au Pere de Torrez, pour lui apprendre sa situation, & le prier de lui envoyer des chevaux dans un endroit, qu'il lui marqua. Cela fut exécuté dans le moment ; & lorsque le Pere Gago eut avis que les chevaux étoient au rendez-vous, il s'y transporta enveloppé, aussi bien que ses Compagnons, dans des especes de Cappes, dont les femmes usent quelquefois en ce pays-là ; ils passerent ainsi sans être reconnus, & rencontrerent les chevaux conduits & escortez par un grand nombre de Chrétiens, résolus d'aller, s'il étoit nécessaire, jusqu'à Facata, & d'enlever de force les Serviteurs de Dieu, ou de périr à la peine.

De J. C. 1559.

De Syn Mu 2219.

Leur joye fut grande, lorsqu'ils les apperçûrent ; ils avoient apporté avec eux quantité de rafraîchisse-

D. J. C. 1559.

De Syn Mu. 4219.

mens, & cette précaution ne fut pas inutile. Quand les Missionnaires furent à cinq ou six lieuës de Fucheo, ils commencerent à rencontrer des troupes nombreuses de Fidéles, qui venoient au-devant d'eux, & à chaque fois il falloit entrer dans des tentes, que ces bonnes gens avoient dressées à côté du grand chemin, & s'y rafraîchir, ou s'y reposer. Plus il, approchoient, & plus la foule grossissoit; on auroit dit qu'il n'étoit resté personne dans la Ville, & toutes les campagnes retentissoient de cris de joye, & d'actions de graces au Seigneur Dieu, qui sçait délivrer ses Serviteurs des plus grands dangers par des voyes, qui ne sont connuës que de lui. Les Missionnaires entrerent ainsi dans Fucheo comme en triomphe; & parce qu'on sçavoit, qu'ils avoient tout perdu, il n'y eut pas un Chrétien, qui ne leur offrît son présent. Les uns leur apportoient del 'argent, les autres de l'étoffe & du linge, ceux-ci de la Vaisselle de Porcelaine, ceux-là de petits meubles à leur usage; il n'est pas concevable, jusqu'où on porta l'attention.

mais rien ne les touchoit au prix de l'affection, avec laquelle tout cela se faisoit.

De J. C. 1559.

De Syn Mu. 2219.

§. VI.

Description du Lac d'OÏTZ, ou d'OMI, & de la Montagne de IESAN. Un Bonze de Iesan demande un Missionnaire au Pere de Torrez, qui lui envoye le Pere Vilela. Particularitez de ce voyage. Le Missionnaire apprend en arrivant à Iesan la mort du Bonze. Il va à Méaco, y souffre beaucoup, & y fait de grandes conversions.

Cependant la révolution du Chicugen, & les broüilleries du Firando, ayant encore une fois réüni dans le Bungo tout ce qu'il y avoit au Japon d'Ouvriers Apostoliques, le Pere de Torrez songea sérieusement à exécuter un dessein, qu'il avoit fort à cœur depuis quelque tems : voici de quoi il s'agissoit. A trois lieuës de Méaco, en suivant le grand chemin, qui conduit de cette Capitale à Iedo, on trouve la petite Ville d'OÏTZ, à l'entrée du Royau-

De J. C. 1559.

De Syn Mu. 2219.

me d'OMI ; elle eſt compoſée d'une ruë, qui tourne en forme d'arc, & de quelques autres plus petites, qui y aboutiſſent à droit & à gauche ; elle peut avoir environ mille maiſons, & elle eſt du Domaine Impérial. Elle eſt ſituée ſur le bord d'un Lac, qu'on appelle quelquefois le Lac d'OMI, & plus communément le Lac d'OITZ. Ce Lac, diſent les Annales du Japon, ſe forma en une nuit; le terrein, dont il occupe la place, ayant été englouti par un tremblement de terre. Il n'a pas beaucoup de largeur, mais il s'étend au Nord près de ſoixante lieuës juſqu'au Royaume de CANGA. Il eſt très-poiſſonneux, il a ſurtout une grande quantité de Saulmons, qui ſont excellens, & tous ſes bords ſont couverts de Canards ſauvages ; il ſe décharge dans deux rivieres, dont l'une deſcend à Méaco, qu'elle traverſe, & l'autre paſſe à IODO & à OZACA.

Aſſez près de ce Lac, environ à ſix lieuës de Méaco, & ſur la gauche en allant à Iedo, eſt une Montagne très-haute, dont la vûë eſt charman-

te, & qui se nomme IESAN, ou IIOSAN; différence, qui n'est apparemment, que dans la prononciation; comme il arrive à la plûpart des noms, qu'on trouve si diversement écrits dans presque toutes nos Relations. IESAN veut dire *belle Montagne*. Les Ecrivains Portugais la nomment FRENOXAMA, & ont été suivis par tous ceux, qui ont travaillé sur leurs Mémoires; mais comme ce nom signifie *Montagne*, il est vraisemblable, qu'ils ne s'en sont servis, que parce que les Japonnois l'ont donné par excellence au Mont IESAN. Il a huit lieuës de long, & l'on y compte encore aujourd'hui jusqu'à trois mille Temples (en y comprenant sans doute les Chapelles), plusieurs Villages, & un très-grand nombre de Monasteres. Sa situation, & plus encore la prétenduë sainteté du lieu, en avoient fait un azile pour les Habitans de Méaco pendant les guerres civiles; toutefois ce prétendu Sanctuaire n'avoit pas toujours été bien épargné, & au tems, dont je parle, le nombre des Temples, qui avoit été avant les troubles aussi

D. J. C. 1559.

De Syn Mu. 2219.

grand pour le moins, qu'il l'est aujourd'hui, étoit réduit à six cent ; celui des Monasteres étoit à peu près égal. Ce lieu au reste est délicieux ; ce ne sont que vallées entrecoupées de ruisseaux & de fontaines, qui vont se perdre dans de petits bois très-agréables. De loin la Montagne ne paroît qu'une épaisse forêt, parce que les arbres y sont d'une hauteur surprenante.

Parmi le nombre infini de Bonzes, qui habitoient ce beau pays, il y avoit un Tunde, qui ayant beaucoup entendu parler du Christianisme, souhaitoit passionnément de sçavoir ce que c'étoit, que cette Religion étrangere. Il écrivit pour cet effet au Pere de Torrez, lui manda, que sans son grand âge, il eût été le trouver ; mais que la chose ne lui étant pas possible, il le prioit de se transporter jusqu'à Iesan, ou d'y envoyer quelqu'un de ses Religieux. » Vous avez passé » bien des Pays, lui disoit-il à la fin » de sa Lettre, traversé bien des Mers, » & couru bien des risques, pour » procurer de la gloire à votre Dieu ;

» refuserez-vous de venir sur cette » montagne, où vous avez un si grand » intérêt d'établir votre Religion ? » Le Pere de Torrez, lorsqu'il reçut cette Lettre, n'avoit auprès de lui aucun Missionnaire, dont il pût disposer, & sa présence étoit nécessaire dans le Bungo ; il répondit au Bonze, qu'il lui envoyeroit le premier de ses inférieurs, qui se trouveroit libre, & qu'en attendant, il le prioit de lire attentivement un petit Ecrit, qu'on lui présenteroit de sa part. C'étoit un abrégé de la Doctrine, & des principaux devoirs du Christianisme, qu'il avoit composé, & qui étoit très bien fait. Peu de tems après le Pere Vilela, & ensuite le Pere Gago arriverent à Fucheo, pour les raisons que j'ai dites ; aussitôt le Supérieur Général songea à tenir au Bonze de Iesan la parole, qu'il lui avoit donnée, & il lui envoya le Pere Vilela, Laurent, & un jeune Japonnois, qui devoit servir de Catéchiste aux deux Missionnaires.

De J. C. 1559.

De Syn Mu. 2219.

Le Pere Vilela, avant que de partir, se fit raser les cheveux & la bar-

De J. C. 1559.

De Syn Mu. 2219.

be, & s'habilla à peu près comme les Bonzes, pour faire voir qu'il étoit Docteur dans sa Loi, & parce qu'on l'avertit que sans cela il auroit de la peine à être reçu à Iesan. Il paroît pourtant, que dans la suite on s'est accoutumé à voir les Docteurs Européens dans leurs habits ordinaires; mais je ne trouve rien de bien certain sur cet article. Les Missionnaires s'embarquerent au mois de Septembre sur un petit Bâtiment, qui faisoit voiles vers Sacai, & ce voyage fut pour eux un tissu de croix, sous le poids desquelles un courage moins ferme, que le leur, eût cent fois succombé. Tout l'Equipage du Navire étoit idolâtre & fort superstitieux; les calmes survinrent, qu'on étoit encore presqu'à la vûë du Port, d'où l'on étoit parti, & pour obtenir un vent favorable, il fut résolu de faire quelqu'offrande à un des Dieux de la mer: il fallut pour cela faire une quête, & celui qui en fut chargé, s'adressa au Pere Vilela, comme aux autres; l'Homme Apostolique répondit, que ce n'étoit pas à des Dieux sourds & im-

puissans, mais au seul Créateur du Ciel & de la terre, qu'il falloit s'adresser, pour obtenir de pareilles graces, nul autre que lui, n'ayant droit de commander à la nature. A ces mots on le reconnut pour ce qu'il étoit ; & les Matelots se mirent fortement dans la tête, que c'étoi lui, qui étoit cause de la bonace ; & comme elle continua encore quelque tems, & qu'ensuite il s'éleva un vent contraire, il ne se peut dire combien d'outrages les Missionnaires reçûrent de ces Barbares, qui ne s'en tinrent pas même aux injures, car ils les frapperent souvent comme des esclaves, ils les laissoient plusieurs jours de suite sans leur donner à manger, & ils furent plus d'une fois sur le point de les jetter à la mer.

Une vision, ou si l'on veut, un songe, qu'eut le Pere Vilela, & dans lequel il lui sembla, que l'Apôtre des Indes lui promettoit de l'assister, & lui recommandoit d'avoir bon courage, le fortifia beaucoup, & il eut soin d'animer ses Compagnons. Enfin on les abandonna dans un Port, où l'on avoit pris terre, &

De J. C. 1559.

De Syn Mu. 2219.

l'on avertit tous les Patrons de Navires, qui s'y rencontrerent, que ces Etrangers étoient les Ennemis des Dieux, & qu'on ne pouvoit, sans se rendre criminel, avoir aucun commerce avec eux. Par-là les Serviteurs de Dieu se virent réduits à une petite Barque assez mauvaise, sur laquelle on voulut bien leur donner passage; mais le Ciel prit leur cause en main, & récompensa d'une maniere éclatante la charité de celui, qui les avoit reçus. Tous les Navires, qui leur avoient refusé le passage, & celui, qui les avoit amenez jusques-là, ou périrent par la tempête, ou furent la proye des Corsaires; tandis que la seule Barque, où ils étoient, continua sa route sans aucun accident.

De Sacai, où la Barque s'arrêta, les Missionnaires prirent leur chemin par terre, & gagnerent SACOMOTO, petite Bourgade, qui est au pied du Mont Iesan. Le Pere Vilela s'y arrêta, & envoya Laurent avertir de son arrivée le Bonze, à l'occasion duquel il avoit entrepris ce voyage. Laurent ne le trouva plus; il y avoit

De J. C. 1559.

De Syn Mu. 2219.

peu de jours, qu'il étoit mort; mais son Successeur au gouvernement de son Monastere, nommé DAÏZEMBO, consola le Missionnaire, en lui assûrant que le Défunt avoit protesté, avant que d'expirer, qu'il croïoit fermement tous les articles contenus dans l'Ecrit, que le Pere de Torrez lui avoit envoyé. Il ajoûta, que lui-même, & dix de ses Inférieurs, souhaitoient fort d'entendre un Docteur Européen, & qu'il n'étoit pas éloigné des sentimens, dans lesquels il avoit vû mourir son Prédécesseur. Laurent retourna en diligence donner ces nouvelles au Pere Vilela, qui sur le champ se transporta au Monastere de Daïzembo.

Le Bonze, & les autres, dont celui-ci avoit parlé à Laurent, furent merveilleusement satisfaits des entretiens, qu'ils eurent avec le Missionnaire; mais aucun n'osa se déclarer pour le Dieu des Chrétiens. Daïzembo dit même en secret au Pere Vilela, qu'il étoit persuadé de la vérité de tout ce qu'il venoit de lui enseigner; mais qu'il craignoit, qu'on ne le fît mourir, s'il renonçoit à la

De J. C. 1559.

De Syn. Mu. 2219.

Religion du pays : d'autres l'avertirent, qu'avant que de faire aucune démarche dans une affaire aussi importante, que celle de prêcher une nouvelle Religion, il falloit avoir l'approbation du XACO, qui étoit alors à Iesan, & qu'ils lui conseilloient d'aller voir ce Chef de leur Religion. Le Pere eût bien souhaité en effet d'avoir un entretien avec le Xaco, mais il ne lui fut jamais possible de parvenir jusqu'à lui ; & comme il ne vit plus aucune apparence de rien faire à Iesan, il prit le parti d'aller à Méaco, où il arriva le dernier jour de Novembre.

Il se retira d'abord dans une maison, qui tomboit en ruine, il y demeura plusieurs jours avec son Compagnon & son Catéchiste, & ils s'y préparerent par la priere & par la pénitence à la grande œuvre, qu'ils alloient entreprendre. Leur retraite finie, le Pere Vilela, qui trouva moïen de saluer l'Empereur Cubo-Sama, dont il fut parfaitement bien reçu, & qui lui permit de prêcher sa Religion, se montra dans les quartiers les plus fréquentez de la Ville le Crucifix à la

main. Méaco étoit alors assez tranquille, & la singularité du spectacle assembla d'abord autour du Prédicateur toutes sortes de personnes, à qui il annonça le Royaume de Dieu; mais la plûpart le traiterent de visionnaire, les Bonzes se mirent de la partie, & ayant débité parmi le peuple tout ce que leurs Confreres d'Amanguchi & du Ximo avoient imaginé, pour rendre odieux & méprisables les Docteurs Portugais, ceux-ci ne pouvoient plus paroître nulle part, qu'ils n'essuyassent des huées, & qu'on ne les appellât mangeurs de chair humaine.

De J. C. 1559.

De Syn Mu. 2219.

Ils eurent même bientôt sujet de craindre quelque chose de pis; l'animosité du peuple contr'eux devint extrême, & ils ne se regarderent plus que comme des victimes destinées à la mort. Un Habitant fort aisé les avoit reçus chez lui, il appréhenda qu'on ne lui en fit une affaire, il leur dit assez doucement de se retirer ailleurs; & comme le Pere Vilela ne se pressoit point de sortir, ce Barbare leva le sabre sur lui, & peu s'en fallut, qu'il ne la lui déchar-

De J. C. 1559.

De Syn Mu. 2219.

geât sur la tête. Le Missionnaire fut contraint de se refugier dans une cabanne, où il n'avoit qu'un peu de paille pour se coucher, & où il souffrit beaucoup de la faim, du froid, & de l'humidité; tout cela néanmoins ne fit qu'enflammer son zele, il continua ses prédications, comme si elles eussent été reçûës avec applaudissement, & cette intrépidité le fit enfin estimer de tous ceux, qui sçûrent se mettre au dessus de la prévention, ou que la passion n'aveugloit pas; on se rendit plus attentif à ses discours, & plusieurs commencerent à goûter sa Doctrine.

Il sembloit néanmoins, que personne n'osoit se déclarer, & il paroissoit qu'on craignoit les Bonzes & la Cour. Enfin un Gentilhomme d'Amanguchi, que les uns nomment ALQUIMEXA, & les autres ICHIMARA, fut le premier, qui rompit la glace. Il se fit baptiser avec deux de ses amis, & leur exemple fut bientôt suivi de plusieurs Personnes de considération. La faveur de MIOXINDONO contribua beaucoup à ce succès, mit en honneur la

Religion Chrétienne, & fit respecter ses Ministres. Ce Seigneur, dont nous parlerons beaucoup dans la suite, étoit favori du Cubo-Sama, que nous entendrons toujours désormais sous le nom d'Empereur, & le Pere Vilela, qui étoit d'un caractere fort aimable, & avoit des manieres très-insinuantes, avoit trouvé de-l'accès auprès de lui. Il obtint par son crédit une seconde audience de l'Empereur, qui lui accorda des Patentes en bonne forme, & fit défense sous peine de la vie, de l'inquiéter dans ses fonctions. Tout cela produisit un grand effet; les Bonzes n'oserent plus rien entreprendre contre des gens, que le Souverain prenoit sous sa protection, & pour qui le Favori s'étoit déclaré. Il y eut même plus; car on vit alors, ce qui ne s'étoit point encore vû ailleurs, les plus considérables de ces Religieux Idolâtres embrasser comme à l'envie le Christianisme.

De J. C. 1559.

De Syn Mu. 2219.

Celui, dont la conversion fit plus de bruit, & qui donna l'exemple aux autres, fut un nommé QUENXU. De la maniere, dont on parle

De J. C. 1560.

De Syn Mu. 2220.

de ce Docteur dans toutes les Relations, que j'ai vûës, c'étoit encore toute autre chose, que Fucarandono : dans la vérité Quenxu étoit un de ces sages Payens, qu'une profonde étude de la nature conduit insensiblement à une connoissance superficielle, mais stérile de son Auteur. Sa Chambre étoit parée d'emblêmes & de sentences, qui contenoient une morale fort saine, & qui marquoient assez que quarante ans de solitude, qu'il avoit employez à contempler les Mysteres de sa Secte, n'avoient point effacé en lui l'idée d'un premier Etre, sans commencement & sans fin. On y voyoit entr'autres un Tableau, qui passoit pour une piéce fort rare ; il représentoit un arbre sec au milieu d'une belle prairie ; & le Bonze avoit mis au bas ces deux Dystiques, qu'un de nos Auteurs (a) a ainsi traduits en notre Langue.

Arbre sec & sans fruit, sans feüille & sans verdure ;

Dis-moi, si tu le sçais, qui t'a mis en ce lieu ?

(a) Le Pere Crasset.

C'est le Dieu tout-puissant, auteur de la nature, De J. C.
Sans lequel je ne suis qu'un bois à mettre au feu. 1560.

Que l'homme est composé d'une nature étrange ! De Syn Mu. 2220.
Ce n'est qu'un pur mélange,
De l'Etre & du Néant, qui vit & ne vit pas,
Il n'est jamais content, & le veut toujours être.
Sitôt qu'il vient à naître,
Il court à tous momens de la vie au trépas.

Le docte Bonze, dès qu'il entendit parler du Pere Vilela, eut envie de le connoître, moins pourtant par curiosité, que par vanité. Il l'alla trouver, & d'un air de suffisance accompagné de mépris, il lui dit, qu'il ne venoit pas pour apprendre de lui quelque chose, mais qu'il ne seroit pas fâché de l'entendre parler de sa Religion. Le Pere le reçut avec cette modestie, qu'inspire la vérité, puis entrant en matiere, il voulut établir l'existence d'un premier Principe. A peine avoit-il commencé son discours, que l'Esprit Saint toucha le cœur du Religieux Idolâtre ; il lui parut, qu'on lui ôtoit un bandeau de devant les yeux. Le Missionnaire s'apperçut, qu'il pâlissoit

De J. C. 1560.

De Syn Mu. 2220.

de tems en tems, que son attention devenoit plus sérieuse, enfin qu'il se passoit en lui quelque chose d'extraordinaire.

Encouragé par ce changement, dont il auguroit bien, il s'étendit fort sur la conformité, qu'ont les principes de la Morale Chrétienne, avec les lumieres de la raison, & fit voir combien au contraire les Sectes du Japon sont opposées au bon sens. Le Bonze immobile, comme un homme interdit, jettoit de momens à autres de profonds soupirs, & ne répondoit rien. Enfin la grace prit le dessus, & il fallut se rendre. *Je suis Chrétien*, s'écria-t-il tout d'un coup, *je suis Chrétien, baptisez-moi.* Le Missionnaire ne se fit point prier, l'opération céleste dans l'ame de ce Prosélyte étoit trop sensible, pour en pouvoir douter un moment. Quenxu fut baptisé à l'heure même, & le bruit d'un événement si singulier s'étant répandu d'abord, il y eut jusqu'à quinze Bonzes des plus distinguez, qui demanderent le Baptême. Parmi ces illustres Néophytes, il y en avoit un, à qui l'innocence & l'austérité de

ſa vie avoient ſans doute préparé les voyes à la grace de ſa converſion. Il eſt vrai qu'il n'y avoit rien de ſi dur, que la maniere, dont il vivoit. Le deſir qu'il avoit d'aller au Ciel, lui avoit fait faire vœu d'enſeigner gratuitement le FOQUEKIO toute ſa vie. Huit ans avant que le Pere Vilela vînt à Méaco, le Bonze ſongea une nuit, que des Prêtres venus de l'Occident, lui montroient le chemin du Ciel; & le lendemain il apprit, qu'il en étoit arrivé deux à Amanguchi. Il fut des premiers à entendre les Prédications du Pere Vilela, & il vint exprès de FARIMA, où il demeuroit. Il en fut fort ſatisfait, mais ce fut la converſion de Quenxu, qui acheva de le déterminer.

De J. C. 1560.

De Syn Mu. 2220.

§. VII.

Les Bonzes s'élevent contre le Pere Vilela, & ce qui en arrive. Le Pere Gago retourne aux Indes, & pourquoi : ce qui lui arrive en chemin. Le Pere Vilela va à Sacai. Deſcription de cette Ville.

De ſi grands ſuccès ſembloient ré-

De J.C. 1560. De Syn Mu. 2220.

pondre au Missionnaire d'une abondante récolte, lorsque les Bonzes exciterent contre lui un orage d'autant plus dangereux, que le Xaco se mit à leur tête : la partie fut liée avec tant de secret, qu'avant que les Chrétiens eûssent le vent de ce qui se tramoit, les mesures étoient prises pour perdre leur Docteur. Le Gouverneur de Méaco gagné par une grosse somme d'argent, promit à leurs Ennemis de le chasser de la Ville ; & il ne s'agissoit plus, que de trouver un prétexte, pour le faire, sans contrevenir aux Ordonnances de l'Empereur. Le Pere fut averti de ce qui se tramoit contre lui, par Mioxindono, qui lui conseilla de se retirer dans une de ses Forteresses, & d'y rester, jusqu'à ce qu'il pût parer le coup, qu'on se disposoit à lui porter. Il déféra à cet avis, & il ne pouvoit gueres s'en dispenser ; mais il connut bientôt, qu'on avoit eu tort de le lui donner. Il fut informé, que sa retraite étoit regardée comme une fuite, & que les Infidéles en triomphoient ; il retourna donc sur le champ à Méaco,

&

& résolu à tout événement, il parut dans cette Capitale avec plus d'assûrance, que jamais. Dieu bénit son courage; les Bonzes furent étonnez, Mioxindono parla à l'Empereur, & ce Prince défendit par un nouvel Edit, de troubler les Prêtres Européens dans l'exercice de leur Ministere.

De J. C. 1560.

De Syn Mu. 2220.

Cet avantage remporté sur les Ministres des Idoles, & la faveur déclarée de la Cour Impériale, disposerent admirablement les esprits en faveur du Christianisme; de sorte que les deux Religieux commencerent à recueïllir avec joye, ce qu'ils avoient semé avec tant de fatigues. On venoit de toutes parts leur demander le Baptême; & bientôt leur plus grand embarras fut de trouver du tems, pour satisfaire à tous ceux, qui vouloient être instruits. La ferveur des Fidéles s'accrut avec leur nombre; & comme ils brûloient du desir de faire adorer le Dieu, qu'ils venoient de connoître, les plus sçavans d'entr'eux composerent un petit Traité en forme de Lettre adressé aux Chretiens du Bungo, où ils

De J. C. 1561.

De Syn Mu. 2221.

oppoſoient la Loi de JESUS-CHRIST aux différentes Sectes du Japon, & faiſoient voir combien elle leur eſt ſupérieure. Il n'eſt pas croyable de combien de converſions ce petit Ouvrage fut l'occaſion, ou l'inſtrument.

De la maniere dont les eſprits paroiſſoient partout diſpoſez à recevoir l'Evangile, il eſt conſtant qu'il ne manquoit que des Ouvriers pour l'annoncer. On en demandoit de pluſieurs Provinces au Perė de Torrez ; mais il ne lui en venoit point des Indes, & pour comble de chagrin, il fut encore obligé de ſe priver du ſeul Prêtre, qu'il eût avec lui dans le Ximo. Mais cė fut bien moins cette perte, qui le toucha, que le principe, qui la cauſa, & les circonſtances, dont elle fut accompagnée. Un des premiers Miſſionnaïres, ſur qui l'Apôtre des Indes avoit jetté les yeux pour la Miſſion du Japon, après qu'il eut reconnu que cette Nation demandoit des Prédicateurs d'un grand mérite, & d'une vertu peu commune, fut le Pere Balthazar Gago ; & rien ne doit donner

une plus grande idée de ce Religieux, que la préférence, qui lui fut donnée par un si bon Juge, sur tant de Saints & de grands Hommes, qui firent alors changer toute l'Asie de face, & parmi lesquels il y a eu tant d'Apôtres & de Martyrs.

De J. C. 1561.

De Syn Mu 2221.

Le Pere Gago fit d'abord honneur au choix de son Supérieur. Il apprit si aisément la Langue Japonnoise, qu'en très-peu de tems, il fut en état de la parler avec facilité, & même avec élégance. Il fit dans le Bungo, dans le Firando, & dans le Chicugen des conversions innombrables; sa vertu, & la douceur de ses manieres lui avoient tellement gagné le cœur de tous ses Néophytes, que leur attachement à sa personne alloit jusqu'à une véritable tendresse. Enfin les miracles, que Dieu opéra plus d'une fois par son ministere, & surtout le pouvoir, qu'il avoit reçu, de chasser les Démons, répandirent fort loin sa réputation. Ce qu'il souffrit dans la prise de Facata avoit achevé de le rendre infiniment cher & précieux à toute cette Eglise naissante. Mais ce

De J. C. 1561.

De Syn Mu. 1261.

Géant s'arrêta malheureusement au milieu de sa course, & par un secret jugement de Dieu, qui voulut sans doute apprendre à tant d'Hommes Apostoliques, que quoiqu'ils eussent fait & souffert pour son Nom, ils ne pouvoient avoir trop de défiance d'eux mêmes : un des plus saints, des plus zélez, & des plus infatigables Ouvriers, qui fussent alors dans l'Orient, fut du nombre de ceux, qui après avoir mis la main à la charuë, regardent lâchement derriere eux.

Il n'y avoit pas longtems, que le Pere Gago étoit revenu de Facata, qu'on apperçut en lui un grand changement; cet homme, à qui jusques-là rien n'avoit paru difficile, trouvoit alors tout impossible. Enfin il déclara que ses infirmitez ne lui permettoient pas de demeurer plus longtems au Japon. Il y a bien de l'apparence, que la violente situation, où il s'étoit trouvé à la prise de Facata, lui avoit affoibli l'esprit; car depuis ce tems-là il parut tout un autre homme. Le Pere de Torrez, qui le remarqua, & qui jugea

fort sagement, qu'un Missionnaire en cet état ne seroit plus désormais fort utile à la Mission du Japon, consentit, quoiqu'avec bien du regret, à son départ; & la nouvelle ne s'en fut pas plutôt répanduë, que la désolation fut extrême parmi tous les Fidéles. Mais, ni la douleur du Supérieur de la Mission, ni les larmes des Néophytes, ne pûrent faire changer de résolution au Pere Gago, qui pour cacher sa foiblesse au Public, ou plutôt pour se tirer des mains de ces nouveaux Chrétiens, fit courir le bruit, qu'il alloit chercher aux Indes un renfort de Prédicateurs. Il s'embarqua le septiéme jour d'Octobre de l'année 1561. sur le Vaisseau d'EMMANUEL DE MENDOZE, qui faisoit voiles vers Malaca.

De J. C. 1561.

De Syn Mu. 2221.

Il n'alla pas bien loin, sans reconnoître, que Dieu le poursuivroit comme un autre Jonas; car après quelques jours d'une navigation assez tranquille, le Navire, où il étoit, fut assailli d'une des plus rudes tourmentes, qu'on eût peut-être vûës dans ces mers. Alors le Missionnaire fugitif sentit tout le poids de la co-

De J. C. 1561.

De Syn Mu. 2221.

lere du Ciel. Il se reprocha cent fois son infidélité, & il s'offrit en sacrifice, pour le salut d'un Equipage, sur lequel il crut avoir attiré cette tempête; il refusa même une place, qu'on lui présenta dans l'esquif, où plusieurs songeoient déja à se jetter, & pendant quinze jours, que dura la tourmente, il fit tout ce qu'on eût pû attendre de lui dans le tems de sa plus grande ferveur. Enfin le Navire alla se briser dans un Port de l'Isle de HAÏNAN, où quoiqu'il abordât tout desagréé, tout le monde eut le tems de se sauver. Le Pere Gago se rendit ensuite à Goa, & ne laissa pas de rendre encore quelques services dans les Indes à la Compagnie & à l'Eglise; mais ce ne fut, ni avec le même zele, ni avec le même succès, que dans ses premieres annnées : sa conduite étoit d'ailleurs fort réglée, & dans le fonds on le plaignit beaucoup plus, qu'on ne le blâma. Il parut même sur la fin de ses jours reprendre une nouvelle vigueur, & l'on vit renaître en lui quelqu'étincelle de ce feu divin, dont il avoit si longtems brûlé; cependant il n'atteignit

jamais au dégré de sainteté, dont il étoit déchû. Mais revenons à des objets plus consolans, quoique moins instructifs peut-être pour plusieurs de ceux, qui liront cette Histoire.

De J. C. 1561.

De Syn Mu 2221.

La réputation du Pere Vilela n'étoit plus renfermée dans l'enceinte de Méaco, ni même bornée aux environs de cette Capitale de l'Empire. Il fut appellé à Sacai par un des principaux de la Ville. SACAI aujourd'hui Ville Impériale, & située dans la Province d'IZUMI, étoit au tems, dont nous parlons, une des plus opulentes, & des plus fortes Villes du Japon. Elle est au Nord de Méaco par les trente-cinq dégrez trente minutes de latitude septentrionale, baignée de la mer à l'Occident, & du reste environnée d'un fossé fort large; & toujours rempli d'eau. Elle ne reconnoissoit alors aucun Prince particulier; le Gouvernement y étoit Républiquain, & quelques Relations assûrent, qu'il différoit fort peu de celui de Venise. La Police y étoit admirable; les moindres fautes contre le bon ordre & la tranquillité publique, y étoient

De J. C. 1561.

De Syn Mu. 2221.

séverement punies, & l'on y avoit joüi d'une paix profonde, tandis que toutes les Provinces circonvoisines étoient dans le trouble & dans l'agitation ; mais cette Ville riche, puissante, plongée dans les délices, qu'attire toujours l'abondance, & fiere de sa prospérité, n'étoit pas disposée à recevoir l'Evangile, & la Foi n'y a jamais fait de grands progrès.

Parmi tant d'endurcis, il y avoit une famille prédestinée ; le Pere Vilela fut reçu comme un Ange du Ciel par le Gentilhomme, qui l'avoit fait venir, & dont il baptisa en peu de tems toute la maison. Ce Missionnaire a écrit des choses merveilleuses de cette famille, qui étoit une des plus puissantes de tout le pays, surtout d'un enfant de quatorze ans, qui ne respiroit que le martyre. En effet il avoit été rempli dans le Baptême d'une si grande abondance de graces, qu'il sembloit un Séraphin tout embrasé de l'amour de Dieu. Après le départ du Pere Vilela, il obtint de ses parens la permission d'aller à Fucheo, pour

De J. C. 1561.

De Syn Mu. 2261.

y joüir de l'entrêtien des Missionnaires, qui y étoient toujours en plus grand nombre qu'ailleurs, & voici ce que Loüis Almeyda, qui étoit pour lors dans cette Ville, en a écrit dans ses Lettres. » Il ne se » voit rien de plus parfait dans l'or- » dre de la Nature, ni dans celui de » la Grace, qu'un jeune homme, qui » nous est venu de Sacai. Il appro- » che tous les huit jours du Sacre- » ment de l'Autel, & c'est ordinai- » rement avec une abondance de » larmes, qui inspireroit de la dé- » votion aux cœurs les plus durs. » Rien n'est plus humble, on voit » avec étonnemeut un enfant de » condition aimer à se confondre » avec les plus pauvres. Il s'est mê- » me fait entierement raser la tête, » pour n'avoir plus aucune marque » de Noblesse; ses habits sont sim- » ples, & sa nourriture est des plus » grossieres, aussi paroît-il résolu à » renoncer entierement au monde, » quand il aura atteint l'âge néces- » saire pour cela. » Après que cet admirable enfant eut resté quelque tems à Fucheo, ses parens le rede-

R v

De J. C. 1561.

De Syn Mu. 2221.

manderent, & le Pere de Torrez le reconduisit par terre jusqu'au Port de VOCOXIURA, qui est de la Principauté d'OMURA, où il devoit s'embarquer; il y trouva un Navire, qui chemin faisant s'arrêta dans le Port de Firando. VINCENT, c'étoit le nom du jeune Chrétien de Sacai, y voulut rendre visite à la femme du Prince Antoine, qu'il apprit être alors dans la Ville; & comme il la trouva qui se disposoit à la Confession avec tous ses Domestiques, il leur fit un discours si pathétique, sur la pénitence Chrétienne, qu'on auroit dit que le saint Esprit parloit par sa bouche. C'étoit assez l'usage dans cette nouvelle Eglise, d'accoutumer les enfans à parler en public, sur les points principaux de la Religion & de la Morale Chrétienne, & ils s'en acquittoient avec une grace nonpareille, & avec un succès, qui passe tout ce qu'on en peut dire, mais il y avoit dans celui-ci quelque chose d'extaordinaire, & qui sembloit surnaturel. Vincent avoit une sœur nommée MONIQUE, dont nous aurons bientôt occasion de

dire des choses aussi merveilleuses, que ce que nous venons de voir de son frere.

De J.C. 1561.

De Syn Mu. 2221.

§. VIII.

*Louis Almeyda visite les Eglises du Ximo. Union entre les Chrétiens. Soin que l'on prenoit de l'éducation de la jeunesse Chrétienne. Charité des Fidéles. Almeyda parcourt le Royaume de Saxuma. En quel état il trouve les Chrétiens d'*EKANDONO*: ce qui se passe entre lui & le* TONO.

Le Pere Vilela demeura fort peu de tems à Sacai, où il s'apperçut bientôt, qu'il ne devoit pas compter de faire beaucoup de fruit, & il retourna à Méaco, où le nombre des Prosélytes croissoit tous les jours. Mais tandis que ce grand Ouvrier établissoit si solidement le Christianisme dans le centre de l'Empire, Loüis Almeyda, qu'une constante application à l'étude de nos Mysteres, & de la Langue Japonnoise, jointe à une vertu héroïque, avoit rendu très-capable d'être employé au Ministere Evangélique,

De J. C. 1561.

De Syn Mu. 2221.

visitoit les Eglises du Ximo, qui étoient destituées de Pasteurs, & guérissoit en même tems les corps & les ames : il commença par le Firando. Il trouvoit dans tous les lieux de son passage de nouveaux sujets d'adorer la bonté libérale de Dieu, qui sembloit n'avoir point de réserve pour les Japonnois ; mais deux choses le frapperent plus, que tout le reste, ainsi que lui-même s'en explique dans une de ses Lettres aux Jésuites des Indes. La premiere étoit l'esprit de pénitence, qui régnoit parmi ces nouveaux Fidéles à un point, qu'on avoit toutes les peines du monde à les retenir dans les bornes de la discrétion. La seconde est, qu'aussitôt qu'un Infidéle avoit reçu le Baptême, quelque grossier, & quelqu'ignorant qu'il fût d'ailleurs, il devenoit formidable aux Bonzes. Le Missionnaire cite plusieurs traits de ces deux merveilles, & il ajoûte en particulier par rapport à la seconde, qu'on voyoit tous les jours les plus vils artisans, des femmes, & des enfans, faire aux plus célebres Do-

ćteurs des questions, & leur proposer des difficultez, ausquelles ils ne pouvoient répondre, & les jetter dans des embarras, d'où ils ne se tiroient point.

De J. C. 1562.

De Syn Mat 2221.

Ce qui contribuoit encore plus à conserver & à augmenter la ferveur primitive dans cette Chrétienté, c'est l'union étroite, qu'on avoit trouvé le secret d'établir, & qu'on avoit grand soin d'entretenir, non seulement entre les particuliers de chaque Eglise, mais aussi entre toutes les Eglises; ce qui y causoit une sainte émulation, dont les fruits se rendoient de jour en jour plus sensibles. Elles s'écrivoient mutuellement pour se consoler dans les persécutions, qu'on leur suscitoit; pour s'animer à la sainteté; pour s'exciter à la persévérance; & pour se communiquer ce qui se passoit de plus édifiant dans chacune: aussi pouvoit-on dire des Fidéles du Japon, ce que S. Luc rapporte des premiers Fidéles, qu'ils n'avoient tous qu'un cœur & qu'une ame. Il arrivoit encore de ce petit commerce de piété, que les exemples de vertu,

De J. C. 1561.

De Syn Mu. 2221.

que donnoient les particuliers, étoient connus partout, & que le fruit n'en étoit pas renfermé dans l'enceinte d'une Ville, ou d'une Bourgade.

Mais ce qui servoit principalement à donner de la stabilité à tout le bien, qui se faisoit dans l'Eglise du Japon, c'est le soin extraordinaire, qu'on y prenoit de l'éducation de la jeunesse. Non seulement il y avoit dans chaque Mission une Ecole publique, où l'on enseignoit la Doctrine Chrétienne; quelques principes des Belles-Lettres, le Chant de l'Eglise, & même un peu de Musique; mais les Missionnaires prenoient chez eux ceux d'entre les enfans, en qui ils remarquoient de meilleures dispositions, & plus de talens. C'étoit surtout ceux-là, qu'on exerçoit à parler en public de la maniere, que j'ai dit. On les accoutumoit aussi peu à peu à l'oraison mentale, & aux autres exercices établis dans les Séminaires. Ces enfans entroient dans tout avec une facilité & une affection surprenantes; on leur voyoit pratiquer des vertus, qui

auroient fait honneur aux Religieux les plus consommez ; plusieurs ne pouvoient entendre parler de la Passion du Sauveur des hommes, sans fondre en larmes, & ils s'exprimoient sur ce sujet de maniere, à faire comprendre, qu'ils sentoient parfaitement ce qu'ils disoient.

De J.C. 1561.
De Syn-Mu 2221.

Tous les Vendredis ils s'assembloient dans l'Eglise, d'où ils alloient processionnellement vers une Représentation du saint Sépulchre, vêtus en Pénitens, & portant chacun un instrument de la Passion. On les voyoit marcher avec une modestie, & une piété, qui ne se sentoient point de leur âge, & ils paroissoient pénétrez de la grandeur, & de la sainteté du Mystere, qu'ils représentoient. A mesure qu'ils arrivoient au terme de la Station, ils se prosternoient contre terre, & formoient à haute voix des actes, & des aspirations conformes aux instrumens, dont ils étoient chargez, & ils les terminoient toujours par demander avec larmes la grace du martyre. Quand tous avoient fini, pour faire voir combien ils étoient disposez

De J. C. 1561.

De Syn Mu. 2221.

à répandre leur sang pour Jésus-Christ, ils se découvroient les épaules, & prenoient tous ensemble une rude discipline à la vûë de leurs peres & de leurs meres, & de tout le peuple, à qui la ferveur de ces petits Innocens faisoit pousser des soupirs & des sanglots, dont tout retentissoit. Que ceux, qui regarderont ces détails comme des minucies, souffrent que je m'y arrête quelquefois, en faveur de ceux, qui en seront édifiez, & qui ne me pardonneroient peut-être pas de les avoir retranchez absolument dans un Ouvrage de la nature de celui-ci, où je dois écrire pour tout le monde. D'ailleurs ce sont ces particularitez, qui font mieux connoître le génie d'une Nation; puisqu'il est certain que la grace, lors même qu'elle agit plus souverainement sur les cœurs, se conforme presque toujours au caractere dominant de ceux, dont elle triomphe.

Cependant une Chrétienté établie sur de tels fondemens ne pouvoit pas manquer de produire ces exemples merveilleux de vertus, qui

ont étonné l'Univers, & qui ne trouveroient peut-être point croyance parmi nous, si ceux mêmes, qui avoient le plus d'intérêt à les ensevelir dans le silence, ne les avoient aussi hautement publiez, que les Catholiques. Mais si ces grands succès adoucissoient les travaux des Missionnaires, & leur rendoient leurs Néophytes bien chers, il n'est pas moins vrai, que l'excès de ces travaux, les mauvais traitemens des Bonzes, & le courage, avec lequel ces Religieux s'exposoient sans cesse à toutes sortes de périls, pour gagner des ames à Jesus-Christ, inspiroient aux Fidéles un attachement incroyable pour leurs personnes. Cela paroissoit en toute occasion; mais principalement, lorsqu'il arrivoit quelque nouvel Ouvrier au Japon. Dès qu'ils le sçavoient proche, presque tous alloient au-devant de lui, marchant deux à deux, & chantant des Pseaumes, ou quelque Motet, dont les paroles étoient tirées de l'Ecriture, & accommodées au sujet. Au moment que le Missionnaire paroissoit, ces bonnes gens

De J.C. 1561.

De Syn Mu. 2221.

De J. C. 1561.

De Syn Mu. 2221.

saisis des joye, & les yeux baignez de pleurs, ne pouvoient plus que pousser des cris entrecoupez de sanglots : ils couroient en cet état, & sans ordre se jetter à ses pieds, & demeuroient quelque tems en cette posture autour de lui, les bras élevez vers le Ciel, comme s'ils eussent vû un Ange, qui en fût descendu pour les y conduire. Ils éclatoient ensuite en actions de graces, qu'ils rendoient à Dieu, de leur avoir envoyé un nouveau Pasteur : puis ils le conduisoient à l'Eglise, où ils chantoient le *Te Deum*.

Leur charité mutuelle entr'eux, n'étoit pas moins admirable. Il n'arrivoit aucun Chrétien d'une autre Eglise, qu'on n'envoyât quelqu'un pour le recevoir, quand on étoit averti de sa venuë ; l'Eglise étoit toujours le lieu, où on le conduisoit d'abord, & jamais on ne le laissoit aller à l'auberge : tout l'embarras de ce Voyageur, & encore plus des Missionnaires, étoit pour se déterminer entre tous ceux, qui vouloient les posséder. C'est Louis Almeyda, qui nous instruit de tous ces faits ;

dont il avoit une connoissance d'autant plus parfaite, qu'aucun Missionnaire n'a plus souvent que lui parcouru tous les endroits du Japon, où l'Evangile a pénétré de son tems. Les Lettres, par lesquelles il rend compte à ses Supérieurs de l'état, où il trouvoit les Eglises, qu'il visitoit, sont remplies d'un grand nombre de traits, que je supprime avec regret, mais il m'a paru nécessaire de le suivre dans son voyage.

De J. C. 1561.

De Syn Mu. 2221.

De Firando, ce Missionnaire entra dans le Saxuma, & passa par la Forteresse d'EKANDONO, où il avoit reçu dans sa route un ordre précis de se rendre incessamment. C'étoit au cœur de l'Hyver, & il trouva en quelques endroits les chemins tellement bouchez, que pour avancer, il lui falloit souvent abattre la neige avec des pics, comme on fait en quelques endroits des Alpes. Il fut surpris de voir la maison d'Ekandono presque toute Chrétienne; mais il ne s'y arrêta point pour lors, parce qu'il étoit pressé de se rendre à Cangoxima. Il apprit en arrivant dans

De J. C. 1561-62

De Syn Mu. 2221-22

cette Ville, que le Roi de Saxuma y étoit, & il alla le trouver, pour lui rendre une Lettre du Pere de Torrez. Ce Prince reçût la Lettre avec toutes les marques d'une parfaite estime pour la Personne du Supérieur, & fit beaucoup d'amitié à Almeyda. Le Missionnaire voulut profiter de ce favorable accueil, pour inspirer au Roi des pensées de salut ; mais il s'apperçut bientôt qu'il parloit en vain, & que ce Prince pouvoit, s'il étoit bien ménagé, devenir favorable au Christianisme, mais qu'il ne seroit jamais Chrétien.

De Cangoxima, Loüis Almeyda passa à un autre Port nommé TOMARIN, où le Navire d'Emmanuel de Mendoza étoit encore moüillé, & il remit à ce Capitaine deux Lettres, dont le Roi de Saxuma l'avoit chargé. L'une étoit pour le Vice-Roi des Indes, & l'autre pour le Provincial des Jésuites. Il prioit l'un & l'autre de choisir ses Etats, pour y établir le Commerce des Portugais, & il leur offroit une Maison, pour y fixer le séjour ordinaire du Supérieur de la Mission. De

Tomarin, notre Voyageur retourna à Cangoxima, où il visita tous les Chrétiens, & les trouva tels pour la ferveur, mais en bien plus grand nombre, que l'Apôtre des Indes ne les avoit laissez. De leur côté, ils profiterent de la présence du Missionnaire en gens, qui avoient une faim extrême du pain de la divine parole, & Almeyda baptisa un grand nombre de personnes, parmi lesquelles il y avoit deux Seigneurs, parens, ou alliez du Roi, avec toutes leurs familles. Enfin, avant que de partir de ce Port, il eut la consolation d'y voir une Eglise bâtie au vrai Dieu.

De J. C. 1561-62

De Syn Mu. 2221-22

La patience, la fidélité, la vertu, & le zele de ces Chrétiens, pour le service de leur Souverain, dont ils lui avoient donné plusieurs preuves éclatantes, avoient charmé ce Prince, & lui faisoient souhaiter que tous ses Sujets embrassassent une Religion si sainte. Almeyda eut le bonheur de recueillir les fruits de cette bonne volonté du Roi, & ne trouva aucun obstacle aux desseins, qu'il forma pour rendre de plus en plus cette Chrétienté florissante. Il visita

De J. C. 1561-62

De Syn Mu. 2221-22

aussi les Bonzes, qui furent charmez de ses bonnes manieres, & une cure considérable, qu'il fit sur la Personne d'un de leurs Tundes, acheva de les lui gagner tous: quelques-uns même demanderent le Baptême; mais comme ils déclarerent, qu'ils ne pourroient se dispenser d'assister aux Funérailles du Prince, s'il venoit à mourir, & d'y faire leurs fonctions, il ne les baptisa point. Enfin rien ne l'arrêtant plus à Cangoxima, il retourna chez Ekandono, comme il s'y étoit engagé, & il apprit en y arrivant la mort du Vieillard, que le Pere Xavier avoit chargé du soin des Chrétiens de ce Château.

Avant que de songer à lui donner un Successeur, il voulut connoître par lui-même tous ceux, qui composoient ce petit Troupeau, & quelque prévenu, qu'il fût en leur faveur sur le bruit public, il trouva qu'on n'en disoit pas encore assez. Il voyoit des Femmes, des Enfans, des Soldats, des Domestiques, qui n'avoient jamais vû de Prêtre, qu'une seule fois en passant, dans l'exercice familier

des plus sublimes vertus du Christianisme : tous s'adonnoient à l'Oraison, à la Pénitence, & à toutes les bonnes œuvres, dont ils pouvoient trouver l'occasion ; ils se retiroient le plus souvent qu'il leur étoit possible, dans une forêt voisine, & y restoient plusieurs jours de suite uniquement occupez de Dieu & de leur salut ; d'où il étoit aisé de conclure, que le Saint Esprit au défaut des hommes, avoit été leur Maître dans la science divine. L'éclat d'une si grande sainteté avoit fait presqu'autant de Prosélytes, qu'il étoit resté d'Infidéles dans cette Forteresse après le départ du Pere Xavier, & Almeyda les trouva si bien instruits, qu'il les baptisa tous. Il nomma ensuite pour présider aux Exercices de Religion, le fils du Seigneur même, & il lui associa un jeune homme, en qui il avoit remarqué un grand esprit, & beaucoup plus encore de ferveur.

Ce Néophyte composa peu de tems après un fort bel Ouvrage, qui fut d'une grande utilité à toute l'Eglise du Japon. C'étoit un abrégé

De J. C. 1561 62
De Syn Mu 2221-22

de l'Histoire Sainte depuis la création du monde, jusqu'à la Résurrection de Jesus-Christ. Les souffrances & les opprobres de la Passion de l'Homme-Dieu y étoient surtout représentées d'une maniere fort touchante; aussi ne pouvoit-on entendre l'Auteur parler sur cette matiere, qu'on ne se sentît le cœur embrasé des flammes de l'amour céleste. Un jour qu'Almeyda, après lui avoir raconté les persécutions, que l'Eglise avoit souffertes à sa naissance, lui demandoit ce qu'il feroit, supposé que le Roi son Souverain lui ordonnât d'abjurer le Christianisme. » Voici, dit-il, ce que je lui répondrois. Seigneur, voulez-vous que » je vous sois fidéle, & que j'aye » toujours toute la soumission, qu'il » convient à un Sujet d'avoir pour » son Roi? voulez-vous que je té» moigne du zele pour votre service » dans les occasions, où je pourrois » vous être utile, & qu'aucun inté» rêt particulier ne me fasse jamais » oublier ce que je vous dois? vou» lez-vous que je sois doux, modé» ré, complaisant, plein de charité » envers

» envers mes égaux ; que je souffre » avec patience tous les mauvais » traitemens, qu'on me fera ? ordonnez-moi donc de demeurer » Chrétien ; car il n'y a que d'un » Chrétien, qu'on puisse raisonna- » blement attendre tout cela.

De J. C. 1561 62

De Syn Mu. 2221-22

Parmi tant de sujets de consolation, une chose affligeoit sensiblement le Missionnaire. Ekandono ne pouvoit se déterminer à se faire Chrétien, quoiqu'il fût persuadé de la vérité du Christianisme, qu'il l'aimât, & qu'il prît un plaisir singulier à en entendre parler. Almeyda n'omit rien pour le toucher ; mais un jour, qu'il le pressoit extraordinairement, il en reçut cette réponse. » Le Dieu du Ciel, que vous me » prêchez, & que je reconnois pour » le seul vrai Dieu, m'est témoin » que mon cœur l'adore, & que sa » Loi y est gravée ; & sans cela au- » rois-je permis à ma famille, & » même au moindre de mes Su- » jets, de l'embrasser ? mais vous ne » sçavez pas les mesures, que je suis » obligé de prendre avec la Cour » de Saxuma. Vous croyez, parce

De J. C. 1562.

De Syn Mu 2222.

» que le Roi vous fait bon visage, » qu'il voit de bon œil le progrès » de votre Doctrine : vous vous » trompez : ce Prince ne s'embarasse pas beaucoup de ce que fait » le peuple, parce que ses démarches ne tirent pas à conséquence, » & que son attachement à votre Religion peut attirer les Portugais » dans ses Ports : ainsi il la tolere, & » fait même semblant d'être bien aise » qu'elle s'établisse parmi les gens du » commun ; mais il s'en faut beaucoup qu'il soit dans les mêmes » dispositions par rapport à la Noblesse. J'espere toutefois de la » Bonté divine, qu'elle fera naître » le moment favorable, auquel je » pourrai sans aucun risque ne rien » déguiser de mes véritables sentimens. » Le Missionnaire vit bien par ce discours, qu'il étoit inutile d'insister davantage. Il prit congé de ce Seigneur, & partit pour le Pays d'OMURA, où il venoit de recevoir un ordre du Pere de Torrez de se rendre incessamment. Nos Relations ne disent plus rien depuis ce tems-là du Seigneur d'Ekandono.

§. IX.

*Description de la Principauté d'*OMURA. *Caractere du Prince. Offres qu'il fait aux Portugais. Le Roi de Firando en fait de pareilles, mais elles sont moins sinceres. Facata reçoit de nouveau l'Evangile. Almeyda va trouver le Prince d'Omura, & en est bien reçu. Il commence un Etablissement à* VOCOXIURA. *Conduite indigne du Roi de Firando, & ce qui en arrive.*

La partie la plus occidentale du Ximo se divise en quatre pointes, qui avancent considérablement dans la Mer, & peuvent être regardées comme quatre Péninsules. Celle qui regarde le Nord, & plusieurs petites Isles, qui en sont fort proche, composent la Principauté d'Omura, dont la Capitale, qui porte le même nom, & qui vraisemblablement le lui a donné, est située dans le fonds d'une Baye, sur le bord de la Mer, mais elle n'a tout au plus qu'une rade, qui n'est pas même des plus sûres. Ce petit Etat est de la Province de FIGEN, aussi bien que le

De J. C. 1562.

De Syn Mu. 2222.

De J. C. 1562.

De Syn Mu. 2222.

TACACU, ou le Royaume d'ARIMA, celui de FIRANDO, & celui de GOTTO : il a même toujours relevé du premier de ces Royaumes, qui est le plus considérable des trois. Aussi les Princes d'Omura n'ont-ils jamais pris le titre de Roi, pas même dans le tems, que plusieurs conquêtes assez considérables, & l'établissement du Port de Nangazaqui, dont ils étoient les maîtres, les eurent rendus aussi riches, & aussi puissans, que la plûpart de ceux, qui le portoient ; & c'est à tort, que quelques Auteurs le leur ont donné, puisqu'il est certain, qu'ils n'ont jamais cessé d'être Vassaux des Rois d'Arima.

SUMITANDA, qui gouvernoit alors ce petit Pays, étoit fils puîné de XENGANDONO Roi d'Arima, & avoit reçu de la nature toutes les qualitez, qui attirent le respect & l'amour des peuples. Comme il n'avoit pas été élevé dans l'espérance de régner, il n'avoit paru d'abord en lui qu'un Sujet soumis, non seulement aux volontez du Roi son Pere, mais encore à l'égard de son Frere aîné,

après que Xengandono eut abdiqué la Couronne en faveur de ce jeune Prince, comme cela se pratique assez souvent au Japon. La valeur de Sumitanda faisoit le soutien du Royaume, & ne donnoit point d'ombrage; sa bonne mine, une certaine popularité noble, son humeur douce & bienfaisante, ses manieres & son air affables le rendoient les délices du Peuple, & ne causoient point de jalousie au Souverain. Un Prince de ce caractere n'étoit pas né pour être toujours Sujet. Le Seigneur d'Omura, qui étoit proche parent du Roi d'Arima, mourut sans laisser d'autre enfant, qu'un fils naturel, qui fut jugé incapable de lui succéder. La Princesse veuve adopta Sumitanda, & au grand contentement de tous ses Sujets le déclara Prince d'Omura. Le changement de sa fortune n'en fit aucun dans sa Personne, il soutint dans sa nouvelle dignité l'opinion, qu'on avoit conçûë de son mérite, & il gouverna avec tant de bonté & de grandeur, que difficilement on auroit pû trouver un Prince, qui

De J. C. 1562.

De Syn Mu. 2222.

De J. C. 1562. aimât plus ses Sujets, ni des Sujets, qui fussent plus affectionnez à leur Prince.

De Syn Mu. 2222. Il y avoit environ douze ans, que Sumitanda étoit Prince d'Omura, lorsqu'il lui tomba par hazard entre les mains un Livre composé par le Pere Vilela, où la vérité de la Religion Chrétienne étoit nettement expliquée, & solidement prouvée. Il le lut avec attention, & se sentit fortement porté à embrasser le Christianisme. Pour ne point agir avec précipitation dans une affaire de cette importance, il souhaita de conférer avec quelqu'un des Religieux Européens, & comme il ne vouloit point découvrir son dessein, il proposa à son Conseil d'attirer dans ses Ports les Vaisseaux Portugais. Il exagéra l'utilité, que ses Etats pourroient tirer de ce Commerce, & ajoûta, que le meilleur moyen d'engager ces Marchands à lui donner la préférence sur tous les autres Princes du Japon, étoit de leur offrir de plus grands avantages, qu'on ne leur en faisoit ailleurs, & surtout de donner aux Ministres de

leur Religion un Etabliſſement dans ſes terres.

De J. C. 1562.

De Syn Mu. 2222.

Ce projet fut univerſellement applaudi, & le Prince en donna auſſitôt avis au Pere de Torrez, lui manda que le Port de VOCOXIURA ſeroit ouvert aux Vaiſſeaux Portugais, qu'ils y ſeroient exempts de tous droits, qu'il leur céderoit toutes les terres, qui ſont à deux lieuës à la ronde; qu'il y auroit une Maiſon pour les Miſſionnaires, & qu'aucun Idolâtre ne pourroit s'y établir ſans leur conſentement. Le Supérieur n'avoit garde de négliger une ſi belle occaſion d'étendre le Royaume de Dieu. Il n'eut pas plutôt reçu la Lettre du Prince, qu'il écrivit à Almeyda de ſe tranſporter à Omura, & lui envoya toutes les inſtructions, dont il avoit beſoin, pour traiter avec Sumitanda. Ce fut ce qui obligea ce Religieux à quitter plutôt, qu'il n'auroit ſouhaité, le Royaume de Saxuma.

Cependant le Roi de Firando eut le vent de ce qui ſe projettoit à Omura, & réſolut de ne rien omettre pour en traverſer l'exécution. Dans

De J. C. 1562.

De Syn Mu. 2222.

cette vûë, il écrivit une Lettre très-obligeante au Pere de Torrez ; il le prioit d'oublier le passé, d'être bien persuadé que tout ce qui étoit arrivé, s'étoit fait malgré lui, qu'il étoit toujours dans les mêmes sentimens à l'égard du Christianisme, où il avoit paru d'abord ; que la seule nécessité des affaires l'avoit obligé de les dissimuler pour un tems, & que s'il vouloit lui envoyer quelqu'un de ses Religieux, il connoîtroit par la maniere, dont il en useroit avec lui, combien sincerement il estimoit la Religion Chrétienne, & le cas qu'il faisoit de ceux, qui la prêchoient. Le Supérieur n'étoit pas en état de faire ce que souhaitoit ce Prince, auquel il ne croyoit pas d'ailleurs devoir beaucoup se fier : il lui fit néanmoins une réponse honnête, & l'assûra, qu'aussitôt qu'il auroit reçu un renfort de Missionnaires, qu'il attendoit des Indes, il feroit tout son possible pour le satisfaire.

Je ne sçais ce qui étoit arrivé dans le Chicugen, depuis la révolution, qui avoit fait perdre ce Royaume au Roi de Bungo ; mais à peu près

dans le tems, dont je parle, la Ville de Facata députa au Pere de Torrez, pour le conjurer de lui envoyer un Missionnaire. Le Supérieur n'avoit alors auprès de lui qu'un jeune Jesuite nommé Damien. Il le fit partir sur le champ avec un Catéchiste pour Facata, & ils furent très-bien reçûs. Damien avoit du talent pour gagner les cœurs; en moins deux mois il baptisa plus de cent personnes de marque, & un très-grand nombre de gens du commun. Il auroit même poussé ses conquêtes plus loin, si la disette d'Ouvriers eût permis au Pere de Torrez de le laisser plus longtems dans cette Ville.

Pendant toutes ces négociations & ces mouvemens, Almeyda se rendit à Vocoxiura, & visita ce Port, dont il fut extrêmement satisfait; c'est en effet un des plus beaux & des plus grands du Japon; il a deux lieuës de circuit, & dans cette grande étenduë il y a quantité de pointes de terre, & de rochers, qui forment un grand nombre de petits havres, tous à l'abri des vents; parce

D. J. C. 1562.

De Syn Mu. 2222.

qu'à l'entrée du Port il y a une petite Isle, qui en garantit les Navires, & qui rompt les vagues de la Mer. On avoit assûré au Missionnaire, que le Prince d'Omura étoit dans ce Port, mais il ne l'y trouva point, & au lieu de l'aller chercher à sa Capitale, où il y avoit toute apparence qu'il étoit, il jugea plus à propos de pousser jusqu'à Fucheo, pour s'y aboucher avec le Pere de Torrez, qui sur le champ le renvoya dans la Principauté d'Omura avec Fernandez.

Les deux Missionnaires partirent de Fucheo le cinquiéme de Juillet de l'année 1562, & arriverent en peu de jours à Facata, où Fernandez resta quelque tems. Le vent étant bon pour aller à Vocoxiura, Almeyda s'y rendit en peu de tems, mais il n'y trouva point le Prince, lequel étoit à quinze lieuës de cette Ville. Il l'y alla trouver, & il en fut reçu avec une bonté, dont il crut se devoir tout promettre. Ce Prince le fit asseoir à son côté, & l'invita deux fois à manger avec lui. Il donna aussitôt ses ordres pour faire dresser les Patentes de la concession du Port de Vo-

coxiura sur le pied, qu'il l'avoit proposé, & recommanda expressément, qu'on n'y mît rien, qui ne fût approuvé par le Missionnaire, lequel de son côté ne voulut rien faire de son chef, & envoya le projet au Pere de Torrez.

De J. C. 1562.

De Syn Mu. 2222.

Le Prince eut ensuite quelques conférences avec lui sur la Religion, & lui proposa quelques difficultez, qui lui étoient survenuës en lisant l'Ecrit du Pere Vilela. Almeyda lui leva d'autant plus aisément tous ses doutes, qu'il avoit à faire à un Prince, dont le cœur étoit touché, & qui avoit l'esprit droit. Cela fait, il partit pour Vocoxiura, & Sumitanda lui donna un Gentilhomme Chrétien, frere du Gouverneur d'Omura, pour l'accompagner & l'aider à commencer l'Etablissement, dont on étoit convenu. Dès qu'ils y furent arrivez, ils mirent les Ouvriers en œuvre, & l'on eut bientôt dressé une Chapelle propre, & une Maison de bois de Cédre, qui est fort commun en ce pays-là. Almeyda se disposoit à y faire ses fonctions, lorsqu'il fut fort surpris de voir arriver

De J. C. 1562. De Syn Mu. 2222.

le Pere de Torrez ; voici quelle fut l'occasion de ce voyage.

Le Roi de Firando eut à peine fait au Supérieur Général les offres, que nous avons vûës, qu'un Navire Portugais étant venu moüiller dans son Port, il se repentit de ses avances; & dit publiquement, qu'il n'étoit point en peine d'avoir les Vaisseaux d'Europe dans ses Etats ; que son Port étant le plus commode du Japon pour eux, ils le préféreroient toujours aux autres, de quelque maniere qu'il en usât avec les Chrétiens; que ce n'étoit point à cela, que regardoient les Marchands de Portugal ; puisque, si cette considération eût eu quelque pouvoir sur eux, on n'auroit dû les voir jusques-là, que dans les Ports du Roi de Bungo, Protecteur déclaré de leur Religion, où on ne les voyoit pourtant presque jamais.

Ces discours, qui furent rapportez au Pere de Torrez, & même à la Cour de Bungo, acheverent de faire connoître ce Prince, & le démasquerent plutôt, qu'il n'auroit souhaité. On jugea donc, que

pour l'honneur de la Religion, & pour celui de la Nation Portugaise, il falloit engager le Capitaine du Navire, qui étoit dans le Port de Firando, à se retirer ailleurs, & le Pere de Torrez partit sur le champ, pour faire exécuter lui-même cette résolution. Le Roi de Firando fut surpris des honneurs, que le Capitaine rendit au Missionnaire à son arrivée sur son bord, mais il le fut bien plus encore, quand il apprit que le Vaisseau avoit levé les ancres, & que le Capitaine avoit déclaré en partant, qu'il ne pouvoit demeurer dans un pays, où l'on maltraitoit ceux, qui professoient la même Religion que lui. Il prit en effet le chemin de Vocoxiura, qui n'est éloigné de Firando, que de huit lieuës par Mer, & où il arriva en peu d'heures.

De J. C. 1562.

De Syn Mu. 2222.



§. X.

La Ville de Vocoxiura bâtie pour les Portugais & les Chrétiens. Conversion du Prince d'Omura. La Religion Chrétienne prêchée dans le Royaume d'Arima, & à Ximabara. Baptême du Prince d'Omura. Action d'éclat de ce Prince, son zele pour le salut de ses Sujets. Il convertit la Princesse sa femme. Il fait cesser la persécution, que le Roi son Pere faisoit aux Chrétiens. Les Chrétiens de Ximabara sont persécutez, leur patience & leur constance.

De J. C. 1562. De Syn Mu. 2222. Quantité de Chrétiens de Firando suivirent de près le Supérieur à Vocoxiura, & tous les jours il en arrivoit de bien d'autres endroits, même des Royaumes les plus éloignez. Plusieurs s'y fixerent dans l'espérance, que ce Port alloit devenir le centre du Commerce, & le principal Etablissement des Missionnaires. Par-là Vocoxiura, qui peu de mois auparavant n'avoit que quelques Cabannes de Pêcheurs, prit la forme d'une jolie Ville, & le Pere

de Torrez, qui avoit envoyé Almeyda tenir sa place à Fucheo, fut obligé d'appeller Fernandez à son secours. Quelques affaires le contraignirent peu de tems après à faire un voyage dans le Bungo, & il visita chemin faisant plusieurs endroits, où il y avoit des Chrétiens & des Prosélytes en quantité, qui soupiroient après le Baptême : il l'administra à plusieurs, & ayant réglé les affaires, qui lui avoient fait quitter Vocoxiura, il retourna dans ce Port, auquel il donna le nom *de Notre-Dame de Délivrance*.

De J. C. 1562.

De Syn Mu. 2222.

Le Prince d'Omura étoit toujours à l'extrémité de ses Etats, où des affaires importantes demandoient sa présence. Enfin la seconde semaine du Carême, il se rendit à Vocoxiura avec un très-grand train. Dès que le Pere de Torrez en fut averti, il alla en cérémonie lui rendre ses devoirs accompagné des principaux Portugais, & le pria de lui faire l'honneur, que le Roi de Bungo lui faisoit tous les ans, de venir manger chez lui, le jour qui lui seroit plus commode. Sumitanda lui répondit,

De J. C. 1562. De Syn Mu. 2222.

que ce seroit pour le lendemain. Tout s'y passa de maniere, qu'on ne douta point que ce Prince ne fût Chrétien dans le cœur. Il fut servi à table par les Officiers Portugais, & suivant le cérémonial de la Cour de Portugal. Après le repas il voulut avoir un entretien en particulier avec le Pere de Torrez, qui le conduisit à l'Eglise, & ils y demeurerent longtems enfermez, n'y ayant avec eux, que le seul Fernandez.

Le Prince leur dit d'abord, » je » suis venu ici, mes Peres, pour » vous entendre parler de votre Re- » ligion. Regardez, je vous prie, » mon cœur, comme une terre bien » préparée, ne craignez point d'y » répandre la semence de la parole » divine ; j'espere qu'avec le se- » cours du Ciel elle y fructifiera. » Au reste mon intention n'est pas » d'en borner les fruits à moi seul ; » je compte bien de les étendre à » tous mes Sujets. » On peut juger de la joye, que causa aux Missionnaires une déclaration si précise. Le Pere de Torrez pria le Prince de trouver bon que Fernandez, qui

parloit beaucoup plus aisément que lui la Langue Japonnoise, lui expliquât nos principaux Mysteres, & Sumitanda y consentit. Fernandez fit un discours, qui, quoique fort long, fut écouté du Prince avec beaucoup de plaisir & d'attention ; il ne fut interrompu, que par la nuit, qui survint ; mais un Tableau de la Vierge tenant son Fils entre ses bras, qu'on avoit mis sur l'Autel, l'occupa encore quelque tems, & lui donna occasion de faire plusieurs questions sur les Mysteres de l'Incarnation du Verbe, & de la Rédemption des hommes. Il ne pouvoit détourner ses yeux de dessus cette Peinture, & il lui sembloit que le céleste Enfant lui tenoit au cœur un langage, qu'il n'entendoit pas encore bien ; mais qui le remplissoit néanmoins d'une véritable joye. Un éventail, que le Pere de Torrez prit la liberté de lui présenter, & sur lequel il y avoit une figure de Notre-Seigneur, & plusieurs représentations des Mysteres de sa vie, donnerent encore lieu à bien des demandes ; & les réponses, que lui fit Fernandez, le satisfi-

De J.C. 1552.

De Syn Mu. 2212.

De J. C. 1562. rent parfaitement. Enfin il étoit minuit, lorsque le Prince sortit.

De Syn Mu. 2222. Le lendemain il envoya au Pere de Torrez le frere du Gouverneur d'Omura, pour lui dire de sa part, qu'il ne lui restoit plus aucune difficulté sur tout ce que Fernandez lui avoit expliqué, qu'il étoit Chrétien dans le cœur, & qu'aussitôt que Dieu lui auroit donné un fils, il se feroit baptiser ; mais que s'il faisoit une démarche d'un si grand éclat, avant que d'avoir un Héritier, elle pourroit exciter de grands troubles dans ses Etats ; que cependant il le prioit de trouver bon qu'il portât une Croix sur sa poitrine. Cette action n'étoit gueres moins capable de produire le mauvais effet, que ce Prince craignoit, s'il recevoit le Baptême ; mais on ne voit pas tout, & l'on ne réfléchit pas assez dans les choses, qu'on souhaite avec ardeur : il parut bien dans la suite que le cœur de Sumitanda étoit pris, & qu'il n'étoit plus le maître de ses mouvemens. Ce Prince partit peu de jours après pour Omura, où il fit faire une Croix d'or, & non-

feulement il parut en public avec ce figne adorable de notre falut, mais il fe montra même en cet équipage à la Cour du Roi d'Arima fon Frere. Ce Prince lui demanda s'il étoit Chrétien, il répondit qu'il ne l'étoit pas encore, mais qu'il le feroit, dès que le Ciel lui auroit donné un fils. Il lui parla enfuite avec tant de force de la Loi du Dieu des Chrétiens, qu'il lui fit naître le defir d'avoir des Miffionnaires dans fes Etats.

De J.C. 1562.

De Syn Mu. 2220.

En effet peu de jours après deux Gentilshommes arriverent à Vocoxiura, avec des Lettres du Roi d'Arima pour le Pere de Torrez, par lefquelles ce Prince le conjuroit de lui envoyer un Miffionnaire. Le Supérieur vouloit y aller lui-même, d'autant plus que le Roi lui offroit dans le Port de COCHINOTZU un Etabliffement pareil à celui de Vocoxiura; mais fa fanté ne lui permit pas de faire ce voyage; & Almeyda, qu'il avoit rappellé depuis peu de Fucheo, eut ordre de partir pour la Cour d'Arima. Le Miffionnaire ne perdit point de tems, mais il trouva tout le Royaume en armes, &

De J. C. 1562.

De Syn Mu. 2222.

le Roi sur le point de se mettre à la tête de ses Troupes. Il eut néanmoins quelques conversations avec ce Prince, qui lui parut bien disposé, & très-docile : il en obtint toutes les Patentes nécessaires pour l'Etablissement de Cochinotzu, & des ordres au Gouverneur, pour y faire bâtir une Eglise au vrai Dieu, & une Maison aux Missionnaires.

Muni de ces piéces, il prit congé du Roi, & partit pour Cochinotzu. Le Pere de Torrez lui avoit fort recommandé de passer par XIMABARA, Place forte, qui appartenoit à un Prince Vassal & Beau-Frere du Roi d'Arima. Ce Prince n'avoit pû apprendre les changemens prodigieux, qu'opéroit partout la Religion Chrétienne, sans concevoir un très-grand desir de s'en instruire : il en écrivit au Pere de Torrez, qui chargea Almeyda de passer à Ximabara, en allant à Cochinotzu. Almeyda alla descendre au Palais, où il fut retenu à souper. Après la table on le mena dans une grande Salle toute remplie de Noblesse, & quoiqu'il fût extrêmement fatigué du

voyage, il fallut qu'il parlât jusques bien avant dans la nuit. Le fruit de ce premier discours fut un Rescrit du Prince, qui exhortoit son Peuple à se faire instruire de la Religion Chrétienne, & à l'embrasser. Le Missionnaire trouva les Sujets aussi bien disposez que leur Seigneur; & quoiqu'il parlât trois fois par jour en public, il ne pouvoit encore contenter tous ceux, qui vouloient l'entendre. Ses travaux ne furent pas infructueux; quantité de gens de tout âge & de toute condition se déclarerent Chrétiens; surtout après, que la fille unique du Prince, laquelle n'avoit encore que quatre ans, eût été baptisée avec toute sa maison.

De J. C. 1562.

De Syn Mu. 2222.

Almeyda eût bien souhaité, qu'il lui fût permis de faire un plus long séjour à Ximabara; mais il apprit qu'on étoit fort inquiet à Cochinotzu, de ce qu'il tardoit si longtems à s'y rendre: il s'y rendit donc; le Gouverneur le logea chez lui, & fit aussitôt publier un ordre de la part du Roi, par lequel il étoit enjoint à tout le monde d'assister aux instructions publiques, qu'on alloit com-

De J. C 1562.

De Syn Mu. 2222.

mencer. On obéït avec joye. Le Missionnaire & son Catéchiste prêchoient tous les jours; l'un le matin, l'autre le soir : outre cela, ils expliquoient au sortir de dîner la Doctrine Chrétienne aux enfans. Jamais peut-être la Parole de Dieu ne fut reçûë avec plus d'avidité, & ne fructifia davantage. En moins de quinze jours, le Gouverneur, sa femme, ses enfans, & plus de deux cent cinquante personnes furent baptisées, & au bout d'un mois toute la la Ville étoit Chrétienne, ou se disposoit à l'être. La suite fera voir que des conversions si promptes n'avoient point été précipitées. Cochinotzu est un lieu délicieux, la Cour y passoit en ce tems-là une bonne partie de l'année, ce qui y attiroit beaucoup de Noblesse, & la plûpart des nouveaux Chrétiens étoient des plus considérables du Pays. Les Personnes de ce rang se déterminent avec plus de précaution à faire une démarche de cette importance, & sçavent aussi bien mieux la soutenir, après l'avoir faite.

Vers ce même tems, c'est-à-dire,

pendant la Semaine sainte, le Prince d'Omura revint à Vocoxiura, & eut envie d'y faire bâtir un Palais pour lui; mais comme s'il n'eût plus été le maître d'un lieu, qu'il avoit consacré à la Religion, il voulut en avoir l'agrément du Pere de Torrez, & il le lui envoya demander par son fidéle Louis, c'étoit le nom qu'avoit reçu au Baptême le frere du Gouverneur d'Omura. Le Supérieur de son côté pria le Prince de faire publier dans ses Etats plusieurs Réglemens de Police, qu'il jugeoit nécessaires; & non seulement il obtint ce qu'il demandoit, mais il fut ordonné à tous les Infideles, qui demeuroient à une certaine distance de Vocoxiura, de venir dans la Ville à certains jours, qui furent marquez, pour se faire instruire de nos divins Mysteres. Vers la Fête de l'Ascension le P. de Torrez fit le voyage d'Omura, où il n'avoit point encore été, & qui n'est qu'à dix lieuës de Vocoxiura: il y fut reçu par ordre du Prince avec de grands honneurs, & il y obtint un emplacement pour bâtir une Eglise.

De J. C. 1562.

De Syn Mu. 2222.

De J. C. 1562.

De Syn Mu. 2222.

Peu de tems après la Princesse d'Omura parut enceinte, & alors Sumitanda crut devoir dégager sa parole, qu'il avoit donnée de recevoir le Baptême, dès qu'il se croiroit assûré d'un Successeur. Il en écrivit au Pere de Torrez, mais il l'avertit, que comme il vouloit bien vivre avec le Roi d'Arima son frere, il souhaitoit d'avoir son agrément. Il ajoûta, qu'il ne pouvoit pas entreprendre sitôt de détruire entierement le culte des Idoles dans ses Etats, & que les Bonzes, qui y étoient fort puissans, devoient être ménagez avec beaucoup de prudence; que du reste, il ne négligeroit rien, pour faire adorer partout, où il seroit le maître, le seul Dieu, qui a créé le Ciel & la terre, & devant qui toutes les Créatures intelligentes doivent fléchir le genoüil. Le Pere de Torrez lui fit dire, qu'il ne pouvoit être dans de meilleures dispositions, & le Prince n'eut pas plutôt reçu cette réponse, qu'il partit pour Vocoxiura avec trente Gentilshommes, qu'il avoit gagnez à Jesus-Christ.

Le Supérieur averti de son arrivée

vée, alla lui rendre ses devoirs, & eut avec lui dans son Cabinet une conversation, qui dura toute la nuit. Tout le jour suivant fut employé à voir, si les trente Gentilshommes étoient suffisamment instruits; car, pour ce qui est de leur sincérité, le Prince en avoit répondu, & sur le soir, tous se rendirent à l'Eglise. Le Prince en y entrant se prosterna devant l'Autel, les trente Prosélytes en firent autant à son exemple, & formerent comme un cercle autour de lui; après qu'ils y eurent demeuré quelque tems en priere, le Missionnaire leur fit un petit discours sur les suites de l'engagement, qu'ils alloient prendre avec Dieu, & le termina par une courte récapitulation des principaux devoirs d'un Chrétien. Il leur fit ensuite réciter à haute voix l'un après l'autre leur Profession de foi; enfin ils leverent tous les mains au Ciel, & en cette posture, ils reçurent le Sacrement de la régénération avec des sentimens de piété, qui tirerent les larmes des yeux de toute l'Assistance. Le Pere de Torrez donna au Prince

De J.C. 1562.

De Syn Mu. 2222.

De J. C. 1562. le nom de BARTHELEMI, & il n'est plus connu depuis ce tems-là dans
De Syn Mu. 2222. les Relations Portugaises, que sous le nom de *Dom Barthelemi.*

Dès le lendemain il fut obligé de partir, pour aller joindre l'Armée du Roi d'Arima son Frere, qui l'attendoit, & malgré les résolutions, qu'il avoit prises de ménager son zele, il éprouva bientôt qu'un cœur possédé de l'Esprit de Dieu, n'écoute plus rien, quand il s'agit des intérêts du Ciel. C'est une coutume en ce Pays-là, de ne point se mettre en Campagne, sans avoir rendu ses hommages à une célebre Idole nommée MANSTEM (*a*), qui y est regardée comme le Dieu de la Guerre. Lorsque les Troupes sont assemblées, elles vont au Temple, où cette prétenduë Divinité est adorée sous la figure d'un Géant armé, le Casque en tête, & pour Cimier, un Coq déployé, qui couvre presqu'entierement le Casque de ses aîles. En approchant du Temple, on déploye les Enseignes, on met bas les Ar-

(*a*) Quelques Relations le nomment MORISTEM, d'autres MANTISTEM.

mes, & on pratique plusieurs autres Cérémonies militaires mêlées de superstitions.

De J. C. 1562.

De Syn Mu. 2222.

Sumitanda prit à l'ordinaire le chemin de la Pagode ; on en fut surpris, car tout le monde sçavoit qu'il avoit été baptisé la veille, mais l'étonnement changea bientôt d'objet. Le Prince marcha jusqu'à la porte du Temple, sans rien témoigner de son dessein : puis s'arrêtant tout à coup, il met le Cimeterre à la main, fait signe aux Troupes de n'avancer pas davantage, & entre seul avec ses Gardes dans le Temple. Là il commande, qu'on jette l'Idole par terre, & qu'on la tire dehors la corde au col ; il sort lui-même, & à grands coups de Sabre il met la Statuë en piéces, en disant : *Combien de fois, Dieu sourd & impuissant, m'as-tu trompé !* Il fit ensuite réduire en cendres le Temple, & planter une Croix sur ses ruines. Ce fut un spectacle bien nouveau, & bien consolant pour les Fidéles, de voir un Prince Néophyte, au sortir des sacrez Fonts du Baptême, portant le saint Nom de Jesus, & le Signe ado-

De J.C. 1562.

De Syn Mu. 2222.

rable de notre Rédemption sur ses Armes & sur ses habits, plus semblable au Chef d'une Religion Militaire, qu'au Général d'une Armée d'Infidéles, brûler les Temples, & abattre les Statuës de ces mêmes Dieux, dont il avoit si souvent encensé les Autels.

Sumitanda ne borna point son zele à ce coup d'éclat, il entreprit la conversion de toutes ses Troupes; & l'on voyoit avec admiration ce Prince au milieu du tumulte d'un Camp, occupé à instruire lui-même ses Officiers, & jusqu'aux moindres Soldats, des véritez de notre Religion. Mais tandis qu'il faisoit l'office de Missionnaire, il ne négligeoit point le devoir de Général, & le Ciel combattant d'un côté pour lui, tandis que de l'autre il secondoit son zele, il fit triompher la Religion de l'Idolâtrie dans ses Etats, & Dieu le fit triompher de ses Ennemis. De retour chez lui après la fin de la guerre, qui fut terminée par un accommodement, dont le Roi de Bungo fut l'arbitre, il ne voulut plus garder aucune mesure

avec les Infidéles, & son propre Pere fut le premier, à qui il jugea à propos de faire connoître cette résolution.

De J. C. 1562.

De Syn Mu 2222.

Ce Prince haïssoit la Religion Chrétienne, & n'avoit vû qu'avec un extrême regret un de ses fils l'embrasser, & un autre l'établir dans son Royaume. Le parti qu'il prit pour contenter sa haine, fut de maltraiter ceux des Chrétiens du pays d'Omura, qui tomberent sous sa main. Sumitanda résolu de ne le pas souffrir, tenta d'abord toutes les voyes, que sa prudence lui put fournir, & que sa tendresse & son respect pour un Pere, qui avoit été son Roi, lui suggérerent, pour lui faire prendre d'autres sentimens; mais quand il vit ses prieres & ses raisons également inutiles, il parla plus ferme, & déclara à son Pere, que les Chrétiens d'Omura étoient ses Sujets, qu'il sçavoit ce qu'il leur devoit, & l'obligea enfin à les laisser tranquilles. Il profita ensuite du repos, que lui donna la paix, pour faire régner le vrai Dieu dans sa Principauté. Ses industries, pour

De J. C. 1562.

De Syn Mu. 2222.

gagner des ames à Jesus-Christ, étoient infinies ; mais les exemples admirables, qu'il donnoit de toutes les Vertus Chrétiennes, étoient encore plus efficaces, que ses discours & tous ses soins. Pour montrer à ses Sujets, jusqu'à quel point il faut honorer les Ministres du Dieu vivant, il ne parloit jamais au Pere de Torrez, qu'auparavant il n'eût quitté ses Armes. Il continua jusqu'à la mort à porter une Croix sur sa poitrine, & toute sa Cour imita son exemple en ce point. Chaque jour il donnoit à manger à cinq ou six mille pauvres, & il se croyoit honoré de les servir lui-même ; d'autant plus grand en s'abaissant ainsi, que jamais Prince n'eut le cœur naturellement plus haut, & n'a sçû mieux se faire rendre ce qui lui étoit dû.

Une chose manquoit encore à son bonheur ; la Princesse sa femme, appellée CAMIZAMA (a), l'avoit vû avec bien du regret quitter la Re-

(a) J'ai observé ailleurs, que ce nom pouvoit bien n'être pas un nom propre ; mais un Titre d'honneur.

ligion de ses Peres, & souffroit fort impatiemment tout ce qu'il faisoit en faveur du Christianisme; mais comme elle avoit un très bon esprit, Sumitanda ne désespéra point de la gagner; il se chargea lui-même de l'instruire de nos Mysteres, & Dieu donna tant d'efficace à ses paroles, que la Princesse demanda le Baptême. Il fut si peu maître de la joye, qu'il en ressentit, qu'il partit aussitôt, pour en aller porter la nouvelle au P. de Torrez, lequel en rendit sur le champ de solemnelles actions de graces à Dieu. Le Serviteur de Dieu étoit bien persuadé, que le Prince d'Omura étoit sincerement Chrétien, & solidement vertueux, mais il sçavoit l'empire, que prend une femme sur l'esprit d'un mari, qui l'adore; & l'exemple du Roi de Bungo, que la sienne retenoit dans l'Idolâtrie, le faisoit trembler.

De J. C. 1562.

De Syn Mu. 2222.

Cependant Almeyda étoit retourné à Ximabara, & cette Ville continuoit à donner de grandes espérances, que bientôt elle seroit toute Chrétienne. Les Bonzes sur-

De J. C. 1562.

De Syn Mu. 2222.

pris des rapides progrès, qu'y faisoit la Religion, députerent au Palais les Principaux d'entre eux, qui avoient à leur tête un oncle du Prince, pour lui représenter le tort qu'il se faisoit, & le danger, où il exposoit son Etat, en y introduisant une Loi nouvelle. Cette démarche fut sans effet, & ils en firent paroître un ressentiment, qui auroit pû les porter à quelque extrêmité fâcheuse, si le Prince n'eût pris le parti de dissimuler. D'un autre côté, une conduite si peu ferme, fit d'abord appréhender à Almeyda, que ce Seigneur ne se refroidît à l'égard du Christianisme ; mais il reconnut bientôt que sa crainte étoit vaine, & que les Bonzes n'avoient, ni gagné, ni intimidé personne. Ils s'en étoient apperçus les premiers ; & n'espérant plus aucune justice, s'ils ne se la faisoient eux-mêmes, ils abattirent un jour toutes les Croix, que les Fideles avoient dressées en divers lieux, & firent à ces Néophytes toutes les avanies, dont ils pûrent s'aviser.

Ceux-ci peu sensibles à leurs pro-

pres injures, se crurent dans l'obligation de venger sur ces impies la Majesté divine, qu'ils avoient outragée; mais Almeyda les désabusa, & leur persuada de n'opposer aux insultes & aux sacrileges entreprises de leurs Ennemis, qu'une inaltérable patience. Le Prince, qui vouloit prévenir jusqu'aux moindres prétextes de révolte, se joignit à lui pour calmer les Chrétiens, ausquels il donna sa parole, qu'il puniroit d'une maniere éclatante tous ces attentats, dès qu'il le pourroit faire sans trop risquer. Ils se continrent donc, les Bonzes en devinrent d'abord plus insolens; mais comme ils virent, qu'ils ne gagnoient rien, que le Missionnaire alloit toujours son train, que les conversions étoient de jour en jour plus fréquentes, & que le Prince n'en paroissoit pas moins attaché au Christianisme, ils comprirent que le plus sûr pour eux étoit de se tenir en repos, & que s'il y avoit quelque chose à espérer pour eux, ils ne le devoient attendre que du tems, & des occasions.

De J. C. 1562.

De Syn Mu. 2222.

De J. C. 1562.

De Syn Mu 2222.

Alors le Prince se déclara plus hautement, qu'il n'avoit encore fait ; & comme les Fideles n'avoient point d'Eglise, il leur céda un terrein très-avantageux & très-agréable, pour en bâtir une, à laquelle il assigna un revenu considérable ; elle fut bientôt achevée, parce qu'il n'y eut aucun Chrétien, qui ne voulût mettre la main à l'œuvre, & le Seigneur ne dédaigna pas de témoigner par un miracle évident, qu'il agréoit leur service, & qu'il avoit choisi ce lieu pour y être particulierement honoré. A peine l'Eglise étoit achevée, qu'on y porta un enfant moribond, pour y être baptisé ; la Cérémonie ne fut pas plutôt finie, que ce petit innocent, qui ne faisoit que de naître, levant les mains au Ciel, prononça distinctement ces paroles, qui furent ouïes d'un grand peuple : *Je m'en vais joüir de Dieu*, après quoi il expira.

Fin du Livre second.

HISTOIRE DU JAPON.

LIVRE TROISIE'ME.

LE Japon s'ouvroit ainsi tous les jours de plus en plus à l'Evangile ; mais la disette des Ouvriers empêchoit qu'on ne donnât à ces nouveaux Etablissemens une certaine solidité, & qu'on ne profitât de la disposition favorable, où étoient les Peuples, pour avancer l'Oeuvre de Dieu. Enfin le septiéme de Juillet 1563. il en arriva trois fort à propos, deux Prêtres ; à sçavoir, les Peres LOUYS FROEZ, Portugais, & JEAN-BAPTISTE MONTI, Ferrarois ; le troisiéme,

De J. C. 1563.

De Syn Mu. 2223.

De J. C. 1563.

De Syn Mu. 2263.

qui n'étoit pas Prêtre, se nommoit JACQUES GONZALEZ. Le P. Froez s'étoit embarqué à Goa plusieurs années auparavant avec le Pere Nugnez, pour passer au Japon, ainsi que nous l'avons dit en parlant de l'Expédition du Vice-Provincial; mais celui-ci avoit été obligé de le laisser à Malaca, pour y faire une Classe. Quelque tems après il reçut les Ordres sacrez; & comme il eut été une seconde fois destiné à la Mission du Japon, il profita, pour s'y rendre, de la premiere occasion, qui se présenta. Personne n'a rendu de plus grands services à cette Eglise que ce Religieux, auquel nous sommes encore redevables d'une bonne partie des Mémoires, sur lesquels ont travaillé ceux, qui en ont écrit l'Histoire.



§. I.

Le Pere Monti & Loüis Almeyda dans le Bungo, où le Roi continuë à favoriser la Religion. Le Prince d'Omura abolit une Fête pleine de folie & de superstition. On se révolte contre lui, & à quelle occasion. Piege tendu au Pere de Torrez, & comment il l'évite.

Quelques jours avant l'arrivée de ce nouveau renfort, le Pere de Torrez avoit encore rappellé Almeyda à Vocoxiura : c'étoit pour l'envoyer dans le Royaume de Bungo, où les Fideles étoient sans aucun secours spirituel depuis plus de six mois. Ces fervens Néophytes, qui pendant tout ce tems-là n'avoient pû se confesser, & qui craignoient d'oublier leurs péchez, les avoient mis par écrit. Ils firent plus encore; car les trois Religieux, dont je viens de parler, étant débarquez sur ces entrefaites, & le Pere Monti ayant eu ordre d'aller avec Almeyda dans le Bungo, dès qu'on eut appris à Fucheo son arrivée, il n'y eut pas

De J. C. 1563.

De Syn Mu. 2223.

De J. C. 1563.

De Syn Mu. 2223.

un Chrétien, qui ne voulût se confesser à lui, quoiqu'il ne pût les entendre, que par le moyen d'un Interprete. Leur candeur, leur simplicité, la vive douleur, dont ils étoient pénétrez pour les fautes les plus légeres, & l'esprit de pénitence, qui régnoit parmi eux, tout cela parut au nouveau Missionnaire quelque chose de si merveilleux, qu'il avoit de la peine à en croire ses yeux.

Le Roi de Bungo faisoit alors presque toujours sa résidence à VOSUQUI, & il s'y étoit formé une jolie Ville, qui devint encore plus considérable dans la suite. Le Pere Monti & Almeyda y allerent lui rendre leurs devoirs, & Civan leur fit l'accueil, qu'il avoit accoutumé de faire aux Ministres de l'Evangile. Ce Prince sçavoit déja en général, ce qui s'étoit passé au sujet de la Religion & des Portugais dans la Principauté d'Omura, & les progrès de la Foi dans les Provinces circonvoisines; il voulut en apprendre toutes les circonstances, & il fut touché du récit, que lui en fit Almeyda,

A l'exemple du Souverain, tous les Courtisans donnerent aux deux Religieux de grandes marques de considération ; mais aucun ne parloit de se faire Chrétien, parce que le Roi, qui étoit le Protecteur déclaré du Christianisme, & qui s'intéressoit à son établissement, autant que pouvoient faire les Missionnaires mêmes, s'en tenoit là, & ne donnoit aucun signe, qu'il pensât à aller plus loin. Les deux Religieux n'ayant donc plus rien, qui les arrêtât à la Cour, retournerent à Fucheo, où le Roi les suivit de près. Ils le prierent alors de vouloir bien honorer leur Maison de sa présence, comme il avoit fait toutes les années précédentes ; & non seulement il le leur promit, mais il ajoûta qu'il y meneroit un Ambassadeur, que le Cubo-Sama venoit de lui envoyer, » & vous m'obligerez, leur dit-il, » de lui faire les mêmes honneurs, » qu'à ma propre Personne, afin » de l'engager par-là, à favoriser » votre sainte Loi dans les occa- » sions, où vous pourriez avoir be- » soin de protection à la Cour de » l'Empereur.

De J. C. 1563.

De Syn Mu. 2223.

De J. C. 1563. De Syn Mu. 2223.

Sur ces entrefaites ce Prince reçut une Lettre du Pere de Torrez, qui lui mandoit, que sans une fâcheuse guerre, où le Roi d'Arima & le Prince d'Omura son Frere étoient engagez contre un puissant Voisin nommé RIOZOGI, leur Parent, les Etats de ces deux Princes, seroient bientôt tous Chrétiens, & qu'il étoit de la gloire d'un grand Roi comme lui, de terminer ce différend par une bonne paix, ainsi qu'il avoit déja fait l'année précédente dans une pareille occasion. Civan entra avec joye dans ce que lui proposoit le Supérieur; il écrivit aux trois Princes, pour leur offrir de nouveau sa médiation. Elle fut encore acceptée; on conclut une suspension d'Armes, qui fut bientôt suivie d'un Traité, où tous les Partis trouverent leur avantage; & le Prince d'Omura de retour chez lui, & débarassé de toute autre occupation, ne songea plus qu'à faire la guerre à l'idolâtrie.

L'abolition d'une Fête pleine de folie & de superstition, qui se célébroit tous les ans dans ses Etats en

l'honneur des Morts, & qui est précisément la même, que j'ai décrite plus haut (a), fut le premier effet de son zele ; mais parce que dans ces occasions on faisoit de grandes aumônes aux Bonzes, pour ôter à ces faux Prêtres tout prétexte de publier, que c'étoit par avarice, qu'on abolissoit ces pratiques, il fit distribuer aux Pauvres autant, & plus encore qu'on n'avoit accoutumé d'y dépenser. Tout réüssissoit dans ce que ce Prince entreprenoit pour la gloire du nom de Dieu, & la Princesse se disposoit tout de bon à recevoir le Baptême avec toute sa Maison ; mais la vertu de Sumitanda étoit déja assez solidement établie, pour être mise aux plus rudes épreuves, & Dieu ne voulut pas priver plus longtems l'Eglise du Japon de la gloire, qui pouvoit lui revenir des grands exemples de fermeté, qu'un Prince si accompli devoit donner à tout l'Empire dans les plus grands revers de fortune.

De J. C. 1563.

De Syn Mu. 2223.

Le Conseil de Sumitanda étoit

(a) Voyez le Livre Préliminaire, Chapitre XIV.

De J. C. 1563.

De Syn Mu. 2223.

composé de douze Gentilhommes, dont, ni par caresses, ni par raisons, il n'avoit encore pû engager aucun à suivre son exemple. Ces Conseillers trouvoient même fort mauvais que le Prince travaillât avec tant d'ardeur à la destruction de l'ancienne Religion de l'Empire; & après avoir inutilement tenté la voye de la représentation, pour lui faire prendre au moins une conduite plus modérée, ils résolurent enfin de pousser les choses aux dernieres extrêmitez; déterminez à le perdre, s'ils ne pouvoient le réduire à ce qu'ils souhaitoient. Pour mieux cacher leur dessein, & pour s'assûrer de Vocoxiura, ils feignirent d'être gagnez par les persuasions du Prince, & ils lui demanderent la permission d'aller dans ce Port, pour s'y faire instruire par le Pere de Torrez. Une résolution si subite, & qui paroissoit si concertée, lui fit naître des soupçons, & il se défia que c'étoit un piege qu'on lui tendoit; il accorda néanmoins ce qu'on lui demandoit; mais il fit avertir le Pere de Torrez de ne pas trop

compter sur la sincérité des Prosélytes, qui alloient le trouver, & de les bien éprouver, avant que de les recevoir au saint Baptême. Il eût encore fait plus sagement, s'il se fût tenu lui-même un peu plus sur ses gardes. Quant au Pere de Torrez, il n'eut pas la peine d'examiner les Conseillers du Prince, ils n'allerent point à Vocoxiura, parce qu'ils trouverent plutôt qu'ils ne pensoient, une occasion d'éclater & de se saisir de la Capitale même; voici ce qui y donna lieu.

De J. C. 1563.

De Syn Mu. 2223.

C'étoit une coutume inviolable dans ce Pays, que tous les ans, à certain jour, le Prince se rendoit en grand cortege dans un Temple, où étoit la Statuë de son Prédécesseur, lui offroit de l'encens, & pratiquoit en son honneur plusieurs autres cérémonies, qui sentoient fort un culte religieux. Le jour marqué étant venu, Sumitanda, qui ne ménageoit plus rien, alla au Temple, en fit tirer la Statuë du Prince; & ne la regardant plus que comme une Idole, qui avoit reçu les honneurs divins, il se crut dans l'obli-

De J. C. 1563.

De Syn Mu. 2223.

gation de venger sur elle la Majesté de Dieu, & la fit jetter au feu. Il n'en falloit pas tant pour révolter tout ce qu'il y avoit encore à Omura d'Idolâtres zélez. Traiter de la sorte son Parent, son Prédécesseur, faire cet affront à sa Bienfaictrice, à sa Mere d'adoption, en deshonorant la mémoire de son Epoux, ce ne fut rien moins dans leur esprit, qu'un attentat, qui rendoit indigne de l'autorité suprême, un Prince assez dénaturé, pour oublier à qui il avoit obligation de ce qu'il étoit; sa perte est aussitôt jurée; on prend des mesures pour faire soulever la Ville; on donne avis de tout à ce fils illégitime du feu Prince, qui avoit été jugé incapable d'occuper sa place, & on l'invite à venir au plutôt venger l'injure faite à son Pere, & à se montrer digne d'un rang, dont on l'avoit injustement exclu. Ce Seigneur possédoit sans ambition quelques Terres dans le Royaume de GOTTO; mais l'éclat d'une si haute fortune l'ébloüit, & il se laissa persuader qu'il n'avoit qu'à paroître,

pour être reconnu Prince d'Omura.

Ce premier pas fait, les Conseillers d'Etat engagerent RIOZOGI à reprendre les armes & à attaquer le Roi d'Arima, lequel pris au dépourvû, ne pourroit pas être en état de faire beaucoup de résistance; ce qui les délivreroit de la crainte d'une diversion de la part de ce Prince. Les Rebelles ainsi assûrez du dedans & du dehors, songerent d'abord à faire venir à la Capitale le Pere de Torrez, qui devoit être la premiere victime immolée à leur ressentiment. Pour empêcher qu'il ne leur manquât, quelques-uns des moins suspects représenterent au Prince, qu'il différoit trop le Baptême de la Princesse sa femme, & qu'il étoit de sa Dignité, que la Cérémonie s'en fît dans Omura même, à la vûë de tout le Peuple, qu'un tel exemple disposeroit plus que toute autre chose à embrasser le Christianisme. Sumitanda fut charmé de ce discours, il lui faisoit trop de plaisir, pour qu'il ne le crût pas sincere; il commença à se persuader, que ceux, qui lui parloient de la

De J. C. 1563.

De Syn Mu. 2223.

forte, n'étoient pas eux-mêmes éloignez du Royaume de Dieu, & sur le champ, il dépêcha au Pere de Torrez un Gentilhomme nommé Loüis, qui étoit frere du Gouverneur d'Omura, & dont nous avons déja parlé plus d'une fois, pour le prier de venir incessamment le trouver.

Loüis arriva à Vocoxiura le treiziéme d'Août, & trouva le Pere de Torrez occupé d'une affaire, qu'il ne pouvoit gueres différer. D'ailleurs, ce Religieux ne se portoit pas bien. Il répondit néanmoins à l'Envoyé du Prince, qu'il partiroit le lendemain de l'Assomption de la Vierge, pour se rendre à ses ordres. Cette réponse ne satisfit pas le Prince, & inquiéta fort les Conjurez, qui craignoient, que ce retardement ne leur fît manquer leur coup; ils engagerent Sumitanda à faire de nouvelles instances, & Loüis fut renvoyé sur le champ à Vocoxiura, où il arriva le quatorze fort tard. Il eut beau dire, le Supérieur, à qui ces empressemens donnoient apparemment à penser, ne crut pas que

la chose pressât tellement, qu'il fallut se mettre en chemin, & abandonner son troupeau le jour de la Féte. Le seiziéme, il dit la Messe de grand matin, résolu de partir aussitôt après ; mais comme il faisoit son action de graces, & qu'il recommandoit à Dieu avec beaucoup de ferveur le succès de son voyage, il se sentit tout à coup inspiré d'attendre encore de nouveaux ordres du Prince, avant que de quitter Vocoxiura, & il lui manda les raisons, qui le déterminoient à y rester.

§. II.

Le Palais d'Omura brûlé. Le Prince se sauve avec peine. Propositions que lui font les Conjurez, il les rejette. Le Roi d'Arima chassé de ses Etats, & rétabli par son Pere. Victoire du Prince d'Omura. Les Infidéles mêmes l'attribuënt à l'assistance du Dieu des Chrétiens. Vocoxiura est ruiné. Dangers, que courent les Missionnaires. Constance des Chrétiens.

Loüis, fort surpris de cette réso-

De J. C. 1563. lution, qu'il ne sçavoit à quoi attribuer, reprit un peu chagrin la route d'Omura. Il n'avoit pas encore fait

De Syn Mu. 2223. beaucoup de chemin, lorsque FARIBA, un des Chefs des Conjurez, tomba sur lui avec un détachement de Soldats, lui demanda, où il avoit laissé le Missionnaire ? & sans attendre sa réponse, le tailla en pieces avec tous ceux, qui l'accompagnoient; puis alla rejoindre les Rebelles. Ceux-ci avoient déja mis le feu au Palais & à la Ville, & le Bâtard d'Omura avoit été solemnellement proclamé Prince. Sumitanda dans une si grande extrémité, se voyant environné de flammes, qui consumoient son Palais, & assailli par des Ennemis furieux, dont le nombre croissoit à chaque instant, ne perdit pourtant point courage. Il arma tout ce qui étoit resté autour de lui de Sujets fideles, il se mit à leur tête avec le Gouverneur d'Omura, qui avoit en meme tems à sauver son Prince, & à venger son Frere; passa sur le ventre à tout ce qui se mit en devoir de l'arrêter, & gagna un petit bois, où il jugea à propos de se tenir caché, jusqu'à

jusqu'à ce qu'il se vît assez de forces pour faire tête aux Séditieux ; mais les provisions lui manquerent bientôt, & il auroit péri de faim, si un Chinois, qui étoit à son service, n'avoit trouvé le secret de lui porter des vivres sans être apperçu. Enfin sa Troupe s'étant un peu grossie, il se retira dans une Forteresse, qui étoit très-bien munie, & en état de défense.

De J. C. 1563.

De Syn Mu. 2223.

Les Conjurez, après l'avoir ainsi manqué, se diviserent en deux bandes. Le Bâtard d'Omura avec la premiere, alla s'assûrer du Port de Vocoxiura, qu'il réduisit en cendres, mais il n'y trouva personne, parce qu'au premier bruit de ce qui se passoit, la plûpart des Habitans, & les Missionnaires s'étoient réfugiez sur les Navires, qui étoient en rade. La seconde Troupe s'attacha au Prince, & le tint assiégé, dans l'espérance de le réduire au moins par la famine. Jusques-là Sumitanda se doutoit bien, que sa Religion étoit le motif d'un soulevement si général. Il en eut bientôt toute la certitude, qu'il souhaitoit pour sa con-

De J. C. 1563.

De Syn Mu. 2223.

solation, car ses Sujets lui firent déclarer, qu'ils mettroient bas les Armes, s'il vouloit adorer les Dieux de ses Peres, & rétablir leur culte, qu'il avoit aboli. Il n'eût pas accepté cette offre, quand il y eût trouvé toutes ses sûretez ; ainsi sans s'amuser à écouter des Rebelles, qui prétendoient lui faire la loi, il ne songea qu'à se bien défendre, & il le fit avec une vigueur, qui les étonna.

Tandis que ces choses se passoient dans la Principauté d'Omura, Riozogi étoit entré dans le Royaume d'Arima, & il y tenoit la campagne; le Roi, qui avoit été surpris, s'étant vû aussi obligé de s'enfermer dans une de ses meilleures Places ; alors Xengandono voyant ses deux Fils à la veille d'être détrônez, assembla quelques Vassaux de sa Maison, qui lui étoient restez affectionnez, entra dans le Royaume d'Arima; & son Armée grossissant à mesure qu'il avançoit, il contraignit bientôt Riozogi de se retirer. Il reprit ensuite les rênes du Gouvernement, & non content d'ôter à son Fils aîné le Sceptre, qu'il crut que son

incapacité, ou plutôt son inclination pour les Chrétiens, l'avoit mis en danger de perdre, il l'éloigna de sa Cour. Il y a bien de l'apparence qu'il auroit traité de la même maniere Sumitanda son cadet, si ce brave Prince eût eu besoin de son secours, pour se tirer du mauvais pas, où il se trouvoit; mais il avoit pour lui le Dieu des Armées, qui dès le commencement de cette révolte lui avoit donné des assûrances de la victoire, non seulement en lui inspirant une confiance, qui le soutint au plus fort du danger, mais encore en lui montrant comme à Constantin le Signe du salut dans l'air, & en lui faisant connoître, commme autrefois au premier Empereur Chrétien, qu'il combattroit pour lui.

De J. C. 1563.

De Syn Mu. 2223.

Toutefois ce Prince, pour ne manquer à rien de ce que la prudence demandoit de lui, ayant sçû que de puissans Voisins armoient par terre & par mer en faveur des Rebelles, ne crut pas devoir demeurer plus longtems dans une Place, où il étoit facile à ses Ennemis de l'affamer. Il

De J. C. 1565.

De Syn Mu. 2225.

prit donc le parti d'en ſortir, & il le fit en plein jour, força un quartier des Aſſiégeans, & tint la campagne. Il s'approcha enſuite d'Omura, & demeura campé à la vûë de cette Capitale. Il apprit peu de jours après que Fariba, le Roi de Gotto, & celui de Firando étoient débarquez avec de nombreuſes Troupes, & marchoient à lui; alors ſentant renouveller ſa confiance en Dieu, dont il ſoutenoit la cauſe, il décampa, & s'avança vers les Ennemis, pour leur épargner la moitié du chemin, & malgré l'extrême inégalité de ſes forces, il eût à peine reconnu leur Armée, qu'il fit ſonner la charge. C'étoit le quatriéme d'Octobre; ſa petite Troupe toute compoſée de Chrétiens, entra dans les premiers Bataillons, en criant *vive Sumitanda*, les culbuta, & les renverſa ſur ceux, qui ſuivoient ſans ordre, parce qu'ils n'avoient pas eu le tems de ſe mettre en bataille, & en un moment cette formidable Armée ſe trouva dans un déſordre, dont il ne lui fut pas poſſible de ſe remettre.

Les Chrétiens ne ceſſerent de tuer,

que quand la lassitude leur fit tomber les armes des mains, & jamais Victoire ne fut plus complette & ne coûta si peu. Aussi personne ne douta que le Dieu de Sumitanda n'eût vaincu pour lui. Ceux des Alliez, qui échaperent au carnage, asûrerent qu'is n'avoient pû soutenir l'éclat, qui sortoit des Croix, que les Soldats Chrétiens portoient sur leurs habits: plusieurs même ajoûterent, qu'ils en avoient vû une en l'air toute rayonnante de lumiere, & semblable à celle qui étoit dans le grand Etendart du Prince. Enfin il sembloit que tous les Elemens se fussent armez pour une cause si juste; car tandis qu'on se battoit sur terre, une horrible tempête dissipa la Flotte ennemie: aussi le Roi de Firando avoit-il accoutumé de dire depuis, que le Prince d'Omura étoit sorti d'une si fâcheuse affaire, parce qu'il étoit bon Chrétien; témoignage que le Tout-Puissant arrache de tems en tems de la bouche de ceux mêmes, qui s'obstinent le plus à le méconnoître.

De J. C. 1563.

De Syn Mu, 2223.

La joye d'un succès si peu attendu fut pourtant mélée de quelqu'a-

De J. C. 1563.

De Syn Mu. 2223.

mertume ; tout le Pays étoit dans un état déplorable, & Xengandono ennemi mortel de notre ſainte Foi, à laquelle il attribuoit le malheur de ſa famille, ne pouvoit ſouffrir la moindre marque de Chriſtianiſme. Les Princes ſes Fils n'étoient pas dans une ſituation, qui leur permît de prendre la défenſe de la Religion contre un Pere, qui régnoit, & ſe trouvoit à la tête d'une Armée victorieuſe, & Sumitanda tout vainqueur qu'il étoit lui-même, crut devoir ſe ménager avec lui. Ce Prince étoit ſurtout inconſolable de la ruine de Vocoxiura, où il ne reſtoit pas un ſeul Habitant, ni une maiſon ſur pied.

Le Pere de Torrez étoit toujours dans cette rade, dont il n'avoit pû ſe réſoudre à s'éloigner, quoique le Prince Antoine de Firando lui eût dès le commencement de la révolte envoyé des Bâtimens bien armez, pour le tranſporter dans ſes Iſles ; il s'étoit contenté d'y envoyer Fernandez avec les Vaſes ſacrez & les Ornemens de l'Egliſe, & réſolu de périr plutôt, que d'abandonner ſes

chers Néophytes, qui s'étoient réfugiez auprès de lui, il avoit voulu attendre avec eux, quel seroit le succès de cette guerre. Il apprit des premiers la victoire du Prince d'Omura; mais il sçut en même tems que les Chrétiens d'Arima étoient dans l'oppression, que Damien avoit couru de grands risques à Ximabara, & Paul son Catéchiste à Cochinotzu; mais que les Fidéles les avoient fait évader, & les conduisoient par des chemins sûrs à Vocoxiura, où ils arriverent en effet sans aucun accident fâcheux.

De J. C. 1563.

De Syn Mu. 2223.

D'autre part le Pere Monti, sur les premieres nouvelles, qui s'étoient répanduës dans le Bungo de la conspiration, avoit envoyé Loüis Almeyda sur les lieux pour s'informer de ce qu'étoient devenus les Missionnaires, & lui avoit donné ordre de visiter les Eglises, sur lesquelles l'orage étoit tombé. Ce Religieux prit sa route par Ximabara, & quoiqu'on l'assûrât dans tous les lieux de son passage, qu'il ne trouveroit plus nulle part, ni Missionnaires, ni aucun vestige de Christianisme, & qu'il

De J.C. 1563. De Syn Mu. 2223.

risquoit tout en se montrant dans un Pays, où le nom Chrétien étoit en exécration, il s'approcha sans rien craindre du Port de Ximabara. A peine eût-on appris dans la Ville, qu'il étoit dans le voisinage, qu'il se vit en un moment environné de Chaloupes remplies de Chrétiens, qui lui apportoient toutes sortes de rafraîchissemens. Ces bonnes gens lui raconterent les maux, qu'ils avoient souffert de la part des Infideles, & lui jurerent une fidélité inviolable au service du vrai Dieu. Il les consola le mieux qu'il lui fut possible, & leur promit tous les secours, qui dépendroient de lui ; mais il n'entra point dans ce Port, parce que les Fidéles l'avertirent, qu'il ne faisoit pas sûr pour lui d'y paroître.

Il passa donc à Cochinotzu, où il ne fut pas moins édifié de la ferveur des Chrétiens. Xengandono avoit mis dans ce Port un Commandant, qui les maltraitoit fort & les veilloit de près. Ils ne laisserent pas d'être instruits d'abord de l'arrivée d'Almeyda, & deux d'entr'eux oserent bien se mettre en plein jour dans

une Chaloupe, pour lui porter les complimens, & lui faire les excuſes de tous les autres. La nuit ſuivante une troupe des plus conſidérables le viſiterent à ſon bord, & lui firent les larmes aux yeux mille proteſtations de ne jamais chanceler dans la Foi, qu'il leur avoit prêchée le premier. *Eh! quelle Religion embraſſerions-nous*, diſoient-ils, *ſi nous renoncions à celle de Jeſus-Chriſt? A qui dans nos peines & dans nos dangers aurions-nous recours, ſi nous étions aſſez malheureux, pour abandonner notre Dieu? Ah! quelque rigueur qu'il paroiſſe exercer ſur ſes enfans, il leur fait bien ſentir, qu'il eſt le meilleur de tous les Peres: auſſi a-t-il gravé ſon amour dans nos cœurs avec des traits, que rien ne pourra jamais effacer.*

De J. C. 1563.

De Syn Mu 2223.



§. III.

Nouvelle Victoire du Prince d'Omura. Etat de la Religion dans le Ximo. Le Roi de Naugato assiége Meaco : les Bonzes NEGORES *défont une Armée Impériale. Ils sont défaits à leur tour, aussi bien que le Roi de Naugato. Description de Meaco.*

De J. C 1563. De Syn Mu 2223.

De Cochinotzu le Missionnaire, qui avoit appris que le Pere de Torrez étoit sur les Navires Portugais, dans la rade de Vocoxiura, l'y alla trouver ; il y arriva le vingtiéme de Septembre, & le rencontra avec le Pere Loüis Froez & Jacques Gonzalez, qui ne l'avoient point quitté. Le quatriéme d'Octobre la Bataille se donna, comme nous l'avons dit, & le Prince Victorieux en envoya sur le champ donner avis au Pere de Torrez. Les Portugais la célébrerent aussitôt par plusieurs décharges de toute leur Artillerie, & par tout ce qu'ils pûrent imaginer de témoignages d'une joye sincere. Le Supérieur vouloit aller d'abord complimenter Sumitanda, & le Roi d'Arima son-

Frere, qui étoient à Omura; mais on ne jugea pas que ce voyage fût encore à propos, & le Pere se contenta d'écrire aux deux Princes. Peu de tems après on eut nouvelle qu'ils s'étoient mis aux trousses de Fariba & du Bâtard d'Omura, qui tomberent tous deux entre leurs mains, & payerent leur rébellion de leur tête; après quoi Sumitanda réünit toutes leurs terres à son Domaine.

De J. C. 1563.

De Syn Mu 2223.

Sur ces entrefaites, la saison étant propre pour la navigation des Indes, les Portugais se préparerent à mettre à la voile; & le Pere de Torrez, qui ne jugeoit pas sa présence fort utile dans la Principauté d'Omura, songea à retourner dans le Bungo. Il commença par envoyer le Pere Froës au Prince Antoine de Firando. Ce Prince avoit déja Fernandez dans ses Isles, ainsi que je l'ai dit, mais la Princesse ELISABETH son Epouse souhaitoit fort d'avoir un Prêtre, & avoit écrit au Supérieur des Missions, que s'il étoit nécessaire pour obtenir cette grace, de lui envoyer ses enfans le lui demander à genoux, elle les feroit

De J. C. 1564.

De Syn Mu. 2224.

partir sur l'heure. Le Pere de Torrez s'embarqua ensuite avec Almeyda & Gonzalez sur un petit Bâtiment, que les Chrétiens de Ximabara lui avoient envoyé.

On comptoit huit cent Chrétiens dans cette Ville, mais il y avoit peu d'espérance d'en augmenter sitôt le nombre, parce que la crainte du vieux Roi d'Arima paroissoit avoir beaucoup refroidi l'affection du Prince de Ximabara pour le Christianisme. On ne conseilla pas même aux Missionnaires de s'arrêter longtems dans ce Port, dont le Gouverneur nommé LEON, les avoit reçus chez lui, malgré les défenses de Xengandono. Ils se rembarquerent donc, & se rendirent à l'Isle de TACAXI, qui n'en est qu'à deux lieuës, & qui est le commencement du Royaume de Bungo de ce côté-là ; ils y arriverent au commencement du mois de Février de l'année 1564, & le Pere de Torrez y fixa pour quelque tems sa demeure, parce qu'il y étoit à portée de secourir toutes les Eglises du Ximo, qui pouvoient avoir besoin de son ministe-

re. Il envoya de-là Louis Almeyda à Fucheo, avec ordre d'en faire partir Damien, & un Catéchiste nommé AUGUSTIN pour Meaco.

De J. C. 1564. De Syn Mu. 2224.

A peine Almeyda avoit mis à la voile, qu'Edoüard de Sylva, qui depuis la révolution du Naugato, n'avoit point quitté le Royaume de Bungo, arriva pour complimenter le Pere de Torrez de la part du Roi Civan, & lui marquer la joye, qu'il avoit de le posséder de nouveau dans ses Etats. Il étoit de plus chargé d'une Lettre de ce Prince pour le Commandant de l'Isle, par laquelle il lui étoit enjoint de faire sçavoir à tous les Habitans, qu'ils pouvoient librement embrasser la Religion Chrétienne, & de punir séverement quiconque molesteroit en aucune façon ceux, qui la prêcheroient, ou l'embrasseroient. Edoüard de Sylva s'étant acquitté de sa commission, passa à l'Isle de CAVAXIRI, voisine de Tacaxi, avec de semblables recommandations du Roi, & le Pere de Torrez lui ordonna d'y rester

Tandis que ces choses se passoient dans le Ximo, la Foi s'établissoit so-

De J. C. 1561-64

De Syn Mu. 2221-24

lidement dans le centre de l'Empire, mais ce n'étoit pas sans de grandes traverses. Nous avons vû que le Pere Vilela avoit fait une excursion à Sacai. Il y étoit arrivé au mois d'Août 1561, accompagné de Laurent ; il y demeura un mois entier, mais excepté le Gentilhomme, qui l'y avoit appellé, & sa famille, il n'y avoit baptisé personne : aussi se disposoit-il à en partir pour retourner à Meaco, lorsqu'il apprit des nouvelles de la Capitale, qui retarderent de quelques jours son départ. Morindono Roi de Naugato, & quelques autres Princes des plus puissans de l'Empire, mécontens du Cubo-Sama, avoient mis sur pied une Armeé de quarante mille hommes, & le Roi de Naugato la mena en personne dans la Tense. Les Bonzes NEGORES, à qui la Cour Impériale avoit aussi donné quelque sujet de mécontentement, n'eurent pas plutôt appris cette nouvelle, qu'ils armerent de leur côté avec une promptitude incroyable, & joignirent Morindono, avant que l'Empereur fût même instruit, qu'il

y eût des Armées en campagne contre lui. Par là le Roi de Naugato se trouva en état d'entreprendre le Siége de la Capitale ; il y marcha sur le champ, & se présenta devant la Ville, qui se trouva sans munitions, sans provisions, & presque sans Troupes.

Le Cubo-Sama ainsi pris au dépourvû, couroit risque de succomber sous de si grandes forces, s'il n'avoit pas trouvé le moyen de faire avertir un de ses Oncles & son Beau-Frere de l'extrêmité, où il étoit réduit. Ces deux Princes ne perdirent point de tems, assemblerent leurs Vassaux, & s'approcherent de Meaco avec des forces suffisantes, pour faire lever le Siége, & le Roi de Naugato l'auroit en effet levé sans les Negores, qui eurent l'adresse d'attirer l'Oncle de l'Empereur du côté de Sacai, où ils lui taillerent en pieces la meilleure partie de ses Troupes. Cette victoire releva le courage abbatu de Morindono. Ce Prince donna un assaut à Meaco, qu'il força, &dont il donna le pillage à ses Soldats. C'étoit fait de

De J. C. 1561-54

De Syn Mu. 2221-24

l'Empereur, qui s'étoit refugié dans la Citadelle, sans aucune espérance d'y être secouru, si ses Ennemis eussent agi de concert; mais les Negores ne songeant qu'à poursuivre l'Oncle de l'Empereur, qu'ils avoient battu, & qui s'étoit retiré dans des lieux sûrs, ne firent pas attention, qu'ils se mettoient hors d'état de secourir le Roi de Naugato, ou d'en être eux-mêmes secourus, en cas que les uns & les autres fussent attaquez, comme ils le furent en effet presqu'en même tems.

Car l'Empereur ayant fait secretement lever vingt mille hommes de bonnes Troupes, sortit de la Citadelle sans être apperçu, traversa la riviere de Meaco, & alla brusquement tomber sur les Negores, qui furent presque tous taillez en pieces. Le reste fut entierement dissipé. L'Armée victorieuse renforcée par celle, qu'elle venoit de délivrer des Negores, marcha ensuite vers Meaco, tout fuyant devant elle. Morindono vit bien alors qu'il étoit perdu, s'il ne s'accommodoit promptement avec le Cubo-Sama: il ne perdit point

de tems, il négocia à la Cour du Dairy, où il avoit de bons amis, & par l'entremise de ce Prince, il fit sa paix. Quelques Mémoires disent, que ce fut le Beau-Frere de l'Empereur, qui défit les Negores, & que le Cubo-Sama l'ayant appris, fit une sortie sur le Roi de Naugato, tandis que son Oncle & son Beau-Frere l'attaquerent de leur côté, & qu'il n'échappa aucun des Soldats de Mor'ndono, qui occupoient Meaco. Tous conviennent que pendant ces troubles, les Chrétiens de la Capitale, que Laurent eut le courage de visiter au fort du péril, se comporterent en Sujets fidéles, & que les Bonzes, qui s'étoient emparez de leur Eglise, furent obligez de l'abandonner, dès que le Cubo-Sama fut rentré triomphant dans la Ville. Le Pere Vilela ne tarda pas ensuite à y retourner, & y arriva sur la fin de 1562, ou au commencement de l'année suivante; mais avant que de raconter le succès, qu'eurent ses Prédications dans cette grande Ville, où nous allons dans peu voir la plus florissante Chrétien-

De J. C. 1561 64

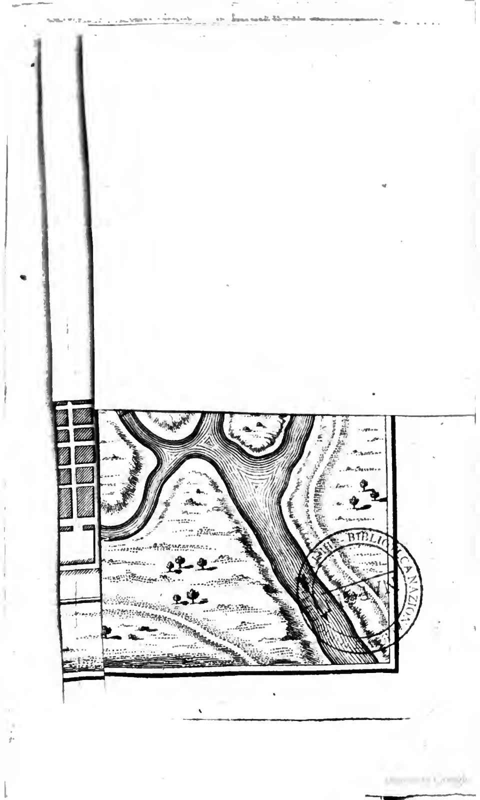
De Syn Mu. 2221-24

De J. C. 1562-64 — De Syn Mu. 2222-24

té du Japon ; il est bon de dire ici en quel état se trouvoit alors cette Capitale de l'Empire Japonnois, & d'en donner une description exacte.

MEACO, ou MIACO (a) signifie Ville, & celle-ci est ainsi nommée par excellence, comme Athenes & Rome l'ont été au tems de leur plus grande splendeur. J'ai déja dit qu'elle est située dans la Province de JAMATSIRO, une des cinq, qui composent le GOKINAI ou la TENSE, & sur les deux bords d'une grande Riviere, qui coule dans une plaine fort vaste. Elle est divisée en haute & basse Ville. Sa longueur du Nord au Sud, est de trois quarts de lieuë d'Allemagne, & sa largeur de l'Est à l'Ouest, d'une demie lieuë. Elle est environnée d'agréables Collines, & de plusieurs Montagnes, d'où découlent un grand nombre de ruisseaux, & de très-belles fontaines, sans quoi le pays seroit tout à fait stérile, le terrein y étant naturellement fort aride, ainsi que nous l'a-

(a) On le nomme aussi KIO.



vons déja remarqué. Du côté de l'Eſt, la Ville eſt bornée par une Colline bien boiſée, & toute ſemée de Monaſteres, de Temples, & de Chapelles, qui ſont une perſpective charmante, mais c'eſt encore toute autre choſe, quand on les voit de près. Tous ces Bâtimens ont quelque choſe de ſingulier; leur ſituation eſt des plus agréables, le tout fait un lieu enchanté, & tel que l'imagination la plus vive peut à peine ſe le figurer. Nous parlerons bientôt des principaux Temples, qui ſont dans ſon territoire, & nous les repréſenterons tels, qu'ils étoient alors; & comme ils ont été pour la plûpart ruinez par les guerres civiles, dont nous parlerons dans la ſuite, nous remettrons à la fin de cet Ouvrage à les faire connoître dans l'état, où ils ſont aujourd'hui. La riviere de Meaco ſort du Lac d'Oïtz : deux autres Rivieres, qui ne ſont gueres que des Torrens, & qui entrent dans la Ville du même côté, ont leur ſource dans les montagnes voiſines. Ces trois Rivieres ſe réüniſſent dans le centre de la Ville, où l'on

De J.C. 1562-64

De Syn Mu. 2222-24

voit un Pont de deux cent pas de longueur : de là toutes ces eaux rassemblées coulent à l'Ouest.

Les ruës de Meaco sont étroites, mais régulieres & très-longues, & toutes se coupent à angles droits, les uns allant du Nord au Sud, & les autres de l'Est à l'Ouest. Tout le Nord est occupé par la Cour du Dairy, & le Château, où demeuroit alors le Cubo-Sama, & où il entretient encore aujourd'hui une forte Garnison, est à l'Ouest de ces deux quartiers, qui sont très-vastes ; le premier est environné de murs & de fossez, & il consiste en douze ou treize ruës. Le Château, qui est bâti de pierres de taille, est aussi entouré d'un fossé rempli d'eau, revêtu d'un mur, & précédé d'un premier fossé sec : les maisons de Meaco sont généralement parlant étroites, & n'ont jamais plus de deux étages, y compris le rez-de-chaussée ; elles sont bâties de bois, de chaulx, & d'argile, & les toits en sont couverts de bardeaux. Cette Ville a une grande incommodité, c'est la poussiere, qu'y excite la multitude prodigieuse

de peuple, qui remplit les ruës à toute heure.

De J. C. 1562-64.

Sur la fin du dernier siecle elle avoit encore, suivant le recensement, qui en fut fait alors, cinq cent vingt-neuf mille sept cent vingt-six Habitans, outre les Etrangers, qui y étoient en grand nombre, & la Cour du Dairy, qui forme comme une seconde Ville. Il est hors de doute, qu'avant que les Cubo-Samas eussent transporté leur Cour à Iedo, elle étoit beaucoup plus peuplée. Il est certain aussi qu'elle est encore présentement le grand Magazin des Manufactures du Japon, & le centre de tout le Commerce de l'Empire. On y porte presque toutes les Marchandises, qui viennent des Païs Etrangers, & même des Provinces du Japon; la plûpart des Marchands s'y assemblent, pour acheter les uns & les autres; à peine y voit-on une maison, où il n'y ait quelque chose à vendre. C'est là qu'on rafine le Cuivre, que l'on bat la plus grande partie de la Monnoye, que l'on imprime les Livres, & que l'on fait au métier ces riches Etoffes à fleurs

De Syn Mu. 2222-24.

De J. C 1562-64

De Syn Mu. 2222-24

d'or & d'argent, qui se transportent dans les Pays Etrangers (a) : les meilleures teintures, les ciselures les plus exquises, les Instrumens de Musique de toutes les especes, les Cabinets vernissez, les ouvrages en or & dans les autres métaux, surtout en acier; enfin les lames de la meilleure trempe, & les autres Armes se travaillent à Meaco dans une grande perfection, aussi bien que les bijoux de toutes les sortes. Je reviens au Pere Vilela.

(a) Nous avons remarqué ailleurs, que celles, qui se fabriquent dans les Isles de Fatsisio & de Kamakura, ne sortent point du Pays.

§. IV.

Ferveur des Chrétiens de la Capitale. Nouveaux efforts des Bonzes contre les Missionnaires. Deux Bonzes sont nommez Commissaires pour examiner la Religion Chrétienne. Ils se convertissent.

Les choses étoient si favorablement disposées pour la Religion après les troubles, dont nous avons parlé, que le Pere Vilela s'attendoit à faire dans cette Capitale une abon-

dante recolte : les ſuccès de ſes travaux paſſerent encore de beaucoup ſes eſpérances. Les Mémoires détaillez, que nous en avons dans ſes Lettres, & dans celles des autres Miſſionnaires, qui étoient alors au Japon, ne contiennent rien d'inférieur à ce qu'on lit de plus merveilleux dans les Annales des plus heureux ſiecles de l'Egliſe. Mais ce qui donnoit ſurtout une grande idée de la ſainteté des Chrétiens de Meaco, c'étoit de voir avec quel ſoin ils s'appliquoient à la pratique des vertus, qui devoient leur coûter davantage. Pluſieurs d'entr'eux étoient de la plus haute Nobleſſe, c'eſt-à-dire, naturellement les plus fiers des hommes : d'ailleurs nous avons vû combien la compaſſion envers les pauvres, eſt éloignée de paroître une vertu aux Grands du Japon, puiſqu'ils ſe font même un devoir de Religion de leur dureté envers les miſérables. Cependant c'étoit principalement dans les exercices d'humilité & de charité, que ces Fidéles aimoient à s'employer, & on voyoit ſouvent les plus riches ſe réduire au

De J. C. 1563-64

De Syn Mu. 2223-24

De J. C 1563-64

De Syn Mu. 2223-24

pur néceſſaire, qui n'étoit pas même toujours réglé par la diſcrétion, pour enrichir les Hôpitaux.

L'Homme Apoſtolique continuoit d'avoir beaucoup d'accès auprès de l'Empereur, & ce Prince fit voir dans une occaſion aſſez importante, combien il l'eſtimoit. Ce Religieux fut informé, que Morindono maltraitoit fort les Chrétiens d'Amanguchi; il en porta ſa plainte au Cubo-Sama, qui voulut bien ſe faire l'Interceſſeur de ces Fideles perſécutez auprès de leur Souverain: il lui envoya un Gentilhomme, pour le prier de laiſſer ſes Sujets en liberté de ſuivre la Religion, que prêchoient les Religieux d'Europe. Mais une démarche de cet éclat penſa être funeſte à ces Miſſionnaires, & leur attira un orage, auquel ils n'échapperent, que par un de ces coups du Ciel, qui font ſentir combien Dieu eſt le maître des cœurs. Les Bonzes ne purent voir ſans fremir les ſuites, que devoit naturellement avoir une ſi puiſſante protection; & toujours appuyez de leur grand Prêtre, réſolurent de faire un nouvel effort pour faire

faire chasser les Docteurs Etrangers de Meaco, & s'ils le pouvoient, de tout l'Empire. Ils s'adresserent à DAXANDONO, qui avoit la principale autorité dans la Ville Impériale, où il rendoit la Justice au nom de l'Empereur, & ils mirent tout en œuvre pour l'engager à publier un Edit contre la nouvelle Religion.

De J. C. 1563-64.

De Syn Mu. 2223-24

Daxandono répondit à ceux, qui lui furent députez à ce sujet, que pour faire consentir la Cour à ce qu'ils demandoient, il falloit la bien persuader que la Religion Chrétienne étoit aussi mauvaise, qu'ils le prétendoient; & que tout ce qu'il pouvoit leur accorder, étoit de la faire examiner par des personnes capables d'en juger. Rien n'étoit plus à desirer pour la bonne cause, que cet examen supposé, que les Examinateurs fussent bien choisis; mais ils le furent très-mal. On mit cette affaire entre les mains de deux Bonzes, dont l'un se nommoit XIMAXIDONO, & l'autre CICONDONO. Le premier étoit le Confident & le principal Conseil de Mioxindono, le plus puissant particulier de l'Empire;

De J. C. 1563-64

De Syn Mu. 2223-24

le second avoit été Précepteur du Cubo-Sama, & tous les deux étoient des plus animez contre les Missionnaires. Aussi ce choix persuada tout le monde que c'étoit fait du Christianisme, & il n'y eut pas un seul des amis du Pere Vilela, qui ne fût d'avis, qu'il se retirât au moins pour un tems. Il les crut, & partit avec Laurent pour Sacai. Il n'eut pas lieu de se repentir d'avoir ainsi cédé au tems; son absence ralentit d'abord un peu cette chaleur, avec laquelle on le poussoit. Enfin le Seigneur prit en main sa défense, & le salut vint d'où il y avoit plus à craindre. Voici comment la chose se passa.

Un pauvre Chrétien de la campagne nommé JACQUES étoit allé demander justice à Daxandono contre un Idolâtre, à qui il avoit prêté une somme d'argent, & qui refusoit de la lui rendre. Ximaxidono un des deux Commissaires pour l'examen de la Religion Chrétienne, entra dans le moment, que ce bon homme plaidoit lui-même sa cause, & le reconnoissant pour Chrétien à un Chapelet, qu'il portoit sur

lui : *Tu es donc*, lui dit-il en l'interrompant, *de la Religion des Européens ! oüi graces au Ciel*, répond le Paysan, *j'en suis : & qu'enseigne de bon votre Loi*, reprend le Bonze ! *je ne suis pas assez sçavant pour vous le dire*, replique le Chrétien, *mais je puis bien vous assûrer, qu'elle n'enseigne rien que de bon.* Ximaxidono ne laissa pas de le questionner sur bien des articles, & le Seigneur, qui dénoüe, quand il lui plaît, la langue des enfans, pour en tirer sa gloire, éclaira tellement en cette occasion le Villageois, qu'il parla sur l'existence & les Attributs de Dieu, sur le Culte qu'il exige des hommes, sur l'immortalité de nos ames, & sur nos divins Mysteres, d'une maniere si éloquente, & même en si bons termes, qu'il ravit tous les Assistans en admiration.

De J. C. 1563-64

De Syn Mu. 2223-24

Le Bonze surtout l'écouta fort attentivement ; il fut ensuite quelque tems sans rien dire : puis, comme s'il se fût éveillé d'un profond sommeil : *allez*, dit-il au Chrétien, *faites-moi venir votre Docteur ; si les Disciples*, ajoûta-t-il, *sont si sçavans, que sera-ce du Maître ?* Jacques ne

De J. C. 1563-64

De Syn Mu. 2223-24

perdit pas un moment, & ſans ſonger davantage à l'affaire, pour laquelle il étoit venu à Meaco, il courut à Sacai, où racontant la choſe comme il l'avoit conçûë, il dit au Pere Vilela, que le Bonze Commiſſaire étoit converti, & qu'il le demandoit pour le baptiſer. Le fait étoit trop ſingulier, pour être cru ſur le témoignage d'un homme, qui pouvoit être trompé ; & tous les Chrétiens de Sacai s'accorderent à ſoutenir, qu'il ne ſeroit pas prudent au Pere de s'expoſer ſur cet avis. Il vouloit partir néanmoins, dans la penſée, que ſi c'étoit une feinte pour l'attirer à Meaco, il auroit apparemment le bonheur de donner ſon ſang pour Jeſus-Chriſt. Mais on l'arrêta de force, & tout ce qu'il put obtenir, fut que Laurent iroit voir de quoi il s'agiſſoit,

Laurent partit ſans différer d'un moment, & les Fidéles commencerent à faire des prieres pour l'heureux ſuccès de ſon voyage. On lui avoit recommandé de revenir, dès qu'il ſeroit inſtruit de ce qu'on vouloit ſçavoir ; & on lui avoit ajoû-

té, que s'il étoit plus de quatre jours absent, on le croiroit mort ou prisonnier. Il tarda pourtant un peu plus, & on le pleuroit déja, lorsque son retour combla de joye tous les Fidéles; car non seulement il confirma tout ce qu'avoit dit le Paysan, mais il assûra de plus, que Cicondono avoit été converti par son Collegue, & que tous deux vouloient recevoir le Baptême de la main du Pere Vilela. Il n'y avoit plus à délibérer, & le Pere partit sur l'heure. Ceci se passoit les derniers jours d'Avril, & au commencement de Mai. Le Missionnaire en arrivant dans la Capitale trouva ses deux Prosélytes, qui avoient encore gagné à Jesus-Christ un Grand Seigneur nommé XICAIDONO, parent de Mioxindono, fort estimé pour son érudition, qui passoit pour un des plus beaux Esprits de la Cour, & qui étoit Gouverneur d'une Place forte nommée IMORY, à huit lieuës de Méaco; ils étoient d'ailleurs tous trois si bien instruits, & tellement pénétrez des grandes véritez du salut, que le Pere Vilela ne crut pas devoir différer à les baptiser.

De J. C. 1563-64

De Syn Mu. 2223-24

§. V.

Suite de cette conversion. Toute une illustre Famille reçoit le Baptême. Progrès de la Religion Chrétienne dans le Firando. Actions de charité des Chrétiens. Conduite peu sincere du Roi de Firando. Les Bonzes font empoisonner le Gouverneur de Ximabara. Zele du Prince d'Omura.

De J. C. 1563-64

De Syn Mu. 2223-24

Dès le lendemain Xicaidono, qui fut nommé SANCHE au Baptême, mena Laurent à Imory, & il eut la consolation d'y voir baptiser en peu de tems, jusqu'à soixante & dix personnes de la premiere Noblesse du pays, & cinq cent Habitans. Le zele des deux Bonzes ne fut, ni moins vif, ni moins efficace ; ils composerent ensemble un Traité de la Religion Chrétienne, qui produisit partout des effets merveilleux ; mais le plus grand avantage, que la Religion tira de cet heureux évenement, fut la conversion d'un Seigneur nommé TACAYAMA, grand homme de guerre, d'une probité peu commune, fort instruit des My-

ſteres de toutes les Sectes du Japon, & très-attaché au culte de ſes Dieux. Le Baptême des deux Bonzes ayant fait du bruit, & jetté toute la Cour dans l'étonnement, Tacayama dit un jour, qu'il en étoit d'autant plus ſurpris, qu'il ne croyoit pas fort difficile de réduire le Prédicateur étranger au ſilence ; & pour montrer qu'il ne parloit pas en l'air, comme il eut appris que le Pere Vilela prêchoit dans une Place de Meaco : il l'alla entendre ; & le Sermon fini, il entreprit de réfuter tout ce que le Miſſionnaire avoit avancé. Ce Religieux comprit d'abord, qu'il avoit affaire à un homme d'eſprit, & qui en ſçavoit bien autant que les plus habiles Bonzes ; il répondit néanmoins ſans peine à tout ce qu'il lui objecta, & parla d'une maniere ſi ſenſée & ſi ſolide, que ſon Adverſaire n'eut rien à lui repliquer.

Mais ce qui ſurprit davantage Tacayama, ce fut de voir en un moment non ſeulement ſon eſprit convaincu, mais ſon cœur même changé de telle ſorte, qu'il ne ſe reconnoiſſoit plus. Il comprit alors que

De J. C. 1563-64

De Syn Mu. 2223-24

celui-là seul est Dieu, qui sçait se rendre maître des cœurs, & avec cette franchise, & cette bonne foi, qui est la meilleure marque d'un bon esprit, il confessa ses erreurs & son ignorance. Il ne donna ensuite au Pere Vilela aucun repos, qu'il ne l'eût engagé à le suivre dans ses Terres, où l'Homme Apostolique le baptisa avec sa femme & six de ses enfans. Le Pere fut nommé DARIE, la Mere eut nom MARIE, & l'aîné des Fils fut appellé JUSTE. C'est ce fameux JUSTE UCONDONO, si célebre dans les Relations Portugaises & Espagnoles de ce tems-là, illustre par ses grandes actions, qui lui ont donné une place distinguée parmi les Héros Chrétiens, plus illustre encore par ses vertus, & par ses souffrances pour la cause de Dieu, & qui eût fait l'ornement de sa Patrie, si l'ingratitude de sa Nation, n'eût pas forcé d'aller mourir dans une terre étrangere, un homme, qu'elle eût dû envier à ses voisins, si le Ciel l'eût fait naître parmi eux.

Tacayama avoit deux freres aînez, tous deux d'un grand mérite : le

premier, dont je n'ai pas trouvé le nom, étoit Seigneur de SAVA, & dans une si grande considération auprès de l'Empereur, que ce Prince se reposoit sur lui de tout ce qui regardoit la Police & le bon ordre à Meaco. Le second se nommoit VATADONO, & nous aurons souvent occasion d'en parler dans la suite. De J. C. 1563-64 De Syn Mu. 2223-64

Quelques Mémoires paroissent confondre le Seigneur de Sava avec Daxandono, & le font répondre à un Manifeste des Bonzes de Iesan, contre la Doctrine Chrétienne, où ces Religieux Idolâtres concluoient à abolir cette nouvelle Religion, & à chasser du Japon ceux, qui la prêchoient; ils lui font, dis-je, répondre, qu'il falloit écouter les Docteurs Etrangers, avant que de les condamner, & que si leur Loi se trouvoit véritablement pernicieuse, il ne falloit pas les chasser, mais les punir de mort, comme des Séducteurs du Peuple, les Destructeurs du Culte des Dieux, & les Perturbateurs du repos public. Mais quoique ceci s'accorde assez avec la réponse, que fit Daxandono aux Dé-

De J. C. 1563-64

De Syn Mu. 2223-24

putez des Bonzes & du Xaco, nous verrons bientôt, qu'assurément Daxandono n'étoit pas frere de Vatadono, & ne fut jamais Chrétien.

Les affaires de la Religion alloient aussi toujours de mieux en mieux dans les Royaumes Occidentaux, principalement dans celui de Firando, où quoique le Pere Froez, & Jean Fernandez n'eussent pas la Cour favorable, ils ne pouvoient suffire à instruire, & à baptiser ceux, qui se présentoient. Le Prince Antoine étoit toujours l'ornement & le soûtien de cette Chrétienté naissante, où l'on pratiquoit les Vertus les plus sublimes avec une ferveur, dont les Infidéles mêmes étoient touchez. Les Portugais, qui en étoient souvent les témoins, s'exprimoient sur cela à leur retour aux Indes, & dans leurs Lettres en Europe, en des termes, qui auroient paru exagérez, si tous n'eussent pas tenu le même langage; & il y en eut plus d'un, qui ne pouvant résister à la force des grands exemples de détachement, d'humilité, & de pénitence, qu'ils admiroient dans ces Néophytes, aban-

donnerent généreusement de grands biens, & renoncerent aux espérances les mieux fondées, pour embrasser la Pauvreté Evangélique.

L'union & la charité, qui régnoient parmi ces fervens Chrétiens, n'avoient rien de moins frappant que leurs autres vertus; il n'arrivoit point de disgrace à aucun particulier, qu'aussitôt elle ne fût réparée à frais communs. Le feu prit la nuit de Noël, de l'année 1564. à la Sacristie, dans l'Isle de TACUXIMA; & les flammes portées par un vent très-violent, réduisirent en cendres l'Eglise, la Maison des Missionnaires, & environ quinze autres, avant qu'on eût pû arrêter l'incendie. Il faisoit un froid très-piquant, & les Maisons brûlées appartenoient à de pauvres gens, qui par cette perte, se trouverent dans la plus affreuse indigence, exposez à toute la rigueur de la saison : mais ils n'y furent pas longtems; les plus aisez les recueillerent d'abord, & le bruit de cet accident ne se fut pas plutôt répandu dans l'Isle voisine d'IQUIZEUQUI & à FIRANDO, que

De J. C. 1564.

De Syn Mu. 2224.

les Fideles accoururent de toutes parts au secours de leurs Freres. Les Maisons furent rebâties & meublées avec une diligence incroyable; on pourvut aux autres besoins de ces malheureux avec profusion; ensorte qu'ils se trouverent plus à leur aise après leur disgrace, qu'ils ne l'étoient auparavant; il en arriva autant à Firando peu de jours après, & la charité des Fideles n'y parut pas avec moins d'éclat.

Sur ces entrefaites, le Pere Froez eut avis, que deux Navires Portugais paroissoient à la hauteur de Firando; & peu de tems après, il reçut des assûrances de ceux, qui les commandoient, qu'ils n'entreroient point dans le Port sans son agrément. Le Roi instruit de cette démarche des Capitaines, envoya sur le champ faire des excuses au Pere, de ce qu'il ne l'avoit pas encore rétabli dans l'ancienne demeure des Missionnaires, & lui donna sa parole, qu'il le feroit incessamment. Le Pere sur cette promesse, se hâta un peu trop d'écrire aux Commandans des Navires Portugais, qu'ils

pouvoient moüiller à Firando ; mais s'étant apperçu, que le Roi ne se pressoit point d'exécuter ce qu'il avoit promis ; il prit une Chaloupe, alla au-devant d'un troisiéme Navire nommé la SAINTE CROIX, qui suivoit de près les deux premiers, & persuada sans peine à PIERRE ALMEYDA, qui le montoit, de se tenir au large, jusqu'à ce que ce Prince eût dégagé sa parole. Enfin Taqua-Nombo fit d'assez mauvaise grace, ce qu'on souhaitoit de lui, & Almeyda entra aussitôt dans le Port.

De J. C. 1564.

De Syn Mu 2224.

Le Christianisme étoit aussi-toujours sur un très-bon pied dans le Bungo ; mais il devenoit de jour en jour plus florissant dans le Royaume d'Arima, & dans la Principauté d'Omura. Xengandono venoit de mourir ; le Prince son fils aîné étoit remonté sur le Trône, mieux disposé que jamais à l'égard des Chrétiens, & les Victoires de Sumitanda faisoient taire les Bonzes, & les retenoient dans le devoir. Il y eut alors quelque commencement de persécution à Ximabara, où le nombre

De J. C. 1564.

De Syn Mu. 2224.

des Fideles s'étoit accru de moitié depuis les troubles. Le Prince voulut les contraindre à prendre part à une Cérémonie, qui se pratiquoit tous les ans en son honneur, & où il entroit de la superstition, & ils le refuserent : il les menaça, mais ils répondirent, qu'ils ne craignoient point la mort ; & que quand il voudroit leur procurer l'honneur du Martyre, il les trouveroit à l'Eglise sans armes, & dans l'impatience de répandre leur sang pour une si belle cause. Il leur fit dire, qu'il ne demandoit d'eux, qu'une simple démonstration d'obéïssance, ils furent inébranlables ; & comme il estimoit dans le fonds leur Religion, il cessa de les molester, & ne put même refuser à leur constance les Eloges qu'elle méritoit. Les Bonzes ne firent point paroître la même équité ; mais comme ils n'oserent s'en prendre à la multitude, ils déchargerent leur chagrin sur le Gouverneur LEON, qu'ils regardoient avec justice comme le plus ferme appui, & le Chef de ces braves Chrétiens, & ils le firent empoisonner.

Ce qui soutenoit si fort la Religion dans ces quartiers-là, c'étoit la présence du Pere de Torrez, qui malgré son grand âge, & ses infirmitez, ne se refusoit à rien. Dès qu'il eut appris la mort de Xengandono, il accourut à Cochinotzu, où il ne lui coûta presque rien, pour rendre à cette Chrétienté, si longtems opprimée, tout son premier lustre. Son dessein étoit d'aller ensuite à Omura; mais l'absence du Prince, occupé à poursuivre quelque reste de Conjurez, lui fit remettre ce voyage à un tems plus favorable. D'ailleurs Sumitanda avoit les armes à la main, & les Ennemis des Chrétiens n'osoient remuer. Ce Prince reçut dans le même tems des Lettres de DOM SEBASTIEN, Roi de Portugal, qui le félicitoit sur sa conversion au Christianisme, & sur son zele à procurer le même bonheur à ses Sujets, & qui lui juroit une amitié éternelle. Il fut extrêmement sensible à cette attention d'un si puissant Monarque; mais il n'avoit pas besoin d'aiguillon; & s'il y avoit quelque chose à réfor-

De J. C. 1564.

De Syn Mu. 2224.

De J. C. 1564.

De Syn Mu. 2224.

mer dans sa conduite, c'étoit qu'il se ménageât un peu plus; surtout avec les Bonzes, qui pour être soumis en apparence, n'en étoient p. s moins à craindre, & qui ne lui avoient pas encore porté tous les coups, dont ils étoient capables.

Cependant la Sainte Croix avoit amené au Japon trois nouveaux Ouvriers, à sçavoir les PP. MELCHIOR DE FIGUEREDO, JEAN CABRAL, & BALTHAZAR ACOSTA, ce qui donna moyen au Supérieur Général d'envoyer du secours au Pere Vilela, qui en avoit un pressant besoin; il lui destina le Pere Loüis Froez, qu'il fit remplacer dans le Firando par le Pere Acosta; & il lui joignit Loüis Almeyda, mais celui-ci ne devoit point rester à Méaco. Le Pere Cabral fut envoyé à l'Isle de Tacuxima, & le Pere de Figueredo demeura avec le Supérieur à Cochinotzu. Le sujet du voyage d'Almeyda étoit, que le Pere de Torrez vouloit être instruit par un Témoin oculaire de l'état de la Religion dans la Capitale de l'Empire, & des dispositions qu'a-

voient les Provinces circonvoisines à recevoir l'Evangile ; & personne n'étoit plus propre qu'Almeyda à lui rendre un compte exact de tout ce qu'il lui importoit de sçavoir. De J. C. 1564. De Syn Mu. 2224.

§. VI.

*Le Pere Froez & Loüis Almeyda partent pour Méaco. Ce qui leur arriva à l'Isle d'*HIU. *Le premier court un grand risque à Ozaca. Histoire d'une jeune Demoiselle Chrétienne. Description d'un repas à la Japonnoise.*

Les deux Missionnaires se joignirent à Fucheo, d'où ils partirent ensemble le dernier jour de Décembre 1564. Ils s'embarquerent dans un des Ports du Bungo, sur un petit Navire, excessivement rempli de monde, & ils y essuyerent de très-violentes tempêtes. Il y en eut une surtout, qui fit périr presque sous leurs yeux un Bâtiment, dont les débris qu'ils apperçurent autour de leur Vaisseaux, donnerent beaucoup de frayeur à l'Equipage, & aux Passagers ; mais ce qui inquiétoit le plus ces Reli- De J. C. 1565. De Syn Mu. 2225.

De J. C. 1565. De Syn Mu. 2225.

gieux, c'eſt qu'il n'y avoit avec eux que des Idolâtres, qui nuit & jour offroient des vœux au Soleil, à la Lune, aux Cerfs, & à pluſieurs autres ſortes d'Animaux. Enfin ils aborderent à une Ville, appellée FARA, où ils apprirent, que ſix hommes, & deux femmes s'étoient tout récemment précipitez dans les eaux, en invoquant Amida. Toute la Ville étoit encore en rumeur à ce ſujet; on avoit érigé aux prétendus Martyrs un petit Temple aſſez près du Rivage, & l'on y avoit ajoûté huit Colonnes, une pour chacun de ces Déſeſpérez. Le toit du Temple étoit hériſſé de bâtons, d'où pendoient des eſpeces de banderolles de papier; & toutes les murailles étoient couvertes d'Inſcriptions en Vers, où le mérite d'une Action ſi héroïque, étoit relevé en des termes magnifiques. L'uſage eſt de brûler la Barque, qui a ſervi à porter ces Fanatiques, quand ils ne l'ont pas fait couler à fonds avec eux, & qu'ils ſe ſont jettez de deſſus ſes bords, comme avoient fait ceux-ci. La curioſité porta les Miſ-

sionnaires à examiner de près le Temple; ils s'en approcherent, & ils apperçurent une troupe de vieilles femmes, qui en sortoient: elles avoient toutes une espece de Chapelet à la main, & elles furent extrêmement scandalisées de voir que ces Etrangers ne donnoient aucune marque de respect à un lieu si saint selon elles; d'autres se contenterent de plaindre leur prétendu aveuglement. Au reste, le Temple étoit sans ornement, & les Missionnaires n'y remarquerent rien de fort particulier.

De J. C. 1565.

De Syn Mu. 2225.

De Fara, les Serviteurs de Dieu poursuivirent leur route vers l'Isle d'HIU, où ils arriverent en huit jours. Cette Isle a, dit-on, cent lieuës de circuit: elle n'est marquée sous ce nom dans aucune Carte, que j'aye vûe; mais on ne peut gueres douter, que ce ne soit l'Isle de XICOCO, dont une des Provinces porte le nom du Royaume d'YO, d'autant plus, qu'Almeyda ajoûte, que l'Isle d'Hiu se divise en quatre Provinces, ce qui est vrai de l'Isle de XICOCO. Le Pere Froez & Al-

De J. C. 1565. — De Syn Mu. 2225.

meyda y rencontrerent quelques Chrétiens, qui avoient reçu le Baptême à Méaco, & qui étoient établis dans cette Isle. Un des plus considérables leur rendit visite, & les entretint sur la Religion d'une maniere, qui les satisfit beaucoup. Ces Insulaires étoient fort polis, & parloient très-bien leur Langue; aussi les Missionnaires commencerent-ils là à connoître la différence qu'il y a entre les Japonnois du centre de l'Empire, qui se sentent du voisinage des deux Cours Impériales, & qui ont des Académies fondées pour l'instruction de la jeunesse, & la perfection des Arts & des Sciences, d'avec ceux du Ximo, où ces avantages sont fort rares. Ils séjournerent huit jours dans l'Isle, & ils eurent la consolation d'y baptiser six personnes, puis ils se rembarquerent, & gagnerent en six jours le Port de XIMAQUIMO, qui est à peu près à moitié chemin de Fucheo à Sacai.

On étoit instruit dans cette derniere Ville de leur voyage; & dès qu'ils en furent proches, un hom-

me de qualité nommé SANCHE, celui-là même, qui le premier y avoit appellé le Pere Vilela, leur envoya un Bâtiment plus grand, & plus sûr que celui, où ils étoient avec des rafraîchissemens, dont ils avoient un extrême besoin. Il comptoit bien de les retenir quelque tems chez lui; mais dès le lendemain de leur arrivée, le Pere Froez voulut partir, & Sanche n'ayant pû venir à bout de lui faire changer de résolution, engagea plusieurs Chrétiens à l'accompagner jusqu'au terme de son voyage. Pour Almeyda, qui étoit chargé de visiter tous les endroits, où il y avoit des Chrétiens, il ne put refuser à Sanche de faire quelque séjour à Sacai, après quoi, comme il se disposoit à en partir, il tomba dans une très grande maladie, causée par le froid excessif, qu'il avoit souffert dans sa route.

De J. C. 1565.

De Syn Mu. 2225.

Le Pere Froez au sortir de Sacai, alla coucher à Ozaca, qui n'en est qu'à trois lieuës, & cette nuit-là même, le feu prit à un quartier de cette grande Ville, dont il consuma jusqu'à neuf cent Mai-

De J. C. 1565.

De Syn Mu. 2225.

sons. Ozaca étoit alors au pouvoir d'un Bonze, qui s'en étoit emparé, & y régnoit en Tyran ; & comme avant l'arrivée du Missionnaire, on y avoit été instruit de son voyage, & que les Bonzes avoient eu soin de publier, que les Docteurs Européens ne manquoient presque jamais d'attirer quelque grand malheur après eux. La Maison, où il s'étoit retiré, fut d'abord investie d'une multitude de Peuple, qui le vouloit mettre en pieces ; mais ses Conducteurs & son Hôte, qui étoit Chrétien, le firent heureusement évader. Il eut encore beaucoup à souffrir pendant le reste de son voyage, & il y courut de grands risques. Sans doute, que Dieu, qui le destinoit à de grandes choses, l'y voulut disposer par ces traverses, qu'on a toujours regardées dans les Hommes Apostoliques, comme des assûrances infaillibles de grands succès. Enfin il arriva en bonne santé à Méaco.

Almeyda de son côté, après trois semaines de douleurs très-vives, se trouva si affoibli, qu'il fut obligé

de s'arrêter assez longtems à Sacai, mais son séjour dans cette Ville n'y fut pas inutile à l'Oeuvre de Dieu. Tout infirme qu'il étoit, il prêchoit tous les jours, & le reste du tems, il l'employoit à des Instructions particulieres, dont il retiroit de grands fruits. J'ai dit ailleurs, que son Hôte avoit un Fils & une Fille; qui furent baptisez avec lui. La Fille, qui avoit reçu au Baptême le nom de MONIQUE, étoit alors âgée d'environ quinze ans, & sa ferveur croissoit avec le nombre de ses années. Elle vint un jour trouver le Missionnaire en particulier, suivie d'une Femme, qui avoit été sa Gouvernante, & commença par se jetter à genoux devant une Image de la Mere de Dieu, qu'Almeyda portoit partout avec lui dans ses voyages. Dans cette posture, qu'elle ne voulut point quitter, quelque instance que lui en fît le Missionnaire, elle lui parla ainsi: » Vous » sçavez, mon Pere, que je suis » Chrétienne, la bonté infinie du » Dieu que j'adore, m'a encore fait » une autre grace, il m'a inspiré le

De J. C. 1565.

De Syn Mu. 2225.

De J.C. 1565.

De Syn Mu. 2225.

» desir de n'avoir point d'autre
» Epoux, que lui : je reconnois que
» je suis redevable de cette insigne
» faveur à la protection toute puis-
» sante de la Reine des Vierges, au
» service de laquelle je me suis dé-
» voüée pour le reste de mes jours ;
» & pour tâcher de m'en rendre
» plus digne en imitant sa vie re-
» tirée, son humilité, son mépris
» du monde, & son application
» continuelle à la priere, mon des-
» sein est de me faire couper les
» cheveux, puis de supplier mon
» Pere de me mettre au rang de ses
» Esclaves, & de m'employer aux
» plus vils Ministeres de la Maison.
» Cependant, continua-t-elle, les
» larmes aux yeux, j'apprends avec
» bien de la douleur, qu'on pense
» sérieusement à me faire épouser
» un Frere de ma Mere, lequel,
» non seulement n'est pas Chrétien,
» mais est un des Hommes du Mon-
» de, qui porte plus loin la supers-
» tition, & l'attachement au culte
» des faux Dieux. Vous voyez à
» quel péril je suis exposée ; ce sont
» sans doute mes péchez, qui obli-
» gent

» gent l'Epoux sacré des Vierges à
» me rejetter; mais je ne déſeſpere
» pas encore de le regagner; & je
» vous conjure, par tout le zele,
» que ce grand Dieu vous inſpire,
» pour le ſalut de nos ames, de
» m'aider à vaincre les obſtacles,
» qui s'oppoſent à mon bonheur,
» & d'employer votre crédit auprès
» de ceux, de qui je dépends, pour
» les engager à rompre une alliance,
» dont je me ſens beaucoup plus
» d'horreur, que de la mort même.

L'Homme Apoſtolique loüa fort le généreux deſſein de la jeune Demoiſelle; mais il l'avertit que le genre de vie, qu'elle méditoit, avoit ſes difficultez & ſes écueïls; il les lui expoſa, ſans lui en rien déguiſer, il lui dit que le Mariage étoit un Etat ſanctifié par la grace du Sacrement, & que ſes Parens avoient ſans doute jugé que le deſir de la poſſéder pourroit peut-être changer le cœur de l'Epoux, qu'ils lui deſtinoient; il lui ajoûta, que ſi après s'être bien conſultée, elle ne ſe ſentoit pas toute la force, dont elle auroit beſoin, pour fournir la rude & épineuſe car-

De J. C. 1565.

De Syn Mu. 2225.

riere, où elle vouloit s'engager, elle feroit sagement de n'y point entrer, & de laisser à ceux, qui lui avoient donné le jour, tout le soin de disposer de son sort; mais qu'elle feroit fort bien de ne jamais consentir à l'Alliance, qu'on lui proposoit, surtout, si son Oncle s'obstinoit à demeurer Infidéle. Elle lui repliqua, qu'elle connoissoit toute sa foiblesse, mais qu'elle avoit mis en Dieu sa confiance, & qu'elle espéroit, qu'il lui donneroit la force de triompher d'elle-même, & de tout ce qui pourroit s'opposer à un dessein, qui ne pouvoit venir que de lui; qu'elle en avoit eu une espece d'assûrance dans une épreuve, qu'elle avoit faite d'un jeûne de trois jours, sans rien boire, ni rien manger; que jamais elle ne s'étoit sentie si forte, & que ces jours avoient été pour elle un avant-goût des joyes du Paradis; qu'elle espéroit que celui, qui l'avoit ainsi soutenuë & consolée dans cette occasion, ne l'abandonneroit pas dans l'exécution d'un projet, dont elle avoit tout sujet de croire qu'il étoit l'auteur.

L'Esprit de Dieu étoit trop ſenſible ſur cette vertueuſe Fille, pour laiſſer aucun doute au Miſſionnaire, que Dieu ne l'eût ſuſcitée, pour être une de ces Epouſes choiſies, qu'il prend plaiſir à favoriſer de ſes plus intimes communications. Il lui promit de ne rien omettre pour faire changer de réſolution à ſa famille, & il la renvoya fort ſatisfaite. Le lendemain il alla trouver Sanche, & lui repréſenta que le Mariage, qu'il méditoit pour ſa fille, ne convenoit en aucune maniere, que la Loi de Dieu ne permettoit pas à une Niéce d'épouſer ſon Oncle, hors le cas d'une grande néceſſité, & qu'il n'édifieroit pas les Fidéles, s'il donnoit pour Epoux à ſa fille un Idolâtre entêté, qui pourroit la ſéduire, ou la maltraiter : enfin que Monique avoit une averſion inſurmontable pour cet Etat, & qu'il lui ſembloit que le Seigneur vouloit poſſéder ſon cœur ſans partage.

De J. C. 1565.

De Syn Mu. 2225.

A la premiere de ces raiſons Sanche répondit, que ſi ſa fille n'épouſoit pas celui, ſur lequel il avoit jetté les yeux, elle ne trouveroit pas

De J. C. 1565. De Syn Mu. 2225.

dans toute la Ville un parti, qui lui convînt pour la naissance ; à la seconde il dit, que ce Mariage lui avoit paru le moyen le plus sûr de gagner à Jesus-Christ un des plus déclarez Ennemis du Christianisme ; à la troisiéme, qu'il étoit engagé de maniere à ne pouvoir reculer avec honneur, & sans choquer un homme puissant, qui aimoit éperduëment sa fille. *Pour ce qui est de la quatriéme*, dit-il, *je n'ai rien à repliquer, si elle est aussi réelle, que vous le croyez.* Il protesta qu'il ne vouloit rien faire en cela, non plus qu'en tout le reste, qui pût tant soit peu blesser sa conscience, & qu'après lui avoir représenté la situation, où il se trouvoit, il s'en remettoit absolument à sa décision. En effet, comme il vit qu'Almeyda ne goûtoit point ses raisons, il rompit l'affaire, sans se mettre en peine des suites. Tout le tems que le Missionnaire resta encore à Sacai, il s'appliqua fort à donner à la pieuse Monique des regles de conduite, pour le genre de vie, qu'elle vouloit embrasser ; mais il avoit compris d'abord, qu'elle recevoit des leçons

d'un plus grand Maître que lui, & il ne craint point d'assûrer dans ses Lettres, qu'il ne pouvoit la voir sans être pénétré d'une véritable vénération pour sa vertu, & sans se représenter ces illustres Epouses de Jesus-Christ, que l'Eglise a placées sur les Autels.

De J.C. 1565.

De Syn Mu, 2225.

Le jeune frere de cette sainte fille nommé VINCENT, dont nous avons déja rapporté les premieres ferveurs, n'étoit, ni moins prévenu des bénédictions célestes, ni moins docile à l'Esprit Saint, qui s'étoit emparé de son cœur. Almeyda lui demanda un jour, jusqu'à quel point il aimoit Jesus-Christ son souverain Seigneur & son Maître : *Jusqu'à donner tout mon sang pour lui*, repondit-il : *ô que je serois heureux*, ajoûta-t-il, *si je me voyois hacher en piéces pour son amour ! mon cœur me dit, ce me semble, que Dieu me feroit la grace de lui être fidéle jusqu'au dernier soupir.*

Il y avoit auprès de Sacai un Seigneur ami de Sanche, & fort connu à la Cour de l'Empereur ; Almeyda lui rendit visite, & il paroît même que ce Seigneur l'avoit invité à le

De J. C. 1565. De Syn Mu. 2225.
venir voir : du moins le Missionnaire n'eut-il pas lieu de regreter le tems, qu'il employa à le visiter, ayant eu le bonheur de faire dans sa maison & parmi ses Vassaux, plusieurs Prosélytes de conséquence. Il quitta enfin ce Pays-là, & comme il eut appris que le Pere Vilela étoit à Imory, qui n'est qu'à six lieuës de Sacai, il se disposa à l'y aller trouver. Mais son Hôte, avant que de le laisser partir, voulut lui donner un repas de cérémonie, & j'ai cru, que je ferois plaisir à mes Lecteurs de mettre ici ce qu'il en a rapporté dans ses Lettres. On y verra quelques particularitez assez curieuses touchant les Maisons, les Ameublemens, & le Cérémonial des Japonnois.

De la Chambre de Sanche, Almeyda fut conduit par une porte assez étroite dans une Galerie, au bout de laquelle on lui fit monter un Escalier de Cedre d'une structure admirable ; & si propre, qu'il sembloit, que personne n'y avoit encore marché. Cet escalier menoit à un petit vestibule, d'où, par un

passage aussi étroit que la premiere porte, il entra dans la Salle du Festin. Ces sortes de Salles ne servent jamais à d'autre usage. Tout étoit dans celle-ci d'une propreté, qui enchantoit, & si bien travaillé, qu'on ne peut rien imaginer de plus fini. Tout un côté étoit garni d'Armoiries faites comme les nôtres. Il y avoit à une des extrémitez de la Salle un Foyer isolé, tel à peu près, que ceux, dont j'ai parlé ailleurs, il n'avoit pas plus d'une aulne de circuit. Il étoit construit d'une terre glaise fort noire, mais si luisante, que les plus belles glaces ne le sont pas davantage; on voyoit sur ce Foyer un Trépied d'un très-beau travail, & sur ce Trépied il y avoit une Chaudiere de fer, qui avoit coûté six cens écus d'or à Sanche, lequel comptoit encore de l'avoir eu pour rien. On se mit à table, & Almeyda, sans entrer dans aucun détail, se contente de dire, qu'on y servit de tout ce que le Pays produit; cependant il ajoûte, qu'il n'y avoit pas de quoi y faire d'excès; mais en récompense l'ordre, le silence, la propreté, la mo-

De J. C. 1565.

De Syn Mu. 2225.

De J. C. 1565.

De Syn Mu. 2225.

destie, la gravité, qui régnoient dans ce repas, le charmerent, & il assûre, qu'il faut l'avoir vû pour s'en former une idée, qui soit juste.

A la fin on apporta le Thé suivant la coutume, & le Maître du logis fit étaler devant son Hôte tout ce qui sert à le préparer. Il faut être connoisseur, & connoisseur dans le goût des Japonnois, pour priser ces choses. Almeyda remarqua un Trépied de fer, qui à force d'avoir servi, avoit eu besoin d'être plusieurs fois raccommodé, & n'étoit plus qu'un composé d'un grand nombre de piéces; il ne servoit qu'à soutenir le couvercle de la chaudiere, quand on la découvroit. Sanche prétendoit néanmoins que ce Trépied n'avoit point de prix, ni son pareil dans tout le Japon. Il lui avoit coûté mille écus d'or, & il ne l'auroit pas donné pour beaucoup plus. Tous ces Ustenciles avoient chacun leur enveloppe de soye, & se conservoient dans des étuits précieux. Le Thé, qu'on servit à Almeyda, étoit en poudre: nous en parlerons ailleurs en traitant de ce célebre Arbrisseau.

§. VII.

Honneurs, que Mioxindono fait au Pere Vilela & à Loüis Almeyda. Description de NARA *& de trois Temples fameux.*

De J.C. 1565.

De Syn Mu. 2225.

Almeyda trouva le Pere Vilela à Imory, dont Mioxindono étoit le Maître : ce Seigneur y étoit lui-même, & y avoit une Cour, qui ne le cédoit, qu'à celle de l'Empereur. Plusieurs de ses Courtisans étoient Chrétiens, & ils traitoient le Pere Vilela avec les mêmes respects, qu'on rendoit au Prince même ; jusques là, qu'en public ils ne lui parloient qu'à genoux. Dès qu'Almeyda fut arrivé, ils le menerent à l'audience de Mioxindono. Le Pere Vilela voulut l'y accompagner, & ce Seigneur voyant ces deux Religieux prosternez à ses pieds, se prosterna aussi de son côté. On en fut extrêmement surpris, car ce Seigneur étoit regardé comme le Dieu de l'Empereur, qui ne faisoit rien que par son canal, ce qui le rendoir l'Homme de l'Empire le plus puissant. Il leur fit

D. J. C.

Syn Mu. 2225.

ensuite présenter du Thé, & tout le tems qu'ils resterent à Imory, il les traita avec une distinction, qui ne se ressentoit, ni de sa fortune, ni de son humeur, car il etoit le plus fier des hommes. Les deux Missionnaires prirent enfin congé de lui, & allerent visiter Xicaidono, ce Seigneur Chrétien, qui avoit reçu le Baptême avec les deux Bonzes Commissaires, dont nous avons parlé, il n'y a pas longtems, & qui étoit Gouverneur d'Imory; mais il étoit alors dans l'Isle de CANGA, dont il étoit Seigneur, & où il avoit fait bâtir une fort belle Eglise. Le Pere Viléla y baptisa plusieurs Idolâtres, & Xicaidono, en congédiant les Missionnaires, leur donna une somme considérable pour bâtir une Eglise toute semblable à Sacai. L'Isle de Canga est dans l'embouchure d'une Riviere, qui se décharge dans la Mer assez près de Sacai. Elle a cinq lieuës de circuit, & elle est fort peuplée. Elle fut bientôt toute Chrétienne par les bons soins du Seigneur, & pendant les troubles, dont nous parlerons bientôt, elle servit de re-

traite aux Missionnaires, & à un très-grand nombre de Fidéles, qui ne se trouvoient point en sûreté à Méaco, ni dans le Royaume d'Izumi. De J. C. 1565. De Syn Mu. 2225.

Peu de jours après Almeyda retomba malade, & le Pere Vilela le fit transporter à Méaco, où il ne guérit qu'au bout de deux mois. Dès qu'il put marcher, il reprit la visite, dont il étoit chargé, & il commença par Nara, qui n'est qu'à une journée de Méaco. Daxandono, qui en étoit Seigneur, y avoit un magnifique Château, & plusieurs Gentilshommes, qui s'étoient attachez à sa fortune, y avoient bâti de fort belles Maisons à plusieurs étages, & dans un goût d'Architecture, qui approchoit fort de la nôtre. Les toits en étoient extrémement minces & & d'une propreté achevée. Les Murs de la Ville & les Tours en avoient de semblables, & le Missionnaire assûre, que tout cela faisoit un coup d'œil fort singulier, & qu'il ne se souvenoit pas d'avoir rien vû de si beau. Il remarque encore, que dans le mortier, dont on se servoit en ce Pays-là, ce n'étoit pas du sable,

De J. C. 1565.

De Syn Mu 2225.

qu'on mêloit avec la chaulx, mais une eſpece de papier fort blanc. Les tuiles, dont les toits étoient couverts en quelques endroits, avoient deux doigts d'épaiſſeur, le fonds en étoit d'un très-beau noir, & elles étoient ornées de figures, qui produiſoient une variété charmante. On prétend que les couleurs, qu'on y avoit répanduës, conſervent leur éclat plus de cinquante ans.

Les dedans des plus belles Maiſons étoient boiſez & lambriſſez de Cedre, & les piéces en étoient unies avec tant d'art, qu'on n'en appercevoit pas les jointures, On voyoit partout des bas reliefs de même matiere, qui repréſentoient les plus beaux traits de l'Hiſtoire du Japon, & le tout étoit varié par des compartimens, où l'or & le vernis n'étoient point épargnez. Mais rien n'étoit comparable au travail des Colomnes; elles étoient auſſi de Cedre, & d'une ſeule piéce, quoiqu'extrêmement hautes. Les Bazes & les Chapiteaux étoient de Cuivre doré, & l'on avoit ſculpté ſur les Colomnes des feüillages & des fleurs,

qui faisoient un très-bel effet. Ce qui surprit davantage Almeyda, ce fut un petit Cabinet, qu'on lui fit voir; il avoit quatre brasses & demie en quarré, & il étoit fait d'un bois précieux de couleur de safran, ondé & nuancé avec des couleurs si vives, qu'il ne put se persuader qu'elles fussent naturelles. L'aménité des Jardins répondoit parfaitement à cette magnificence; il ne se pouvoit rien voir de plus délicieux, & l'odorat n'y étoit pas moins charmé que la vûë.

De J. C. 1565.

De Syn Mu. 2225.

Le Missionnaire vit encore dans ce voyage un Temple dédié à Xaca, & nommé CUBUCUI, dont il fut encore plus frappé, que de tout ce que nous venons de dire. Avant que d'y entrer, il lui fallut passer trois grands Portiques soutenus de très-belles Colomnes. On montoit au premier par un escalier de pierre bien travaillé, & la porte en étoit flanquée de deux Statuës Colossales, qui avoient une massuë à la main. Du troisiéme Portique on montoit au Temple par un second escalier, qui ne le cédoit point au premier.

De J. C. 1565. De Syn Mu. 2225.

& deux Lions d'une grandeur énorme en gardoient l'entrée. La Statuë de Xaca étoit au milieu du Temple : ce Dieu étoit assis, & avoit ses deux Fils à ses côtez. Ces trois Figures avoient chacune sept coudées de haut. Tout le pavé étoit de grandes pierres quarrées; les Murailles & les Colomnes, qui régnoient autour du Temple, étoient peintes en rouge, & les Colomnes, qui étoient de Cedre, avoient coûté chacune cinq mille écus d'or. Almeyda ne garantit pourtant point ce fait, mais il dit que cela étoit marqué dans les Archives du Temple. Le Toit, couvert de ces belles tuiles, dont j'ai parlé, avoit quatre brasses de saillie, & l'on ne comprenoit pas ce qui pouvoit soutenir en l'air un si énorme poids. Le Missionnaire ne marque point de quelle matiere étoient les trois Statuës de Xaca & de ses deux Fils.

A côté de ce Temple il y avoit un Réfectoire pour les Bonzes, bâti à peu près dans le même goût. Il avoit quarante brasses de long & douze de large; il étoit joint à un

corps de logis, où il y avoit deux rangées de Cellules de quatre-vingt-dix chacune ; plusieurs autres Appartemens magnifiques, une très-belle Bibliotheque, soutenuë sur vingt-quatre Colomnes d'une brasse & demie de circonférence ; des Bains ; toutes sortes de commoditez ménagées avec art, & surtout une Cuisine, qui se faisoit remarquer par son extrême propreté, & par un ruisseau d'une eau très-pure, qui couloit au milieu. Almeyda y apperçut une Chaudiere de Cuivre de deux doigts d'épais, laquelle servoit à faire boüillir le Thé pour l'usage ordinaire. Il y avoit six cent ans que ce Temple étoit bâti, il avoit en face un Etang de deux cent cinquante pieds de diametre, rempli de Poissons, ausquels il étoit défendu sous de grosses peines de toucher.

De J. C. 1565.

De Syn Mu. 2225.

De-là on conduisit le Missionnaire au Temple de COSANGA, où l'on adoroit une Divinité, à laquelle on ne demandoit que des prospéritez temporelles. Avant que d'y arriver, il lui fallut passer une très-belle Prairie, d'où il entra dans un

De J. C. 1565.

De Syn Mu. 2225.

bois fort épais, au milieu duquel on avoit coupé une Allée d'environ mille pas de long; vers le milieu de cette Allée le terrein s'élevoit un peu, & pour monter plus aisément, on y avoit fait des dégrez de pierre. L'Allée étoit bordée de deux rangées de Pins & de Cedres entremélez, qui faisoient une fort belle symétrie, & dont les têtes se joignoient tellement, que le Soleil n'y pouvoit percer.

Almeyda assûre, qu'il y vit des Cedres, dont le tronc, d'une rondeur parfaite, avoit cinq brasses de circuit. Un petit ruisseau couloit le long de cette Avenuë, & achevoit d'en faire un lieu délicieux. En approchant du Temple, on appercevoit deux rangées de Pilastres de pierres quarrées, sur lesquels étoient posées des Lanternes d'un bois noir, avec leurs bazes, le tout enrichi d'ornemens de Cuivre doré d'un grand travail. Chacune de ces Lanternes étoit surmontée d'un Chapiteau de pierre en forme de cone, qui la couvroit assez, pour la défendre de la pluye & des vents. Ces premieres

Lanternes étoient suivies d'autres de Métal doré, d'une magnificence extraordinaire; on en comptoit en tout cinquante, elles étoient allumées toutes les nuits, & les noms de ceux, qui les avoient fondées, étoient écrits en Lettres d'or sur les Pilastres, qui les soutenoient.

De J. C. 1565.

De Syn Mu. 2225.

On découvroit ensuite un somptueux Monastere de Filles, qui s'étoient consacrées au service du Temple; ce qu'elles ne pouvoient faire, qu'à l'âge de quarante-cinq ans. Leur habillement étoit fort propre; & elles avoient un très grand soin d'avoir de quoi désaltérer les Pélerins, dont le concours est toujours fort grand en ce lieu-là. Quand on avoit passé ce Monastere, on entroit dans un très beau Portique, lequel se terminoit au Temple, où les seuls Prêtres avoient droit d'entrer. Almeyda y en apperçut quelques-uns, qui étoient assis; ils avoient de longues Robes de Soye, & sur la tête des chapeaux d'une palme de haut. Les Pélerins jettoient dans le Portique ce qu'ils vouloient donner à ces Prêtres. Le Missionnaire n'a pas voulu hazarder

De J. C. 1565.

De Syn Mu. 2225.

la description de ce Temple, où il ne put entrer, n'osant le faire sur les Mémoires qu'on lui en donna. Il en vit au même endroit plusieurs autres, & partout il remarqua une somptuosité, un goût, une délicatesse de travail, qu'il ne pouvoit se lasser d'admirer. Mais il s'est surtout appliqué à bien décrire le DAÏBUT (a); on sera peut-être bien aise de sçavoir en quel état il étoit alors, avant que de voir comme il est aujourd'hui.

Le Frontispice avoit trois portes, dont celle du milieu étoit la principale; il y en avoit deux autres collatérales, & toutes étoient d'une hauteur prodigieuse. Le Temple étoit au milieu d'un Portique, dont tous les côtez avoient soixante brasses de long. Le Temple n'en avoit que quarante de long, & trente de large. Les dégrez pour y monter, & tout le pavé étoient de grandes pierres quarrées. En entrant par la grande Porte, on voyoit d'abord en face deux Figures Colossales, & deux autres aux deux côtez, qui avoient un

(a) Ou DAIBODS.

air extrêmement farouche ; elles avoient soixante & dix pieds de haut. L'une avoit nom TAMONDEA, & l'autre BESAMONDEZ. Le Peuple disoit, qu'ils présidoient chacun à un Ciel, & ils avoient aussi chacun un Démon sous les pieds. Au milieu du Temple on voyoit le Dieu XACA entre ses deux Fils CANON & XIXI ; Canon est pourtant regardé ordinairement comme le fils d'Amida ; la Statuë de Xaca étoit de Cuivre : elle étoit assise sur une rose, & le tout avoit quatorze aulnes de large ; les deux autres n'en avoient que neuf ; ces deux dernieres étoient de bois, mais si bien dorées, & elles avoient à la tête des rayons d'un si grand éclat, qu'on n'en pouvoit soutenir la vûë. Derriere étoient deux autres Statuës, semblables aux deux collatérales, dont j'ai parlé. Leurs noms étoient HOMOCONDIS & ZOIALIS. Ces Dieux ont aussi leurs Cieux, où ils président. Une espece de Tribune régnoit tout le long de chaque côté du Temple ; on y entroit par quatre Portes, & chaque Tribune étoit divisée en deux Chambres dont les

De J. C. 1565.

De Syn Mu. 2225.

De J. C. 1565.

De Syn Mur. 2225.

murailles avoient deux brasses de haut : une Chambre toute sembla-ble à celles-ci, étoit dans le Temple même, & on y voyoit une Chaire magnifique. Une petite Galerie bien travaillée, large de vingt-sept pouces, environnoit ces Tribunes. Le Lambris du Temple étoit soutenu de quatre-vingt-dix-huit Colomnes d'une hauteur prodigieuse ; parfaitement rondes, de trois brasses & demie de circonférence, & toutes de Cedre ; il n'y avoit alors, que soixante & dix ans, que ce Temple avoit été achevé pour la premiere fois, & l'on avoit été vingt ans à le bâtir ; trente ans aprés il fut brûlé & rebâti, mais avec moins de magnificence, ce qui paroissoit surtout à quelques Bazes des anciennes Colomnes, qui étoient encore sur pied, & par où l'on jugeoit que ces Colomnes surpassoient beaucoup en grandeur celles, que vit Almeyda. Une Tour de bois solidement bâtie joignoit presque le Temple, elle étoit soutenuë sur trente piliers, & elle portoit une Cloche, qui ayant été mesurée par un Chrétien en pré-

sence du Missionnaire, fut trouvée avoir deux brasses de diametre à son ouverture, six brasses de circonférence, & trois & demie de haut; son épaisseur étoit de treize pouces & demi : elle rendoit un son très-agréable, & qu'on entendoit de fort loin. Les Cerfs & les Pigeons sont consacrez au Dieu Xaca, qu'on adore dans ce Temple; & à deux Milles aux environs de la Ville de Nara, il n'étoit pas permis de leur faire le moindre mal, aussi y étoient-ils très-familiers, & en très-grande quantité.

De J. C. 1565.

De Syn Mu 2225.

§. VIII.

Almeyda va à TOKI *& à* SAVA. *Zele du Seigneur de Sava. Almeyda est visité à Sacai par Mioxindono. Conversion du Roi de* TAMBA. *Les Missionnaires sont admis à l'Audience publique de l'Empereur & de l'Impératrice Mere. Description de deux Temples. Magnificence des environs de Méaco. Sermon d'un Bonze.*

De Nara l'Homme Apostolique se rendit à TOKI, petite Ville, qui n'en est éloignée que de cinq lieuës,

De J. C. 1565.

De Syn Mu. 2225.

& où il y avoit plusieurs Chrétiens, quoiqu'aucun Missionnaire n'y eût jamais paru. Almeyda les trouva parfaitement instruits, & remplis de ferveur & de zele. De Toki il alla à SAVA, Place forte, située sur une Montagne assez haute à six lieuës de Toki, & à vingt lieuës de Méaco du côté de l'Orient. Le Seigneur de Sava avoit suivi de près l'exemple de Tacayama son Frere ; il y avoit près d'un an qu'il étoit baptisé, & il avoit reçu au Baptême le nom de FRANÇOIS. Almeyda dit qu'il n'avoit point vû de Japonnois d'une plus grande taille ; il avoit l'air aimable, & il étoit grand homme de guerre. Une bonne partie de ses Vassaux étoient déja Chrétiens, quoique le Pere Vilela ne lui eût encore rendu qu'une assez courte visite ; mais ce Seigneur étoit lui-même l'Apôtre de sa Place. Almeyda, qui trouva le secret de l'entendre parler de la Religion à ses Domestiques, sans être apperçu, assûre qu'il leur dit les choses du monde les plus touchantes, & finit son discours en leur déclarant, que désormais il ne pourroit plus se

fier à quiconque n'adoreroit pas le vrai Dieu, qui est celui des Chrétiens, & qu'il ne mettoit pas même au nombre des hommes ceux, qui fléchissoient le genoüil devant les Idoles du Japon.

De J. C. 1565.
De Syn Mu. 2225.

La présence du Missionnaire n'étoit pas fort nécessaire dans un lieu, dont le Seigneur étoit lui-même si zélé Prédicateur de l'Evangile ; Almeyda le quitta donc, quoiqu'avec bien du regret, & reprit la route de Sacai, où il devoit s'embarquer pour retourner dans le Ximo. Il apprit en arrivant dans cette Ville, que la vertueuse Monique venoit encore de refuser un Parti très-avantageux, qui s'étoit présenté pour elle à Méaco, & qu'elle étoit résoluë, plus que jamais, à servir le Seigneur dans la retraite & dans la pénitence. Cependant on fut surpris à Sacai d'y voir arriver Mioxindono avec une très-grande suite de Gentilhommes, uniquement pour y rendre visite au Missionnaire, dont il avoit appris le retour, & le départ prochain pour les Royaumes Occidentaux ; & il faut avoüer qu'une bonne partie des

De J. C. 1565.

De Syn Mu. 2225.

progrès, que faisoit la Foi dans les Provinces, qui environnent la Capitale, & dans la Capitale même, étoit en partie le fruit de la protection de ce Favori, qui peu de tems auparavant avoit été déclaré Roi d'IMORY & de CAVAXI. Ce Prince avoit un Sécretaire Chrétien, dont la fidélité, & le désintéressement avoient contribué, plus que toute autre chose, à lui donner une grande idée du Christianisme.

Daxandono étoit aussi alors dans un grand crédit auprès du Cubo-Sama, & depuis la conversion des deux Bonzes, à qui il avoit donné commission d'examiner la Religion Chrétienne, il s'étoit déclaré le Protecteur des Missionnaires. C'étoit la disposition, où le Pere Froez, qui s'étoit rendu à Méaco le dernier jour de l'année 1565, y avoit trouvé les esprits par rapport au Christianisme. Naytadono Roi de TAMBA, jeune Prince fort considéré à la Cour Impériale, venoit de recevoir le Baptême, & bien des Personnes du premier rang paroissoient ébranlées par un si grand exemple. Tant d'illustres

tres converſions produiſirent l'effet, qu'elles devoient naturellement produire; & malgré le ſecours, qui venoit d'arriver au Pere Vilela, il ſe trouvoit tous les jours accablé par le travail, ſurtout après que le Pere Froez & lui eurent été admis publiquement à l'Audience de l'Empereur avec tous les Grands de l'Empire, qui ſuivant la coutume, venoient rendre leurs hommages à ce Prince au commencement de l'année (*a*).

De J. C. 1565.

De Syn Mu. 2225.

C'eſt une cérémonie, qui avoit quelque choſe de bien auguſte de la maniere, dont elle ſe pratiquoit alors. L'Empereur aſſis à la maniere des Orientaux ſur une eſtrade élevée & fort ſpacieuſe, dans une Salle où l'or brilloit de toutes parts, vôïoit devant lui d'un coup d'œil proſternez contre terre tous ſes grands Vaſſaux, Rois, Princes, & grands Officiers de la Couronne; les uns plus près de ſa Perſonne, les autres plus éloignez, chacun ſelon ſon rang, &

(*a*) Il faut ſe ſouvenir que l'année Japonnoiſe commence vers le cinq ou le ſix de Février.

De J. C. 1565.

De Syn Mu. 2225.

tous un présent à la main ; car c'est un crime au Japon, que de paroître les mains vuides devant son Supérieur. Un petit geste du Souverain, une inclination de tête, baisser, en regardant quelqu'un, l'Eventail, que selon la coutume du Pays il tenoit à la main, tout cela étoit estimé une grande faveur. Le Monarque ne laissoit pas après l'Audience de s'entretenir assez familierement avec ceux, qu'il admettoit à sa confidence. Les deux Missionnaires furent cette fois-ci de ce nombre, & l'on vit avec une surprise extrême deux pauvres Religieux fort simplement vêtus, honorez de la conversation de ce Prince aux yeux d'un très-grand nombre de Seigneurs, & des Premiers de la Cour, sur qui il daignoit à peine jetter quelques regards. On apporta ensuite le Thé, & l'Empereur en fit présenter aux deux Peres.

La Mere du Cubo-Sama, qui voulut bien aussi recevoir leur visite, non seulement leur fit les mêmes honneurs, mais elle leur donna de sa propre main certains Fruits, qu'on

appelle ZACANAS, & qui se salent, comme on fait en Europe les Olives. Le Pere Froez dit dans ses Lettres qu'il trouva cette Princesse au milieu d'un cercle de Dames, assise vis-à-vis d'un Oratoire très-propre, consacré à AMIDA, qui y étoit représenté sous la figure d'un Enfant, le Diadême en tête, & couronné de rayons; qu'il régnoit dans tout cet Appartement une modestie, un silence, & un air de piété, qui le charmerent, & qu'il eut bien du regret que cette Cour, où l'on vivoit d'ailleurs dans une grande innocence, ne fût pas Chrétienne.

De J.-C. 1565.

Je Syn Mu. 2225.

Ce jour fut le plus beau, qui eût encore luî sur l'Eglise du Japon, & aucun nuage n'empêchoit d'espérer que cette sérénité ne fût durable : tout concouroit même à faire juger que le Christianisme alloit dominer dans la Capitale de l'Empire, & jusques dans le Palais de l'Empereur; mais de si belles apparences s'évanoüirent en un instant, & la Chrétienté de Méaco sauvée de tant de dangers, établie sur des fondemens si solides, & cultivée avec tant

De J. C. 1565.

De Syn Mu. 2225.

de soins, étoit presque à la veille de se voir ensévelie sous les ruines de l'Etat par une des plus étranges Révolutions, qui se lisent dans l'Histoire; mais avant que de raconter les causes & les circonstances d'un Evénement si triste, il est bon de faire connoître en quelle situation les affaires de la Religion se trouvoient alors dans les Provinces voisines de Méaco.

Pour satisfaire tous ceux, qui dans cette Capitale vouloient traiter avec les Missionnaires, il auroit fallu y envoyer tous les Religieux, qui étoient alors au Japon; cependant on les invitoit de toutes les Villes des environs, & même de plusieurs Royaumes assez éloignez. Le véritable zele ne se refuse à rien, & entreprend souvent jusqu'à ce qui paroît impossible, suivant toutes les lumieres de la prudence humaine. Depuis quelque tems le Pere Vilela avoit eu la précaution de bien instruire des Mysteres de notre sainte Religion de jeunes gens de bon esprit, & de les exercer à la dispute contre les Bonzes, en leur assignant à cha-

cun une Secte particuliere, dont ils étudioient le foible, & qu'ils combattoient ensuite avec un fort grand succès. Pour eux, ils étoient presque toujours en course, & comme les occupations de leur Ministere ne les empêchoient pas d'observer tout ce qu'ils rencontroient sur leur passage, qui paroissoit mériter quelque attention; j'ai crû qu'on ne me sçauroit pas mauvais gré de rappeller dans l'occasion, ce que je trouverois dans leurs Mémoires de plus capable de satisfaire la curiosité de mes Lecteurs.

De J. C. 1565.

De Syn Mu. 2225.

A quatre lieuës de Méaco le Pere Froez visita un Temple bâti par d'anciens Dairys en l'honneur d'Amida, & souvent renouvellé par leurs Successeurs. Il avoit alors environ sept cent quarante brasses de long; les portes en étoient d'une hauteur prodigieuse, & presque à l'entrée on appercevoit une Statuë d'Amida, vêtu comme le sont les Brachmanes aux Indes: il étoit assis, avoit la tête rase, aussi bien que la barbe, & les oreilles percées: quantité de petites clochettes lui

De J. C. 1565.

De Syn Mu. 2225.

pendoient sur la tête, & tout autour de lui il y avoit trente figures de Soldats armez de dards : d'autres représentoient des Ethiopiens en posture de Danseurs, des Vieilles, qui paroissoient de vrayes Sorcieres, & des Démons.

Les Vents & le Tonnerre avoient aussi leur représentation, & celle du Tonnerre surtout avoit quelque chose d'épouvantable : les deux côtez du Temple s'élevoient en Amphithéâtre, & l'on y montoit par un dégré de sept marches, qui régnoit dans toute la longueur de l'Edifice. Sur ces dégrez étoient rangées en bel ordre mille Statuës, cinq cent de chaque côté, toutes jettées au moule, & représentant le Dieu Canon fils d'Amida. Ce Dieu avoit le visage fort beau, & trente bras fort petits, à la réserve de quatre, qui étoient proportionnez au reste du Corps, & dont deux étoient posez sur les reins, & les deux autres portoient des javelots. Il avoit sur la poitrine sept faces d'homme toutes couronnées & environnées de raïons. Les Statuës, les clochettes, & les chaî-

nes, qui les soutenoient, étoient d'or fin parfaitement bien travaillées. Tout ce Temple jettoit un éclat, que la vûë avoit de la peine à supporter. De J. C. 1565. De Syn Mu. 2225.

A deux milles de-là s'éléve une petite Colline, au pied de laquelle on voyoit plusieurs Monasteres bâtis dans la plus agréable situation du monde, & plusieurs Temples, qui avoient chacun un goût particulier d'Architecture, & tous quelque chose de somptueux. Les Démons étoient adorez dans quelques-uns sous des figures encore plus horribles & plus hideuses, que celles, que nous leur donnons. Un de ces Temples attira surtout les regards du Pere Froez: il étoit dédié au LÉZARD, qui est reconnu au Japon pour le Dieu des Sciences. C'est là que les jeunes Etudians vont prendre leurs Grades, & l'on y voit sur une Estrade élevée de trois marches, la Chaire du Docteur, qui est chargé d'examiner les Candidats, avec un Siége bas, où ceux-ci sont assis pendant leur Examen. Une figure énorme de Lézard, dont la queuë repliée en rond faisoit plusieurs tours, occupoit presque

De J. C. 1565.

De Syn Mu. 2225.

tout le Plat-fonds ; & la raison, pour laquelle on l'avoit placée en cet endroit, c'est afin que les Etudians s'accoutument, en invoquant la Divinité, à lever les yeux vers le Ciel.

La Maison de campagne de l'Empereur, ses Jardins, la beauté de Méaco & de ses environs, la richesse de son Commerce, la magnificence des Temples & des Palais au dedans & au dehors, tout cela étoit alors au-dessus de ce qu'on peut imaginer. Les choses ont bien changé depuis, non seulement parce que ce Pays a presque toujours été le Théâtre des guerres civiles, mais encore parce que les Empereurs ont transporté ailleurs leur Cour. Ce qu'il y avoit de plus frappant alors, étoit le nombre & la somptuosité des Monasteres. Dans un Bois assez proche de la Ville le Pere Froez en compta jusqu'à cinquante, qu'on lui assûra avoir été bâtis pour des Fils de Rois & d'Empereurs, quand ils se faisoient Bonzes : en parlant d'un de ces Monasteres, voici ce qu'il en dit. » J'entrai par une porte luisante » comme le verre, tant le vernis en

» étoit beau, dans une cour vaste » & spacieuse, & pavée de pierres » fort noires. Tout à l'entour régnoit » une Galerie, dont il sembloit que » les murailles fussent de cristal. De-» là je passai dans un Jardin, qui » me parut comme enchanté; tout » y étoit extraordinaire, il y avoit » d'espace en espace de petits tertres » tous plantez de jeunes arbres, & » l'on alloit de l'un à l'autre par de » petits Ponts fort propres. Les Al-» lées du Jardin étoient d'un gros » sable luisant, & de cailloux noirs » comme du geai; on y voyoit des » Fleurs de tant de sortes, qu'il s'en » trouvoit tous les jours de l'année » de fort belles, & en grand nom-» bre; ainsi il régnoit dans ces beaux » lieux un Printems perpetuel.

De J.-C. 1565.

De Syn Mu. 2225.

Le Missionnaire vit dans le même Bois un Temple dédié au Roi des Démons. Sa Statuë, qui étoit effroyable, & qui tenoit un Sceptre en main, etoit escortée de deux autres, qui ne lui cédoient point en laideur. Celui qui étoit à gauche, sembloit écrire les péchez des hommes, & l'autre, lire ce qui étoit écrit; autour

De J. C. 1565.

De Syn Mu. 2225.

du Temple étoient représentez les différens tourmens, que souffrent les Méchans dans l'Enfer. Mais comme les Bonzes ont persuadé ces Peuples qu'on peut se racheter de ces peines par des offrandes au Souverain des Enfers, il y avoit peu de Temples plus fréquentez, que l'étoit celui-ci, & où l'on apportoit plus d'argent. On montra aussi au Missionnaire dans un autre Temple une Machine de bois faite en maniere de Tour, avec un artifice admirable, & peinte des plus belles couleurs. Elle contenoit tous les Livres qu'a composé Xaca. Nous avons déja observé, que le nombre en est prodigieux, & il n'est pas possible de croire, qu'un seul Homme ait pû les écrire tous, eût-il vécu plusieurs siécles.

Le Missionnaire avoit fort envie d'entendre prêcher un Bonze; mais ceux qui l'accompagnoient lui dirent d'abord, que la chose n'étoit presque pas possible, & que si le Prédicateur s'appercevoit qu'un Docteur Européen fût dans son Auditoire, il descendroit sur le champ de Chaire. On trouva pourtant moyen à la

fin de le placer dans un endroit, où il ne pouvoit pas être vû, & voici ce qu'il nous apprend de cette action dans une de ses Lettres.

De J. C. 1565.

De Syn Mu. 2225.

L'Auditoire étoit composé au moins de cinq mille personnes, & ce qui attire une si grande foule de monde à ces Discours, ce n'est pas précisément la réputation de l'Orateur, mais la persuasion, où sont ces Peuples, qu'en y assistant, ils obtiennent la rémission de leurs péchez. Aussi quelque prodigieux que soit partout le nombre des Temples, on prêche dans la plûpart, & tous sont remplis à chaque fois qu'on y prêche : il y en a, où le même Bonze prêche cent jours de suite. Une heure avant que le Sermon commençât, toute l'Assemblée se mit à genoux au son d'une petite Cloche, & demeura tout le tems en cette posture, un Chapelet à la main, & les bras élevez vers le Ciel, répétant sans cesse d'un ton harmonieux, *Amida, sauvez-nous.* Les Bonzes Budsoïstes ont tellement mis dans la téte à ceux, qui ont embrassé leur Religion, que pour être heureux

De J. C. 1565.

De Syn Mu. 2225.

dans l'autre vie, il suffit d'invoquer sincérement & de cœur le Dieu Amida, que ces bonnes gens ont sans cesse à la bouche ces paroles, *Amida, sauvez-nous*, & que c'est toujours au nom d'Amida, que les Pauvres demandent l'aumône.

L'heure de la Prierè étant écoulée, on sonna une plus grosse Cloche, que la premiere, & il se fit un profond silence. » Alors, dit le Pe- » re Froez, je vis paroître un bel » Homme revêtu d'une robe de soye » traînante, de couleur de pourpre, » doublée de blanc; il s'assit sur un » Siége fort élevé, & tellement pla- » cé, que tout le monde le pouvoit » aisément voir. Il avoit devant lui » une table, & sur cette table un » Livre ouvert (c'étoit le Foquekio » de Xaca) il en lut quelques lignes » d'un ton grave & d'un air d'autori- » té, le referma, & commença son dis- » cours. » Le Missionnaire ajoûte, qu'il parla avec une grace, une force, une noblesse de pensées, des termes si propres & si choisis, que depuis ce tems-là il ne fut plus étonné, ni des mouvemens, que ces Sermons

excitent dans l'ame de ce Peuple, ni de la vénération & du crédit, où sont de pareils Prédicateurs. De J. C. 1565.

Le Pere Froez étant de retour à Méaco, le Pere Vilela en partit à son tour, pour se rendre dans le Royaume de MINO, où il avoit conçû de grandes espérances d'introduire le Christianisme, mais il n'étoit pas encore bien loin, lorsqu'il fut rappellé à la Capitale, où l'on jugeoit sa présence nécessaire, parce qu'on y commençoit à sentir les premieres secousses des Mouvemens, qui ébranlerent bientôt l'Empire jusques dans ses fondemens, & dont il faut maintenant que je parle. De Syn Mu. 2225.



§. IX.

Mioxindono conspire contre l'Empereur. Il engage Daxandono dans sa Révolte. Fausse démarche du Cubo-Sama. Il est assiégé dans son Palais, où les Rébelles mettent le feu. Il sort le sabre à la main, & il est tué en combattant. Belle action d'un de ses Pages. Sa Mere, sa Femme, un de ses Freres sont mis à mort. Un autre de ses Freres est épargné. Autre faute des Conjurez.

De J. C. 1565.

De Syn Mu. 2225.

Mioxindono Roi d'Imory & de Cavaxi, étoit parvenu au plus haut point de gloire & de grandeur, où un Sujet puisse jamais espérer de monter par la faveur de son Souverain. Son mérite, sa réputation, plusieurs Victoires, qu'il venoit de remporter sur ses propres Ennemis, après avoir plus d'une fois dompté ceux de son Maître, le faisoient regarder de l'Empereur comme l'ornement de sa Cour, & le soûtien de son Trône. Mais tant de grandeurs n'avoient pû encore satisfaire son ambition, & il portoit ses vuës beau-

coup plus haut. L'Empereur l'avoit approché de trop près du Trône Impérial, pour ne pas l'exposer à la tentation d'y aspirer; & quand l'ingrat crut, qu'il ne lui coûteroit plus qu'un parricide pour y monter, toute sa vertu s'évanoüit; il se détermina sans peine à un crime, dont il se flattoit que le succès feroit une vertu.

De J. C. 1565.

De Syn-Mu. 2225.

Cette résolution prise, il n'eut pas besoin de beaucoup de tems pour exécuter son déteſtable dessein, parce qu'il avoit à sa disposition toutes les Troupes, accoutumées à n'obéïr qu'à lui, & à vaincre quand elles l'avoient à leur tête; mais il falloit écarter sous différens prétextes tous ceux, qu'il déſespéroit d'engager dans son Parti, & il y réussit. Il fut un peu plus embarassé au sujet de Daxandono, que sa Charge retenoit nécessairement à Méaco, & qui n'ayant gueres moins de crédit à la Cour que lui, n'étoit pas homme à entrer dans son projet en qualité de subalterne, & le feroit infailliblement échoüer, s'il n'y entroit pas. Le parti qu'il prit, fut donc de lui offrir de partager avec lui l'Em-

De J. C. 1565.

De Syn-Mû. 2225.

pire, & à ce prix il le gagna sans peine. Assûré de ce côté-là, il assembla un grand nombre d'Officiers & de Soldats, qu'il distribua en divers quartiers autour de Méaco, il leur donna ses ordres pour se joindre au premier signal, & il avertit tous ceux, qui lui étoient attachez dans la Ville, de se tenir prêts pour agir de leur côté, quand il seroit tems.

Il étoit difficile que tant de mesures fussent prises avec un grand secret, & il falloit au moins les couvrir de quelque prétexte. Le Roi d'Imory fit courir le bruit, qu'il ne faisoit tous ces préparatifs, que pour une Fête, qu'il vouloit donner à l'Empereur. En effet quelques jours après il entra dans la Capitale avec un nombreux cortége, alla droit au Palais, fit en cérémonie au Cubo-Sama ses remercimens pour quelque nouvelle faveur, qu'il en avoit reçûë, & le supplia de lui faire l'honneur de se trouver à un souper, qu'il lui avoit fait préparer dans une Maison de campagne assez près de la Ville. Un tel remerciment & une telle invitation donnerent à penser à

l'Empereur; plus il y pensa, & moins il lui parut dans l'ordre, qu'un Sujet vînt le remercier en faisant une si grande montre de sa Puissance, & lui donnât un repas à la tête d'une Armée. Quelques avis secrets qu'il reçut en même tems, changerent ses soupçons en une juste défiance : il crut que le plus sûr étoit de sortir de Méaco, & dès la nuit suivante il partit accompagné de quelques Seigneurs, sans rien dire de son dessein, non pas même à ceux, à qui il confioit ainsi sa Personne. Ce ne fut, qu'après avoir fait une demie lieuë, qu'il leur découvrit la cause de sa sortie, mais ils lui représenterent si vivement la honte d'une fuite si précipitée, & l'affection, que tous ses Sujets lui portoient, qu'ils l'obligerent à retourner sur ses pas, & à rentrer dans son Palais.

On n'a pas sçu, si ces Courtisans, en donnant ce Conseil à l'Empereur, n'avoient pas agi de concert avec les Conjurez; mais il est certain que Mioxindono fut instruit dès la pointe du jour de tout ce qui s'étoit pas-

De J. C. 1565. De Syn Mu. 2225.

sé. Alors jugeant bien que le succès de son Entreprise dépendoit de la diligence, il donna avis à Daxandono de ce qu'il venoit d'apprendre, & tous deux sans différer d'un moment, s'approcherent de la Ville avec toutes leurs Troupes, & en allerent placer eux-mêmes l'Elite à toutes les Avenuës du Palais. Cela ne se put faire, sans que le bruit en vînt aux oreilles de l'Empereur, qui envoya son Beau-Pere s'informer, de quoi il s'agissoit. Dès que ce Seigneur parut sur le Pont, les deux Chefs de la Révolte s'approcherent, lui mirent en main un Billet, & lui dirent avec assez de hauteur, qu'il le portât à son Gendre. Il l'ouvrit, & voyant qu'on y demandoit sa tête, & celle de l'Impératrice sa Fille, il fit aux deux Traîtres les reproches les plus sanglans, mit le Billet en piéces, entra chez l'Empereur; & pour lui faire comprendre que tout étoit désespéré, il se fendit le ventre, & tomba mort à ses pieds.

Le Fils de ce Seigneur courut sur le champ à la tête de quelques Braves, pour venger sa mort; mais ils

ne furent pas suivis, de sorte qu'il fut aisé aux Ennemis de les envelopper, & de les tailler en piéces. Au reste il y a tout lieu de croire, que le grand crédit de cette Famille, & peut-être aussi l'abus, qu'elle en faisoit, avoient causé dans cette Cour des haines & des Factions, qui furent en partie l'occasion, ou du moins le prétexte de cette Révolte. Quoiqu'il en soit, tandis qu'on délibéroit dans le Palais sur le parti, qu'il y avoit à prendre dans une si grande extrémité, les Rébelles y mirent le feu, & il fallut songer à se sauver. L'Empereur à la tête de deux cent de ses Gardes, & de quelques Seigneurs & Gentilshommes en petit nombre, qui se rangerent autour de sa Personne, entreprit de s'ouvrir un passage au travers des Ennemis, & d'abord il renversa tout ce qui se rencontra devant lui; mais il trouva bientôt une résistance, qu'il n'étoit pas en état de vaincre, & après avoir longtems combattu en Héros, il se vit seul au milieu des Corps morts de ses fidéles Serviteurs, qui lui en avoient fait un rem-

De J. C. 1565.

De Syn Mu. 2225.

De J. C. 1565.

De Syn Mu. 2225.

part en mourant, & ayant en tête une Armée, qui croissoit à chaque instant.

Il combattoit pourtant encore, & personne n'osoit l'approcher, lorsqu'il reçut un coup de demie pique dans le ventre; il fut ensuite blessé d'une Fléche à la tête, puis de deux coups de Sabre, qui lui couperent le visage. Enfin nageant dans son sang; & ne pouvant plus se soutenir, il se fendit le ventre, tomba sur les Corps de ses fidéles Serviteurs, & expira dans l'instant. Un Page de quatorze ans se fit admirer après la mort de l'Empereur; comme il se battoit en désespéré, les Rébelles charmez de sa valeur, voulurent l'avoir vif: il s'apperçut bientôt qu'on ne cherchoit qu'à le lasser, & il crut, qu'il y auroit pour lui de l'infamie à survivre à son Maître. Il s'avance aussitôt vers les Chefs, comme pour leur parler, leur reproche leur ingratitude & leur perfidie, jette son Epée au milieu du Champ de Bataille, prend son poignard, s'en ouvre le ventre en croix, puis se l'enfonce dans la gorge, &

ya expirer sur le Corps de l'Empereur.

De J. C. 1565.

De Syn Mu 2225.

Pendant ce carnage une partie des Conjurez étoit entrée dans le Palais, & y avoit fait main-basse sur tout ce qui s'y étoit rencontré, sans distinction d'âge, ni de sexe. La Mere de l'Empereur, & un des Freres de ce Prince, qui étoit en bas âge, furent impitoyablement égorgez; une partie des Dames & des autres Femmes du Palais avoient été ensevelies dans les flammes, qui gagnoient toujours, & consumoient des richesses immenses. On cherchoit avec empressement l'Impératrice; qu'on avoit fait secretement sortir de la Ville, & qui s'étoit réfugiée dans une Maison de Bonzes. Elle y fut enfin découverte au bout de quelques jours, & on y envoya des Soldats, qui lui trancherent la tête. Elle écrivit auparavant à ses Filles, qu'elle mouroit innocente de tout ce que ses Ennemis lui avoient imputé; qu'elle recevoit la mort comme une grace du Dieu Amida, qui vouloit sans doute la faire joüir plutôt des délices du Paradis, & la re-

joindre à son Epoux. Elle demanda ensuite au Supérieur des Bonzes l'absolution de ses péchez, & ce Prêtre la lui mit par écrit sur la tête, & lui fit faire je ne sçai quelle simagrée, pour gagner l'Indulgence, que ce Dieu, disent-ils, accorde à tous ceux, qui l'ont constamment honoré pendant leur vie. Enfin elle mourut avec des dispositions & des sentimens, qui en auroient fait une Sainte dans la vraye Religion.

Plusieurs Princesses, & des Femmes de toute Condition étoient tombées entre les mains des Conjurez, qui après leur avoir fait souffrir tout ce qu'on peut attendre de la brutalité du Soldat en pareille occasion, les égorgerent toutes, à l'exception de deux Filles du Cubo-Sama, qu'un Chrétien fut assez heureux, pour sauver, sans qu'on s'y opposât. Ce qu'il y eut de plus surprenant, c'est que les deux Chefs de la Révolte épargnerent un Frere du même Empereur. Ce Prince étoit Bonze, & ce fut apparemment ce qui le leur fit négliger; ils comptoient bien sans doute de s'assûrer de sa Personne;

ils s'en saisirent en effet, mais ils le garderent mal ; ils ne s'opposerent pas non plus à ce qu'on rendît les derniers honneurs au Corps de l'Empereur, & on lui fit des Obséques magnifiques dans un superbe Temple, qu'il avoit fait bâtir, & choisi pour le lieu, où devoient reposer ses Cendres. On assûre qu'un de ses Favoris, qui étoit fort loin de Méaco, lorsque ce Prince fut tué, vint en poste se fendre le ventre sur son Tombeau.

De J. C. 1565.

De Syn Mu. 2225.

Il étoit, ce semble, de l'interêt des Chefs de la Conjuration d'arrêter le plutôt qu'ils pourroient le désordre & le carnage, pour ne pas s'attirer la haine toujours implacable du Peuple. Mais dans les Guerres Civiles, & dans toutes celles, où l'Autorité est partagée entre plusieurs, il est rare que tous aillent bien de concert au même but. Il paroît, que ce fut par là qu'échoüerent les projets du Roi d'Imory, & du Prince de Nara. Ceux qui les avoient aidé à se défaire de l'Empereur, ne les mirent pas en état de s'emparer du Pouvoir suprême, &

tout aboutit à répandre bien du sang,
De J. C. 1565. & à persécuter tous ceux, qui avoient montré de l'attachement au Souve-
De Syn Mu. 2225. rain ; sans considérer, que la meilleure maniere de se délivrer de ces dangereux Ennemis, c'est de s'en faire des Amis, & que ceux, qui se sont opposez à la Tyrannie par vertu, sont des Sujets fidéles, qu'on ne sçauroit trop ménager pour le tems, où elle sera en quelque façon légitimée par le succès, & par la soumission volontaire des Peuples.

Après que les premieres fureurs furent passées, on se contenta d'envoyer en exil ceux, qu'on découvroit encore avoir eu quelque sorte d'attachement à la Famille Impériale : les Missionnaires furent de ce nombre ; & dans la douleur de voir la dissipation de leur Troupeau, & de si belles espérances évanoüies, ce ne fut pas une légere consolation pour eux, de n'avoir perdu, que par leur fidélité, & par celle, qu'inspire aux Sujets pour leur Prince légitime, la Religion qu'ils prêchoient, les bonnes graces des Traîtres, jusques-là leurs plus déclarez Protec-

teurs, mais dont la faveur ne pouvoit continuer, sans les rendre coupables aux yeux du Public. Ils s'attendoient bien, qu'on ne tarderoit pas à les venir égorger chez eux; mais ils commencerent à se rassûrer un peu, quand ils virent arriver dans leur Logis le Sécretaire de Mioxindono. Nous avons dit plus haut que cet Homme étoit Chrétien, & qu'il faisoit honneur à la Religion par sa conduite; il ne se démentit point dans une conjoncture si délicate, & il détesta hautement la trahison de son Maître. Il paroît qu'il travailla ensuite à mettre en sûreté la vie des Missionnaires. Ce qui est certain, c'est que le Pere Vilela eut permission de se retirer à Imory, & le Pere Froez avec Damien dans l'Isle de Canga. Il y a même bien de l'apparence, qu'ils y furent conduits par des Chrétiens attachez à Xicaidono Gouverneur d'Imory, & Seigneur de Canga. C'est ce que le Pere Froez fait assez entendre dans une Lettre, que nous avons de lui, écrite de cette Isle au mois d'Août, & où il dit à la fin : » Pour vous faire connoître com-

De J. C. 1565.

De Syn Mu. 2245.

De J. C. 1565.

De Syn Mu. 2225.

» bien tout étoit disposé dans Méa-
» co à embrasser notre sainte Reli-
» gion, lorsque ce furieux orage est
» venu moissonner nos espérances,
» le jour (a) de notre départ, nous
» baptisames deux Bonzes & deux
» Laïcs de la Maison de Mioxin-
» dono.

On a même tout lieu de croire, que ce Prince ne changea point dans le fonds de sentiment à l'égard des Missionnaires; d'ailleurs il avoit dans sa Maison un très-grand nombre de Gentilshommes Chrétiens, ausquels il n'avoit osé rien déclarer de son dessein, & qu'il ne vouloit pas perdre. Enfin on prétend que ceux-ci ayant sçu que Daxandono avoit envoyé des Soldats pour brûler la Maison des Peres, & pour les faire mourir eux-mêmes, toute cette Noblesse y courut pour les défendre, & qu'on n'osa entreprendre de les forcer. On asûre encore que ce fut par leur avis, que le Pere Vilela sortit de Méaco, pour prévenir l'Edit de Bannissement, qu'on se préparoit à porter contre lui, & qu'il se retira à

(a) Ce fut le 22. de Juillet.

Imory, où il n'avoit pas à craindre d'être insulté; mais le Pere Froez & Damien étant restez quelques jours après lui dans la Ville, pour voir quel train prendroient les affaires, ils furent obligez d'en sortir aussi, parce que le Dairy s'avisa de révoquer à la priere de Daxandono les Patentes, que le feu Empereur avoit fait publier en faveur de la Religion Chrétienne, & qu'on leur conseilla de prévenir les suites de cette affaire, mais toutes ces circonstances ne me paroissent pas également certaines.

De J. C. 1565.

De Syn Mu. 2225.

Quoiqu'il en soit, à peine étoient-ils partis de Méaco, qu'on y publia l'Edit de proscription contre eux, & contre leur Religion, qui fut déclarée abominable. Alors les Bonzes triompherent, mais ils ne gagnerent pourtant rien. Les Fidéles destituez de guides se soutinrent avec une fermeté, que rien ne put ébranler, & le Pere Froez en avoit eu avant son départ des assûrances, sur lesquelles il croyoit pouvoir compter. Il avoit chargé un Chrétien, qui avoit été Bonze, de prendre soin de la Chrétienté de Méaco

De J. C. 1565. De Syn Mu. 2225. pendant son absence ; & ce Néophyte s'en acquitta parfaitement. Il assembloit tous les jours les Fidéles pour les instruire, & les exhorter à la constance ; & leur ferveur devint si grande, que le Pere Vilela se crut obligé de leur écrire du lieu de sa retraite, pour les prier de la modérer ; il le fit aussi pour un autre sujet, qui étoit d'une bien plus grande conséquence. Il eut avis que les plus considérables d'entre eux se donnoient de grands mouvemens pour forcer le Roi d'Imory & le Prince de Nara à leur rendre leurs Pasteurs, s'ils ne pouvoient l'obtenir par prieres ; il leur représenta que ces démarches pouvoient avoir de fâcheuses suites, & qu'elles étoient contraires à l'esprit du Christianisme ; qu'il falloit laisser faire au tems, & qu'avec la patience on viendroit à bout de toutes choses.

Ce fut de Sacai, que le Pere Vilela écrivit ces Lettres ; il s'étoit retiré dans cette Ville, qui étoit libre ; le Pere Froez l'y étoit venu joindre, & ils n'y manquoient pas d'occupation. Les Habitans ne leur en don-

noient pas à la vérité beaucoup, mais il leur venoit des Prosélytes de toutes les Provinces du Japon, & la plûpart étoient des Seigneurs, des Gentilshommes, ou des Bonzes; ils furent même invitez à l'Université de BANDOUE, mais ils ne crurent pas devoir s'éloigner de Méaco, où la moindre révolution pouvoit en causer une en leur faveur; outre que la moisson, qu'ils recuëilloient à Sacai, étoit quelque chose de plus certain, que ce qu'on leur promettoit à Bandouë.

De J. C. 1565-66

De Syn Mu. 2225-26

§. X.

Zele du Roi de Bungo pour la propagation de la Foi. Mort précieuse d'un Missionnaire. Etat de la Religion dans le Firando : on inquiéte le Prince Antoine. Le Roi de Firando viole le droit des Gens. Impiété du Prince son Fils. Ressentiment des Chrétiens. La Flotte de Firando battuë par les Portugais. Mort de Jean Fernandez, & du Prince Antoine de Firando.

Au mois d'Avril de l'Année suivante, le Pere Vilela fut appellé dans le Ximo, & il prit sa route par

De J. C. 1565-66

De Syn Mu. 2225-26

le Bungo, où il s'arrêta. Le Roi de Bungo faisoit toujours paroître une affection pour les Missionnaires, & un zele pour la propagation de leur Loi, qu'on ne pouvoit se lasser d'admirer dans un Prince Idolâtre. Comme on lui marquoit assez souvent la surprise, où cette conduite jettoit tout le monde, & que les Bonzes mettoient tout en usage, pour le regagner, il leur parla un jour en ces termes. » Vous trouvez » mauvais, que je favorise de tout » mon pouvoir la Religion des Eu» ropéens, & moi je suis surpris, » que vous ne l'approuviez point. » N'est-il pas visible que cette Loi » attire la bénédiction du Ciel sur » ma Maison & sur mes Etats, que » mes Coffres se remplissent, & que » mon Domaine s'étend à vûë d'œil, » depuis que je protége ses Minis» tres ? Je ne possédois que trois » Royaumes, quand ils ont mis pour » la premiere fois le pied dans mes » Ports, & j'en posséde aujourd'hui » cinq, mes Finances étoient épui» sées, & il n'y a pas un seul Roi » au Japon, qui pour le présent soit

» aussi riche que moi ; vous me fe-
» rez donc plaisir de ne me parler
» plus d'une chose, sur laquelle je
» suis bien résolu de ne pas chan-
» ger. » Mais ce qu'il y avoit de plus consolant pour les Missionnaires, c'étoit une certaine odeur de sainteté répanduë dans cette Eglise, & qui faisoit sentir qu'elle étoit la Mere de toutes les autres.

L'Isle de TACAXI, où depuis quelque tems le Pere de Torrez faisoit son sejour ordinaire, parce qu'elle fait la séparation des Royaumes de Bungo & d'Arima, n'étoit déja presque plus peuplée, que de Chrétiens. L'Isle de CAVAXIRI, où Edoüard de Sylva avoit été envoyé en 1564. donnoit aussi de grandes espérances d'une entiere conversion ; mais le zele de ce fervent Ouvrier croissant avec ses succès, & personne n'étant à portée de le modérer, non plus que ses austéritez excessives, il en fut la victime. Il tomba dans une langueur, qui le consuma peu à peu ; & on ne le sçut malade, que quand il n'y eut plus de remede. Almeyda courut aussitôt à son

De J. C 1565-66

De Syn Mu 2225-26

ſecours, mais il arriva trop tard, le ſaint jeune Homme étoit un fruit mûr pour le Ciel. Il pria Almeyda de le faire conduire à Tacaxi, afin qu'il eût la conſolation de mourir entre les bras de ſon Supérieur, & de recevoir les Sacremens de l'Egliſe. Il n'y avoit aucun danger à lui accorder cette grace, le trajet de Cavaxiri à Tacaxi étant aſſez court. Almeyda le fit donc embarquer; & à peine eut-il le tems de ſe confeſſer & de communier, qu'il alla recevoir dans le Ciel la récompenſe dûë à ſes travaux, & à ſes vertus. Il ne fut pas ſeulement regretté des Miſſionnaires, qui n'avoient perſonne pour le remplacer, mais il le fut encore des Japonnois, qui avoient eu occaſion de le pratiquer, & auſquels il s'étoit rendu fort aimable. Il avoit beaucoup travaillé ſur la Langue Japonnoiſe, qu'il poſſédoit parfaitement; il parloit même aſſez bien le Chinois; & comme le Bungo faiſoit alors un grand commerce avec la Chine, il avoit gagné à Jeſus-Chriſt pluſieurs Marchands de cette Nation.

L'Eglise de Firando étoit toujours persécutée, & toujours fervente. Le Roi ne se contraignoit plus jusqu'à dissimuler ses sentimens, mais les Chrétiens étoient en grand nombre dans ses Etats, & y avoient des Chefs Puissans. D'ailleurs, le Roi ne vouloit pas rompre avec les Portugais; ainsi il n'aimoit pas les Fidéles, mais il ne les inquiétoit point; il gardoit même des mesures avec les Missionnaires; il leur avoit enfin permis de rebâtir leur Eglise de Firando; & quand elle fut achevée, le Prince Antoine l'engagea à la visiter, & à témoigner publiquement l'estime, qu'il faisoit des Ouvriers de l'Evangile. Les Bonzes ne s'accommodoient point de cette conduite du Roi, le progrès de l'Evangile les allarmoit, surtout après que Fernandez eut convaincu dans une célebre dispute, & ensuite converti un de leurs plus fameux Docteurs, qui aussitôt après son Baptême, renversa & brûla toutes les Idoles d'un Temple, dont il avoit la Garde, y dressa une Croix, & en fit un lieu de dévotion. D'autre

De J. C. 1565-66

De Syn Mu. 2225-26

De J. C. 1565-66

De Syn Mu. 2225-26.

part, le Fils aîné du Roi, & quelques-uns des principaux Seigneurs de la Cour, qui pensoient sur la Religion Chrétienne comme le Roi, & n'avoient pas les mêmes intérêts que lui à ménager les Missionnaires, ne manquoient aucune occasion de molester ceux, qui embrassoient la foi. Cela tenoit continuellement ces Néophytes dans l'attente d'une persécution ouverte, & l'espérance du Martyre leur en avoit inspiré un très-grand désir.

On faisoit tomber autant que l'on pouvoit sur le Prince Antoine & sur sa Famille les Effets de la haine, que la Cour portoit au Christianisme; mais ce Prince étoit Puissant, & dans une grande estime; il avoit toujours commandé les Armées avec une autorité presque absoluë, & les Troupes lui étoient fort attachées; ainsi on n'osoit l'inquiéter directement sur sa Religion, mais on cherchoit toutes les occasions de le chagriner, & il s'en présenta une dans le tems, dont je parle, qu'on ne laissa point échapper. La conformité d'inclinations, & un

même zele pour la propagation de la Foi, avoient lié entre ce Prince & Sumitanda une amitié très-étroite, malgré les Guerres assez fréquentes, que se faisoient le Roi de Firando & le Prince d'Omura. On en étoit bien instruit à la Cour de Firando; toutefois on n'y avoit jamais conçû aucune défiance de la fidélité du Prince Antoine. Enfin on se lassa de lui rendre justice, & peut-être de chercher inutilement de quoi le rendre criminel.

Le Roi de Firando apprit qu'un Portugais accompagné de quatre Japonnois, Sujets du Prince d'Omura, étoit venu à Firando, & avoit rendu des Lettres de Sumitanda au Prince Antoine; ces Lettres ne contenoient que de purs complimens. Ces deux Princes s'en écrivoient souvent de semblables, & on ne s'étoit point encore avisé d'y trouver à redire; mais pour cette fois-ci, on y soupçonna, ou l'on fit semblant d'y soupçonner du mystere. Le Roi entra dans une fort grosse colere, s'écria, que le Prince Antoine étoit un traître, or-

De J. C. 1 65-66

De Syn Mu. 2225-26

donna sur le champ qu'on arrêtât les Chrétiens d'Omura comme Espions, & peu après il les fit sabrer. Le Prince Antoine fit paroître en cette rencontre une modération, à laquelle on ne s'attendoit pas; on ne l'avoit apparemment accusé, que pour lui donner lieu de se porter à quelque éclat, qui le rendît véritablement criminel; mais il sçut se contenir & se justifier, sans donner aucune prise; on n'admira pas moins la joye, que les quatre Chrétiens témoignerent, lorsqu'on leur signifia l'injuste Arrêt porté contre eux; car comme ils sçavoient bien, que l'aversion du Roi pour leur Religion en étoit le véritable motif, ils remercierent Dieu de la grace, qu'il leur faisoit de mourir pour la gloire de son saint Nom. Pour ce qui est du Prince d'Omura, il eut bientôt une occasion de se venger de l'affront, que le Roi de Firando venoit de lui faire.

Quelque tems après, il arriva encore une autre chose, qui fit bien connoître combien la Cour de Firando étoit envenimée contre la

Loi du vrai Dieu. Les Fidéles de ce Royaume avoient envoyé aux Indes un Navire, pour y acheter tout ce qui étoit néceſſaire à la décoration de leur nouvelle Egliſe. Des Idolâtres en furent avertis, & détacherent pluſieurs Bâtimens, qui allerent attendre le Navire à ſon retour, & l'enleverent. Parmi les Ornemens, dont il étoit chargé, il ſe trouva un Tableau, qui repréſentoit la Mere de Dieu montant au Ciel; on le porta à un Seigneur de la Cour, nommé CATANDONO, l'ennemi le plus irréconciliable, & le plus emporté qu'eût la Religion Chrétienne dans cette Cour. Il n'eut pas plutôt ce Tableau entre les mains, qu'il en donna avis au Prince Héritier, & tous deux commirent ſur cette Image des impiétez, qu'on ne peut rapporter ſans frémir. Ils firent plus; car après avoir défiguré le viſage de la Vierge d'une maniere à faire horreur, ils expoſerent le Tableau à la riſée des Infidéles.

Le Prince Antoine, le Prince Jean ſon Frere, & pluſieurs Gen-

De J. C. 1565-66

De Syn Mu. 2225-26

tilshommes Chrétiens ayant appris cet attentat, résolurent de venger d'une maniere éclatante l'honneur de la Mere de Dieu; dûssent-ils périr dans une si juste querelle. Le Pere Acosta; qui fut aussitôt informé de leur résolution, les alla trouver, & leur représenta que leur ressentiment étoit juste; mais qu'en s'y livrant avec trop de chaleur, ils alloient causer une Guerre Civile, dont les suites ne pouvoient manquer d'être funestes à la Religion; il leur persuada enfin, quoiqu'avec bien de la peine, de s'adresser au Roi, pour lui demander justice, ajoûtant que ce Prince ne pourroit se dispenser de la leur faire, s'ils s'y prenoient comme ils devoient pour l'obtenir; mais un nouvel incident, qui survint dans le tems qu'ils déliberoient sur le parti, qu'ils devoient prendre, aigrit plus que jamais les Esprits.

Un Dômestique du Prince Antoine, entre les mains duquel on avoit saisi les Ornemens d'Eglise. dont nous avons parlé, rencontra dans une ruë de Firando, un des

Domeſtiques de Catandono, qui avoit eu part à cet enlevement, l'attaqua, & le déſarma. Catandono le prit pour un affront fait à ſa Perſonne, & voulut en avoir raiſon; il communiqua ſa réſolution au Prince de Firando, & prit avec lui des meſures, pour renverſer l'Egliſe des Chrétiens, & perdre le Prince Antoine. Celui-ci fut averti de ce qui ſe tramoit, il en inſtruiſit le Prince Jean ſon frere, & tous les Chrétiens, qui prirent d'abord les armes. Leurs Ennemis les voyant ſur leurs gardes, n'oſerent paſſer outre; & le Roi, qui fut ſoupçonné de favoriſer ſous main ſon Fils, & Catandono, craignant qu'ils ne reçûſſent quelque affront, dont toute ſa Puiſſance ne pourroit pas les garantir, fit prier le Prince Antoine d'en demeurer là, lui proteſta qu'il n'avoit rien ſçû de ce qui s'étoit paſſé, & l'aſſûra qu'il employeroit toute ſon autorité, pour empêcher que déſormais on ne lui donnât, ni aux Chrétiens aucun ſujet de mécontentement.

De J.C. 1565-66.

De Syn Mu. 2225-26.

Cette démarche du Roi fit beau-

De J. C. 1565-66 De Syn Mu. 2225-26
coup de chagrin aux Bonzes, qui s'étoient bien promis de profiter de ces broüilleries pour perdre les Chrétiens; & pour attiser de plus en plus le feu de la discorde, ils firent enlever une Croix, qui étoit dans le Cimetiere des Chrétiens. Le Prince Antoine se douta bien, d'où venoit le coup, & déclara publiquement qu'il faisoit son affaire propre de tout ce qui regardoit l'honneur de Dieu; qu'il sçauroit bien trouver le coupable, ou que les Bonzes lui en répondroient, & qu'il ne laisseroit pas une seule de leurs Maisons sur pied. Ces menaces furent efficaces, on le connoissoit incapable d'en faire de vaines, & dès le lendemain la Croix fut remise en son lieu.

Sur ces entrefaites, Dom JEAN PEREYRA, Gouverneur de Macao, arriva de la Chine dans un Navire très-richement chargé. Son dessein étoit de moüiller à Firando; mais ayant appris en approchant du Port, que les Chrétiens n'étoient pas bien traitez dans ce Royaume, il tourna du côté de FACUNDA, qui

appartenoit au Prince d'Omura, & voulut bien, qu'on sçût à Firando, ce qui lui avoit fait changer de pensée. Le Roi outré de dépit de voir que son Ennemi, à qui il venoit de faire de gayeté de cœur le plus sanglant outrage, en arrêtant & en massacrant quatre de ses Sujets en tems de paix, alloit s'enrichir à son préjudice, arma secrettement une Flotte de cinquante voiles, & l'envoya sous la conduite de Catandono, pour brûler tout ce qu'il trouveroit de Navires Portugais dans les Ports du Prince d'Omura. Pereyra, quoique surpris & bien plus foible que ses Ennemis, ne s'étonna pourtant pas de leur nombre; & il les reçut avec tant de résolution, qu'il leur tua bien du monde, & même de leurs principaux Officiers, & obligea la Flotte à se retirer fort mal en ordre.

De J. C. 1565-66

De Syn Mu. 2225-26

La Chrétienté du Japon fit alors une perte, qu'elle pleura avec des larmes bien sinceres. Jean Fernandez mourut à Firando (a) d'une

(a) Le Pere Loüis de Gusman met cette mort à la fin de Juin de l'année 1666.

De J. C. 1565-66

De Syn Mu. 2225-26

langueur que lui avoit causée l'excès de ses travaux.

Ce Religieux étoit d'une Sainteté éminente, qui avoit souvent donné de l'admiration à l'Apôtre des Indes. Il travailla longtems dans les Royaumes de Naugato, & de Bungo, & dans la Principauté d'Omura, avec des succès, qui firent dire au Pere Côme de Torrez, que si le Japon étoit redevable au Pere Xavier d'avoir reçu la Foi, il avoit obligation à Fernandez de ne l'avoir pas perduë après le départ du Saint. Non seulement il sçavoit sa Religion en Homme, qui l'avoit apprise à l'Ecole de celui, qui a rendu les Apôtres si sçavans, mais en Saint, qui la pratiquoit avec toute la sublimité de l'Esprit Apostolique. Aussi fit-il partout des fruits incroyables.

Pour surcroit d'affliction, on apprit que deux Ouvriers d'un grand mérite, qui étoient en chemin pour secourir leurs Freres du Japon, dont la plûpart excédez de travail, ne se soutenoient plus, que par une espece de miracle, & qui seroient arrivez fort

à propos, pour remplir le vuide, que la mort d'Edoüard de Sylva & celle de Jean Fernandez avoit laissé dans cette Eglise, avoient péri dans le Golphe de Siam sur un Vaisseau richement chargé, & qui portoit de magnifiques présens du Roi de Portugal pour le Prince d'Omura. L'un étoit le Pere PIERRE RAMIREZ, & l'autre se nommoit le Pere FERDINAND ALVAREZ. Cette perte fut d'autant plus sensible au Pere de Torrez, qu'il recevoit tous les jours des Lettres de plusieurs Rois & Princes, qui lui demandoient des Missionnaires. On prétend même, que le Roi de Siam écrivit au Pere Acosta, que s'il vouloit venir dans ses Etats, pour l'instruire des véritez Chrétiennes, lui & le Prince son Fils se feroient baptiser; mais ce Missionnaire n'avoit garde de courir après des espérances si éloignées, & si incertaines, tandis que le seul Royaume de Firando lui offroit une récolte abondante & assûrée.

De J. C. 1565-66

De Syn Mu. 2225-26

Il n'est presque plus parlé depuis ce tems-là du Prince Antoine, ni de son Frere; les Lettres, qui nous

De J. C. 1565-66

De Syn Mu. 2225-26

auroient instruit de la suite de leur vie, se sont apparemment perduës; je trouve seulement, que le premier mourut en 1582. aussi saintement qu'il avoit vêcu, & qu'il fut jusqu'à la fin de ses jours tel que nous l'avons vû jusqu'ici. Nous le verrons ailleurs revivre dans ses Enfans, & dans le reste de sa Famille, qui se montra toute entiere digne d'avoir eu un tel Chef, & qui fit bien plus de cas des vertus, qu'elle avoit héritées de lui, que des Etats, qu'il lui avoit laissez, puisqu'elle ne craignit point de les sacrifier à sa Religion.

§. XI.

Description du Royaume de Gotto. Animal singulier. Caractere & Religion des Habitans du Gotto. Le Roi demande des Missionnaires. La Religion fait de grands progrès malgré bien des contradictions. Guerre entre le Firando & le Gotto. Belle action d'un Gentilhomme Chrétien, qui assûre la Victoire aux Gottois.

Mais tandis que le Roi de Firando mettoit tout en usage, excepté la force ouverte, pour abolir

dans ses Etats une Religion, que son intérêt l'obligeoit à y tolérer; un Prince autant, & peut-être plus que lui attaché au Culte des Idoles, l'introduisoit dans les siens : ce fut le Roi de Gotto. Cinq petites Isles, dont il y en a trois assez peuplées, formoient alors ce Royaume, qui n'est pas plus considérable que celui de Firando, & qui fait partie du Figen. Ces Isles ne sont gueres éloignées que d'une demie lieuë les unes des autres ; & ce sont les premieres Terres que l'on trouve, quand on arrive des Indes à Nangazaqui, dont elles sont presqu'à la vûë; il n'y a que la plus grande, où est la Ville Capitale, qui soit véritablement fertile, mais la Chasse est abondante partout; & les Habitans y font un assez grand commerce de Poissons, surtout de Baleines, & de Sel. Nous avons vû dans la Relation de Fernand Mendez Pinto que de son tems le Gotto relevoit du Roi de Bungo, mais il est certain qu'il n'en relevoit pas alors.

De J. C. 1565-66

De Syn Mu 2225-26

Dans une de ces Isles, il y a une

De J. C. 1565-66

De Syn Mu. 2225-26

Montagne de six lieuës de long, qui est toute couverte d'Arbres, & où l'on trouve un Animal fort singulier. C'est un Quadrupede, dont la Peau est veloutée & de couleur d'or; sa Figure approche de celle d'un Chien, mais il a les pieds beaucoup plus courts; sa Chair est très-délicate, & lorsqu'on le sert sur la Table des Grands; il est de la magnificence de le servir tout entier avec sa Peau. Quand cet Animal est vieux, il se jette dans la Mer, & devient Poisson. Loüis Almeyda, qui rapporte cette singularité dans ses Lettres, avouë, que la premiere fois, qu'on lui en parla, il se prit à rire, mais qu'il fut bientôt convaincu par ses propres yeux qu'on ne lui en avoit pas imposé. Un jour qu'il étoit à OCICA Capitale du Royaume, on apporta au Roi de Gotto un de ces Animaux, qui n'étoit encore métamorphosé qu'à demi. Comme le Roi lui en fit présent, il eut tout le moyen de le considérer à loisir. Une de ses pattes étoit déja presque toute changée en nageoire, & l'on voyoit de pareilles naissances de

changement en plusieurs autres parties de son Corps. De J. C. 1565.66

La Ville d'Ocica, dont je viens de parler, n'est pas tout à fait sur le bord de la Mer, mais elle est très-peu éloignée du Port, qui est assez bon. Elle est à cinquante lieuës de Firando au Midy, à soixante & dix de Cochinotzu, & à soixante ou soixante-cinq de Facata. Les Habitans de Gotto sont fort superstitieux. Les Astres réglent tout chez eux, ils ont des Augures, dont l'emploi est d'observer les jours heureux ou malheureux, & les Ministres des faux Dieux sont tous-puissans dans ces Isles. On y adore surtout deux Divinitez, qu'on ne connoît point ailleurs, & qui sont représentées sous des Figures de Géants; on s'adresse à l'une, pour obtenir les biens de la vie présente; on fait des vœux à l'autre, pour être heureux après la mort; & tous les ans au commencement de l'année on célebre en l'honneur de la premiere une Fête, qui dure quinze jours, pendant lesquels il n'est pas permis de parler de la mort, ni de l'autre mon-

De Syn Mu. 2225-26

de, de peur que quelque penſée cha-
De J. C. 1565-66 grinante ne vienne à troubler la joye, que la Divinité exige alors de ſes
De Syn Mu. 2225-26 Adorateurs.

En 1563. le Gotto étoit gouverné par un Prince, que ſa douceur rendoit extrêmement cher à ſes Sujets : nous avons vû qu'il avoit appuyé les Révoltez d'Omura ; le ſuccès ſi peu attendu, & ſi miraculeux d'une Guerre, où ſelon toutes les apparences humaines Sumitanda devoit ſuccomber, l'avoit extrêmement frappé ; il voulut être inſtruit d'une Religion, pour laquelle ce Prince avoit ſi généreuſement riſqué ſa Couronne & ſa vie, & connoître le Dieu, qui l'avoit rendu victorieux avec une poignée de Soldats ramaſſez, de tant de forces liguées. Il envoya un Gentilhomme à Firando avec une Lettre pour le Pere Acoſta, par laquelle il invitoit ce Miſſionnaire à ſe tranſporter dans ſes Iſles. Le Pere communiqua cette Lettre au Pere de Torrez, qui ne put ſe réſoudre à tirer de Firando le ſeul Prêtre, qui fût dans ce Royaume ; mais il envoya au Roi de Got-

to Almeyda & Laurent, lesquels s'embarquerent à Cochinotzu vers la fin de Janvier de l'année 1566. De J. C. 1565-26

De Syn Mu. 2225-26

Ils apprirent en arrivant au Port d'Ocica, que le Roi n'étoit pas dans cette Capitale; d'ailleurs on y célébroit la Fête, dont je viens de parler : ainsi ils ne jugerent pas à propos de débarquer. Le Roi revint au bout de quelques jours, les invita à se rendre auprès de lui, & donna ordre qu'on leur préparât un logement commode. Aussitôt ils mirent pied à terre, & ils n'avoient pas encore fait beaucoup de chemin, pour aller du Port à la Ville, qu'ils rencontrerent le Roi, qui venoit au devant d'eux. Ce Prince leur témoigna une extrême envie d'être instruit des Mysteres du Christianisme; & comme la Cour étoit fort grosse à cause du commencement de l'année, Almeyda pria le Roi d'engager toute cette Noblesse à assister aux Conférences, qui se tiendroient sur ce sujet. Le Roi le lui promit, & ajoûta que lui-même ne manqueroit aucune occasion de l'entendre. Il avoit déja eu la précaution de disposer tou-

De J. C. 1566. De Syn Mu. 2226.

tes choses pour ces Assemblées ; il y avoit destiné une des plus belles Maisons de la Ville, & avoit fait magnifiquement orner l'Appartement, où elles devoient se tenir. Cet Appartement consistoit en deux Salles séparées par un rideau ; l'une étoit pour la Reine & les Dames, qui pouvoient ainsi entendre sans être vûës : on avoit élevé dans l'autre une Estrade, sur laquelle le Roi voulut que les deux Missionnaires fussent assis à ses côtez. Les deux Salles se trouverent remplies, & Almeyda pria le Roi de trouver bon que Laurent, qui étoit Japonnois, parlât seul, ajoûtant qu'un Etranger, comme lui, ne devoit pas se hazarder de parler devant une si auguste Assemblée.

Le Roi agréa cette proposition, Laurent parla le premier jour pendant trois heures, & le fit de maniere, qu'Almeyda, qui l'avoit entendu plusieurs fois, ne douta point que Dieu ne lui eût, selon la promesse qu'il en a faite à ses Apôtres, inspiré la plûpart des choses qu'il dit en cette occasion. Toute l'Assistan-

ce parut charmée, & le Roi surtout fut tellement touché, que les Missionnaires ne le crurent pas éloigné du Royaume de Dieu. Il y avoit tout à se promettre d'une si favorable disposition; mais par un de ces secrets jugemens de Dieu, qu'il faut se contenter d'adorer, il arriva que le Roi, qui de sa vie n'avoit été malade, fut tout à coup saisi d'une fiévre ardente, accompagnée de douleurs très-vives par tout le corps. Les Bonzes ne manquerent pas de publier aussitôt, que les Dieux punissoient ce Prince, d'avoir voulu introduire une Secte Etrangere dans ses Etats, & ils n'eurent pas beaucoup de peine à persuader un Peuple accoutumé à ne reconnoître aucune cause naturelle des accidens funestes.

De J. C. 1566.

De Syn Mu. 2226.

Le lendemain le Roi se trouva encore plus mal, & l'on ordonna par tout le Royaume des Pénitences, des Prieres & des Sacrifices, pour appaiser la colere des Dieux. Ces Pénitences consistoient à garder la continence, & à s'abstenir de manger de la chair: mais tout fut inutile, & le mal du Roi ne diminuoit point.

De J. C. 1566. De Syn Mu. 2225.

On peut juger de l'inquiétude, que causa ce contretems aux deux Ouvriers Evangéliques, & du danger, qu'ils couroient de la part d'un Peuple superstitieux, passionné pour son Roi, qui ne pouvoit manquer de leur attribuer l'état, où étoit réduit ce Prince, & que les Bonzes animoient sans cesse contre eux. Ils ne perdirent pourtant pas courage, ils mirent toute leur confiance au Seigneur, & ils espérerent que le Ciel tireroit sa gloire de ce qui sembloit devoir fermer pour toujours ce Royaume à l'Evangile.

Par bonheur les Bonzes entreprirent de guérir le Roi par sa vertu de leurs sortileges, & n'y réüssirent pas: le Malade empira même beaucoup après qu'ils eurent fait toutes leurs simagrées dans sa Chambre. Alors Almeyda fit prier ce Prince de vouloir bien lui permettre qu'il le vît: le Roi y consentit, & après qu'Almeyda eut examiné la nature du mal, il y appliqua un remede, dont il avoit déja fait plusieurs expériences heureuses. Dès le lendemain la fiévre se trouva considérablement dimi-

nuée, & le Missionnaire en prit occasion d'engager le Malade à mettre sa confiance au seul Dieu, qui est le souverain Arbitre de la vie & de la mort, de la santé & de la maladie. Le Roi le lui promit, mais sur le soir ses douleurs de tête augmenterent : Almeyda les lui appaisa sur le champ, & lui procura une nuit fort tranquille. Le troisiéme jour la fiévre disparut entierement, & le lendemain il ne restoit plus au Malade, qu'un peu de foiblesse.

De J. C. 1566.

De Syn Mu. 2226.

La joye fut grande dans tout le Palais, & se communiqua bientôt par tout. On élevoit jusqu'au Ciel le Médecin Européen, & le Roi lui envoya de fort beaux présens, qu'il distribua à divers Seigneurs, dont il vouloit se ménager la protection. Quelques jours après le Roi voulut que Laurent recommençât ses instructions ; toute la Cour s'y trouva, excepté ce Prince, qui ne crut pas devoir s'exposer encore ; mais dès la seconde Conférence, tandis que Laurent parloit, le feu prit à un des Quartiers de la Ville, & porté par un vent impétueux, en

De J. C. 1566.

De Syn Mu. 2226.

réduisit une grande partie en cendres. Il survint dans le même tems au Roi une tumeur à un doigt, laquelle lui causa de très-vives douleurs, & plusieurs Personnes de la Famille Royale tomberent malades. Alors tout le Peuple se révolta contre les Religieux Etrangers, & il y avoit tout à craindre pour eux, si Almeyda n'eût promptement guéri le Roi & les autres Malades. Encore ne put-il jamais ôter de l'esprit à bien des gens, que le Ciel étoit irrité contre le Royaume, à cause du mépris, qu'on y paroissoit faire de l'ancienne Religion. Rien n'est plus utile aux Hommes Apostoliques, que ces revers: non seulement ils épurent leur zele, & fortifient leur confiance; mais, ce qui leur est encore plus nécessaire, ils les retiennent dans la défiance d'eux-mêmes, ils les empêchent de s'attribuer rien du succès de leurs travaux; ils leur font sentir que tout vient de Dieu, & ils les conservent dans l'humiliation de cœur, en exerçant un Ministere, qui les rend égaux aux Anges mêmes: enfin ils leur font toucher au

doigt, qu'ils sont envoyez pour planter & pour arroser, mais que c'est à celui, qui les envoye, à donner l'accroissement,

Almeyda étoit pourtant toujours bien venu à la Cour, mais tout se passoit en civilitez; & comme il ne voyoit plus aucun jour à la Conversion de ce Peuple, il écrivit au Pere de Torrez, qu'il croyoit son séjour inutile dans le Gotto. Le Roi, qui en fut averti, n'oublia rien pour le retenir; ses manieres, sa vertu, sa douceur charmoient ce Prince, le désintéressement, avec lequel il distribuoit ses remedes à tous ceux, qui en avoient besoin, lui paroissoit quelque chose de grand, surtout quand il l'opposoit à la conduite si contraire des Bonzes, les plus intéressez & les plus durs des Hommes. La Maison des Missionnaires étoit trop petite, pour l'affluence de ceux, qui venoient les consulter, ou qui s'adressoient à eux dans leurs maladies, mais presque personne ne parloit de se faire Chrétien, ce qui détermina enfin Almeyda, sitôt qu'il eut reçu les ordres de son Supérieur,

De J. C. 1566.

De Syn Mu. 2226.

qui le rappelloit, à demander au Roi la permission de se retirer.

Le Roi en conçut un très-grand chagrin, il lui dit qu'il avoit tort de désespérer sitôt du succès de ses travaux, & que lui-même & son Fils pensoient sérieusement à se déclarer Adorateurs du Dieu des Chrétiens. Il lui ajoûta, que s'il vouloit bâtir une Eglise dans son Royaume, il pouvoit choisir telle situation, qu'il jugeroit à propos : enfin qu'il n'avoit qu'à demander, & que rien ne lui seroit refusé. Des offres si obligeantes ne firent point changer de résolution au Missionnaire ; il répondit qu'il avoit ses ordres, ausquels il ne pouvoit se dispenser d'obéïr ; mais pour ne point irriter un Prince, dont la faveur devoit être ménagée, il lui protesta, qu'aussitôt qu'il pourroit disposer de soi, il reviendroit se consacrer au salut de ses Sujets, ou qu'il engageroit le Pere de Torrez à lui envoyer quelqu'un à sa place. Le Roi lui demanda cette promesse par écrit, & il la donna. Ce Prince voulut aussi lui donner un Ecrit de sa main, par le-

quel il s'obligeoit, en cas qu'il tînt parole, à accomplir de son côté toutes les promesses, qu'il lui avoit faites; mais Almeyda lui dit, qu'il ne vouloit point d'autre assûrance, que sa parole Royale, & il s'embarqua avec son Compagnon.

J. C. 1566.

De Syn Mu. 2226.

A peine étoit-il en Mer, qu'une Tempête violente le mit à deux doigts du naufrage, & le contraignit de rentrer dans le Port. Il crut alors que Dieu le vouloit dans ce Royaume; il manda au Pere de Torrez les raisons, qu'il avoit d'y rester, & le pria de lui faire sçavoir sur cela ses dernieres volontez. Le Roi, la Reine, & toute la Cour furent charmez de son retour, & le Roi écrivit sur le champ au Pere de Torrez, pour le conjurer de lui laisser le Missionnaire; il accompagna sa Lettre de toutes sortes de rafraîchissemens, & il combla plus que jamais les deux Religieux de caresses, & de tout ce qui pouvoit les assûrer de son estime & de son amitié. Aucun Prince du Japon n'avoit encore eu avec les Docteurs Etrangers des manieres plus aimables. Il y

De J. C. 1566.

De Syn Mu. 2226.

eut même bientôt quelque chose de plus ; les Instructions publiques recommencerent, & devinrent enfin fructueuses. Vingt-cinq Gentilshommes demanderent le Baptême, ce qui parut faire beaucoup de plaisir au Roi ; & quoique les Bonzes eussent encore voulu prendre avantage contre la Religion Chrétienne de quelques ravages, que firent des Corsaires sur les Côtes de Gotto, on les laissa dire ;les Prosélytes continuerent à se disposer au Sacrement, & la Cour à donner les mains à tout ce qui pouvoit avancer l'Oeuvre de Dieu.

Mais rien ne persuada plus les Missionnaires, qu'ils pouvoient compter sur la constance & le courage des nouveaux Catéchumenes, que la docilité, qu'ils trouverent en eux, lorsqu'il fallut leur déclarer, qu'un Chrétien ne pouvoit avoir qu'une Femme, & qu'une Epouse légitime ne pouvoit jamais être renvoyée, hors certains cas extraordinaires, pour faire place à une autre ; car la Polygamie & le divorce étoient fort en usage dans ce Royaume. Ils s'é-

toient attendus l'un & l'autre, que ces Loix seroient un écueil, où la résolution de plusieurs échoueroit; ils se tromperent heureusement; ni tendresse, ni raison d'intérêt, ni la crainte de s'attirer des Familles puissantes, rien n'arrêta aucun de ceux, qui se disposoient au Baptême; les Concubines furent éloignées; l'indissolubilité du Mariage fut acceptée, & le nombre des Chrétiens devint en peu de tems très-considérable.

De J. C. 1566.

De Syn Mu, 2226.

Bientôt même la Capitale ne fut pas la seule à profiter du séjour des Serviteurs de Dieu dans ce Royaume. Almeyda fut appellé à OCURA petite Ville, qui n'est qu'à une lieuë & demie d'Ocica. Le Seigneur du lieu, sa Mere, & trois de ses Freres furent les premiers à se soumettre à l'Evangile, & leur exemple fut en très-peu de tems suivi de presque tous les Habitans. Le principal Temple de la Ville fut renversé, & sur ses ruines on bâtit une fort belle Eglise, qui fut achevée avec une diligence incroyable: aussi personne ne s'étoit-il dispensé d'y mettre la

De J. C. 1566.

De Syn Mu. 2226.

main. Laurent, qui étoit resté dans la Capitale, eut encore la consolation d'y voir une Eglise érigée au vrai Dieu, & la Chrétienté du Gotto fut dès-lors regardée comme une des plus florissantes du Japon.

Une Guerre, qui survint sur ces entrefaites au Roi de Gotto, donna lieu à ce Prince de reconnoître, que si rien n'étoit capable d'obliger les Chrétiens à violer la Loi de leur Dieu, il pouvoit aussi s'assûrer de n'avoir point de Sujets plus fidéles. Quelques Corsaires de Firando avoient fait peu de tems auparavant une descente dans une des Isles du Gotto, y avoient massacré quelques-uns des Insulaires, & emmené plusieurs Prisonniers. Les Gottois après s'être reconnus, armerent en diligence une petite Flotte, coururent après l'Ennemi, & ne l'ayant pas rencontré, firent sur les Côtes de Firando ce que les Firandois avoient fait sur les leurs. Dans le même tems un des Vassaux du Roi de Gotto, & qui étoit Beau-Frere du Roi de Firando, se révolta contre son Seigneur, lequel fut averti que Taqua Nombo étoit l'Au-

teur de cette Révolte, & ne visoit à rien moins, qu'à le détrôner. Il comprit bien qu'il n'y avoit pas un moment à perdre, s'il vouloit détourner l'orage. Il fit ses préparatifs avec autant de secret que de promptitude, & entra sur les Terres de son Vassal, avant que ce Seigneur sçût qu'il armoit : aussi tout plia devant lui, & le Rébelle fut obligé d'aller chercher une retraite chez son Beau-Frere, qui non seulement le reçut bien, mais entreprit encore de le rétablir & de le venger.

De J. C. 1566.

De Syn Mu. 2226.

Il arma aussitôt une Flotte de deux cent voiles, & comme le Roi de Gotto ne sçavoit pas sur laquelle de ses Isles fondroit l'orage, il prit le parti de border toutes les Côtes, où il y avoit à craindre une descente, de Troupes réglées, & de faire retirer les Habitans dans les Montagnes & dans les Bois. Almeyda, qu'une fiévre violente avoit fort affoibli, fut obligé de s'y retirer aussi avec son Compagnon, & la fatigue du voyage augmenta considérablement son mal. La Flotte Firandoise parut enfin, & aborda à la plus

De J. C. 1566.

De Syn Mu. 2226.

grande des Isles du Gotto, brûla quelques Villages, & après vingt-cinq jours de pillage, elle remit à la voile, & se retira. Le Roi de Gotto avoit de son côté pris ses mesures pour avoir une Flotte, mais comme elle étoit de moitié plus foible que celle de Firando, il ne jugea pas à propos de se mesurer avec celle-ci, & il ne la poursuivit point; mais il envoya la sienne dans une Isle dépendante du Roi de Firando, où l'on n'étoit point du tout sur ses gardes, & où elle se dédommagea pleinement des ravages, que les Firandois avoient faits dans le Gotto.

Or la coutume étoit dans ce Royaume, qu'avant de se mettre en Campagne, les principaux Officiers se rendoient dans le Palais du Roi, pour y faire serment de bien servir; & entr'autres superstitions, dont cette Cérémonie étoit accompagnée, il falloit boire d'un certain vin, qui avoit été auparavant offert & consacré aux Dieux du Pays. Le Roi présentoit lui même la coupe à tous ceux, qui étoient dans l'Assemblée, & chacun avant que de boire disoit:

Puisse toute la colere des Dieux tomber sur moi, si je manque à la fidélité, que je dois à mon Seigneur. La Flotte de Gotto étant sur son départ, ceux, qui y avoient quelque Commandement, s'assemblerent chez le Roi, suivant la coutume; plusieurs étoient Chrétiens; & le premier d'entre eux, à qui le Roi présenta le Vin, fut un peu embarassé: il prit néanmoins le parti de faire comme les autres, mais en protestant, qu'il regardoit ce Vin comme un Vin ordinaire, & qu'il n'y reconnoissoit aucune vertu. Il se disposoit donc à le boire, lorsque le Gouverneur d'Ocica, qui étoit aussi Chrétien, & avoit reçu au Baptême le nom de JEAN, lui cria d'arrêter, & de ne pas donner un si grand scandale à tous les Fidéles: puis s'approchant du Roi avec une respectueuse asûrance, » Seigneur, » lui dit-il, vous serez bientôt con» vaincu que vous n'avez point de » Sujets plus dévoüez à votre ser» vice, que les Chrétiens; mais vou» lez-vous que le serment, que vous » exigez aujourd'hui de nous, soit » inviolable? trouvez bon que nous

De J. C. 1566.

De Syn Mu. 2226.

De J. C. 1566.

De Syn Mu. 2226.

» jurions par le seul Dieu vivant, » que nous adorons, & qui seul » peut donner la victoire. » Le Roi, qui connoissoit cet Officier, & qui étoit prévenu en faveur de sa Religion, consentit que les Chrétiens jurassent de la maniere, dont il leur étoit permis de le faire, & fit comprendre qu'il comptoit bien autant sur eux, que sur les Infidéles. En effet les Chrétiens se distinguerent fort dans l'Expédition, dont j'ai parlé, ils portoient tous des Croix sur leurs habits, & quoiqu'il y eût eu quelques actions assez vives, aucun d'eux ne fut tué. Il n'y eut pas jusqu'aux Infidéles, qui n'attribuassent cet événement à la vertu de la Croix, & tous la voulurent aussi avoir pour sauve-garde sur leurs Armes.

Ce que je viens de rapporter du refus, que firent les Chrétiens de prêter le serment à la maniere accoutumée, est placé par quelques Auteurs avec assez de vraisemblance avant l'entrée du Roi dans les terres de son Vassal, & ils ajoûtent que le Rébelle ayant accepté, ou n'ayant

pû éviter la Bataille, que le Roi lui présenta, comme on commençoit à se mêler, un jeune Chrétien nommé XYSTE, remarqua le Général Ennemi, qui par sa valeur & sa bonne conduite inspiroit beaucoup de résolution à ses Troupes, courut à lui, l'attaqua, & après un assez long combat, qui tint quelque tems les deux Armées en suspens, le prit au défaut de son Armure, & le renversa à ses pieds; que la mort du Chef fut le commencement de la déroute de l'Ennemi, & que ce fut pour venger la mort de ce Général, que le Roi de Firando son Beau-Frere fit équiper cette Flotte de deux cent voiles, dont l'effet répondit si peu au bruit, qu'avoit fait un si grand Armement. Cependant la santé de Loüis Almeyda ne se rétablissant point, il fut contraint de retourner à Cochinotzu. Laurent resta encore quelque tems auprès du Roi de Gotto, mais il fut aussi rappellé pour aller au secours du Pere Froez, qui le demandoit, & ce Royaume demeura deux ans entiers sans aucun secours spirituel.

De J. C. 1566.

De Syn Mu. 2226.

§. XII.

Fermeté des Chrétiens de Ximabara. Progrès de la Foi dans plusieurs quartiers du Ximo. Action de vigueur du Prince d'Omura. Martyrs dans le Firando.

De J. C. 1566.

De Syn Mu. 2226.

La Chrétienté de Ximabara se soutenoit toujours malgré le crédit & la persécution des Bonzes, & les variations du Prince, qui estimoit dans le fonds le Christianisme, mais qui craignoit encore plus les Ministres des faux Dieux. On se crut même en 1566. au moment de voir des Martyrs dans cette Eglise; mais les Fidéles se présenterent de si bonne grace à la mort, que le Prince ne put se résoudre à perdre quinze cent Sujets, dont la fidélité envers leur Dieu lui répondoit de celle, qu'ils lui devoient à lui-même, & qu'il sçavoit bien qu'ils lui garderoient au péril de leur vie, quand il n'exigeroit rien d'eux contre leur conscience.

Le Pere de Torrez, le Pere de Figueredo, & le Pere Vilela par-

couroient alors avec de grandes fatigues cette partie du Ximo, & recueilloient partout de grands fruits de leurs sueurs. Le Royaume d'Arima est séparé de celui de FINGO par un grand Bras de Mer, où il y a plusieurs Isles très-peuplées, qui relevent de ce dernier. La plus considérable étoit alors possédée par deux Seigneurs, dont l'un portoit le titre de Seigneur d'AMACUSA, qui est le nom de l'Isle ; & l'autre s'appelloit le Seigneur de XEQUI, Quelques Auteurs ont fait deux Isles de ces deux Etats, mais ils se sont trompez. Celui-ci, qui étoit parent du Roi d'Arima, demanda un Missionnaire au Pere de Torrez, auquel il envoya pour cet effet un Courier à Cochinotzu, qui n'est qu'à sept ou huit lieuës de Xequi ; & le Supérieur lui accorda le Pere Vilela, qui en peu de mois baptisa plus de six cent Personnes.

De J. C. 1566.

De Syn Mu. 2226.

La Principauté d'Omura s'ouvroit aussi toujours de plus en plus à l'Evangile par le zele & la fermeté de Sumitanda ; il est vrai que plusieurs Idolâtres zélez, dont il ne pouvoit

De J. C. 1566.

De Syn Mu. 2226.

encore purger ses Etats, & qu'il avoit inutilement travaillé à gagner à Jesus-Christ, ne paroissoient attentifs, qu'aux occasions de le faire périr avec tous les Chrétiens, & tout autre que lui auroit succombé cent fois sous tant d'efforts redoublez; mais les Vertus Chrétiennes n'avoient point diminué en lui les Vertus Militaires & Politiques; & il n'étoit aucun Prince au Japon, qui fût plus craint de ses Voisins, ni mieux obéï de ses Sujets. Voici un fait, qui montre avec quelle vigueur il sçavoit agir dans les occasions les plus périlleuses.

Il apprit en 1565. qu'une Troupe de Mutins s'étoient saisis d'un Château assez près de la Capitale, & d'où ils le pouvoient incommoder beaucoup. Dès le même jour il assembla tout ce qu'il trouva de Troupes sous sa main, & alla investir ces Rébelles. Sur le soir il choisit trente Braves tous Chretiens, leur demanda s'ils étoient prêts à le suivre partout, où il voudroit les mener; & tous ayant répondu que rien ne les arrêteroit, tant qu'ils l'au-

roient à leur tête, il donna ordre au reste de l'Armée de se mettre en Bataille entre la Ville & la Place assiégée. Dès que la nuit fut obscure, il conduisit sa Troupe d'élite par divers sentiers fort secrets, & arriva avec elle sans avoir été reconnu jusqu'au sommet de la Montagne, sur laquelle la Forteresse étoit bâtie. Il en occupa toutes les Avenuës, & à la pointe du jour il fit si brusquement son attaque, que la Garnison surprise ne rendit point de combat: Elle voulut se sauver du côté de la Ville, mais elle y rencontra l'Armée du Prince, qui acheva de la tailler en piéces, & il n'en resta pas un seul, qui ne fût, ou tué, ou pris.

De J. C. 1566.

De Syn Mu. 2226.

Aprés ce succès la Chrétienté d'Omura alla toujours croissant en nombre & en ferveur. Mais ce que les Victoires de Sumitanda produisoient dans cette Principauté, la persécution & le sang des Martyrs le faisoit dans le Firando. Le Roi y continuoit à regarder les Chrétiens de mauvais œil, & cela suffisoit aux Ennemis du Christianisme, pour leur faire tout le mal, dont ils se

pouvoient aviſer. Quelques-uns
De J. C. 1566. pouſſerent même leur haine juſ-
qu'aux dernieres extrémitez ; un
De Syn Mu. 2226. Bonze nouvellement converti paya
de ſa tête le zele, qu'il faiſoit paroî-
tre pour la Cauſe de Dieu. Quelques
autres Néophytes eurent le même
ſort ; mais les Infidéles ne gagne-
rent à çela, que de voir le Culte
de leurs Dieux plus abandonné.

Fin du Livre troiſiéme, & du ſecond Volume.

Fautes à corriger dans le Tome II.

PAge 17. ligne 1. Fakubofi, *lisez* Fakubafi.
Page 44. *ligne* 17. Biffamenten, *lisez* Biffamonten.
Page 46. *ligne* 4. vingt-huitiéme, *lisez* vingtiéme.
Page 53. *dans la Note*, terme, *lisez* titre.
Page 59. *ligne* 8. des Quamfi, *lisez* de Quamfi.
Ligne 19. *apres ces mots*, d'un an, *mettez* Soorak, de cinq.
Page 94. *ligne* 20. Jofi Tanne, *lisez* Jofii Symmi.
Page 98. *ligne* 26. Gonara, *lisez* de Gonara.
Page 103. *ligne* 14. adopté, *lisez* affocié.
Page 105. *ligne* 14 lequel; *lisez* fon Fils.
Page 109. *ligne* 14. *avant ces mots*, le fecond mois, *mettez* l'année fuivante.
Page 145. *ligne* 23. Chirugiens, *lisez* Chirurgiens.
Page 202. *lig.* 22. vingt-quatre, *lis.* trente-quatre.
Page 252. *ligne* 20. à laver, *ôtez* à.
Page 278. *ligne* 3. ne les exclut, *lisez* ne l'exclut.
Page 312. *ligne derniere*, fon élection à la Couronne, *lisez* fon élevation fur le Trône.
Page 337. *ligne* 5. grand part, *lisez* grande part.
Page 339. *ligne* 15. un fi grand mal, *lisez* ce prétendu mal.
Page 343. *ligne* 12. ces Ifles, *lisez* fes Ifles.
Page 362. *ligne* 26. avertir, *lisez* pour avertir.
Page 365. *ligne derniere*, qu'il ne la lui, *lisez* qu'il ne le lui.
Page 373. *ligne* 21. à tous ceux, *ôtez* à.
Page 374. *ligne derniere*, ne doit donner, *lisez* ne doit faire concevoir.
Page 377 *ligne* 22. pourfuivroit, *lisez* pourfuivoit.
Page 431. *ligne* 7. des Ouvriers, *lisez* d'Ouvriers.
Page 441. *ligne* 16. manquât, *lisez* échappât.
Page 443. *ligne* 20. rétabli, *lisez* détrôné.
Page 447. *ligne* 20. au premier, *lisez* à ce premier.
Page 464. *ligne* 7. les uns, *lisez* les unes.
Page 465. *ligne* 22. les uns, *lisez* les unes.
Page 499. *ligne* 9. Armoiries, *lisez* Armoires.
Page 521. *ligne* 11. rappeller, *lisez* rapporter.
Page 524. *ligne* 2. on l'avoit placée, *lisez* on l'a placée.





